This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

The
University of California
Library

H. Morse Stephens.

University of California

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Hommage de

LA

PUISSANCE MILITAIRE

DES ANGLAIS DANS L'INDE

ET

L'INSURRECTION DES CIPAYES

RÉSUMÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE

DES CAMPAGNES DE L'ARMÉE ANGLAISE DANS L'INDE

EN 1857 ET 1858,

AVEC

UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE, UN TABLEAU DU THÉATRE DE LA GUERRE,
LES ITINÉRAIRES DES GÉNÉRAUX SIR COLIN CAMPBELL ET SIR HENRY HAVELOCK,
LES PLANS DES SIÈGES DE DELHI ET LUCKNOW, ETC.,

PAR

Le Commandant CH. MARTIN,
Chef d'escadrons aux dragons de S. M. l'Impératrice,
ancien capitaine d'État-major,
Officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur,
et des ordres royaux de Léopold, des SS. Maurice et Lazare et du Sauveur,
Chevalier de l'ordre d'Isabelle.

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

CH. TANERA,
LIBRAIRE-ÉDITEUR POUR L'ART MILITAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, 27.

1859

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

PUISSANCE MILITAIRE

DES ANGLAIS DANS L'INDE.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

LA

PUISSANCE MILITAIRE

DES ANGLAIS DANS L'INDE

ET

L'INSURRECTION DES CIPAYES

RÉSUMÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE

DES CAMPAGNES DE L'ARMÉE ANGLAISE DANS L'INDE

EN 1857 ET 1858,

AVEC

UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE, UN TABLEAU DU THÉATRE DE LA GUERRE,
LES ITINÉRAIRES DES GÉNÉRAUX SIR COLIN CAMPBELL ET SIR HENRY HAVELOCK,
LES PLANS DES SIÈGES DE DELHI ET LUCKNOW, ETC.,

PAR

Le Commandant CH. MARTIN,

Chef d'escadrons aux dragons de S. M. l'Impératrice,
ancien capitaine d'État-major,
Officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur,
et des ordres royaux de Léopold, des SS. Maurice et Lazare et du Sauveur,
Chevalier de l'ordre d'Isabelle.

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

CH. TANERA,
LIBRAIRE-ÉDITEUR POUR L'ART MILITAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, 27.

1859.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

DS478
M35

HENRY MORSE STEPHENS

Digitized by Google

PRÉFACE.

Les études contenues dans ce livre sont le fruit d'une collaboration trop constante et trop précieuse pour nous au *Spectateur militaire*, pour que nous ne soyons pas heureux de transporter ici le témoignage de leur origine, comme on aime à dire la maison d'où l'on sort et d'où l'on est. A ce préambule, nous devons ajouter une explication d'autant plus nécessaire, que le titre sous lequel se produit notre livre serait insuffisant pour faire pressentir au lecteur la pensée qui l'a dicté.

En offrant au monde militaire le tableau succinct de la conquête anglaise en Asie, et le résumé plus succinct encore des événements contemporains par lesquels cette conquête a paru, pendant un moment, devoir être remise en question,

512789

Digitized by Google

nous n'avons eu en aucune façon la prétention de donner à nos lecteurs une histoire complète de l'empire anglo-indien.

Notre but était tout autre.

Depuis longtemps, malheureusement, à l'exemple, il faut le dire, de ce qui se pratique dans certaines régions de la presse anglaise, nous voyons en France quelques journaux se donner pour mission spéciale de saper, par tous les moyens, la bonne entente qui existe entre la France et l'Angleterre. Cette alliance, que tout homme de sens, dans les deux pays, est désireux de voir maintenue intacte, non-seulement dans leur intérêt réciproque, mais encore dans celui du monde civilisé; cette heureuse entente, à l'occasion de la révolte des Indes, est devenue, de la part de quelques représentants d'une cause à jamais perdue en France, l'objet des manœuvres et des diatribes les plus regrettables.

Grâces à Dieu, depuis trente ans on est bien revenu dans les deux pays de ces préventions, de ces sentiments haineux, de cet esprit d'animosité et de rivalité misérable qui, à d'autres époques, et au grand préjudice du progrès et de la civilisation, ont divisé la France et l'Angleterre. Les écrivains qui ont cherché à réveiller ces passions et ces rancunes d'un autre âge devaient échouer, d'un côté comme de l'autre du détroit, devant le bon sens public. Toutefois, au milieu des étonnements sans nombre du temps où nous vivons, ce n'a certes pas été un spectacle peu curieux que de voir précisément attelés à cette œuvre misérable les derniers partisans du seul régime qui ait fait appel aux baïonnettes étrangères pour s'imposer à la France; et, en ce qui touche plus particulièrement à la question indienne, on ne pourra jamais s'émerveiller assez de la singulière attitude adoptée par les organes de la branche aînée. N'est-ce donc pas, en effet, à l'incapacité, à l'ineptie du triste régime que ces mêmes écri-

Digitized by Google

vains voudraient ressusciter en France, n'est-ce pas aux honteuses concessions faites à l'Angleterre pendant la dernière moitié du XVIIIe siècle par la dynastie décrépite dont ils appellent le retour, qu'il faut attribuer la ruine et la perte des splendides possessions dont les Labourdonnais, les Dupleix, les de Bussy, avaient doté la France en Asie.

La faible portion de la presse dont nous parlons, il est presque oiseux d'insister sur ce point, est loin de représenter l'opinion publique en France. Esclave d'un esprit de parti qu'elle subit et courtise tour à tour, dominée par l'exclusivisme des intérêts de l'Église et des questions religieuses dont elle se préoccupe avant tout, elle n'a jamais montré ni lumières ni élévation. Dans les questions politiques, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais loyale ni généreuse. Exagérant jusqu'aux théories les plus discutables de son ultramontaine patronne, elle traite sans merci quiconque ne marche pas sous sa bannière, et, qu'ils soient Russes ou Anglais, Juifs ou Chinois, les hérétiques, les schismatiques, les idolâtres, sont des ennemis pareils, qui ne doivent attendre ni justice ni bienveillance, pas même la reconnaissance pour les services rendus.

C'est au moment où la révolte des Indes fournissait à ces sentiments l'occasion de se déchaîner avec plus de violence, que l'idée nous est venue de faire entendre une parole impartiale, et pourquoi ne le dirions-nous pas, une parole bienveillante en même temps que juste, sur cette grande épreuve subie par nos alliés.

Cette pensée résume l'esprit de notre livre.

On l'a déjà dit, et l'on ne saurait trop le répéter, dans les conditions où se trouvent aujourd'hui les nations modernes, « *l'accord de la France et de l'Angleterre est indispen-* » *sable à l'avenir du monde civilisé. Cette alliance éloigne,*

Digitized by Google

» *en effet, les idées de conquête; elle garantit la sécu-*
» *rité et la liberté de l'Europe, les intérêts des puis-*
» *sances occidentales étant identiques sur tous les*
» *points du globe lorsqu'il s'agit d'humanité et de civi-*
» *lisation* (1). »

Ceux qui, dans le but d'affaiblir cette alliance, ont spéculé dans ces derniers temps sur l'esprit guerrier qui caractérise la nation française; ceux qui ont fait appel aux idées belliqueuses de tout temps caressées chez nous, ont commis un véritable anachronisme : il faut bien s'y résigner, la guerre pourra toujours conserver son charme, mais elle a perdu son utilité pour notre pays. Les conquêtes ont fait leur temps et accompli leur mission; elles ne sont plus un moyen aujourd'hui, elles seraient un obstacle et un danger. C'est à la civilisation qu'il appartient désormais de résumer tous les intérêts, de les départager et d'y satisfaire. L'époque actuelle a son expression morale dans le système de la paix, son expression intellectuelle dans la restauration énergique du principe de l'autorité dans les gouvernements, son expression personnelle et dirigeante dans la modération, l'équité, l'esprit réparateur des souverains.

D'autres ont dit, plus éloquemment que nous ne pourrions le répéter après eux, ce que l'esprit de conquête aurait de funeste au temps où nous vivons. Certes, la guerre n'est pas toujours un mal, et nous sommes aussi loin de désirer une paix à tout prix que de partager, sur l'utilité des armées, les opinions des adeptes du *Congrès de la paix*. A de certaines époques, la guerre est dans la nature des choses, dans la nature de l'homme. Elle favorise alors, comme sous le premier Empire, le développement des plus grandes idées d'un siècle

(1) *L'Empereur Napoléon III et l'Angleterre*. Brochure in-8.

Digitized by Google

ou celui des plus belles facultés d'une nation. Mais pour que la guerre produise ces avantages, il faut qu'elle soit le résultat naturel de la situation des faits ou de l'esprit national des peuples. — Est-il besoin de le dire, nous ne parlons pas d'une nation obligée à défendre sa place et son rang, d'une nation attaquée et qui repousse une agression, ou d'une nation asservie qui cherche à reconquérir son indépendance; dans le premier cas, la défense légitime, dans le second, le patriotisme excusent, motivent une guerre où l'esprit de conquête n'a rien à faire; — c'est ce dernier, bien plus que la guerre elle-même, qui n'est plus de notre siècle.

La politique d'agrandissement par la conquête est une vieille politique; — mauvaise, car elle est brutale à une époque où tendent à prévaloir dans le concert européen les sentiments d'équité et de justice proclamés dans le Congrès de Paris; — impuissante, à une époque où l'on sait que tout peut finir par la coalition de tous les faibles contre un fort; — presque impraticable enfin, pour la plupart des gouvernements, devant l'autorité des budgets, cette loi des lois, cette clef du temple de Janus aussi bien que du trésor public.

Autrefois, l'influence et la grandeur ne pouvaient s'obtenir que par la conquête territoriale et l'assimilation matérielle. Aujourd'hui, elles peuvent s'obtenir par l'assimilation morale et sociale, par l'empire des idées, par la communauté comprise des intérêts et des esprits. — C'est pour cela qu'une voix solennelle l'a proclamé à si juste titre : « *L'Empire, en France, c'est la paix,* » consacrant ainsi, dès le début, cette condition éternelle, inhérente à tout gouvernement, de représenter à la fois son époque, son pays, sa nation.

L'influence du second Empire français sur l'Europe, c'est

Digitized by Google

l'influence de l'exemple, — la plus active et la plus contagieuse à la fois. La puissance qui sied à la France, c'est celle des heureux résultats de son régime actuel; l'autorité qu'elle ambitionne, c'est celle de la justice; son ascendant est par-dessus tout, moral. C'est à ce prix seulement qu'une nation peut encore acquérir de la gloire; aussi, l'Empire n'est-il point venu faire une France ou une Europe nouvelles, mais son mérite éternel sera d'avoir su s'adapter si parfaitement à l'une comme à l'autre. C'est ainsi que son avénement s'est distingué de tous les autres, et qu'au lieu d'être une sanglante copie des époques de terreur ou de conquêtes qu'on lui proposerait d'imiter, il est devenu la réalisation d'une œuvre aussi longtemps que vainement poursuivie par les esprits éclairés de notre pays : l'œuvre de la civilisation et du progrès par les gages irrécusables donnés à la paix à l'extérieur, par le maintien de l'ordre et le développement de la sécurité à l'intérieur.

Pour entreprendre cette œuvre, il était sage, indispensable de former l'alliance anglaise; aujourd'hui, dans l'intérêt réciproque des deux nations, comme dans l'intérêt général, il n'est pas moins utile de la maintenir.

Plaçons-nous, en effet, successivement à ce double point de vue; examinons quel est pour la France l'avantage de l'alliance anglaise : est-il besoin de parler de cette solidarité d'intérêts matériels qui unit les deux nations, solidarité telle, comme on l'a si bien dit, qu'un désastre ne peut frapper Londres ou Paris sans que le contre-coup en soit ressenti presque avec la même violence dans les deux pays? — L'alliance de l'Angleterre nous assure en commun l'empire des mers; — nos frontières sont inattaquables; — toute coalition contre nous devient impossible. La paix générale assurée, toutes les forces vives de notre pays peuvent s'exercer

Digitized by Google

utilement, notre puissance de production se développe sans entraves, et, dans les admirables conditions qui résultent de notre position géographique, de la constitution physique de notre territoire, le bien-être, la richesse des populations s'accroissent sans limites.

Isolée du continent, limitée dans son extension par sa position insulaire, l'Angleterre a dû chercher dans la suprématie maritime et coloniale la base de son influence en Europe. C'est à conquérir cette suprématie qu'elle a dû consacrer toute son activité, employer toutes ses ressources. De nos jours ce but est atteint. La guerre ou la rupture de son alliance avec la France ne pourrait que compromettre cette situation, sans rien donner de plus à l'Angleterre. Enfin, dans les circonstances particulières où elle se trouve, au milieu des embarras momentanés que lui crée la révolte indienne, il est incontestable qu'elle aurait beaucoup à risquer, fort peu à gagner dans cette rupture.

D'une part comme de l'autre, l'avantage de l'alliance anglo-française n'est donc pas moins évident.

Unies, l'Angleterre et la France doivent dominer le monde, et ce n'est pas seulement aux flottes de l'une, aux armées continentales de l'autre, que cette domination est acquise. Dans la poursuite d'un but commun, il en est des nations comme des individus; les associations les plus profitables seront toujours celles où chacune des parties contractantes apportera précisément à l'autre ce que celle-ci possède à un degré moindre ou ce qui lui fait défaut. Cet irrésistible ascendant, qui doit être le plus puissant véhicule de la civilisation dont l'Europe occidentale est le foyer, c'est dans l'enthousiasme et l'entrain français doublés du calme et du sang-froid britanniques; c'est dans la persévérance et l'esprit de suite du peuple anglais unis à l'audace, à l'esprit d'ini-

Digitized by Google

tiative qui nous distinguent; c'est, enfin, dans le contraste même offert par le génie particulier des deux peuples, qu'il faut en chercher le secret et la base. Ce n'est pas sans dessein que la Providence a voulu que parmi les nations modernes on n'en pût rencontrer deux plus admirablement constituées, plus parfaitement douées que la France et l'Angleterre pour augmenter et compléter réciproquement leur puissance *efficiente*.

Il n'est pas de question importante résolue depuis quarante ans par la politique contemporaine, sans que l'on ait évoqué la nécessité de l'équilibre européen, sans que l'on ait travaillé, plus ou moins heureusement, à garantir sa stabilité. De nos jours, en dehors des causes bien définies qui peuvent compromettre la paix et que le passé a léguées au présent, il est deux points opposés de l'horizon sur lesquels l'attention des nations modernes doit se concentrer plus particulièrement. A moins d'événements imprévus, il est impossible de ne pas reconnaître que dans cent ans, dans un demi-siècle peut-être, la Russie et l'Amérique, si elles suivent leur progression continue, seront numériquement les deux plus puissants empires du monde. Ce n'est point avec un sentiment de jalousie que nous constatons ce fait : d'un côté comme de l'autre de la Manche, nous n'avons rien à envier à personne; mais, malgré le respect et l'intérêt que commande le travail intérieur qui s'accomplit dans ces États, malgré l'estime et la sympathie qui résultent de la lutte même soutenue récemment contre l'un d'eux, on ne peut se dissimuler qu'ils recèlent tous les deux dans leur sein les plus sérieuses menaces de l'avenir. — Menace pour la liberté des mers, menace pour l'indépendance des peuples.

Cet accroissement inouï des États-Unis et de la Russie,

Digitized by Google

combiné chez les premiers avec cette sorte d'indiscipline qui les porte à enfreindre si souvent les règles les plus élémentaires du code international accepté par les nations européennes ; corroboré chez la seconde par une organisation essentiellement conçue pour l'agression, et qui se résume, pour ainsi dire, dans un vaste cadre militaire où sont immatriculées toutes les classes de la nation ; cet accroissement numérique, disons-nous, doit constituer tôt ou tard pour les autres peuples un danger véritable. Une position d'infériorité n'est, en effet, jamais satisfaisante, elle n'est pas toujours sûre. Si l'Europe occidentale ne veut point l'accepter, si elle veut maintenir son rang, ce ne peut être qu'au moyen d'une alliance étroite et persévérante entre ses deux principales puissances.

Nous avons dit qu'en France, pas plus qu'en Angleterre, il ne convenait de rendre l'opinion publique responsable des écarts de quelques enfants perdus de la presse, qui ne sauraient en être les organes. Les déclamations de quelques feuilles anglaises au sujet de la campagne de notre armée d'Afrique dans le Dahra, ont trouvé leur équivalent dans les diatribes auxquelles l'armée britannique a été récemment en butte sur le continent. Que ce soit en Australie, comme en 1826; au Cap, comme en 1828; en Algérie, comme en 1845, partout où la civilisation s'est trouvée aux prises avec la barbarie, elle s'est vue, malgré ses répugnances, obligée à de trop légitimes représailles. Pour que la lutte, dans une guerre de ce genre, devienne décisive, il est nécessaire de la rendre rigoureuse; c'est l'humanité elle-même qui l'exige. Point de fausse philanthropie aujourd'hui ; c'est le moyen, ce sera le droit acquis d'en faire de la véritable demain.

Faut-il mentionner ici, comme explication des sentiments

Digitized by Google

qui se sont fait jour chez nous, à propos de la révolte indienne, le souvenir de la jalousie témoignée par l'Angleterre à l'époque de notre expédition d'Alger? On a touché aussi cette corde. Certes, depuis quarante ans, pour l'Angleterre comme pour la France, les jalousies extérieures n'ont pas manqué de se produire, sinon de se satisfaire; il en est de cela comme des calomnies débitées dans les deux pays sur le courage ou l'humanité de leurs armées respectives. Au reste, les mauvais vouloirs prêtés à l'Angleterre relativement à notre colonie algérienne ont été singulièrement exagérés, et pour le méconnaître, il faut ignorer la véritable opinion de ses hommes d'État sur cette question; nous allons en donner l'expression, et si l'on veut bien réfléchir que ce document est antérieur à notre expédition d'Alger, on jugera, par les réserves mêmes du gouvernement anglais, combien elle doit être peu suspecte.

Voici comment s'exprimait, dès le mois de mai 1830, le journal anglais qui recevait alors les confidences du cabinet de Saint-James (*The Globe and traveller*). Qu'on nous pardonne cette longue citation; ce n'était point un article de *Gazette*, c'était un document, c'était un acte politique, et l'on reconnaît d'ailleurs, à la mesure du langage, l'origine élevée de ce manifeste.

« Une certaine jalousie semble exister en Angleterre, par » suite de l'idée que l'expédition française dirigée contre » Alger amènera la colonisation, par nos voisins, de l'Afrique » septentrionale. On a la plus grande raison de supposer » que le gouvernement français envisage la possibilité de » former des établissements sur la côte africaine.

» Quelques-uns de nos contemporains ont décrit, en des » termes animés, le danger que courrait l'équilibre euro-

Digitized by Google

» péen, si les possessions françaises s'étendaient assez loin » sur la côte septentrionale d'Afrique, pour donner à la » France la suprématie dans cette partie importante des » bords de la Méditerranée; mais nous espérons que l'alarme » excitée à ce sujet ne fera pas oublier les avantages que le » monde civilisé peut recueillir de l'expédition dirigée contre » Alger. *Ce serait une honte commune à toute la chré-* » *tienté que de voir cette magnifique expédition, qui a* » *déjà mis à la voile, contrainte, après avoir réprimé* » *temporairement l'insolence des pirates, à laisser cette* » *portion du monde en proie à la barbarie, parce que les* » *puissances de l'Europe sont toutes jalouses de la pros-* » *périté d'une d'entre elles.*

» Pour notre part, si les Français, ayant un juste motif » de guerre contre Alger, veulent user du droit ordinaire » des vainqueurs en conservant le territoire qu'ils sont forcés » d'envahir, nous ne voyons pas que la Grande-Bretagne ait » lieu de s'en plaindre. Si c'est une offense commise envers » d'autres États que de répandre les bienfaits de la civilisa- » tion dans des contrées incultes et barbares, nous sommes » alors les premiers offenseurs. Outre nos garnisons dans la » Méditerranée et nos nombreuses îles, nous possédons une » grande partie de l'Amérique; nous avons conquis la plus » riche portion de l'Asie, et ayant perdu les États-Unis » d'Amérique, nous nous sommes approprié et avons en- » fermé dans le cercle de nos possessions la dernière sec- » tion des terres qui ont été découvertes. Dans de telles » circonstances, l'Angleterre aurait très mauvaise grâce à » s'opposer à l'établissement de colonies françaises sur les » ruines d'Alger, alors même que ces colonies seraient » fondées sur les principes les plus restreints et les plus » exclusifs.

Digitized by Google

» Il existe (nous l'avouons) d'autres nations qui, en ressentant la même jalousie que celle élevée dans l'esprit des » Anglais, auraient plus de droits de l'exprimer; mais il ne » saurait y avoir, dans ce sentiment, aucune raison plausible pour chercher à entraver la colonisation du nord de » l'Afrique. »

Ce langage, nous n'insisterons pas davantage sur ce point, est encore celui de tous les hommes d'État de la Grande-Bretagne; nous n'ajouterons qu'un mot aux considérations qui précèdent: Nous sommes partisan déclaré de l'alliance anglaise et nous croyons en avoir suffisamment indiqué les motifs. Non-seulement ce n'est point avec plaisir, mais c'est avec une peine réelle que nous avons vu éclater cette tempête indienne, dont les dernières vagues, au moment où nous écrivons, viennent se briser contre l'énergique persévérance de nos alliés. Les intérêts de la France et de l'Angleterre étant identiques sur tous les points du globe lorsqu'il s'agit d'humanité et de civilisation, nous devions assister à ces événements avec le regret sincère que doit inspirer tout fait de nature à diminuer la force, à gêner la liberté d'action de l'une ou l'autre des puissances occidentales.

Aucune incertitude ne peut donc exister, quant à la couleur du livre où nous avons résumé ces événements. L'esprit qui l'a dicté devait être sympathique à nos alliés. Ce n'est point à dire pour cela, qu'à propos de cette question indienne, nous nous soyons donné pour tâche de faire sur tous les points le panégyrique des gens où l'éloge des choses de l'Angleterre. Sans entrer dans les détails circonstanciés des faits (ce que ne comportait pas notre sujet), nous pensons cependant en avoir dit assez pour permettre de les juger d'après les vues élevées de la philosophie de l'histoire et

Digitized by Google

d'une politique généreuse. — Nous avons dit ce qui était bien, comme nous n'avons rien dissimulé de ce qui nous semblait mal. L'impartialité nous en faisait une loi tout autant que la connaissance que nous croyons avoir de la manière de penser et de sentir de nos alliés. De toutes les nations, le peuple anglais est celui qui consent le moins volontiers à se calomnier, ou seulement à médire de lui-même, mais l'orgueil et la fierté qui ne sont le plus souvent chez lui que des formes exagérées du patriotisme, ne doivent pas l'aveugler. Il ne sera pas inutile pour nos voisins de savoir que, sur le continent, ils ne passent pas pour des modèles en tout genre (1); nous ne craindrons pas de le leur dire, et cette opinion, en piquant leur amour-propre, servira mieux que la flatterie à les faire progresser dans les voies où les autres puissances européennes les ont devancés. Avec les Anglais il faut se montrer juste et loyal, mais sincère en même temps; car, si orgueilleux qu'ils soient, il n'est rien au monde qu'ils méprisent plus que la flagornerie.

Quant au procès de ces vieilles et puériles rancunes qui divisèrent jadis l'Angleterre et la France, et dont le bon sens aussi bien que le temps a fait justice, nous le considérons comme complétement vidé. Chaque jour, en dépit des efforts tentés pour reveiller ces passions, des faits significatifs viennent consacrer leur extinction.

Quelle surprise pour les fondateurs du *Spectateur militaire*, pour ces généraux illustres qui s'étaient donné la mission de venger les gloires de la Révolution et de l'Em-

(1) Ceci s'applique surtout aux bases sur lesquelles repose l'organisation militaire de la Grande-Bretagne. L'examen critique de cette importante question fera l'objet d'un nouveau travail dont nous donnons le programme à la fin de ce volume.

Digitized by Google

pire des attaques de leurs détracteurs; quelle surprise pour nos pères, s'ils pouvaient voir aujourd'hui le *Spectateur* plaidant la cause de l'Angleterre! Que penseraient aussi ces héroïques soldats qui vécurent avec les haines d'un autre âge, « *s'ils pouvaient voir l'armée anglaise portant avec fierté, sur sa poitrine, l'effigie du martyr de Sainte-Hélène, et les fils des soldats de Waterloo porter, avec le même orgueil, la médaille sur laquelle est gravée l'image de la reine d'Angleterre* (1). »

Telles sont cependant les transformations profondes qu'amène le temps; le temps!... ce premier ministre de Dieu, comme l'a dit un orateur. C'est lui qui viendra en aide à nos alliés dans l'Inde, et les vœux des nations modernes doivent les suivre dans l'accomplissement de leur mission civilisatrice. Douter de leur succès, n'est-ce pas renier notre propre origine et les desseins providentiels qui ne se révèlent à nous que par des effets; n'est-ce pas renier l'histoire et la divinité, que de prononcer froidement, sans retour, sur la destinée d'une race entière?

En retournant aux Indes par l'intermédiaire des Anglais, la civilisation ne fera que remonter à sa source; car c'est dans cette Asie, aujourd'hui si barbare, que l'histoire a placé le berceau de la première et de la plus haute civilisation de l'antiquité. Les enseignements de Brahma, de Bouddha, de Confucius, de Zoroastre y ont bien trouvé assez de fertilité pour jeter de profondes racines. Pourquoi, avec les mêmes soins, une nouvelle transformation serait-elle moins praticable? Que sait-on de l'avenir des nations et des races?

Sans doute, la civilisation de l'Asie ne sera pas l'œuvre

(1) *L'Empereur Napoléon III et l'Angleterre*. Brochure in-8.

Digitized by Google

d'un jour. Mais qu'était la France actuelle avant que les aigles des légions de César y parussent, et qu'est-elle demeurée longtemps encore après? Qu'était la Grande-Bretagne? Qu'était enfin, il y a quatorze siècles, cette Germanie qui jetait ses hordes barbares sur le vieux monde, succombant lui-même sous le poids d'une civilisation ruinée et croulante!

CH. MARTIN.

Meaux, 10 janvier 1859.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I. — Plan et limites de cette étude. — Division adoptée. — Ouvrages et documents consultés..... 23

CHAPITRE II. — L'Inde avant la conquête d'Alexandre. — Apparition des Arabes. — Mohalib, Mahmoud et les Ghaznevides. — Conquête des Mongols : Ghengiz-Khan, Timour et Baber-Schâh. — Humaïonn, Shere-Khan, Akbar Ier. — Constitution politique de l'empire mogol sous Akbar. — Aboul-Fazel. — Djihangire, Schâh-Djihan. — Aureng-Zeb. — Organisation politique et militaire de l'empire mogol sous Aureng-Zeb. — Origine et premières conquêtes des Mahrattes. — Schah-Alum. — Origine des Sykhs ; leurs révoltes contre les empereurs mogols. — Mohammed-Schâh. — Guerres avec la Perse ; révoltes ; sac de Dehli par Nadir-Schah, roi de Perse. — Décadence de l'empire mogol..... 39

CHAPITRE III. — Découverte du cap de Bonne-Espérance. — Les Portugais débarquent à Calicut. — Vasco de Gama, Albuquerque, Jean de Castro, Ataïde. — Comptoirs portugais à Goa, Mélinde, Mozambique, Sofala, etc. — Compagnie hollandaise. — Rivalité des Portugais et des Hollandais. Caractère distinct des établissements de ces deux peuples dans l'Inde. — Apparition des Anglais. —

Digitized by Google

Ambassade de sir Thomas Roë. — Chartes d'Élisabeth, de Charles II, de Jacques II, de la reine Anne, du roi Guillaume, etc. — Comptoirs de Bombay, Madras et Calcutta. — Tentatives des Français dans l'Inde. — Gonneville, Pirard, Gérard le Flamand. — Compagnie des Moluques. — Première compagnie des Indes organisée par Richelieu. — Deuxième compagnie créée par Colbert. — Comptoirs de Pondichéry, Chandernagor, Karikal. — Martin, Lenoir, Dumas, Dupleix, gouverneurs de l'Inde. — Labourdonnais 59

CHAPITRE IV. — *Histoire de la présidence de Madras jusqu'au commencement du* XIX*e siècle*: Guerre de 1744. — Dupleix et Labourdonnais. — Prise de Madras. — Bataille de San-Thomé. — Siéges de Saint-David, Kuddalore par les Français. — Siége de Pondichéry par les Anglais. — Saunders et Dupleix. — Lutte des deux gouverneurs pour la nomination du soubah du Deccan et du nabab d'Arkot. — Muzafer-Sing et Chunda-Saheb; Ahnaverdi-Khan et Nazer-Sing. — Bataille d'Ambour. — Combat de Saint-David. — Prise de Tripetty et de Gingi par les Français. — Débuts de Robert Clive dans le Karnatic. — Prise de Devicatah par les Anglais. — Prise d'Arkot et de Kondjeveram par les Anglais. — Prise de Kovelong et de Chingleput par le major Lawrence. — Dupleix se fait nommer nabab d'Arkot par le Grand Mogol. — Succès du marquis de Bussy dans le haut Deccan. — Les districts de Kondavir et Mazulipatam, les circars du nord, etc., cédés à la France par le Soubah. — Dupleix est rappelé en France. — Godeheu, gouverneur de Pondichéry. — Traité de Madras (31 décembre 1754). — M. de Leyrit remplace Godeheu. — Guerre de 1754. — Campagne de Bussy dans le nord. — Prise de Vizagapatam. — Lally-Tolendal, gouverneur de Pondichéry. — Désastres qui signalent son administration. — Il échoue dans le Tandjaore et devant Madras. Succès du colonel Eyre Coote. — Prise de Pondichéry le 14 janvier 1761. — La France ne possède plus un seul comptoir dans les Indes. — Jugement et mort de

Digitized by Google

Lally. — Traité de Paris (1763). — Lord Pigot, gouverneur de Madras. — Banqueroute de la compagnie des Indes françaises. — Politique envahissante des Anglais. — Le marquis Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry. — Haider-Aly, roi de Mysore. — Première guerre des Anglais avec Haider. — Tippoo-Saïb. — Le roi de Mysore sollicite l'alliance des Français. — Traité du 3 avril 1769. — Sir Thomas Rumbold, gouverneur de Madras. — Guerre de 1778 entre la France et l'Angleterre. — Bellecombe, gouverneur de Pondichéry. — Prise de Mahé, Karikal et Pondichéry par les Anglais (1779). — Deuxième guerre des anglais avec Haider-Aly. — Désastre du 10 septembre 1780, défaite du colonel Baillie. — Hastings rétablit les affaires de la Compagnie anglaise. — Lord Macartney, gouverneur de Madras. — Traité de Versailles (1783). — Mort d'Haider-Aly. — Traité de Bangalore entre Tippoo-Saïb et les Anglais..... 73

CHAPITRE V. — *Histoire de la présidence de Bombay jusqu'au commencement du* XIX*e siècle* : La présidence de Bombay ne joue qu'un rôle purement commercial jusqu'en 1768. — La confédération des princes mahrattes. — Sevadji. — Révolution de caste sous Sahodji. — Établissement des peischawa de Poonah. — Divisions de l'empire mahratte. — Mahadji-Scindiah. — Toukhadji. — Holkar. — Le radjah de Berar. — Les Guikowar de Guzerate. — Les Mahrattes veulent substituer une dynastie hindoue à la dynastie musulmane de Dehli. — Bataille de Paniput (1762). — Le conseil de Bombay s'empare de Barotch et des îles de Salsette et de Karandja. — Traité de Surate (1775). — Le colonel Upton envoyé à Poonah par Warren-Hastings. — Traité de Perraïnda. — Guerre contre les Mahrattes. — Désastre de Worgaûm. — Le colonel Goddart s'empare d'Ahmedabad, et le capitaine Popham de Gouâlior. — Alliance des Mahrattes avec Haïder-Aly.... 105

CHAPITRE VI. — *Histoire de la présidence du Bengale jusqu'au commencement du* XIX*e siècle* : Première lutte des

Digitized by Google

Anglais avec le soubah du Bengale. — Allaverdy-Khan et Souraja-Doula. — Prise de Calcutta par les Indiens (20 juin 1756). — *The Black-Hole at Calcutta.* — Clive nommé gouverneur de Calcutta. — Prise de Chandernagor par les Anglais (1757). — Bataille de Plassey (23 juin 1757). — Déchéance de Souraja-Doula et avénement de Mir-Jaffier. — Décadence de l'empire mogol: Achmed-Schâh, Allûm-Ghuîr, Schâh-Zadda. — Clive est rappelé en Angleterre (1760); Holwell et Van-Sittart ses successeurs dans la présidence de Calcutta. — Massacre des Anglais à Patna; déposition de Mir-Jaffier; son remplacement par Mir-Cossim. — Restauration de Mir-Jaffier. — Mir-Cossim se réfugie auprès du roi d'Oude. — Un mot sur la fondation du royaume d'Oude. — Souja-Doula, vainqueur à Paniput, sauve l'empire mogol. — Bataille de Bouxar (1764). — Schâh-Allum cède aux Anglais le district de Benarès. — Le fils de Mir-Jaffier leur abandonne les provinces de Midnapour, Burdwân et Tchittagong. — Firmans du 12 août 1765 qui rendent les Anglais maîtres absolus du Bengale. — Premier traité des rois d'Oude avec la Compagnie anglaise (1765). — Réflexions sur l'administration de lord Clive. — Il est remplacé par Verelts (1767) et Cartier (1770). — Mauvaise administration de ces deux gouverneurs. — Crise financière et réforme de lord North. — Warren-Hastings nommé gouverneur de Calcutta; son génie, ses défauts, ses services. — Il sauve les colonies anglaises, et continue les projets de Clive. — Amoindrissement du royaume d'Oude. — Lord Cornwallis. — Coup d'œil général sur l'empire anglo-indien à la fin du XVIIIe siècle..... 111

CHAPITRE VII. — *Guerre contre Tippoo-Saïb :* Arrivée du comte de Mornington comme gouverneur-général des Indes anglaises. — Son frère sir Arthur Wellesley. — Licenciement des troupes françaises du Nizâm. — Invasion du Mysore. — Combat de Sedeaser. — Bataille de Malavelly. — Siége et prise de Seringapatam. — Mort de Tippoo-Saïb. — Sir Arthur Wellesley est nommé gouver-

Digitized by Google

neur du Mysore. — Son administration. — Ses opinions au sujet de l'organisation et de la répartition des troupes. — Expédition contre Hoondiah-Waugh et les aventuriers de l'Inde centrale..... 131

CHAPITRE VIII. — Guerre des Mahrattes. — Holkar. — Scindiah. — Le radjah de Berar. — Le Peischwah de Poonah. — Le général Perron. — Traité de Bassein et plan de campagne. — Bataille de Laswari. — Rétablissement du Peischwah. — Prise d'Ahmednuggur. — Bataille d'Assyé. — Siége de Bourhampoor et d'Assirghur. — Opinion de Wellesley au sujet du licenciement des troupes indigènes. — Bataille d'Argaum. — Prise de Gawilghur. — Traités de paix. — Lord Cornwallis remplace le comte de Mornington. — Résultats obtenus par les deux Wellesley. — Guerre des Pindarries (1818). — *Annexion* des États du Peischwah. — Administration des lords Hastings, Moira et Bentinck. — Guerre des Birmans. — Cession de Rangoun et de Tenasserim..... 145

CHAPITRE IX. — Situation de l'Inde à l'issue de la première guerre des Birmans. — Expédition contre le radjah de Burtpoor. — Fondation et développements du royaume de Lahore. Rundget-Sing. — Le général Allart. — Premières tentatives d'intervention de la Russie dans les affaires de l'Inde. — Expédition du général Peroswski contre le khan de Khiva. — Monarchie des Afghans. — Schah Soudja et les Barrakzis. — Guerres de l'Afghanistan. — Prise de Ghazna. — Occupation de Caudahar et de Caboul. — Conspiration du radjah de Kurnaul. — Châtiment des Radjpoots. — Retraite des troupes de Caboul à travers les défilés de Khyber. — Deuxième campagne et évacuation de l'Afghanistan. — Guerre du Scinde. — Bataille de Miannie. — Guerres des Sickhs. — Batailles de Ferozeshah et de Sobraon. — Traité d'Amritsir. — Goolab-Sing. — Deuxième guerre du Pendjaub. — Batailles de Chillianwallah et de Goudjerate..... 165

Digitized by Google

CHAPITRE X. — Description générale physique et politique de l'Inde anglaise. — Bornes et orographie. — Bassins principaux. — Description des provinces baignées par le Gange. — Provinces de l'Inde centrale. — Contrées baignées par l'Indus. — Presqu'île du Deccan. — Divisions politiques et administratives. — Tableau des possessions immédiates de la Compagnie. — Tableau des possessions médiates, ou États vassaux. — Superficie et population. — Gouvernement de la Compagnie. — Bill du 24 août 1853. — La Cour des directeurs, le gouverneur-général, le Conseil suprême, le bureau de contrôle. — Organisation de l'armée. — Tableau et composition des forces militaires de la Compagnie..... 185

CHAPITRE XII. — La révolte des Indes en 1857 a été un mouvement militaire et non un soulèvement national. — Circonstances exceptionnelles qui ont donné à la rébellion des cipayes d'autres proportions que celles des insurrections militaires précédentes. — Coup d'œil sur ces insurrections. — Révoltes de Vellore, de Barrackpore, de Bangalore, etc. — Leur analogie parfaite avec la révolte de 1857. — Situation des Anglais au début de l'insurrection. — Affaire du 19e et du 34e. — Révolte de Meerut. — Choix de Dehli comme principal foyer de l'insurrection. — Massacre des Anglais dans cette ville. — Restauration du trône des Grands Mogols. — Manifeste des insurgés de Dehli. — Proclamation du gouverneur-général. — Emplacement des troupes européennes au début de l'insurrection. — Position critique des Anglais. — Conduite de sir John Lawrence dans le Pendjaub. — Désarmement des cipayes à Lahore et Peshawer. — Les généraux Reid Cotton, Chamberlain, van Cortland ; le brigadier Corbett. — Les colonels Edwards et Nicholson. — Révolte de Ferozepour. — Affaires de Phillour et de Sealkote. — Influence exercée par l'obéissance du Pendjaub sur l'ensemble des opérations. — Rébellion des sapeurs-mineurs à Bourkee. — Soulèvement du 9e à Alyghur. — Désarmement des 5e et 60e à Umballah. — Sir Henry Lawrence à Luck-

Digitized by Google

now. — Atrocités commises par les cipayes dans le Rohilcund ; révoltes du 18e et du 68e à Bareilly; du 28e à Schadjihanpour. — Insurrections du 17e à Azimgurh. — Affaire de Benarès. — Révolte du 6e à Allahabad, du 12e et du 14e à Ihansi. — Le 29e à Moradabad et le 22e à Fyzabad. — Attitude des présidences de Bombay et de Madras. — Ordre du jour des lanciers de Nusserabad. — Défection du contingent de Goûalior. — Situation de l'Inde centrale au moment du siége de Delhi..... 226

CHAPITRE XIII. — Insurrection des 1er, 53e et 56e à Cawnpour. — Nana-Saïb. — Siége de l'hôpital par les cipayes. — Capitulation du général Wheeler. — Relation du massacre de Cawnpour par un domestique indigène. — Le puits de Cawnpour. — Massacre des fugitifs de Futteghar. — Admirable courage des dames anglaises. — Premières dispositions des Anglais pour reprendre l'offensive. — Le général Anson à Umballah. — Marche du commandant en chef sur Dehli. — Efforts du gouvernement anglais pour venir en aide à l'armée des Indes. — Renforts expédiés. — Nomination du général sir Colin Campbell. — Le général sir Patrick Grant. — Situation critique des garnisons d'Agra et de Lucknow. — Biographie du général Havelock. — Organisation de la colonne expéditionnaire d'Allahabad. — Le général Neill. — Combats de Futtehpoor et de Pandoo-Nuddy. — Affaire du 17 juillet. — Reprise de Cawnpour. — Destruction de Bithoor. — Rapports du général Havelock. — Première marche sur Lucknow, le 21 juillet. — Combats d'Oonao et de Busserut-Gunge (29 juillet). — Retraite sur Mungharwar. — Seconde marche sur Lucknow (4 août). — Deuxième combat de Busserut-Gunge. — Le général Havelock est obligé de battre une seconde fois en retraite. — Deuxième combat d'Oonao (11 août). — La colonne repasse le 13 août sur la rive droite du Gange. — Combat du 16 août. — Combat d'Agra. — Affaire de Dinapore et d'Arrah. — Le général Lloyd. — Résumé de la situation dans les trois présidences. 269

Digitized by Google

CHAPITRE XIV. — *Le siége de Delhi.* — Description de Delhi. — Son importance sous les princes afghans. — Dévastations de Timour et de Nadir-Shah. — Sa restauration par Shah-Djihan. — Sa splendeur sous la dynastie mongole. — Sa décadence depuis l'occupation anglaise. — Description de l'enceinte et des fortifications de Delhi. — Le rôle joué par la place de Delhi pendant l'insurrection a trompé toutes les prévisions qui avaient dicté son établissement militaire. — Population, statistique de Delhi. — Considérations qui ont dicté le plan suivi par l'état-major anglais à l'égard de Delhi. — Marche du général Anson sur Delhi. — Combats du 30 mai et du 1er juin livrés par le général Wilson. — Mort du général Anson, remplacé par le général Barnard. — Jonction des troupes de Simla et de Meerut. — Leur arrivée sous les murs de Delhi. — Considérations qui ont déterminé le choix du front d'attaque. — Affaire du 8 juin, rapport du général Barnard. — Établissement du camp et des avant-postes anglais. — Journal du siége de Delhi pendant le mois de juin; affaires des 9, 10, 12 et 13. — Destruction des travaux extérieurs de la porte de Caboul par les assiégeants, le 17 juin. — Attaques des insurgés de Nusserabad le 19 et le 20. — Affaire de Subzee-Mundee, le 23. — Mort du général Barnard, le 5 juillet. — Sorties du 3 et du 9 juillet. — Situation critique des Anglais au mois de juillet. — Affaires du 14, du 18 et du 23. — Le brigadier Chamberlayn, blessé. — Le général en chef T. Reid succombe, comme ses deux prédécesseurs, au choléra. — Le brigadier général Wilson le remplace. — Sorties du 1er août. — Arrivée du général Nicholson. — Pertes des Anglais en officiers et soldats pendant la première période du siége. — Aversion des Anglais pour les travaux de siége. — Ordre du jour du général Wilson. — Composition de l'armée de siége au commencement de septembre. — Combat de Nujjuffghur. — Arrivée du train de siége, le 4 septembre. — Ouverture du feu contre la place le 8 septembre. — Continuation du bombardement pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 septembre. — Assaut

Digitized by Google

du 14. — Combats dans la ville pendant les journées des 15, 16, 17, 18 et 19 septembre. — Évacuation de la ville par les insurgés. — Conséquences de la prise de Delhi..... 303

CHAPITRE XV. — *La guerre d'Oude et le siége de Lucknow.* — Traités de la Compagnie avec les souverains de l'Oude. — Détails sur le prince dépossédé et sur sa famille. — Situation du dernier roi vis-à-vis des Taloukdars ou grands propriétaires. — Anarchie résultant de la faiblesse du gouvernement. — Caractère de la révolte dans l'Oude. — Elle n'est pas plus nationale dans cette province que dans le reste de l'Inde. — Villes principales de l'Oude, description de Lucknow; esprit de sa population. — Forces militaires, européennes et indigènes, au début de la révolte. — Mesures adoptées par sir Henry Lawrence. — Affaire de Chinât. — Évacuation des cantonnements et du Muchee-Bawan. — Description de la Résidence, son enceinte, son système de défenses. — Mort de sir Henry Lawrence. — Souffrances inouïes des assiégés. — Mort du major Banks, second commandant de la Résidence. — Le Français Duprat. — Assauts du 2, du 8, et du 20 juillet; du 18 août et du 5 septembre. — Les généraux Havelock et Outram. — Forces et composition de la colonne de Cawnpour. — Passage du Gange (19 septembre). — Combat de Mungarwar (21 septembre). — Combat d'Alumbagh (23 septembre). — Ravitaillement de la Résidence et mort du général Neill (25 septembre). — Ordre du jour du gouverneur-général. — Second siége de la Résidence. — Expédition du général en chef sir Colin Campbell. — Seconde délivrance de la Résidence. — Évacuation du poste. — Mort du général Havelock. — Rapport du colonel Inglis, troisième et dernier commandant de la Résidence. — Ordre publié par le gouverneur-général en conseil, à l'occasion des siéges de Lucknow..... 347

CHAPITRE XVI. — Situation générale après la délivrance de

Digitized by Google

la Résidence par le général en chef. — Ajournement de l'occupation définitive de Lucknow. — Situation des provinces de l'Inde centrale. — Les résidents de Sangor. — Occupation de Calpy par le contingent de Gouâlior. — Affaires du général Windham. — Combats du 6 décembre. — Affaire de Seraï-Ghat (10 décembre). — Plan de campagne adopté pour la destruction des rebelles dans l'Oude. — Emplacement et opérations des divers corps d'armée. — Colonne du Rohilcund (brigadier Penny). — Colonne du Radjepoutna septentrional (brigadier Showers). — Colonne du Doab (colonel Seaton). — Colonne du Radjepoutna méridional (brigadier Roberts et major Raines). — Colonne de l'Inde centrale ou armée de la Nerbuddah (général sir H. Rose et brigadier Stuart). — Colonne de Madras ou du Gandouana (colonel Whitelock). — Colonne de la frontière méridionale de l'Oude (brigadier Franks). — Colonne de la frontière orientale (colonel Rowcroft). — Colonne de la frontière septentrionale (Jung Bahadoor, colonel Mac-Gregor). — Opérations préliminaires, marche du général en chef sur Futtehghur et du général Walpole sur Etawah (24 décembre 1857). — Hésitations et incertitudes de l'état-major anglais. — Divergences d'opinion à l'égard de la conduite des opérations. — On renonce à l'expédition du Rohilcund. — Le quartier-général est réinstallé à Cawnpour (janvier et février 1858). — Prise de Ratgurh et délivrance de Sangor. — Force de l'armée de sir C. Campbell. — Prise de Lucknow. — Dispersion des forces de l'armée de Lucknow. — Colonnes des généraux Hope Grant, E. Lugard et Walpole. — Prise de Ihansi. — Prise de Kotah. — Combat de Kounch. — Prise de Calpy. — Les insurgés s'emparent de Gouâlior. — Ils reperdent cette ville le 19 juin. — Opérations dans le Rohilcund. — Prise de Schahdjihanpour et de Bareilly. — Affaire du général Walpole. — Opérations du général Lugard dans les districts du sud de l'Oude. — Les troupes anglaises prennent leurs quartiers d'été. — Situation générale au moment de la cessation des hostilités. — Appréciation des résultats obtenus. — Discussion critique

Digitized by Google

des opérations de 1857-1858. — Résultat probable de la prochaine campagne..... 393

CHAPITRE XVII. — *Politique nouvelle à pratiquer dans l'Inde :* Oraison funèbre de l'honorable Compagnie. — Transformation du gouvernement de l'Inde. — Procès de l'ancien gouvernement. – Ce que doit être la domination anglaise en Asie. — La Compagnie a exploité l'Inde au lieu de la civiliser. — Les vices et l'immoralité du système ne pouvaient être compensés par la bonne volonté et l'honnêteté des agents. — Nouvelle organisation. — C'est à juste titre que la Compagnie a été la victime expiatoire des derniers événements. — Amélioration réelle de la situation. — Bilan de l'année 1858. — Comment l'Angleterre parviendra à civiliser et à christianiser l'Inde. — Un mot sur la situation des catholiques romains en Asie. — L'Inde a été conquise par l'épée et doit être conservée par l'épée. — Le parti des poltrons. — Sentiment de l'armée. — L'amnistie et la conciliation..... 441

CHAPITRE XVIII. — *Réorganisation de la puissance militaire des Anglais dans l'Inde.* — Les enrôlements volontaires en Angleterre. — Discussion du système adopté pour le recrutement de l'armée. — Le Hanovre et l'émigration irlandaise. — Épreuves auxquelles a été soumis le système militaire de l'Angleterre depuis quelques années. — La Crimée et la révolte indienne. — Le patriotisme d'une nation ne suffit pas à sauvegarder son territoire. — Double problème à résoudre dans l'état militaire d'un pays. — Opinion de Wellington sur l'armée anglaise. — Nouvelle phase dans laquelle est entrée la guerre des Indes. — Obligations imposées à la Grande-Bretagne par la situation de sa colonie 467

CHAPITRE XIX ET DERNIER. — *Programme d'un projet d'étude des institutions militaires de la Grande-Bretagne.* Organisation générale de l'armée anglaise, composition et division. — Recrutement de l'armée anglaise ; discus-

Digitized by Google

sion des systèmes par enrôlement et par appel forcé. — Législation anglaise en matière d'avancement dans l'armée. — Étude et mérite comparatif des différentes armes qui entrent dans la composition de l'armée anglaise. — Organisation des services administratifs dans l'armée britannique. — Réorganisation de la puissance militaire des Anglais dans l'Inde. — Mode de guerre à adopter pour arriver à la pacification de l'Inde. — Analogies entre la guerre d'Afrique et la guerre indienne ; examen comparatif des armées française et anglaise employées en Algérie et dans l'Inde..... 481

Digitized by Google

DE L'ORGANISATION

DE LA

PUISSANCE MILITAIRE

DES ANGLAIS DANS L'INDE.

La France élabore au centre de l'Europe la civilisation que l'Angleterre porte à tous les coins du monde. Si ces deux reines des sociétés modernes n'avaient pas absurdement dépensé l'une contre l'autre des torrents d'or et de sang, elles auraient par leur union avancé de plusieurs siècles les progrès de l'humanité.

INTRODUCTION.

La lutte sanglante et toujours indécise que l'Angleterre soutient depuis six mois contre ses sujets révoltés du Bengale présente au monde un spectacle assez grand, assez nouveau, pour expliquer la diversité des sentiments et des opinions qu'elle a provoqués en Europe, et particulièrement en France. Un instinct que l'on peut regarder comme infaillible révèle aux plus ignorants comme aux plus instruits que les événements dont l'Inde est le théâtre ne peuvent manquer de produire, et même assez prochainement, des résultats dont l'influence se fera sentir au monde entier.

Digitized by Google

Nous abordons aujourd'hui seulement l'histoire de cette grande catastrophe.

Aujourd'hui seulement, disons-nous; — c'est qu'en effet beaucoup d'autres nous ont devancé sur cette grave question. Cependant, nous l'avouons, en présence des erreurs étranges, des spéculations sans nombre, des hypothèses à perte de vue auxquelles la question anglo-indienne a ouvert le champ, nous ne regrettons pas d'avoir à constater la prudence d'un retard que la conscience et la sincérité apportées à cette étude nous feront sans doute pardonner.

La France et l'Angleterre ne diffèrent pas seulement par leur manière de faire la guerre, elles ont chacune leur façon distincte de la raconter. Il faut avoir suivi, comme nous l'avons fait, dans les journaux anglais, cette phase si intéressante de l'histoire contemporaine, pour avoir une idée du pêle-mêle, du décousu, du chaos qui ont régné longtemps dans toutes les nouvelles ayant trait aux affaires de l'Inde. Documents officiels, correspondances privées, détails curieux, tout abonde; mais ce n'est point un mince embarras que de discerner et de choisir dans ce tourbillon, et alors même qu'on a choisi, la place et le temps font défaut. Chez nous, les rapports officiels sont, en général, pleins d'intérêt, et représentent vivement les actes militaires dont on doit le compte rendu à l'autorité supérieure. En revanche, les correspondances de nos journaux laissent singulièrement à désirer, et, quant aux lettres particulières, le petit nombre de celles que l'on publie ne donne pas sou-

Digitized by Google

vent lieu de regretter celles que l'on ignore. En un mot, à la guerre comme partout, nous aimons assez à charger quelqu'un de parler pour tout le monde.

Les rapports des généraux anglais sont, au contraire, d'une sécheresse incomparable. La littérature militaire est à créer chez nos voisins. Du grand au petit, chacun se contente ordinairement d'indiquer, avec un sang-froid imperturbable, dans son rapport, les mouvements des corps ornés de leurs numéros, et de constater brièvement le résultat de leur action. Les plus terribles engagements sont racontés comme des revues, et peut-être même racontons-nous les revues avec plus d'animation et d'éloquence. Mais ce n'est pas là que les Anglais cherchent l'histoire de leurs guerres. Ils la cherchent et ils la trouvent dans les libres et vives correspondances de leurs journaux, et dans les lettres sincères que les officiers de l'armée, la plupart très cultivés, écrivent à leurs familles. C'est par là qu'on sait la vérité, et qu'on la voit sous les plus vives couleurs; chacun raconte ses aventures et les commente avec l'énergie et l'*humour* habituels à nos voisns. C'est par ces récits individuels que le public anglais apprend à la fois et ce qui se passe et ce qu'il faut faire; — ils satisfont la curiosité et en même temps ils forment l'opinion.

Nous reconnaissons, sans difficulté, tout ce qu'il y a parfois d'instructif et d'attachant dans les correspondances privées que les familles qui ont des amis ou des parents dans l'Inde communiquent incessamment aux journaux anglais; toutefois leur multipli-

Digitized by Google

cité, les contradictions qu'elles offrent trop souvent, compliquent singulièrement la tâche de l'historien : obligés de puiser exclusivement à cette source, nous y chercherons de notre mieux l'histoire vraie de la guerre indienne, mais sans dissimuler à nos lecteurs que nos matériaux, en ce qui touche aux opérations militaires proprement dites, sont loin de ressembler aux *Bulletins* de notre grande armée.

Au reste, nous devons le constater tout d'abord, dans l'épouvantable guerre qui désole aujourd'hui le Bengale (comme dans toutes les guerres d'insurrection), la partie épisodique a tenu jusqu'ici la première place. La science militaire, la stratégie ou la tactique n'avaient rien à faire dans ce gigantesque guet-apens. Surpris sur tous les points, au sein de la plus profonde comme aussi de la plus trompeuse sécurité, les Anglais se sont trouvés dispersés en petites bandes, traquées, acculées, affamées, disséminées et partout désespérées; mordant d'un côté, mordant de l'autre, déployant sur tous les points un courage héroïque, une énergie surhumaine, mais, par la force même des choses, sans conduite, sans ordre, sans direction possible et sans communications praticables. Jusqu'au moment où le général Campbell a pu entrer en campagne, et ce jour date à peine d'hier, les malheureux débris, harassés, malades et mutilés, qui tenaient garnison dans les districts de Delhi et de Meerut n'ont pu, le siége de la première de ces villes excepté, tenter aucune opération suivie contre les révoltés.

Grâce à Dieu! une phase nouvelle commence au-

Digitized by Google

jourd'hui; l'humanité y était intéressée. Depuis six mois, les récits qui nous arrivent de l'Inde à chaque courrier ont soulevé tous les cœurs et toutes les consciences. Les détails qui nous sont parvenus sur la situation de ce malheureux pays, pendant cette lamentable période, sont sans précédents dans l'histoire. Toutes les atrocités, tous les crimes que la perversité la plus infernale peut suggérer aux organisations les plus basses, les plus ignobles, ont été accomplis par les Indiens sur la personne des Anglais, de leurs femmes et de leurs enfants. Nous disons que ces faits sont sans précédents, car les autres révoltes qui ont éclaté dans les différentes parties du monde ont pu être signalées par des crimes horribles et des atrocités sanguinaires envers les dominateurs ou les conquérants étrangers, mais c'est la première fois que des femmes et des enfants ont été sacrifiés. C'est la première fois que l'obscénité, le pillage, la trahison se trouvent réunis à un degré aussi diabolique. Un voile doit être jeté sur des horreurs que la bouche ne peut répéter, que la plume se refuse à retracer, devant lesquelles l'imagination elle-même recule.

Il ne peut y avoir, il n'y a pas deux manières de voir et de sentir sur le spectacle d'horreurs et d'atrocités que présente aujourd'hui l'Inde anglaise au monde civilisé. Le sentiment qui devrait animer avant tout en France, comme ailleurs, est celui de la sympathie pour les victimes, et de l'indignation contre les bourreaux. Pour nous, en présence d'une pareille situation, et quels que soient nos regrets à l'égard de

Digitized by Google

ces contrées lointaines, où notre pavillon, glorieusement porté par les Labourdonnaye et les Dupleix, n'a dû la perte de son ascendant qu'aux fautes et à l'ineptie d'une dynastie énervée et décrépite ; — pour nous, la France, assez riche de sa gloire acquise, assez forte de sa grandeur actuelle, peut contempler sans envie la puissance anglaise dans l'Inde et dans l'extrême Orient ; — pour nous, la cause de l'Angleterre dans ces contrées est aujourd'hui la cause de la civilisation ; la cause de l'insurrection indienne est la cause de la barbarie. Entre ces deux drapeaux, nous ne pouvons raisonnablement hésiter : — aussi souhaitons-nous, espérons-nous fermement le triomphe de l'Angleterre sur ses sujets révoltés du Bengale.

Le gouvernement français n'a pas hésité à se faire l'interprète de ces sentiments, et l'Angleterre a dû voir un gage nouveau de la stabilité et de la sincérité de l'alliance dans le témoignage de sympathie que l'Empereur et la Garde impériale ont donné aux familles des victimes de la cruauté des cipayes. Dans un autre ordre d'idées, l'offre du passage des renforts anglais à travers la France émane d'une source non moins noble et non moins généreuse.

Lorsqu'on veut bien y réfléchir, quel événement, en effet, plus propre à exciter la loyale sympathie de la France que cette insurrection indienne, dont les journaux, qui n'ont pu tout dire, ont raconté cependant de si révoltants, de si horribles détails ! Sans doute, ces malheurs ne ressemblent pas aux inondations qui nous ont éprouvés, et à l'occasion desquelles

Digitized by Google

nos voisins et leurs souverains ont montré tant d'humanité, — sans doute ces malheurs sont les effets, non d'un de ces fléaux naturels contre lesquels la sagesse et l'habileté humaines sont impuissantes, mais bien d'une insurrection terrible d'indigènes armés, après un siècle de domination étrangère, contre les conquérants de leur pays.

Notre sympathie ne nous rend pas aveugles.

Nous n'ignorons pas qu'on ait eu le droit d'attribuer aux Anglais eux-mêmes la responsabilité de ces calamités, qui jettent dans ce moment le deuil parmi un si grand nombre de familles de leur nation. On peut se demander comment il se fait que leur autorité, si longtemps exercée dans l'Inde, ait abouti à un résultat si lamentable, et que, sous leur influence directe, les cipayes soient, ou restés ce qu'ils étaient, ou devenus ce qu'ils sont.

Nous-mêmes, on le verra plus loin, nous regarderons comme un devoir de signaler les causes qui ont amené, suivant notre humble opinion, la révolte des armées indiennes. Mais quelle que soit la nature du malheur qui frappe nos alliés, de qui nous avons reçu une marque si éclatante de sympathie quand nous avons été nous-mêmes fatalement éprouvés, et quelles que soient les causes qui aient pu amener ce malheur, nous le répétons, entre les victimes et les bourreaux nous ne saurions hésiter.

Et quelles victimes, en effet, plus dignes de compassion et d'active sympathie que ces familles d'officiers et de soldats cruellement massacrées, dépouillées

Digitized by Google

tout à coup de tout ce qu'elles possédaient; chassées de leurs habitations incendiées; privées, loin de leur pays, de toutes ressources, et ne sachant à qui demander les moyens de quitter cette terre souillée de crimes, où leur vie est constamment en péril! — que ces femmes, naguère entourées de toutes les aisances de la vie, aujourd'hui entassées dans les forts, presque réduites au dénûment, pleurant leurs maris affreusement mutilés sous leurs yeux, et tremblant sans cesse d'avoir à subir les mêmes traitements indignes et le sort affreux que les cipayes ont infligés à tant d'autres dames anglaises délicatement élevées! — Quelles victimes plus dignes de pitié que ces enfants, maintenant orphelins, échappés jusqu'à ce jour au massacre général, et dont le salut est confié, soit à des amis de leurs parents défunts, soit même à des domestiques indigènes, dont la fidélité peut être à chaque instant ébranlée!

Si de telles situations inspirent une pitié profonde, combien de scènes atroces, d'affreux épisodes, soulèvent l'indignation! Nous n'oserions répéter ici certains détails de férocité inouïe dont le récit s'est glissé dans quelques feuilles anglaises; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques faits qui puissent au moins expliquer les sentiments d'indignation et la soif de vengeance que révèlent tant de lettres écrites de l'Inde par des Anglais appartenant à l'armée. L'imagination diabolique des cipayes a inventé des complications de torture, des raffinements de supplice, des mélanges de souffrances physiques

Digitized by Google

et morales que l'imagination européenne la plus hardie ne saurait deviner. Ce ne sont pas seulement des hommes égorgés, des femmes violées, assassinées : ce sont, par exemple, un officier et sa femme, chacun lié à un arbre, et, sous leurs yeux, leur petit enfant, dont les misérables coupent lentement les doigts, dont ils déchirent les chairs, et qu'ils finissent par écarteler la tête en bas et jeter dans les flammes, auxquelles le père et la mère sont livrés à leur tour, mais non sans avoir subi préalablement des tortures et des avanies que nous ne saurions décrire.

Ailleurs, ce sont des enfants exposés à dessein la tête nue au soleil brûlant, jusqu'à ce que l'ardeur des rayons et une soif extrême les aient rendus fous. C'est une mère qui s'écrie : « Tuez-moi, et donnez un verre d'eau à mon enfant ! » et dont l'enfant est comme elle à l'instant massacré. C'est une femme et sa fille qui, après avoir été témoins du supplice de leur père et époux, sont forcées de tremper leurs mains dans son sang. C'est une mère, à qui le nez et les oreilles ont été coupés, et qu'on renvoie avec son enfant sans orteils et sans doigts. La liste de ces atrocités serait interminable, et, si nous voulions la poursuivre, le cœur le plus ferme n'y résisterait pas.

Veut-on des faits d'un autre caractère? On a raconté la barbare trahison de ce radjah de Bithour, Nana-Saïb, qui jusque-là l'hôte fêté des Anglais, qu'il invitait souvent à son château et comblait de politesses orientales, s'est tout à coup transformé en en-

Digitized by Google

nemi mortel et en bourreau. C'est lui qui, après s'être rendu maître de Cawnpoore, et avoir accordé à la garnison la faculté de se retirer de l'autre côté de la rivière, donna le signal de couler bas les quarante bateaux portant un nombre considérable d'Anglais, avec leurs femmes et leurs enfants. — Un colonel, M. Platt, commandait depuis longtemps un régiment indigène, dont il paraissait avoir gagné toute l'affection; peu de temps avant la révolte, la Compagnie des Indes lui avait offert, dit-on, le commandement d'un régiment anglais, qu'il était disposé à accepter; les cipayes lui adressent une pétition pour le supplier de rester avec eux, tant ils se disaient attachés à lui. Ces mêmes cipayes l'ont tué lâchement à Mhow, en le criblant de balles. — Au fort d'Allahabad, tandis que les soldats égorgeaient les officiers du 6e régiment, surpris à table, la musique, composée de mahométans, joignant au meurtre l'insulte et la dérision, exécutait le *God save the Queen*, cet hymne sacré et national de l'Angleterre!

Nous ne saurions le répéter assez, il n'est pas de châtiments trop sévères pour de pareils forfaits, et si nous avons cité ces exemples parmi tant d'autres impossibles à raconter, c'est parce qu'ils doivent faire comprendre au lecteur ces sentiments d'exaspération, cette soif de vengeance dont les Anglais sont aujourd'hui dévorés.

Nous l'avouons humblement, nous sommes loin de partager cet esprit de sentimentalité, cette philantropie exagérée, qui ne vont rien moins qu'à retenir

Digitized by Google

le bras levé aujourd'hui pour punir cette race indienne, qui a couvert de honte la forme humaine dont elle est revêtue. Instruit pour notre compte, par une pratique de dix ans, de toutes les nécessités de cette guerre sans merci que la France a soutenue en Afrique, nous retrouvons en Asie, dans les égorgeurs de Cawnpoore, de Meerut, de Ihansi, les égorgeurs de la Mitidja, de Constantine, de Sidi-Brahim. Nous comprenons l'impression que peuvent produire sur les Anglais les récits de ces Vêpres indiennes; — à nous aussi il est arrivé, en songeant à nos frères d'armes prisonniers et lâchement massacrés, de trouver la vérité si affreuse que nous n'osions la raconter à leurs familles. Nous aussi, pour emprunter les paroles de cet officier anglais, qui peint si bien l'état moral de l'armée britannique, « nous évitions ce sujet, nous en parlions peu, de peur de devenir fous; l'expression de nos visages devenait étrange lorsque l'on y faisait allusion; toutes les lèvres se serraient, et un sombre éclair jaillissait de nos yeux. » Triste retour des événements de ce monde : l'Angleterre se plaint de trouver aujourd'hui en France ses Cobden et autres adeptes du *Congrès de la paix*, dont l'armée africaine subissait en 1845 les injurieuses déclamations lorsqu'elle châtiait les tribus révoltées de l'Algérie, lorsqu'elle purgeait la province d'Oran de ses bandits, en nettoyant les grottes et les repaires du Dahra.

Punir les coupables est aujourd'hui pour l'Angleterre un devoir aussi impérieux que d'épargner les

Digitized by Google

innocents, que de récompenser la bravoure et le dévouement de ses généraux. Punir le coupable selon son crime, comme l'a dit un homme d'État illustre, est au-dessus du pouvoir de tout homme civilisé ; cette tâche est donc au-dessus du pouvoir de l'armée anglaise, car les atrocités qui ont été commises par les cipayes sont de celles que des démons pouvaient seuls imaginer et commettre. C'est dans un esprit de sévérité et non de vengeance que le châtiment devra être infligé, afin que l'exemple puisse prévenir le retour de semblables crimes. Qu'on ne s'y trompe pas, il y va de l'avenir de la puissance anglaise dans les Indes : ce n'est pas par la puissance militaire qu'un empire aussi grand peut être maintenu dans l'obéissance, c'est par la puissance morale. Qui pourrait contester que dans la situation où se trouve aujourd'hui l'Angleterre à l'égard de ses colonies, sa puissance morale ne doive être fatalement basée sur le souvenir de la sévérité et des rigueurs qu'elle est obligée de déployer ?

Épargner les populations, qui, pour la plus grande partie, n'ont point trempé dans la révolte, n'ont point pris part aux énormités qui ont été commises, est un devoir rigoureux ; si les coupables se comptent par milliers, les innocents, l'homme d'État que nous citions tout à l'heure l'a proclamé, les innocents se comptent par millions. On a dit que la question de savoir comment l'insurrection sera étouffée présentait d'immenses difficultés : prétendre, comme quelques personnes l'ont fait en Angleterre, que l'on doit

Digitized by Google

tout abattre; — qu'il faut brûler les villages; — exterminer les habitants, ce serait plus qu'une folie, ce serait le suicide.

Dans l'accomplissement de cette tâche ingrate et fatale qui incombe aujourd'hui à l'armée anglaise, le vrai, le praticable ne s'éloigne pas moins d'une guerre d'extermination que d'une clémence imprudente et ridicule.

La guerre d'extermination n'est plus, grâce au ciel, dans les mœurs des nations modernes. Quelle que soit la sympathie que mérite la situation actuelle de l'Angleterre dans l'Inde, quelle que soit la part que nous croyons juste de faire à l'indignation provoquée par les cruautés des cipayes, quelle que soit aussi la part que l'on fasse aux nécessités de cette lutte effroyable entre la civilisation et la barbarie, dépasser la mesure ne serait pas seulement impolitique, ce serait une faute au point de vue des sympathies méritées que l'Europe impartiale est loin de refuser à l'Angleterre. Il y a plusieurs siècles que les guerres d'extermination sont finies et oubliées dans le monde civilisé; les peuples modernes en ont désappris les instincts, les procédés, le vocabulaire sauvage. Aucun d'eux n'a le droit ni la puissance de remettre ce langage, ces procédés, ces instincts en pratique et en honneur, aucun ne peut en relever le drapeau sanglant et hideux sans s'exposer à la réprobation universelle. Dans sa lutte contre la barbarie, la civilisation ne peut employer les armes de la barbarie sans se blesser elle-même.

Digitized by Google

Au reste, nous croirions faire injure à nos voisins si nous insistions davantage sur ces vérités éternelles; quoi qu'on puisse ou qu'on veuille en penser ailleurs, nous ne pouvons douter un instant qu'elles soient appréciées et reconnues en Angleterre, quand nous voyons ceux qui portent son drapeau être les premiers à les proclamer, quand nous les voyons en effacer la vengeance aveugle et barbare pour n'y laisser inscrite que la justice. L'inflexible justice accomplira donc son œuvre, comme elle en a le droit, on ne saurait le souhaiter assez; mais en dehors de la mort donnée sur le champ de bataille, infligée dans l'enivrement de la lutte, on doit l'espérer aussi, c'est devant les tribunaux compétents que trouveront le châtiment de leurs crimes ceux que, pour leur malheur, le fer et le boulet auront épargnés. Que peut-on demander de plus à l'Angleterre? Il faut bien le reconnaître, les événements de l'Inde ont été accueillis en France, par certaines personnes, avec une satisfaction que l'état de nos relations avec la Grande-Bretagne est loin d'excuser. Cette joie est faite pour donner à nos alliés une singulière idée de la loyauté et de l'humanité françaises; que penserions-nous si les Anglais la manifestaient en présence de l'Algérie soulevée?

Il fut une époque où, pour flatter les préjugés ardents du peuple anglais, excité autant qu'alarmé par les péripéties d'une longue guerre, tous les écrivains d'outre-Manche s'évertuaient à l'envi à tourner en dérision nos mœurs, notre langage, nos manières. Sur la foi de ces diatribes incessamment renouvelées,

Digitized by Google

dans les journaux, dans les pamphlets, dans les pièces de théâtre, nombre de gens naïfs et crédules, sur le territoire de la Grande-Bretagne, avaient fini par croire que le peuple français se composait uniquement de coiffeurs et de maîtres à danser, que tous nos compatriotes étaient revêtus d'accoutrements risibles, et que, parmi nous, le mets national par excellence c'était un plat de grenouilles. Le temps a fait justice de ces sottes croyances; la race des *cockneys* atteints de gallophobie a disparu peu à peu.

La race des *cockneys* français et anglophobes existe encore chez nous. Ces singulières gens, qui semblent habiter la grotte d'Épiménide, et qui oublient toujours un siècle ou deux dans leurs meilleurs raisonnements, ces gens-là s'en vont tout bouillant des défaites de Crécy et d'Azincourt; l'incendie allumé dans l'Inde leur semble une juste représaille du bûcher de Jeanne d'Arc.

Pour parler sérieusement d'un sujet grave, nous ne pensons pas qu'il soit à propos de se montrer hostile ou injuste pour l'Angleterre pendant la crise qu'elle traverse aujourd'hui dans l'Inde. Alors même que ces troubles se prolongeraient et s'aggraveraient, l'Angleterre étant notre alliée, il serait impossible d'en profiter sans rompre avec elle, et alors c'est cette question avec toutes ses conséquences qu'il s'agirait de discuter. Ce serait étendre inutilement la question de la révolte des cipayes. Tout le monde sait que si l'Angleterre n'est pas détournée de cette tâche par une guerre européenne, elle viendra cer-

Digitized by Google

tainement à bout, dans un temps donné, de son armée indienne révoltée. Que restera-t-il alors de tout le bruit que certaines gens font aujourd'hui à propos de cette insurrection? Rien autre chose que le souvenir durable d'une malveillance stérile et d'une jalousie impuissante. De tels sentiments ne répondent certainement pas à ceux qu'éprouve la nation française, ils ne sont pas dignes d'elle, et nous dirons à ceux qui les expriment : « Quand on est en paix avec son voisin, on lui parle le langage de la paix ; quand on veut la guerre avec lui, on le dit loyalement et on en donne les raisons. »

Cette politique d'un autre âge, ces passions surannées, ces rancunes puériles dont le peuple anglais a longtempspassé pour le représentant en Europe, semblent aujourd'hui le monopole de notre pays ; elles ont exercé sur l'opinion une influence que l'impartialité ne permet pas de dissimuler.

Nous ne nous associerons pas au langage des détracteurs systématiques et passionnés que l'Angleterre a rencontrés en France. Nous croyons remplir un devoir en constatant que le mouvement qui s'est produit chez nous, à propos des affaires de l'Inde, n'était pas sympathique à l'Angleterre ; mais, nous le répétons, nous ne partageons pas ces sentiments. La Grande-Bretagne règne sur le monde par l'industrie, comme la France par les idées ; pendant que la France, au centre de l'Europe, élabore la civilisation dont s'imprègnent ses voisins, la Grande-Bretagne est le vaisseau qui la porte à tous les coins du globe ; et si ces

Digitized by Google

deux reines des sociétés modernes n'avaient pas absurdement dépensé, l'une contre l'autre, des torrents de sang et d'or, elles auraient, par leur union, avancé de plusieurs siècles les progrès de l'humanité. S'il a été réservé à notre génération d'assister à la clôture définitive de ces tristes querelles, ce n'est pas nous qui prendrons à tâche d'évoquer des souvenirs ou de faire appel à des sentiments de nature à les réveiller.

Nous serons favorables à l'Angleterre dans les jugements que nous porterons sur les affaires de l'Inde, nous l'avouons sans le moindre scrupule. Nous sommes bien loin d'assister à ces événements avec les sentiments de ce philosophe que Lucrèce a peint se drapant dans son manteau sur le rivage, et savourant le bonheur de se voir à l'abri du danger dans la contemplation d'un naufrage. Mais le sentiment d'estime et de sympathie que nous éprouvons pour l'Angleterre ne nous rend aveugles ni sur la gravité de la crise que sa domination subit actuellement dans l'Inde, ni sur les causes qui ont amené cette crise. Nous apprécierons la situation telle qu'elle est, nous la jugerons sans illusion, sans optimisme, comme sans prévention et sans dénigrement systématique. Pour nous, il n'y a que deux opinions en présence au sujet de cette lutte que soutient l'Angleterre contre ses cipayes révoltés : d'une part, l'opinion de ceux qui, sans puéril enthousiasme pour les maîtres de l'Inde, dans le seul intérêt de la civilisation, et par un sentiment de pure impartialité, continuent de pen-

Digitized by Google

ser et d'espérer que la Grande-Bretagne triomphera de la crise terrible où elle est engagée sur les bords du Gange; d'autre part, l'opinion de ceux qui, par un esprit de prévention étroite et passionnée contre l'Angleterre, persistent à souhaiter et à prophétiser la chute et la fin de la domination britannique dans l'Inde. Sur un pareil terrain notre choix ne saurait être douteux.

Malgré les nombreuses imperfections du système militaire de la Grande-Bretagne, imperfections qui tiennent une grande place, comme nous le verrons plus loin, dans les causes de la révolte indienne, l'Angleterre sortira victorieuse de la lutte. Ses adversaires ont prouvé leur impuissance du jour où ils n'ont pu triompher du petit nombre d'Européens qu'ils avaient à combattre au début de la révolte. Celle-ci peut être considérée comme réprimée d'avance par les nombreux renforts qui vont arriver successivement à Calcutta. Par le fait, une insurrection du genre de celle des cipayes ne peut réussir qu'à la condition de faire continuellement des progrès, et chaque jour qui s'écoule sans un succès des révoltés est d'une valeur inappréciable pour l'Angleterre.

On oublie trop souvent, en appréciant les forces que les Anglais peuvent envoyer dans l'Inde, qu'il s'agit de l'Inde et non pas de l'Europe, et que le même nombre d'hommes est loin de représenter la même force dans des circonstances si peu semblables. Si l'on veut avoir une idée de cette différence, que l'on réfléchisse un instant au petit nombre de soldats

Digitized by Google

européens qui, dispersés dans tout le Bengale, ont jusqu'à présent résisté à l'armée indigène. A la bataille d'Agra, pendant la longue défense de Cawnpoore et de Lucknow ; — au siége de Delhi, si l'on peut appeler siége la présence d'une poignée d'hommes devant cette vaste cité, les Européens se trouvent, en général, un contre dix. Ce seul fait, qu'au lieu d'avoir été anéantis ils ont presque partout tenu tête à un ennemi qu'ils ont eux-mêmes instruit à faire la guerre, prouve assez clairement l'irrémédiable infériorité de la race indienne devant celle qui l'a conquise. Combien de temps une lutte qui se prolonge avec des chances diverses et dans de telles conditions pourra-t-elle durer quand aura disparu en partie cette effrayante disproportion du nombre? C'est ce que l'avenir nous apprendra ; mais nous croirions nous éloigner singulièrement de la vraisemblance en supposant, comme on le fait autour de nous, que les Européens seront vaincus par les seules forces de l'Inde révoltée.

Réduits à eux-mêmes et opposés à des blancs, aux *white faces*, comme on dit dans l'Inde, aux visages pâles, comme diraient les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, les cipayes ne peuvent espérer la victoire. L'histoire du passé est là, tout aussi bien que l'histoire du présent, pour prouver que le véritable ennemi des Européens, dans l'Inde, c'est le climat, bien autrement redoutable que la population native, divisée comme elle est en une foule innombrable de castes, de races et de religions en décadence, qui ont détruit tous les liens sociaux.

Digitized by Google

A la bataille de Plassey, qui valut le Bengale aux Anglais, Clive, avec 900 Européens et 2,000 cipayes seulement, battit une armée de 60,000 Indiens ; à la bataille d'Assye, qui décida du sort d'un grand empire, le duc de Wellington défit complétement une armée de 50,000 Mahrattes, commandés par Holkar, avec un corps de 5,000 hommes, dont 2,000 Européens seulement. Ces exemples, comme nous l'avons vu plus haut, se continuent aujourd'hui, bien que les Sicks aient paru un instant devoir rompre la tradition.

Ceux qui basent leurs calculs sur l'épuisement présumé des forces militaires de l'Angleterre paraissent oublier que l'Angleterre est, après tout, une nation de 28 millions d'hommes, et que son organisation militaire, si défectueuse qu'elle puisse être, lui avait permis d'amener plus de 50,000 hommes sous les murs de Sébastopol. Comment aussi ne pas tenir compte de la disposition morale d'une nation qui a de tout temps proportionné ses efforts aux difficultés qu'elle avait à vaincre, qui peut bien être battue, et qui commence par là dans la plupart de ses guerres, mais qui peut rarement être découragée, et qui, en général, se trouve de plus en plus forte à mesure que la lutte se prolonge? L'Angleterre s'est profondément émue sous l'impression des mauvaises nouvelles qui lui arrivaient de l'Inde, et, si besoin en était, on verrait bientôt par tout le royaume des offres semblables à celles que viennent de faire au gouvernement les habitants de Sheffield (1). Nul ne peut pénétrer l'ave-

(1) Les habitants de Sheffield ont offert au gouvernement de

Digitized by Google

nir, mais nous ne reconnaîtrions pas aisément qu'une nation munie de telles ressources et douée d'une telle énergie puisse être définitivement battue par une insurrection d'Asiatiques qui ont appris la guerre à sa solde, et qui ayant surpris leurs maîtres dispersés et désarmés n'ont pas encore pu les détruire.

L'Angleterre, il ne faut pas s'y tromper, est préparée au pire ; son courage a grandi avec le péril. Les gens qui discutent sur les conséquences de la perte des Indes pour la Grande-Bretagne sont libres, sans doute de développer cette hypothèse. C'est un exercice d'esprit comme un autre, mais qui n'est fondé, ainsi que nous espérons le démontrer surabondamment, sur rien de sérieux. Il n'en peut résulter, nous l'avons déjà dit, qu'une chose : c'est la révélation d'un mauvais vouloir au moins impolitique, et, dans tous les cas, peu digne de nous. Au reste, avons-nous besoin de le dire, ceux qui professent aujourd'hui des sentiments si peu chevaleresques font exception. La France est assez forte et assez glorieuse pour n'être jalouse d'aucune nation ; elle est assez généreuse pour ne se réjouir que du triomphe de ses amis. Quant à l'Angleterre, on peut en être sûr, lors même que toute la garnison actuelle de l'Inde, tous les fonctionnaires, tous les résidents, toute l'armée de renfort seraient perdus, massacrés, anéantis..., la Grande-Bretagne n'abandonnerait pas l'Inde. La guerre européenne même ne l'y ferait pas

lever et d'équiper à leurs frais un bataillon pour la guerre des Indes.

Digitized by Google

renoncer, et, dans vingt ans comme aujourd'hui, elle serait prête à sacrifier vaisseaux, trésors et soldats pour y rétablir sa souveraineté. C'est une des qualités de cette race, qui en a tant d'autres pour compenser son orgueil et son égoïsme, que la fermeté inflexible dont elle fait preuve dans ses entreprises. On peut être certain que la révolte des cipayes sera vaincue; si ce n'est dans six mois, ce sera dans un an, ou dans deux, ou dans vingt; mais tout porte à croire que la victoire sera prompte.

Il nous a semblé utile d'indiquer bien nettement aux lecteurs le point de vue auquel nous comptons nous placer dans l'étude de la question indienne; il nous reste encore, avant de l'entreprendre, à en fixer le plan, et à poser les limites dans lesquelles nous nous proposons de la renfermer.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

SOMMAIRE : Plan et limites de cette étude. — Division adoptée. — Ouvrages et documents consultés.

Si les Français ne peuvent rester indifférents aux faits immenses qui s'accomplissent dans l'Inde, c'est en simples spectateurs, toutefois, qu'ils sont condamnés à assister aujourd'hui aux luttes dans lesquelles ils auraient pu jouer l'un des principaux rôles s'ils avaient à l'origine déployé la même habileté que leurs rivaux.

Cet aveu doit peu coûter à notre amour-propre. La situation qu'il implique n'est pas, comme nous le verrons plus loin, le résultat d'une infériorité contre laquelle toute protestation devient inutile quand on se reporte aux événements de la dernière guerre ; elle procède exclusivement des fautes multipliées d'une dynastie qui a fait défaut au pays. La France a longtemps possédé dans l'Inde une puissance bien supérieure à celle de l'Angleterre, et tout ce que celle-ci a exécuté, les historiens anglais le reconnaissent, les Labourdonnais, les Dupleix, les Bussy l'avaient pressenti et préparé. L'Angleterre n'a donc fait que suivre les plans et les traces de ces Français envers lesquels l'ancienne monarchie s'est montrée si ingrate.

Dans ce moment, où tous les yeux sont tournés

Digitized by Google

vers l'Orient, où une révolution militaire vient d'ébranler jusque dans ses fondements la puissance des Anglais dans l'Inde, on ne saurait apporter trop de soin à connaître les origines et les progrès de cette vaste domination.

La seconde moitié du XVIIIe siècle a présenté un spectacle inouï dans le monde politique et militaire : une compagnie de négociants, dont l'association n'a jamais eu d'autre but apparent que le commerce, a fait la conquête d'un territoire plus étendu que la France, l'Allemagne, les États héréditaires d'Autriche, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les îles Britanniques et la Turquie d'Europe réunis. Depuis l'embouchure du Gange jusqu'à celle de l'Indus, depuis Dehli jusqu'au cap Comorin, elle n'a laissé subsister aucun état indépendant, et du fond d'une maison obscure de Leaden-Hall-Street, les directeurs de cette compagnie ont donné des lois à plus de cent millions d'hommes, soit en leur propre nom, soit au nom des princes devenus leurs esclaves.

Ces gigantesques résultats ont été obtenus avec moins de troupes et d'argent que n'en coûte souvent le siége d'une place forte en Europe.

Pendant ce demi-siècle, la Compagnie des Indes a versé dans le trésor de la Grande-Bretagne plus de 1,500 millions de France; les richesses que les employés civils ou militaires ont rapportées dans leur patrie doivent avoir ajouté une somme pareille à la fortune nationale de l'Angleterre.

Pendant les quarante années qui embrassent la

Digitized by Google

lutte des Français et des Anglais dans l'Inde, c'est-à-dire jusqu'au traité de Versailles (20 janvier 1783), la Compagnie avait acquis un revenu de 100 millions de francs environ; dans la période des vingt années qui suivirent, les conquêtes de Lake et de sir Arthur Wellesley portèrent ce revenu à près de 300 millions; aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, nous le voyons s'élever au chiffre énorme de 650 millions.

Pendant cette période de soixante-dix ans, tout ce qui restait de princes indépendants a été successivement écrasé. La mort de Tippoo-Saëb et la destruction de la Confédération mahratte asservirent définitivement à la Compagnie toute la presqu'île de l'Hindoustan au sud de la Nerbuddâh. Les Anglais n'ont pas été moins heureux dans le nord : ils ont franchi la Djumna, première frontière du Bengale, et envahi peu à peu toutes les provinces de l'empire des Mongols. Établis à Dehli, à 400 lieues de Calcutta, ils touchent à l'Hymalaya, barrière infranchissable qui les sépare de l'empire chinois. Après s'être appuyés un moment sur le Sutledje, affluent de l'Indus, ils ont reconnu la faiblesse de cette frontière comme position militaire, et asservi le cours même de l'Indus. Maîtres du Sind, ils ont franchi l'Indus et envahi l'Afghanistan, qui les rend limitrophes de la Perse. La campagne de 1838-1839 leur a procuré à l'ouest l'accroissement que la guerre contre les Birmans leur avait conquis à l'est, de 1824 à 1826, au delà du Gange. Un seul État indépendant leur restait encore à soumettre dans ce vaste empire, qui s'étend sur

Digitized by Google

29 degrés de latitude et sur 27 degrés de longitude. La guerre des Sikhs, la soumission du Pendjaub, le protectorat du Lahore et l'établissement de Goulab-Sing à Cachemire, ont renversé les obstacles qui pouvaient compromettre les communications du bassin de l'Indus avec le reste des possessions anglaises.

Tel est le vaste empire dont la révolte des cipayes a semblé, pendant un moment, remettre les destinées en question. L'imagination recule devant cet accroissement inouï obtenu en moins d'un siècle, et quand on songe qu'une poignée d'Européens a suffi jusqu'ici pour acquérir et conserver cette domination d'un genre si extraordinaire, on comprend tout l'intérêt que doit présenter, au point de vue militaire, l'examen des moyens employés par l'Angleterre pour arriver à ce merveilleux résultat.

Cette considération détermine naturellement la première partie de notre tâche. Le tableau des origines de la puissance anglaise, et de la période de luttes pendant lesquelles elle s'est fondée sur ses bases actuelles, doit être le préambule nécessaire des études que nous comptons faire sur la situation contemporaine de l'empire anglo-indien.

Le but de ce travail étant exclusivement militaire, la description géographique et politique que nous jugeons indispensable pour l'intelligence des événements, devra exclure toutes les peintures, tous les détails de mœurs, comme aussi les notions financières, les appréciations commerciales que ne réclame pas le cadre où nous devons nous renfermer. Cette

Digitized by Google

réserve, peut-être, rendra notre travail plus aride, et lui donnera une teinte plus sévère; mais l'exclusion de ces brillants hors-d'œuvre imprimera au récit une rapidité bien plus précieuse, et ajoutera, nous l'espérons, à sa clarté.

L'examen de la situation actuelle de l'Inde sera la conclusion naturelle du résumé historique par lequel nous allons débuter. Autre chose est de conquérir des royaumes ou de s'y établir solidement, de les soumettre par la politique et la force des armes, ou de s'y implanter par les seuls moyens qui soient aujourd'hui permis aux peuples civilisés : par le commerce, par l'industrie, par la diffusion des lumières, par l'ascendant d'une civilisation supérieure.

Un rapide coup d'œil sur le régime issu de la période agitée et brillante remplie par la conquête nous éclairera sur les bases militaires de l'établissement anglo-hindou. Cet examen nous donnera la clef des événements contemporains. En nous mettant à même de juger dans quelles conditions et au prix de quelles réformes la puissance anglaise s'est maintenue jusqu'ici, il nous permettra de déterminer les modifications essentielles, radicales, sans lesquelles sa durée doit être fatalement compromise.

Le cadre restreint où nous devons nous resserrer ne nous permettra que rarement de citer les auteurs que nous avons consultés, les sources auxquelles nous avons puisé. Il nous importe cependant que nos lecteurs soient édifiés sur l'autorité des uns, sur la pureté des autres. Aucune histoire, peut-être, plus que

Digitized by Google

celle de l'Inde anglaise n'exige la compilation difficile d'une multitude d'ouvrages divers et confus. L'immensité et l'éloignement du théâtre où elle se développe, la complication extraordinaire des négociations et des guerres qui ont amené la conquête dans le passé ; la sécheresse et l'insuffisance des documents officiels en ce qui touche à la révolte actuelle ; par-dessus tout, les précautions qu'ont toujours prises les Anglais pour dérober aux autres nations l'origine et le progrès de leur puissance, sont autant d'obstacles qui viennent arrêter l'historien.

Est-ce à dire, pour cela, qu'au milieu du XIXe siècle, avec l'esprit d'aventure et d'investigation qui anime notre génération, il soit impossible d'être bien renseigné sur une question quelconque, fût-elle plus ardue et plus obscure encore que ne l'est la question anglo-indienne? Nous sommes loin de le penser. D'innombrables relations ont été publiées en France, et surtout en Angleterre, sur le sujet qui nous occupe ; si nous avons cru devoir signaler les difficultés de notre tâche, c'est qu'en l'absence d'un ouvrage hors ligne, au point de vue de la vérité des faits et de l'impartialité des jugements, il nous a semblé de devoir rigoureux de faciliter au lecteur, au milieu de la diversité des opinions émises par les auteurs que nous avons consultés, le libre exercice d'un choix qui nous a plus d'une fois embarrassés nous-mêmes.

Tel est le but des indications bibliographiques par lesquelles nous allons clore cet exposé du plan et des limites de notre *Étude sur la puissance militaire des*

Digitized by Google

Anglais dans l'Inde. Ces indications, en même temps qu'elles mettront nos lecteurs à même de remonter aux documents originaux, nous dispenseront, au grand avantage de la rapidité du récit, des citations continuelles dont nous aurions à l'embarrasser si nous voulions signaler chaque fois les autorités sur lesquelles nous nous sommes appuyé.

Il existe en France peu de documents originaux et importants sur la période de l'histoire des Indes correspondante au moyen âge des nations européennes : Aboul-Ghazi (*Histoire des Mogols*); Schereffeddin (*Histoire de Timour ou Tamerlan*); Aboul-Fazel, l'historien d'Akbar, sont, parmi les auteurs arabes dont la traduction a été publiée, ceux qui traitent plus spécialement de l'histoire des Indes dans les temps reculés. Le *Mémoire sur les Tatars Mongols* de Klaproth, l'*Encyclopédie* de Didot, l'ouvrage de l'abbé Raynal, quelques articles des *Asiatic Researches*, le *Résumé* de Louis Herman, l'*Histoire d'Angleterre* de Raujoux et Mainguet, etc., nous ont fourni la plupart des renseignements qui ont trait à l'histoire de l'empire indien pendant les temps antérieurs à la seconde moitié du XVIIIe siècle.

La période de l'influence européenne dans les affaires de l'Inde, et principalement l'histoire de la rivalité des Français et des Anglais, ont été l'objet de nombreux écrits. Dans la liste des auteurs à consulter, nous citerons, en première ligne, MM. Saint-Priest et Henri Martin, qui ont retracé d'une façon toute magistrale les épisodes de cette lutte; MM. Xavier

Digitized by Google

Raymond et Dubois de Jancigny, dont les habiles études forment un volume de l'*Univers pittoresque*. En 1843, M. le baron Barchou de Penhoën a publié en 6 volumes une excellente histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde. Plus récemment encore, M. Louis Herman a donné une étude des plus intéressantes sur les guerres de la France et de l'Angleterre dans les Indes. Ce travail, auquel nous avons fait de nombreux emprunts, présente surtout ce caractère particulier qu'il est presque entièrement rédigé sur des documents anglais. Sans prétendre citer ici tous les ouvrages compulsés par M. Herman pour la partie de l'histoire de l'Inde antérieure à 1783 (traité de Versailles), nous mentionnerons comme plus spécialement utiles à consulter :

Reports from the Committees of secrecy from 1715 *to* 1782; *An Account of the war in India between the English and French, on the coast of Coromandel*, by Cambridge; *Narrative of the transactions in Bengal from the year* 1760 *to the year* 1764, by H. Van Sittart; *Letters from the council at Bengal to the secret Committee* (1764); *View of English government in Bengal*, by Verelst; *Treaties and grants to the East-India Company from* 1772; *Charters granted to the East-India Company from* 1601 *to* 1772; *Original minutes of Bengal*, by Francis; *Considerations on India affairs, particularly respecting the state of Bengal*, by W. Bolts; *Articles against Warren Hastings; Collection of treaties from* 1648 *to* 1725; *Collection of treaties from* 1688 *to* 1772; *East-India papers* (1777);

Digitized by Google

Debates of the house of Commons; The Asiatic annual Register; Annals of the reign of Georges the third, King of England, by John Aikin.

Les événements des vingt dernières années du XVIIIe siècle et des cinq premières du XIXe tiennent la place la plus importante dans l'histoire de la puissance anglaise dans les Indes. Le passage des deux Wellesley au gouvernement et aux armées de la colonie est marqué par des succès que l'on pourrait croire l'œuvre d'un siècle.

Grâce à l'alliance heureuse du politique habile et du général entreprenant, l'Inde cesse d'être mogole ou mahratte pour devenir définitivement anglaise.

Les documents relatifs à la destruction de l'empire de Tippoo-Saëb, à la guerre des Mahrattes, à l'annihilation du Grand Mogol, à la constitution nouvelle donnée aux royaumes de Scindhia, d'Holkar, etc., sont aussi nombreux que choisis. Parmi les ouvrages les plus remarquables ayant trait à ces événements, nous mentionnerons comme spécialement utiles à compulser :

Vie du duc de Wellington, par Maxwell; *Historique des guerres* du même, par Vieusseux (*Knight's store of knowledge*); *Biographies* du même, par Mac-Farlane et Stocqueler; *Histoire de l'empire anglo-indien*, par Barchou de Penhoën (déjà cité); *Collection des dépêches du marquis de Wellesley* (comte de Mornington); *Life of Baird*, by Hook; *Narrative of the operations of the army under lieutenant general Harris and of the siege of Seringapatnam*, by colonel Beatson;

Digitized by Google

Review, origin, progress and result of the late decisive war in Mysore, by Wood; *Rise and progress of the British power in India*, by Auber; *Histoire universelle*, de Cantu; *Political history of India*, by Macolm; *Military reminiscences*, by colonel Welsh; *Recueil choisi des dépêches du duc de Wellington; Tableau politique et statistique de l'empire britannique dans l'Inde*, traduit de l'anglais par Petit de Baroncourt; *Histoire de la rivalité des Français et des Anglais dans l'Inde*, par L. Herman; *Exposé de la situation de l'Inde*, par Charles Wood; *History of Europe*, by Alison; *History of India*, by Mill.

Indépendamment des ouvrages dont nous venons de donner la liste, un grand nombre d'écrivains sérieux, la plupart militaires, peuvent encore être consultés avec fruit sur la période de l'histoire indienne qui finit avec le XVIIIe siècle : Alison, Sherer, le colonel Gurwood, le lieutenant-colonel Mackenzie, le major Macolm, le colonel Close, Southey, Collins, etc., etc., tiennent la première place parmi ces publicistes.

La quatrième période de l'histoire de l'Inde s'ouvre avec le XIXe siècle, et dure encore aujourd'hui; elle embrasse le développement tantôt violent, tantôt patient, mais toujours sûr, de la pensée en germe dans la période précédente. Débarrassés de toute rivalité européenne, les Anglais procèdent systématiquement depuis lors à l'anéantissement de toutes les petites puissances qui se partagent encore l'Hindoustan. Les historiens des épisodes brillants de cette lutte inégale

Digitized by Google

entre le génie européen et les débris d'une civilisation éteinte ne font pas défaut. La destruction de la Confédération mahratte en 1818, la guerre des Birmans en 1826, la conquête du Kaboul en 1839, l'invasion du Penjaub en 1845, et la guerre des Sikes, ont eu pour interprètes distingués en Angleterre et en France :

MM. Al. Burnes (*Voyage à l'embouchure de l'Indus, à Lahore*, etc.); Forster *passim* Hamilton (*Historical Account of the Afghans*); Pottinger (*Voyage dans le Sind*); Montstuart Elphinston; Eyries (article CACHEMYRE de l'*Encyclopédie* Didot); Victor Jacquemont (*Journal de voyage*); Legoux de Flaix (*Essai sur l'Inde*); Chambers (*Aperçu de la constitution politique de l'empire des Mahrattes*); Eyre (*Journal d'un prisonnier des Afghans*); Ferdinand Durand (*Campagnes du Kaboul*, rédigées d'après la narration du capitaine Havelock).

La situation actuelle de l'Inde, les germes de décadence que renferme cet immense empire les réformes à apporter dans sa constitution, au point de vue de la politique, de l'administration, de la force militaire, etc., ont inspiré de nombreux écrits, d'éloquents discours qui jettent une vive lumière sur les causes, la nature et la portée des événements contemporains.

Lord Valentya, sir Thomas Munro, sir Henry Russell, le général sir Charles Napier, et bien d'autres encore, prennent rang parmi les citoyens éclairés de la Grande-Bretagne, auxquels, en dépit du proverbe

Digitized by Google

et pour le malheur de l'Angleterre, il a été réservé d'être prophètes dans leur propre pays. Les *Souvenirs* du colonel Sleeman, les *Œuvres* de Kaye et Campbell, les *Études* de MM. Xavier Raymond, Dubois de Jancigny, de Valbezen (1) (*les Anglais dans l'Inde*), comte de Biornstiern, de Warren, général Jacob, John Lemoine, etc., etc., renferment d'intéressants plaidoyers où la part des mérites et des fautes de l'honorable Compagnie des Indes est faite avec autant de talent que d'impartialité.

Avant de clore cette revue des écrivains dont le talent et les connaissances spéciales nous ont été si utiles dans le cours de notre travail, nous devons dire un mot des sources auxquelles nous avons emprunté les détails géographiques, topographiques et statistiques indispensables à l'intelligence des événements.

Le mémoire de Rennel (*Of a Map of Hindostan*, 1783) nous a guidé dans nos considérations sur la géographie politique de l'Inde antérieurement au XIXe siècle.

La carte d'Arrowsmith (*Map of India*) nous a servi pour la même époque, ainsi que les travaux de Kirkpatrik (*Account of the Kingdom of Nepaul*, 1811), pour la géographie du commencement de ce siècle.

Les voyages de A. Burnes aux bouches de l'Indus et à Lahore; — de Forster dans l'Afghanistan; — de Pottinger dans le Sind et le Beloutchistan; — de

(1) L'auteur des articles publiés dans la *Revue des deux mondes* sous le pseudonyme du major Fridolin.

Digitized by Google

Victor Jacquemont (*Journal d'un voyage aux Indes orientales*); — de Hodges (*Travels in India*); — de Buchanan (*Voyage dans le Mysore*, etc.); — de Haffner dans la *Péninsule occidentale de l'Inde*; — de Tavernier (*Voyage aux Indes*), nous ont été utiles comme renseignements sur les derniers États annexés ou soumis au système subsidiaire.

Les notions de géographie générale qui font suite au résumé historique sont empruntées à Balbi et Malte-Brun, pour la partie purement descriptive; à Théophile Lavallée, pour les renseignements et les considérations militaires.

Malte-Brun, de Rienzi nous ont fourni des tableaux statistiques que les documents de même espèce communiqués récemment au Parlement par le colonel Sykes nous ont permis de modifier dans certaines parties, et de compléter dans quelques autres.

Il existe peu de bonnes cartes françaises de l'empire anglo-indien, le grand atlas de M. Denaix, celui de Lapie présentent des divisions qui ne sont plus en rapport avec l'état actuel des possessions anglaises. Les cartes lithographiées de Heck et celles de Brué, revues et corrigées par Picquet, ont moins vieilli, mais ne sont pas assez détaillées pour permettre de suivre avec facilité les opérations militaires dont l'Hindoustan a été le théâtre. C'est aux cartes anglaises que nous avons eu recours pour la détermination des différentes localités qui ont joué un rôle important, surtout pendant la révolte de l'armée du Bengale. Les *Mittheilungen* de M. Peterman, pu-

Digitized by Google

bliées en allemand, nous ont servi plus spécialement pour les opérations dans les districts de Dehli, de Meerut et de Cawnpore ; celles du géographe Tassin pour la description générale, politique, administrative et militaire, et pour la marche de l'insurrection dans le Bengale et le royaume d'Oude ; enfin la carte de M. Vivien de Saint-Martin nous a servi de guide pour l'orographie de l'Asie centrale.

Parmi ces derniers documents, nous signalons plus particulièrement au lecteur les travaux suivants de M. Tassin :

1° *New and improved Map op various routes between Europa and Asia, comprehending Western and Northern Asia, together with Asia Minor and Egypt* (4 feuilles).

Cette carte, dédiée à Son Excellence le très honorable lord William Cavendish Bentick, commandant en chef et gouverneur général de l'Inde anglaise, sera un très utile auxiliaire dans l'étude des questions relatives au percement de l'isthme de Suez, aux prétentions rivales et à la situation respective de la Russie et de l'Angleterre dans le nord-ouest de l'Asie ; enfin aux communications, en général, de l'Europe avec l'Asie.

2° *Map of North-Western frontier of British India, including the protected Sicks states, Lahore, Cashmeer, Cabul, Herat, Candahar, Shikarpore et Bhawulpore : together with Sinde and Radjpootana the Indus river and part of Beloochistan* (2 feuilles et demie).

Digitized by Google

Cette carte est surtout utile pour suivre les campagnes dans l'Afghanistan et le Pendjaub.

3° *New and improved Map of the provinces of Bengal and Behar with Benares and adjoining territories, exhibiting the district divisions, the civil and military stations, and police thanas, etc., etc..., compiled from the most recent surveys and best information in the possession of government and private individuals* (12 feuilles).

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : L'Inde avant la conquête d'Alexandre. — Apparition des Arabes. — Mohalib, Mahmoud et les Ghaznevides. — Conquête des Mongols : Ghengiz-Khan, Timour et Baber-Schâh. — Humaïonn, Shere-Khan, Akbar Ier. — Constitution politique de l'empire mogol sous Akbar. — Aboul-Fazel. — Djihangire, Schâh-Djihan. — Aureng-Zeb. — Organisation politique et militaire de l'empire mogol sous Aureng-Zeb. - Origine et premières conquêtes des Mahrattes. — Schah-Alum. — Origine des Sykhs ; leurs révoltes contre les empereurs mogols. — Mohammed-Schâh.— Guerres avec la Perse ; révoltes ; sac de Dehli par Nadir-Schah, roi de Perse.—Décadence de l'empire mogol.

Les Hindous, un des peuples les plus doux et les plus paisibles du globe, ont été, depuis l'antiquité, la proie des nations conquérantes attirées par la richesse de leur territoire, et ont passé d'une domination à l'autre. L'histoire ne nous a transmis sur les destinées de la race autochtone, antérieurement à la fondation de l'empire des Mogols, qu'un amas confus de légendes, de récits mythologiques et de faits incohérents, au milieu desquels on découvre, non-seulement des erreurs de chronologie, mais encore des absurdités, des rêves mêlés aux conceptions les plus fantastiques. La plupart des historiens hindous font remonter l'origine de leur pays bien au delà de celle du monde. Nous examinerons plus loin jusqu'à quel point ces prétentions peuvent s'expliquer lorsque nous dirons un mot des religions et des castes de

Digitized by Google

l'Inde. Il est certain que l'Hindoustan avait déjà subi plusieurs invasions avant celle d'Alexandre le Grand. Ce conquérant s'arrêta à l'Hyphasis des anciens, l'une des branches de l'Indus dans le Pendjaub.

Après la mort d'Alexandre, l'Inde respira pendant treize siècles, ou du moins les diverses incursions qu'elle eut à subir ne laissèrent pas de traces jusqu'à la formation de l'empire des Califes. Pendant la période d'anarchie qui précéda la chute des souverains de Bagdad, les Arabes portèrent bien à plusieurs reprises leurs armes jusqu'aux bords de l'Indus, mais ils ne pénétrèrent pas au cœur de l'Hindoustan, et Mohalib ne dépassa pas l'Afghanistan; c'est en 996 seulement que le gouverneur de la province de Candahar se rendit indépendant des Califes. Son fils Mahmoud, le véritable fondateur de la dynastie des empereurs Ghizniens (ou Ghaznevides), lui succéda à Ghazna, et manifesta, dès le principe, des qualités guerrières qui devaient lui assigner un rôle important dans l'histoire.

De l'an 1000 à l'an 1008, le fanatisme et l'ascendant d'une science militaire plus développée font triompher les musulmans de populations timides qu'énervaient encore, au physique comme au moral, le culte de Brahma et le principe décourageant de la division des castes. Mahmoud pénètre jusqu'à Dehli, dont il fait le siége de son empire, et meurt en 1030, après avoir conquis les provinces de Mooltan, de Guzerate et d'Agra. Il envahit même l'Adjmeere et le Malwâ, mais sans s'y établir d'une manière définitive.

Digitized by Google

De 1030 à 1080 la postérité de Mahmoud conserve le pouvoir au milieu de révolutions et de déchirements perpétuels; ses descendants envahissent les bords du Gange, mais ils sont expulsés en 1184 par l'Afghan Kussaïn-Gauri, qui fonde l'empire des Gaurides, destiné à finir avec lui, mais dont la dynastie fournit plus tard de nombreux prétendants au trône de Dehli.

Dès l'année 1017, les révoltes des Hindous avaient pris une grande extension, et la bataille de Mero, en 1039, avait affranchi du joug une partie des provinces soumises par Mahmoud. L'Afghan Cuttab (ou Koutoub-u-din), en 1212, poursuit les projets d'affranchissement de Kussaïn-Gauri, dont il avait été le général. Ses successeurs, Aram, Alhamsh, Ruku-u-din, Nazir-u-din-Mahmoud, et enfin Mohammed, conservent le trône de Dehli jusqu'en 1397.

Dès l'année 1250, Ghengis-Khan avait mis en mouvement les hordes mogoles qui habitaient au nord de la Chine. Après avoir renversé les royaumes tartares de l'Asie centrale, et s'être emparés de la Chine, les Mongols firent la conquête de la Perse, rencontrèrent les Kharismiens, qui dominaient sur le plateau de la Caspienne, dans la Médie et l'Arménie, les vainquirent dans une grande bataille à Otzar, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'Euphrate et au Caucase. Le temps semble avoir seul manqué à Ghengis-Khan pour s'emparer de l'Hindoustan. Ses fils continuèrent son œuvre; ils détruisirent le khalifat de Bagdad (1258), qui existait encore de nom; con-

Digitized by Google

quirent la Chine méridionale, qui subit alors (1279), pour la première fois, une domination étrangère ; ruinèrent complétement la domination des sultans de Roum (1) ; pénétrèrent dans la Russie, la Pologne, la Hongrie, et ne s'arrêtèrent que sur le Danube. Ce fut sous Kublaï, petit-fils de Ghengis (1264-1294), que cet empire, le plus vaste qui ait jamais existé, fut dans sa plus grande puissance. Il s'étendait alors de la mer des Indes au fond de la Sibérie, et du grand Océan à l'Asie Mineure, au Danube, à la Vistule. La Chine était la résidence du khan suprême, qui, outre une multitude de petits khans tributaires, au Tomkin, dans l'Inde, dans la Sibérie, etc., etc., avait trois grands khans subalternes, au Kaptschak, en Perse et dans le Zagataï. La domination des Mongols de la Chine cessa en 1368, époque à laquelle les Chinois les chassèrent, et fondèrent la dynastie nationale des Ming, qui subsista jusqu'en 1644. L'histoire des Mongols du Kaptschak appartient à la Russie. La domination des Mongols du Zagataï, qui s'étendait de l'Oxus à l'Indus et dans l'Asie centrale, tomba au bout d'un siècle en décadence. Tamerlan (Timour ou Tamer-Lenggne), l'un des émirs de cet empire, profita de cette décadence pour se créer un État indé-

(1) Après trois siècles d'existence, le khalifat de Bagdad avait été démembré par les Turcs Seldjoukides (1071). Des ruines de ce vaste empire s'étaient détachés (1092) les royaumes d'Iran ou de Perse, et de Roum ou d'Asie Mineure, dont le premier surtout était appelé à exercer une grande influence sur les destinées de l'Inde.

Digitized by Google

pendant dans la Transoxiane; il soumit bientôt les autres émirs, détruisit la dynastie du Zagatai, renversa la domination des fils de Ghengis dans la Perse (l'Iran), conquit le Thibet, et ravagea les Indes de 1397 à 1399. Timour s'empara de Dehli après d'effroyables massacres, et en chassa les Afghans. Il paraît cependant s'être proposé le pillage et la dévastation de l'Hindoustan plutôt que son asservissement régulier.

Après la retraite de Timour, une nouvelle dynastie s'éleva en 1413, et eut pour fondateur Ghizer, descendant du prophète. En 1450, les Afghans descendirent de nouveau sur l'Inde, et Balloli et Ibrahim-Lodi occupèrent successivement le trône de Dehli.

Enfin Baber-Châh, descendant direct de Timour et de Ghengis-Khan, devint chef des tribus mongoles. Établi à Samarkand, et dépouillé d'une partie des provinces que son prédécesseur lui avait léguées, il se rejeta sur l'Inde, riche proie que sa famille avait laissé échapper. Après quatre tentatives malheureuses, franchissant une dernière fois les défilés du Caboul (les passes de Khyber), traversant le Pendjaub, il vint offrir la bataille au souverain de Dehli dans les plaines de Panipût. Ibrahim-Lodi, dernier empereur afghan, fut défait, et perdit la vie dans cette bataille (1525). Baber-Châh, vainqueur, fonda la dynastie mongole, qui, depuis lors, a toujours, sauf une légère interruption, occupé le trône de Dehli.

Baber fut le premier souverain indien à qui l'on donna en Europe le titre de *Grand Mogol*, et qu'il

Digitized by Google

serait mieux de nommer *Grand Mongol*. Son règne a laissé d'impérissables souvenirs dans la mémoire des Hindous; ils n'ont cessé de prier dans les mosquées pour le rétablissement de sa race sur le trône de Dehli, et le stupide vieillard qui a servi de drapeau à la terrible révolte contre laquelle les Anglais ont à lutter aujourd'hui descend en ligne directe de Baber (1).

L'Inde, au temps de Baber, était partagée en sept États indépendants, dont deux seulement étaient gouvernés par des princes de race hindoue. Baber eut sans cesse à lutter contre les révoltes des Afghans et des provinces conquises, et malgré le prestige de gloire et de puissance dont son nom est resté entouré dans la mémoire des Indiens, lorsqu'il mourut, en 1530, après un règne de cinq ans, il ne laissa à son fils Humaïoun qu'un pouvoir contesté.

Humaïoun eut à lutter, comme son père, contre les entreprises des Afghans; un de leurs chefs, Shere-

(1) Le roi de Dehli, en ce moment prisonnier des Anglais, est âgé, non pas de quatre-vingt-douze ans, comme l'ont dit les journaux, mais de quatre-vingt-quatre, puisqu'il en avait soixante-quatre en 1837. Il est fils d'Akbâr Schâh II, qui, en 1806, fut placé par les Mahrattes sur le trône de Dehli et à qui il succéda le 28 septembre 1837. Du vivant de son père, il se nommait Mirza-Abû-Zafar (père de la Victoire) Khan-Bahadour. De ces noms, il tira celui de Zafar pour en faire son *thakallus* ou surnom poétique, car il ne cessa d'occuper son temps à la culture de la poésie avant et après son accession au trône.

Le roi de Dehli est petit-fils de l'empereur Schâh-Alum et neveu du prince Sulaïman-Schikoh, lesquels, sous les noms d'Aftab (soleil) et de Schikoh (énergie), cultivèrent avec un talent remarquable la poésie hindoustanie.

Digitized by Google

Khan, s'était rendu indépendant dans le Bengale, Humaïoun voulut le faire rentrer dans l'obéissance; mais, après toutes les vicissitudes d'une lutte opiniâtre et dans laquelle chacun des deux rivaux fut plusieurs fois au moment de l'emporter, Humaïoun fut définitivement vaincu et chassé de l'Hindoustan.

Ferid (ou Shere-Khan), vainqueur, étendit sa domination du Gange à l'Indus, et pendant treize ans les populations respirèrent sous son gouvernement bienfaisant et civilisateur (1). Sa mort fut le signal du retour de l'anarchie. Grâce à la rivalité des fils de Shere-Khan, Humaïoun, réfugié en Perse, et devenu maître de Caboul et de Candahar, parvint à reconquérir les États que lui avait laissés Baber. En 1554 les Mongols rentrèrent dans l'Hindoustan, et Humaïoun mourut en 1555, laissant le trône à son fils, Akbar Ier.

Les treize années du règne de Shere-Khan forment la seule lacune pendant laquelle, jusqu'à nos jours, les descendants de Baber n'ont point occupé le trône de Dehli.

Akbar est, sans contredit, le prince le plus illustre de la dynastie de Baber; il s'est distingué par sa valeur

(1) C'est à Ferid ou Shere-Khan que sont dues les premières grandes routes qui sillonnèrent l'Inde. Le Great-Trunk-Road suit le tracé d'une des routes qui relièrent sous Ferid le Bengale à l'Indus. Des plantations, des postes, des hôtelleries pour les voyageurs, donnaient à ces communications un caractère de sûreté et de commodité que l'on voudrait bien trouver aujourd'hui à beaucoup de routes modernes.

Digitized by Google

autant que par sa sagesse et sa justice. Les voyageurs et les historiens retrouvent partout les traces de sa gloire dans les monuments dont il a couvert le sol, et dans les témoignages d'admiration des écrivains contemporains. Né pendant la fuite de son père en Perse, il apporta sur le trône les talents et les vertus que développent chez les souverains le malheur et l'exil.

Le règne d'Akbar, comme tous les précédents, s'ouvrit par des luttes intestines avec les débris de la dynastie des Afghans et avec les gouverneurs de provinces qui cherchaient à se rendre indépendants. La confédération formée contre Akbar fut détruite en 1556 à Paniput, lieu du premier triomphe des Mogols, champ de bataille sur lequel nous verrons une autre fois encore se décider les destinées du haut Hindoustan en 1762. Akbar fit la conquête définitive du Malwâ et de l'Adjimir; il soumit le Guzerate et le Bengale, dont les gouverneurs s'étaient rendus à peu près indépendants; il agrandit son empire au sud et au nord, et le divisa en onze provinces ou *soubabies*, dont chacune était divisée en districts ou *sirkars;* ceux-ci comprenaient un certain nombre de cantons ou *pourgounnahs*. L'histoire d'Akbar, écrite par son visir Aboul-Fazel, traite de la division, de la population, de l'industrie, des revenus et de la topographie des États de cet empereur. L'ouvrage d'Aboul-Fazel est connu sous le nom d'*Ayen-Akbari*, c'est-à-dire le *Miroir d'Akbar*. L'organisation administrative de l'empire des Grands Mogols date de cette époque.

Digitized by Google

Nous en donnerons l'exposé plus loin, lorsque nous résumerons les principaux événements du règne d'Aureng-Zeb, petit-fils d'Akbar, et nous insisterons d'autant plus sur ce détail qu'en nous fournissant la signification d'un grand nombre de termes qui reviennent à chaque instant, lorsqu'il s'agit de la hiérarchie hindoue, il nous permettra de constater que les Anglais, héritiers de la puissance des empereurs mogols, n'ont, en quelque sorte, rien changé aux bases essentielles sur lesquelles elle s'appuyait.

Akbar avait donc porté au plus haut degré la force et la gloire de l'empire mogol lorsqu'il mourut, en 1605, après un règne de quarante-neuf ans, laissant le trône à son fils Sélim.

Sous le règne d'Akbar, les Portugais s'établirent à Goa, ville qui n'était pas encore annexée à l'empire mogol. La division que nous avons adoptée nous conduisant à réunir dans un chapitre spécial tout ce qui touche à l'établissement des colonies européennes dans les Indes, c'est pour mémoire seulement que nous rappelons ici l'occupation de Goa par les Portugais, et les ambassades qu'ils envoyèrent en 1569, en 1591 et en 1595 au Grand Mogol. La même observation s'applique à l'établissement des Anglais vers la même époque, et à leurs ambassades de 1609 et 1615, sous le règne de Djihangire.

Le fils d'Akbar devait bien mal justifier ce nom de Djihangire (conquérant du monde), par lequel il remplaça celui de Sélim, sous lequel il est aussi désigné par les historiens. En lutte continuelle avec ses grands

Digitized by Google

vassaux, il eut, en outre, à comprimer la révolte de son fils Schâh-Djihan, qui lui succéda en 1627.

Schâh-Djihan débuta sur le trône par une sanglante exécution, dans laquelle furent enveloppés tous les descendants de Timour, et qui le laissa seul représentant survivant de la postérité mâle d'Akbar. Après une guerre cruelle contre un prince afghan de la famille de Lodi, dépossédée par Baber, et dont le résultat fut la soumission complète du Deccan, Schâh-Djihan reprit aux Perses le Candahar, que son père avait perdu.

Tranquille possesseur du trône, Schâh-Djihan s'occupa d'améliorer le gouvernement de l'empire; pendant une paix de vingt ans il réforma diverses branches de l'administration, et, à l'exemple de son père, construisit de superbes monuments; nous dirons un mot de ces derniers, parmi lesquels le fameux tombeau de la sultane Noor-Mahal (lumière du harem), élevé par Djihangire, et la grande mosquée de Dehli, tiennent la première place, lorsque nous donnerons la description géographique et topographique de l'empire indien.

La guerre entre les fils de Schâh-Djihan remplit les dernières années du règne de ce prince. Atteint d'une maladie mortelle, il ne peut assurer à l'aîné de ses enfants, Dara, son successeur désigné, l'exercice d'un pouvoir qu'il est impuissant à conserver lui-même. Aureng-Zeb, troisième fils de Schâh-Djihan, et gouverneur du Deccan, finit par triompher de ses frères, Dara, Shoudja, gouverneur du Bengale, et

Digitized by Google

Mourad, maître du Guzerate, et se fait proclamer empereur à Dehli en 1658. Schâh-Djihan, dépossédé après un règne de trente et un ans, meurt seulement en 1666, après une captivité de huit ans.

Les premières années du règne d'Aureng-Zeb, qui devait porter à un si haut degré de splendeur et de puissance l'empire des Mogols, sont remplies par les luttes qu'il a à soutenir contre Dara, le seul survivant de ses trois frères, et contre Mohammed, son propre fils.

Victorieux dans ces deux guerres, Aureng-Zeb parvient à détourner les dangers qui le menacent du côté de la Perse, et affermit son autorité dans le Caboul et le Candahar. En 1686, il envoie Schâh-Alum, son fils, dans le Deccan, à la tête d'une nombreuse armée. Deux États indépendants y subsistaient encore : ceux de Golconde et de Bedjapour. Cette conquête, rapidement terminée, devait mettre l'empire des Mogols en présence de l'ennemi qui devait le renverser. Les Mahrattes allaient révéler leur puissance dans l'Hindoustan.

Longtemps avant qu'Aureng-Zeb eût porté ses armes dans le Deccan, les Mahrattes, qui devaient plus tard rester les derniers à balancer la puissance des Anglais dans l'Inde, et dont la puissante confédération ne tomba définitivement qu'en 1818, sous les armes de lord Moira, les Mahrattes, dès le commencement du XVIIe siècle, formaient un puissant empire.

Sewadji, fils d'un rajah du pays d'Adjimir, né en

Digitized by Google

1628 à Poonah, profitant des troubles qui déchiraient la péninsule, s'était emparé, vers la fin du règne de Schâh-Djihan, de quelques districts du Karnatic, et rendu indépendant du roi de Bedjapour. Sewadji, pour accomplir ses desseins, avait fait appel aux Mahrattes. Ce peuple, encore inconnu aux Européens il y a un peu plus d'un siècle, et qui n'avait aucune place distincte sur nos cartes géographiques du milieu du dernier siècle, a possédé jusqu'en 1818, ainsi que nous le disions plus haut, après avoir renversé l'empire des Mogols, le plus vaste État libre de l'Inde.

Les Mahrattes descendent de la dernière des castes hindoues, dont nous donnerons la nomenclature et la hiérarchie lorsque nous parlerons des populations de l'Hindoustan, au chapitre qui traitera de la géographie de ce vaste empire. Leur nom originaire paraît être *Maha-Raschtza* (les grands guerriers). Les montagnes des Ghattes occidentales renfermaient une province de Mehrat ou Maharatta, qui, selon quelques auteurs, est le pays natal de cette nation. La constitution des Mahrattes était très remarquable, et présentait une sorte de république militaire, composée de *radjahs* ou de chefs indépendants les uns des autres, et à la tête desquels était le *peischwa*, qui était lui-même réputé un ministre du grand radjah, dont le pouvoir n'était plus que titulaire.

Sewadji, après avoir soutenu contre Aureng-Zeb et contre le roi de Bedjapour des luttes mêlées d'alternatives de succès et de revers, se fit proclamer

Digitized by Google

chef des Mahrattes avec la pompe et les cérémonies qui exercent une si grande influence sur les populations hindoues.

Le chef des Mahrattes avait conçu un projet dont la réalisation ne semblait pas impossible. Excité à la fois par l'ambition et la haine religieuse, il espérait former un empire hindou dans le Deccan, en face de l'empire mogol, et, précipitant ensuite l'une des deux races sur l'autre, refouler à jamais les mahométans dans la haute Asie. Déjà il avait conquis le royaume de Golconde, envahi le Karnatic, et poussé ses armes au sud jusqu'à Séringapatam et Madras. C'est au milieu de ces triomphes que la mort le surprit, en 1680.

Sambadji et Sahodji, l'un fils, l'autre petit-fils de Sewadji, luttèrent contre Aureng-Zeb avec des destinées bien différentes. Le premier, vaincu et fait prisonnier par le Grand Mogol, perdit les conquêtes de son père, et fut mis à mort; le second, au contraire, souvent vaincu, mais jamais découragé, abattu, mais non subjugué, parvint à se maintenir dans le Deccan, et à obtenir d'Aureng-Zeb, à titre de *chatai* ou contribution de guerre, le revenu permanent du quart des produits de la presqu'île.

Aureng-Zeb mourut à quatre-vingt-treize ans, en 1707, après en avoir régné quarante-neuf; les dernières années de sa vie se passèrent sans présenter aucun événement important à signaler. L'empire mogol, qu'il avait porté au plus haut degré de puissance, allait périr avec lui, et ce prince devait être le

Digitized by Google

dernier de la race de Timour qui méritât le nom d'homme.

Avant de présenter le spectacle de cette décadence, si favorable aux progrès des Européens dans l'Inde, nous allons faire connaître l'organisation de l'empire mogol, qui, ébauchée par Akbar, fut complétée par Aureng-Zeb, le véritable auteur de la constitution politique moderne, à laquelle les Anglais n'ont presque rien changé.

Aureng-Zeb mit à la tête de chacune de ses provinces un *soubahb*, pour commander les troupes et disposer des emplois. L'empire mogol était, au commencement du XVIIIe siècle, partagé en quatorze *soubabies* ou grands gouvernements. Quelques-unes pouvaient être comparées à de puissants royaumes. Chaque *soubahb* devait être nommé par l'empereur, et possédait, dans une province en dehors de son gouvernement, un domaine, une portion de territoire dont il avait la jouissance, et dont l'apanage était destiné à lui enlever, sinon les moyens, du moins les motifs de pressurer la province dans laquelle il commandait. Les diverses provinces dont se composait un gouvernement étaient administrées par des *nababs*, nommés par le *soubahb* et confirmés par l'empereur. Dans plusieurs provinces, il y avait des *radjahs*, princes hindous, qui avaient conservé le gouvernement de leur pays, et qui payaient au Grand Mogol un tribut et fournissaient des troupes. Quelques-uns de ces *radjahs*, comme ceux de Maïssour (ou Mysore) et de Tandjaore, avaient une puissance supérieure à

Digitized by Google

celle de beaucoup de soubahbs, et pouvaient être considérés comme de véritables souverains.

Chaque *soubahb* avait près de lui un trésorier ou collecteur d'impôts nommé *duam* (dewam), et qui était chargé de verser dans le trésor du Grand Mogol tout ce qui restait du revenu, les dépenses civiles et militaires de la soubabie payées.

Chaque province, suivant l'organisation d'Akbar, était divisée, ainsi que nous l'avons dit, en districts ou *sirkars*, présidés par des *zemindars*, espèce de juges nobles et feudataires auxquels le *duam* louait les terres, et par l'intermédiaire desquels l'impôt était perçu.

Le sol était considéré comme la propriété absolue du souverain. Chaque *zemindar* (qui représentait, à quelques égards, nos anciens fermiers généraux) sous-louait son territoire, qui, par une série de locations successives, arrivait en fractions très minimes entre les mains du *ryote* ou cultivateur. Sur le produit du sol, le ryote ne conservait guère que ce qui était nécessaire à sa subsistance. La location des terres était annuelle, système peu favorable à leur amélioration et à l'augmentation des produits, et que les Anglais ont changé avec raison.

L'élément du *pourgounnah* ou canton, le village indien, se formait par l'agglomération d'un certain nombre de cultivateurs. Il est encore constitué aujourd'hui comme avant et pendant la domination mogole, car rien ne change dans l'Inde, sur cette terre de l'immuable par excellence. Certains auteurs mo-

Digitized by Google

dernes, dans leur embarras d'indiquer un équivalent de l'organisation du village indien, n'ont pas voulu le comparer à notre commune, qui n'en donne, en effet, qu'une idée imparfaite; le parallèle de cette organisation avec celle du phalanstère de Fourier nous semble un peu forcé. Malgré la révolte actuelle (qui n'est réellement, comme nous l'établirons plus loin, qu'une insurrection militaire), on aurait tort de prêter aux populations indiennes un esprit de concert, d'association qui leur a toujours manqué, et dont l'absence a toujours constitué la plus grande force de leurs conquérants.

Les mahométans comme les Anglais ont compris le caractère d'immobilité invincible de la race hindoue. Ils n'ont changé l'organisation du pays conquis que juste assez pour s'emparer de tout le pouvoir, mais sans rien déranger au-dessous d'eux. Les Hindous, ainsi asservis et exploités par des conquérants vingt fois moins nombreux, ont supporté sans murmure ce joug souvent écrasant. L'antipathie religieuse subsistait seule dans toute sa force, et s'opposait au mélange des deux races; elles restaient superposées l'une à l'autre.

Si les révoltes ont été nombreuses pendant la période de la domination mogole, on aurait tort d'en inférer que l'insurrection actuelle a les mêmes raisons d'être. Il est facile de comprendre qu'une main puissante, comme celle d'Akbar ou d'Aureng-Zeb, était nécessaire pour maintenir dans l'obéissance un empire composé d'éléments aussi variés; mais ce n'était

Digitized by Google

pas la révolte des vaincus qui était à craindre, c'était l'anarchie inévitable entre les vainqueurs. Longtemps les Anglais ont échappé à ce danger, aussi longtemps leur domination a été acceptée; peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'examiner si, à la longue, l'antagonisme persévérant et toujours croissant des éléments qui composent l'administration et le gouvernement de l'Inde anglaise n'a pas produit, au point de vue de la situation actuelle, ce qu'ont déterminé si souvent les rivalités et les luttes des grands feudataires de l'empire mogol aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Schâh-Alum succède à Aureng-Zeb en 1707. L'événement le plus important de son règne est la guerre qu'il eut à soutenir contre les Sicks. Nous allons donner quelques détails sur cette confédération puissante, qui apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'Inde, et dont nous aurons à nous occuper souvent dans la suite de cette étude.

Sous Bâber-Schâh, un derviche musulman et un hindou, unis d'une étroite amitié, avaient écrit un livre dans lequel ils cherchaient à concilier les dogmes de leurs deux religions (1). Cette doctrine, qui eut pour apôtre le fameux Nanek, se répandit rapidement

(1) Nanek appartenait à la caste des *Tchatrias* ou *guerriers*. Les Sykhs observent les lois religieuses et politiques qu'il leur a laissées dans un livre intitulé *Grunth*. Leur secte rejette le culte de Brahma, Vichnou et Siva, les trois principales divinités des Hindous, ainsi que l'adoration des figures et images; et n'admet qu'un Être suprême auquel elle adresse directement ses prières : là s'arrêtent les concessions faites à l'islamisme. Nanek, pour distinguer ses disciples des autres Indiens et des Musulmans, leur

Digitized by Google

dans le Lahore et les provinces voisines de l'Himalaya. Ses sectateurs prirent le nom de Seikhs (disciples), et vécurent paisiblement jusqu'à la persécution que leur suscita l'intolérance d'Aureng-Zeb. Les Seikhs ou Sykhs transformèrent alors leur organisation religieuse en confédération militaire, et désolèrent par leurs incursions les provinces qui les entouraient.

L'histoire des Sykhs ressemble à celle de toutes les sectes religieuses; ils ne devinrent puissants que lorsque les empereurs mogols et les princes afghans les persécutèrent avec le plus grand acharnement.

Schâh-Alum mourut en 1712, après un règne de cinq ans.

Nous ne suivrons pas dans leur stérile rivalité les successeurs qui se disputèrent son trône. Il nous suffira, pour donner une idée de l'anarchie qui désola l'empire, de dire que, dans l'intervalle de six années seulement, neuf empereurs ne montèrent sur le trône que pour y être successivement massacrés.

C'est à cette époque que remonte l'affranchissement de tous les royaumes, de toutes les principau-

a défendu l'usage du tabac, et il leur a prescrit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Sobres dans leur nourriture, les Sykhs aiment les liqueurs spiritueuses défendues aux Musulmans; ils mangent la chair de porc déclarée impure par ces derniers, et s'abstiennent des plaisirs sensuels auxquels les Mahométans sont fort adonnés. Leur principale force consiste en cavalerie, et, quoique les derniers englobés dans ce vaste réseau dont les Anglais ont couvert l'Inde, ils se sont généralement montrés fidèles jusqu'ici au milieu de l'insurrection générale du Bengale, et les Anglais comptent sur eux comme sur leurs meilleurs auxiliaires, avec les Goorkhas, dont nous parlerons ailleurs.

Digitized by Google

tés que les Anglais ont successivement rangés sous leur domination, soit par les armes, soit en s'immisçant habilement dans leurs démêlés.

Le plus important des États formés aux dépens de l'empire mogol, pendant cette période de décadence, fut celui du Nizam (ou soubahb) du Deccan, fondé par le Mogol Cuttulick-Khan, le plus ambitieux et le plus puissant des *amrahs* ou grands vassaux de l'empire.

Mohammed-Schâh, arrière-petit-fils d'Aureng-Zeb, avait été élevé à l'empire en 1718, et semblait appelé à clore la période de meurtres et de violences qui ensanglantaient le trône de Dehli. L'ambition du Nizam ne lui permit pas d'accomplir cette œuvre réparatrice. Le soubahb du Deccan n'osant se révoiter ouvertement contre le Grand-Mogol, appela Nadir-Schâh, qui venait de s'emparer de la Perse, et l'invita à envahir l'empire de Delhi. Le conquérant vint attaquer avec 30,000 hommes Mohammed, qui aurait pu lui en opposer un million.

Trahi par ses ministres et ses généraux, Mohammed-Schâh fut bientôt réduit à mettre aux pieds de son ennemi sa couronne et son empire. Le 2 mars 1739, Nadir parut sous les murs de Dehli, et, désarmé par la soumission du malheureux empereur, parut un moment se contenter d'une contribution de guerre dont la richesse fabuleuse de la capitale des Mogols rendait l'acquittement peu onéreux. Un événement malheureux vint changer ces dispositions bienveillantes. Un soldat persan ayant voulu forcer

Digitized by Google

une boutique dans le bazar, il s'ensuivit une lutte qui dégénéra bientôt en une insurrection générale, où près de 2,000 soldats de Nadir-Schâh perdirent la vie. Irrité de cette perte, Nadir-Schâh ordonna le massacre des habitants et le pillage de Dehli. 50,000 Indiens perdirent la vie dans cette affreuse boucherie, et des témoins oculaires portent à plus d'un milliard l'argent monnayé que le roi de Perse emporta à son retour, et à la même somme la valeur des pierreries dont il dépouilla le trésor de Mohammed.

Nadir se fit céder les provinces de Caboul, Peichaouer, Candahar, Ghizney, Mooltan, Sindhy, tous les pays enfin situés entre l'Indus et les anciennes frontières de la Perse. A ce prix, il replaça la couronne impériale sur la tête de Mohammed. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, en 1747, nous n'avons que des désastres à enregistrer.

Au milieu de cette décadence de l'empire mogol, un vaste champ s'ouvrait aux ambitions européennes. Nous avons dit un mot déjà des tentatives des Portugais et des Anglais; il nous reste à parler de celles des Hollandais et des Français. Nous déroulerons rapidement, dans le chapitre suivant, le tableau compliqué des négociations et des hostilités au milieu desquelles se préparait l'esclavage de l'Hindoustan, et nous retracerons sommairement les origines, les progrès et le sort définitif des diverses compagnies européennes pendant le XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Découverte du cap de Bonne-Espérance. — Les Portugais débarquent à Calicut. — Vasco de Gama, Albuquerque, Jean de Castro, Ataïde. — Comptoirs portugais à Goa, Melinde, Mozambique, Sofala, etc. — Compagnie hollandaise. — Rivalité des Portugais et des Hollandais. Caractère distinct des établissements de ces deux peuples dans l'Inde. — Apparition des Anglais. — Ambassade de sir Thomas Roë. — Chartes d'Élisabeth, de Charles II, de Jacques II, de la reine Anne, du roi Guillaume, etc. — Comptoirs de Bombay, Madras et Calcutta. — Tentatives des Français dans l'Inde. — Gonneville, Pirard, Gérard le Flamand. — Compagnie des Moluques. — Première compagnie des Indes organisée par Richelieu. — Deuxième compagnie créée par Colbert. — Comptoirs de Poudichéry, Chandernagor, Karikal. — Martin, Lenoir, Dumas, Dupleix, gouverneurs de l'Inde. — Labourdonnais.

Les Portugais furent les premiers qui entrèrent en relation avec les souverains de l'Inde, et ce peuple aventureux, après avoir planté, vers la fin du xve siècle, son drapeau sur la côte d'Asie, resta pendant longtemps maître absolu du commerce de cette partie du monde.

Diaz découvre le passage du cap de Bonne-Espérance en 1486, et douze ans plus tard Vasco de Gama, suivant la même route, débarque à Calicut, sur la côte du Malabar. Forts de leur alliance avec le souverain de cette ville, les belliqueux négociants, après avoir fait la guerre au profit de leur hôte, ne tardent pas à la continuer pour leur propre compte. En 1510,

Digitized by Google

ils s'emparent de Goa, qui devient le chef-lieu de leurs établissements dans l'Inde. Un demi-siècle leur suffit pour ranger sous leur domination les côtes de Guinée, de Melinde, de Mozambique et de Sofala, celles des deux presqu'îles de l'Inde, les Moluques, Ceylan et les îles de la Sonde.

Nous ne suivrons pas Vasco de Gama et Albuquerque dans leurs conquêtes. Ces deux grands noms remplissent la période ascendante et glorieuse de la domination portugaise dans les Indes. Notre cadre trop restreint ne nous permet pas davantage de nous arrêter à l'histoire plus héroïque encore de leur décadence, retardée par le génie de Jean de Castro et d'Ataïde. Ce qui nous importe, c'est de bien définir le caractère de cette domination, dont les Hollandais devaient consommer la ruine.

C'est en 1596, un siècle après la découverte du cap de Bonne-Espérance, que les Hollandais s'aventurent pour la première fois dans les mers de l'Inde. Dix ans plus tard ils avaient chassé les Portugais de la plupart de leurs comptoirs sur la côte d'Asie, et ruiné leur commerce sur le continent. En 1640, ils s'emparaient de Malacca; en 1656, ils expulsaient définitivement leurs rivaux de l'île de Ceylan. Il ne restait plus, à cette époque, aux Portugais que quelques stations insignifiantes, et les établissements plus importants qu'ils avaient fondés dans le Guzerate. Ces derniers devaient bientôt tomber aux mains des Anglais.

Les Portugais et les Hollandais avaient suivi deux

Digitized by Google

lignes de conduite dissemblables, et imprimé à leurs actes deux caractères bien distincts. Au fond, ces deux peuples n'avaient qu'un seul et même but, le commerce d'échange et l'enlèvement rapide des trésors qu'ils comptaient rencontrer à chaque pas dans l'Inde. Obéissant à leur caractère national, à leurs tendances belliqueuses, les Portugais avaient fait le commerce en grands seigneurs, poussés au négoce malgré leur vocation, et uniquement par jalousie des richesses que les Espagnols, leurs éternels rivaux, recueillaient en Amérique; les Portugais voulaient obtenir sans travail, et par le seul effet de leurs armes, le but final du commerce au moyen âge, c'est-à-dire l'or et les pierreries. Au temps de leur plus grande prospérité, les Portugais ne semblent pas avoir songé à fonder un empire territorial en se substituant aux indigènes.

Imitateurs, sous ce dernier rapport, de leurs devanciers, les Hollandais conservent aux Indes le caractère bourgeois et franchement industriel qui a présidé à leur naissance parmi les nations européennes; ils ne cherchent pas non plus à fonder un empire, mais ils se présentent d'abord une balance à la main, et loin de débuter, comme les Portugais, avec un appareil militaire, c'est lorsqu'elle est brisée seulement qu'ils se décident à tirer l'épée.

Plus industrieux que leurs rivaux, appréciant mieux les ressources de la contrée qu'ils voulaient exploiter, les Hollandais recherchent surtout les épices et

Digitized by Google

autres produits qu'ils savent pouvoir convertir aisément en or.

Affaiblis par des divisions intestines, par la continuité de leur lutte avec l'Espagne, distraits du monde lointain, où leurs débuts avaient été si brillants, par leur participation naissante aux affaires de l'Europe, les Hollandais laissèrent peu à peu périr leurs établissements asiatiques, qui n'avaient pas d'assiette solide sur le sol, et ne pouvaient subsister qu'au prix d'efforts incessants de la mère patrie. L'Angleterre et la France, que nous allons voir paraître dans la lice, devaient rester seules en présence sur ce théâtre disputé (1).

L'Angleterre s'y présente la première.

En 1599, Élisabeth, reine d'Angleterre, envoie une ambassade à Akbar, qui régnait alors à Dehli.

L'année suivante, la première Compagnie anglaise est instituée par une charte qui lui accorde le com-

(1) Expulsés de l'Asie, les Hollandais ont trouvé dans leurs colonies de l'Océanie un ample dédommagement : Sumatra, Java, Borneo, l'Archipel de Sumbava, Célèbes, l'archipel des Moluques, etc., font de la Hollande la puissance dominante dans cette partie du globe, dont elle laisse quelques parcelles à ses anciens rivaux les Portugais. Ceux-ci en revanche ont conservé une partie de leurs comptoirs dans l'Inde, mais la compensation est loin d'être égale. — Voici, pour n'y plus revenir, le tableau de la vice-royauté de l'Inde, dépendant de la couronne de Portugal : superficie, 640 lieues carrées; population, 500,000 habitants; villes principales, Pandjim ou Villa-Nova de Goa, Goa, Damao, Diu.

Digitized by Google

merce exclusif de l'Inde, et l'exemption de tous droits pour les marchandises et le numéraire qu'elle exportera dans une période de quatorze années.

Toutefois, la prudente reine ajoute une clause à sa charte royale; *elle se réserve le droit de revenir sur sa résolution à l'expiration de deux années, ou de laisser continuer subsister les choses dans l'état, si, comme elle l'espère, la Compagnie prouve son zèle pour la gloire de son pays, et obtient par ce moyen la bonne estime du peuple anglais.*

Le premier capital social fut de 75,375 livres sterling, formant environ 1,865,000 francs de notre monnaie. Plusieurs voyages successivement entrepris donnent aux armateurs anglais un bénéfice de 200 pour 100, malgré l'hostilité des Portugais et des Hollandais.

En 1609, Hawkins est envoyé en qualité d'ambassadeur près de l'empereur Djihangire, mais en 1611 les Portugais le font expulser.

En 1612, la compagnie est reconstituée, non plus sous forme de souscription pour chaque voyage, mais avec un capital social de 429,000 livres sterling (environ 10 millions) administré par un comité de direction nommé par les actionnaires.

La même année, sir Thomas Roë est envoyé en ambassade, et obtient de nombreux priviléges, grâce à deux victoires remportées sur les Portugais dans le golfe de Cambaye. En vertu de ces priviléges, les Anglais établissent un comptoir à Surate; mais, soit mauvaise administration, soit difficultés suscitées par

Digitized by Google

les Hollandais et les Portugais, l'établissement se développe lentement.

En 1619, les Hollandais, organisés comme les Anglais en Compagnie, cherchent à mettre un terme à une rivalité également nuisible aux deux nations, par la fusion des deux Sociétés. Celles-ci, aux termes de l'association, doivent exploiter en commun le commerce de l'Inde sous la surveillance d'un conseil composé de quatre membres de chaque nation. Cette combinaison bizarre ne produit que désordres et hostilités.

En 1623, le *massacre d'Amboyne* (1) amène une rupture complète.

En 1654, les comptes des deux Sociétés sont enfin réglés, et se soldent par le paiement d'une somme de 85,000 livres que l'Angleterre fait à la Hollande.

En 1640, les Anglais achètent d'un prince indien la permission d'élever le fort Saint-Georges à Madras. Ils s'établissent de même à Mazulipatam et à Nellore.

Malheureusement, la révolution en Angleterre vient ruiner les affaires de la Compagnie, et bientôt l'attention du gouvernement se détourne si complétement de l'Inde que Cromwell, à qui nos voisins doivent le célèbre *acte de navigation*, ne songe pas même à sauvegarder les droits de l'Angleterre en Asie, dans le traité qu'il impose aux Hollandais en 1657.

Il était réservé au prince léger et imprévoyant de

(1) On donna le nom de *massacre d'Amboyne*, à l'exécution de dix Anglais, jugés et condamnés à mort, pour avoir conspiré contre la domination hollandaise dans les Moluques.

Digitized by Google

réparer la faute commise par le profond politique : Charles II signale son retour en Angleterre par les bienfaits qu'il accorde à la Compagnie des Indes.

En 1660, une nouvelle charte lui est octroyée; tous ses priviléges sont augmentés, et le droit de faire la paix ou la guerre avec tous les princes indiens est conféré à la Société aux abois.

Dès ce moment se dessine le caractère particulier aux Compagnies anglaise et française, et qui les distingue de celles des Hollandais et des Portugais : jusqu'ici il ne s'est agi que de commerce et de spéculations particulières; chez les Anglais, les premiérs, se révèlent désormais les idées de conquêtes, de gouvernement, de possession territoriale.

Grâce à l'appui de Charles II et de Jacques II, la Compagnie se relève, répare ses pertes, et en 1680 voit ses actions tripler de valeur; elle établit un comptoir à Bombay, dans l'île apportée en dot à Charles II par Catherine de Portugal, et que le roi d'Angleterre lui abandonne en toute propriété.

Bombay resta pendant longtemps le comptoir principal des Anglais; mais, vers la fin du XVIIe siècle, leurs démêlés avec les Portugais et les Hollandais les obligèrent à transporter à Madras, qui offrait une position plus centrale, le chef-lieu de leur puissance dans les Indes.

Vers 1650, les Anglais paraissent pour la première fois dans le Bengale. Schâh-Djihan, pour récompenser un Anglais nommé Boughton, qui avait guéri sa fille, lui accorde un privilége commercial, et des

Digitized by Google

exemptions de droits de douane que celui-ci cède à ses compatriotes. De là date l'établissement du comptoir anglais sur l'Hougly.

En 1662, ils s'établissent à Calcutta; mais les exactions des soubahs du pays les forcent à abandonner ce point en 1685. Ces persécutions déterminent a Compagnie des Indes à user pour la première fois du droit de faire la guerre, concédé par Charles II, et en 1686 deux escadres armées remontent l'Hougly, et cherchent à protéger les factoreries anglaises incendiées par les Indiens. La paix est rétablie en 1690, et Aureng-Zeb renouvelle les priviléges accordés à la Compagnie des Indes.

L'issue de cette première lutte fit concevoir aux directeurs de la Compagnie la possibilité de la constituer comme puissance territoriale, et dès cette époque leurs instructions à leurs agents dans l'Inde insistent sur la nécessité de s'établir comme une nation dans l'Inde, et non plus comme une simple association de marchands.

En 1696, prétextant la nécessité de se défendre au milieu des troubles qui agitent le pays, les Anglais obtiennent l'autorisation de fortifier Calcutta, et en 1707 cette ville devient le chef-lieu d'un troisième établissement, qui prend le nom de Présidence, et cesse de dépendre de Madras. La garnison est portée à 300 hommes, et le territoire du nouvel établissement se compose de trois districts, cédés à la Compagnie par un Zemindar, à charge par elle d'acquitter l'impôt ordinaire au Grand Mogol.

Digitized by Google

En 1715, un firman de l'empereur autorise les Anglais à acquérir des Zemindars trente-sept villages dans les territoires au sud de Calcutta, et les priviléges commerciaux accordés à la Compagnie deviennent la source d'une prospérité toujours croissante.

A cette époque remonte une série de fraudes et de malversations qui attirent, dès 1691, l'attention du Parlement. La charte de la Compagnie est révisée.

En 1693, une nouvelle enquête a lieu à l'instigation du commerce anglais, qui réclame la liberté des transactions dans l'Inde. Les papiers de la Compagnie sont saisis, et révèlent un système de corruption auquel les ministres et les personnages les plus influents de la cour se trouvent mêlés. Le roi Guillaume est obligé de dissoudre son Parlement pour sauver les coupables.

En 1698, le roi crée une nouvelle Compagnie, sans supprimer l'ancienne, moyennant un prêt de 50 millions de francs fait à l'État par les nouveaux actionnaires, dont le privilége est fixé à treize ans.

Après s'être fait une concurrence désastreuse, les deux Compagnies sont réunies en 1702, et en 1708 la reine Anne leur accorde une nouvelle charte, moyennant le prêt à l'État d'une nouvelle somme de 30 millions. Le privilége est prorogé jusqu'en 1726, époque fixée pour le remboursement par l'État.

En 1730, la Compagnie des Indes obtient, malgré les réclamations du commerce anglais, le renouvellement de son privilége pour trente-trois ans. Un don

Digitized by Google

gratuit de 200,000 livres sterling à l'État est la condition essentielle de cette transaction.

Enfin, en 1744, au moment où la guerre s'allume avec la France, la Compagnie, pour s'assurer la protection du gouvernement anglais, lui fait un nouveau prêt d'un million de livres sterling (25 millions), à la seule condition de proroger son privilége jusqu'en 1780. Ce dernier arrangement devait lui donner toute la force nécessaire pour lutter contre la Compagnie française, dont nous allons maintenant nous occuper.

Si jusqu'à présent nous avons passé sous silence les tentatives d'établissements faites dans l'Inde par les Français, c'est afin de mettre plus de clarté et d'ensemble dans l'exposé des origines et des progrès de la puissance de chaque nation européenne dans cette partie du monde. Nous avons été d'autant plus portés à profiter des avantages de cette méthode que, jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, les deux peuples destinés à rester les derniers en présence, les Anglais et les Français, s'avancent, en quelque sorte, sur deux lignes parallèles, luttant contre les mêmes ennemis, Portugais, Hollandais et Mogols, mais tout en s'observant, sans jamais se rencontrer. En 1744 commence la lutte brillante qui devait se terminer en 1783.

Nous parlerons seulement pour mémoire des premières expéditions de la marine française dans les Indes. En 1503, le capitaine Gonneville, parti du Havre, fait naufrage sur une côte appartenant vrai-

Digitized by Google

semblablement aux îles de la Sonde, et non, comme on l'a cru, au continent asiatique, dont la civilisation avancée n'avait aucun rapport avec la barbarie des peuples dont il est fait mention dans la relation authentique du voyage de Gonneville.

En 1601, Pirard échoue sur les Maldives avec deux vaisseaux bretons.

En 1616 et 1619, Gérard le Flamand, parti de Honfleur, débarque à Java, et revient sans avoir obtenu grand résultat. Les documents de la marine nous révèlent, dès cette époque, l'organisation d'une Compagnie dite *des Moluques*, et qui n'a qu'une durée éphémère.

En 1641, Richelieu organise la première Compagnie française des Indes; elle a le même sort que la précédente. C'est en 1664 que Colbert entreprend sa grande réforme commerciale et maritime, dont une des dispositions principales autorise la création d'une seconde Compagnie des Indes, à laquelle il accorde la charte la plus avantageuse.

Caron, mis à la tête de l'entreprise, fonde un comptoir à Surate en 1668. Repoussé par les Portugais, il s'établit à Trinkomali, dans l'île de Ceylan. Chassé par la famine, il revient sur le continent en 1677, et s'installe à Meliapour, ancien comptoir enlevé aux Portugais, en 1662, par le soubah de Golconde.

En 1679, les Hollandais emportent d'assaut Meliapour, et Martin, le premier gouverneur des Indes françaises, réunit à Pondichéry les débris de la co-

Digitized by Google

lohie. Sous la conduite de cet habile administrateur, Pondichéry, cédé à la France par le radjah de Gingi, acquiert une certaine importance; les Hollandais parviennent à s'en emparer, mais sont obligés de le restituer en 1697, à la paix de Riswick; et Martin en reprend la direction. Cet homme remarquable peut être considéré comme le modèle du colon civilisateur. Ferme, patient, intègre, persévérant, infatigable, il fait de Pondichéry la métropole des établissements français. Il fonde Chandernagor, dans le Bengale, en 1683, et développe les comptoirs de Surate, de Radjapour, Banda-Neira, Tissery, Mazulipatam, Bender-Abassi.

Lenoir et Dumas succèdent à Martin, et suivent la ligne de conduite qu'il a tracée.

Dumas obtient la cession de Karikal, au bord du Cavery, et représente dignement la France en refusant, en 1740, aux Mahrattes de leur livrer le nabab d'Arkot, réfugié à Pondichéry.

A Dumas succède l'homme qui devait porter si haut, dans l'Inde, le drapeau de la France. Dupleix paraît sur la scène, et, nommé d'abord membre du conseil d'administration de Pondichéry, obtient bientôt, grâce aux talents qu'il révèle dans cette position, le gouvernement de Chandernagor. Sous sa direction, ce comptoir obscur devient en peu de temps le centre et l'entrepôt d'un vaste commerce. En 1742, Dupleix est nommé gouverneur de Pondichéry et de toute l'Inde française. A la même époque, un homme non moins illustre, Labourdonnais, gouverneur des îles

Digitized by Google

de France et Bourbon, se distinguait à la défense de Mahé, que bloquait une escadre anglaise. Ce service n'était pas le seul que devait rendre le célèbre marin.

La lutte entre la France et l'Angleterre était donc entamée dans les Indes comme en Europe; après avoir décrit à grands traits la naissance et les progrès des deux Compagnies rivales en Asie, nous allons passer rapidement en revue les épisodes les plus importants de cette période.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Sommaire : Histoire de la présidence de Madras jusqu'au commencement du XIXe siècle. — Guerre de 1744. — Dupleix et Labourdonnais. — Prise de Madras. — Bataille de San-Thomé. — Siéges de Saint-David, Kuddalore par les Français. — Siége de Pondichéry par les Anglais. — Saunders et Dupleix. — Lutte des deux gouverneurs pour la nomination du soubah du Deccan et du nabab d'Arkot. — Muzafer-Sing et Chunda-Saheb; Ahnaverdi-Khan et Nazer-Sing. — Bataille d'Ambour. — Combat de Saint-David. — Prise de Tripetty et de Gingi par les Français. — Débuts de Robert Clive dans le Karnatic. — Prise de Devicatah par les Anglais. — Prise d'Arkot et de Kondjeveram par les Anglais. — Prise de Kovelong et de Chingleput par le major Lawrence. — Dupleix se fait nommer nabab d'Arkot par le Grand Mogol. — Succès du marquis de Bussy dans le haut Deccan. — Les districts de Kondavir et Mazulipatam, les circars du nord, etc., cédés à la France par le Soubah. — Dupleix est rappelé en France. — Godeheu, gouverneur de Pondichéry. — Traité de Madras (31 décembre 1754). — M. de Leyrit remplace Godeheu. — Guerre de 1754. — Campagne de Bussy dans le nord. — Prise de Vizagapatam. — Lally-Tolendal, gouverneur de Pondichéry. — Désastres qui signalent son administration. — Il échoue dans le Tandjaore et devant Madras. Succès du colonel Eyre Coote. — Prise de Pondichéry le 14 janvier 1761. — La France ne possède plus un seul comptoir dans les Indes. — Jugement et mort de Lally. — Traité de Paris (1763). — Lord Pigot, gouverneur de Madras. — Banqueroute de la compagnie des Indes françaises. — Politique envahissante des Anglais. — Le marquis Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry. — Haider-Aly, roi de Mysore. — Première guerre des Anglais avec Haider. — Tippo-Saïb. — Le roi de Mysore sollicite l'alliance des Français. — Traité du 3 avril 1769. — Sir Thomas Rumbold, gouverneur de Madras. — Guerre de 1778 entre la France et l'Angleterre. — Bellecombe, gouverneur

Digitized by Google

de Pondichéry. — Prise de Mahé, Karikal et Pondichéry par les Anglais (1779). — Deuxième guerre des anglais avec Haider-Aly. — Désastre du 10 septembre 1780, défaite du colonel Baillie.—Hastings rétablit les affaires de la Compagnie anglaise. —Lord Macartney, gouverneur de Madras.—Traité de Versailles (1783). — Mort d'Haider-Aly. — Traité de Bangalore entre Tippo-Saïb et les Anglais.

Nous avons esquissé rapidement, dans le chapitre qui précède, la naissance et les progrès des différents établissements européens dans l'Inde, jusqu'au moment où Dupleix prit la direction de la colonie française. Deux ans plus tard, la succession de Charles VI déterminait la guerre entre la France et l'Angleterre, et dès l'année 1744 le contre-coup s'en faisait ressentir en Asie.

Deux historiens éminents, MM. de Saint-Priest et Henri Martin, ont retracé les hauts faits de Dupleix pendant la lutte incessante qu'il eut à soutenir dans l'Inde. Ces deux écrivains ont indiqué les difficultés sans nombre élevées par la cour de Versailles contre les plans de l'illustre gouverneur. Avant d'en présenter le rapide exposé, il devient nécessaire de placer quelques jalons qui nous guideront dans le récit des événements.

L'immensité du théâtre de la lutte et la multiplicité des faits accomplis rendant fort difficile, pour ne pas dire impossible, l'observation rigoureuse de l'ordre chronologique, nous chercherons à simplifier autant que possible un tableau trop compliqué en isolant dans des chapitres différents les événements

Digitized by Google

passés sur des théâtres divers, lorsqu'ils n'auront point d'ailleurs de connexité entre eux.

Du Coromandel, où commença la lutte en 1744, le centre d'action de la puissance anglaise se transporta dans le Bengale lorsque Clive en fit la conquête; plus tard, c'est dans le Haut-Deccan et contre les Mahrattes que Warren-Hastings eut à déployer tous ses efforts; enfin, sous l'administration du comte de Mornington, la presqu'île et le Karnatic devinrent le théâtre de la lutte avec Tippo-Saïb. La division des groupes se trouvant ainsi établie, nous l'adopterons sans nous en écarter dans tout le cours de notre récit.

C'est en 1745 que parut sur la côte de Coromandel l'escadre de renfort envoyée d'Angleterre dans la prévision des événements qui allaient s'accomplir dans l'Inde. Depuis trois ans, Dupleix méditait les vastes projets dont l'exécution a donné l'Asie aux Anglais; il avait résolu d'élever la puissance de la France sur les ruines de l'empire mogol. Il en avait de longue main préparé les moyens par ses négociations, lorsque l'arrivée de la flotte anglaise vint mettre en péril tous les résultats de sa diplomatie. Une heureuse inspiration le sauva.

Madras et Pondichéry, les deux principaux établissements des puissances rivales sur la côte de Coromandel, se trouvent situés dans la même province, le Karnatic. Trop faible pour rien entreprendre, et même pour résister aux Anglais, avant l'arrivée des secours qu'il attendait de France, Dupleix obtint du

Digitized by Google

nabab d'Arkot (capitale du Karnatic) d'interdire aux Européens tout acte d'hostilité dans l'étendue de son gouvernement. Ahnaverdi-Khan, nabab d'Arkot, était le plus puissant des feudataires du soubah du Deccan; son intervention pouvait jouer un grand rôle dans la lutte, les Anglais n'osèrent enfreindre sa défense, et ne purent profiter de la facilité que leur donnait leur supériorité numérique pour écraser les Français. Jusque-là rien n'était plus conforme aux règles d'une habile politique et du droit des gens que la conduite du gouverneur de l'Inde française; malheureusement, il faut l'avouer à regret, les dispositions qui suivirent ces premières mesures sont loin d'être aussi irréprochables. Labourdonnais ayant entamé la lutte sur mer, et dissipé l'escadre anglaise, Dupleix n'hésita pas à profiter de cette victoire, qui changeait la face des affaires. Malgré l'ordre du nabab, qu'il avait provoqué lui-même, il vint mettre le siége devant Madras. Ce procédé était peu loyal, la défense d'Ahnaverdi-Khan était obligatoire pour les deux puissances, et le mauvais exemple donné dans cette circonstance par le gouverneur français devait autoriser plus tard, de la part des Anglais. bien des représailles du même genre, dont la France n'a plus eu le droit de se plaindre.

Madras, investi le 16 septembre 1746, se rendit après quatre jours de tranchée.

L'occupation de Madras, et l'inexécution par Dupleix des conditions qui avaient été accordées par Labourdonnais à la garnison anglaise, devinrent la

Digitized by Google

source d'une rivalité et d'une haine qui divisèrent désormais ces deux hommes célèbres, au grand détriment des intérêts de la France. Labourdonnais, qui jugeait, avec raison, son honneur engagé dans la capitulation de Madras, poussa jusqu'à l'excès peut-être ce scrupule honorable : il refusa d'aller attaquer Calcutta avec un corps de 1,400 hommes, que trois vaisseaux français avaient conduits à Pondichéry.

Dans la lutte qui divisait le gouverneur de l'Inde et le gouverneur de l'île de France, le pouvoir et l'opinion donnèrent raison à Dupleix. Labourdonnais fut rappelé et mis en accusation. Il attendit pendant trois ans le jugement qui devait l'absoudre, et mourut de chagrin. La disgrâce de cet homme illustre, l'une des gloires de notre marine, et qui avait rendu en Asie tant de services à la France, ne saurait être pardonnée à Dupleix : sa haine et sa jalousie avaient livré, par la mort de Labourdonnais, l'océan Indien aux Anglais.

Le nabab d'Arkot ayant voulu punir les Français de l'infraction aux ordres qu'il avait donnés pour assurer la paix dans son gouvernement, envoya ses deux fils pour investir Madras. Repoussés dans leurs tentatives pour prendre la ville d'assaut, ils essuyèrent une défaite complète près de San-Thomé. Cette victoire, où deux bataillons français avaient suffi pour mettre l'armée mogole en déroute, peut être mise en parallèle avec la victoire de Plassey, que Clive devait remporter quelques années plus tard, et qui assura le Bengale aux Anglais.

Digitized by Google

Le nabab d'Arkot, irrité de l'échec subi par ses fils, s'étant réuni aux Anglais après la bataille de San-Thomé, Dupleix est repoussé à deux reprises dans ses tentatives contre Saint-David, second établissement de la Compagnie sur la côte du Coromandel. Il échoue également, presque à la même époque, dans le siége de Kuddalore, autre ville du Karnatic située au sud de Pondichéry.

Sur ces entrefaites, les vaisseaux de l'amiral Boscawen s'étant réunis aux forces navales que l'Angleterre entretenait dans l'Inde, Dupleix se trouve réduit bientôt à se renfermer dans le chef-lieu des établissements français.

Les péripéties du célèbre siége de Pondichéry sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les encadrer dans ce rapide récit : attaqué à la fois par terre et par mer, obligé de lutter contre un ennemi supérieur en nombre, Dupleix, à force de talent et d'activité, parvint à sauver la capitale de son gouvernement. Le 6 octobre 1748, les Anglais furent obligés de se retirer, après avoir perdu 1,200 des leurs, et tenu la tranchée pendant quarante-deux jours consécutifs.

Ce succès mit le comble à la réputation de Dupleix, et porta au plus haut degré l'influence acquise à la France. La paix d'Aix-la-Chapelle ayant été signée peu de temps après, les choses furent remises dans l'Inde sur le pied où elles se trouvaient au début de la guerre ; Madras fut rendu à l'Angleterre.

La haine jalouse qui animait les gouverneurs de

Digitized by Google

Madras et de Pondichéry devait rendre bien précaire, dans les Indes, la paix que le traité d'Aix-la-Chapelle fut insuffisant à assurer à l'Europe. Toutefois, Saunders et Dupleix ne pouvant se faire la guerre ouvertement, c'est en simples auxiliaires des princes indiens que nous allons les voir désormais poursuivre les hostilités. Les Anglais donnent le premier exemple d'intervention dans les querelles des indigènes, en soutenant un frère révolté du radjah de Tandjaore, province située au sud de la presqu'île. La cession de Dévicatah, à l'embouchure du Cavery, devient le résultat de cet appui intéressé. Dupleix, de son côté, ne devait pas rester inactif.

L'empire des Mogols s'écroulait de toutes parts : les soubahs d'Oude, du Bengale, de Behar s'étaient depuis longtemps rendus indépendants. Les Rohillas, venus de l'Afghanistan, avaient fondé un État particulier et déjà puissant à l'est de Dehli ; les Jattes, tribu d'Hindous, en avaient fait autant dans la province d'Agra. L'Adjimir ou le Radjepootna était retourné sous la domination de ses anciens radjahs ; la partie nord-est de l'Hindoustan était divisée entre les Mahrattes et les Sikhs ; enfin le Deccan et la presqu'île étaient la propriété du soubah Nidzam-al-Muluck. Nous ne parlons ici que pour mémoire des provinces de Kaboul, Peichawer, Kandahar, Ghizneh, Mooltan et du Sind, arrachées depuis longtemps au Grand Mogol par Nadir-Schâh, et dans lesquelles, à la mort du conquérant, Abdallah, un de ses généraux, s'était déclaré indépendant.

Digitized by Google

Le malheureux Mohammed, en 1749, au moment de sa mort, était réduit à la seule province de Dehli; son fils Ahmed-Schâh lui succéda.

La mort du soubah du Deccan ayant suivi de près celle de Mohammed, Dupleix résolut de profiter des troubles auxquels leur succession allait donner lieu. Aidé du marquis de Bussy, dont le nom reviendra fréquemment dans cette histoire, le gouverneur de Pondichéry employa toute son activité et toutes ses ressources pour faire nommer soubah du Deccan, et nabab d'Arkot, des princes favorables aux Français. Muzafer-Sing, neveu de l'ancien soubah, et Chunda-Saeb, fils d'un nabab d'Arkot, tué en 1740 par les Mahrattes, devinrent les candidats de Dupleix contre Ahnaverdi-Khan et Nazer-Sing, protégés des Anglais.

Vainqueur d'Ahnaverdi à la bataille d'Ambour, Muzafer-Sing fut proclamé soubah du Deccan, et octroya solennellement à Chunda-Saeb la nababie d'Arkot, au préjudice de Mohammed-Aly, fils d'Ahnaverdi, qui s'était réfugié à Tritchinapali, dans le sud de la presqu'île, après la défaite de son père.

Appuyés par un corps de troupes anglaises, Nazer-Sing et Mohammed-Aly remportèrent bientôt, à leur tour, une victoire importante sur Muzafer et Chunda-Saeb, qui, à la suite de cet échec, dûrent se réfugier auprès de Dupleix. Le gouverneur français se hâta de porter secours à ses confédérés. Un corps français envoyé contre Mohammed-Aly le défit complétement près de Saint-David, et enleva successivement Tripetty et Gingi, places très fortes du Deccan.

Digitized by Google

Le résultat de ces avantages devait dépasser toute espérance. Nazer-Sing ayant été tué par ses troupes révoltées, et Muzafer assassiné dans son camp un mois plus tard, Salabet-Sing, troisième fils de l'ancien soubah, fut proclamé par l'influence du marquis de Bussy, qui commandait les troupes françaises, et la question de la soubahbie du Deccan se trouva vidée en faveur de la France.

Si l'avénement de Salabet-Sing, partisan déclaré des Français, et soumis à l'influence personnelle de Bussy, devait favoriser l'exécution des projets de Dupleix, d'un autre côté, la question de la nababie d'Arkot restait toujours indécise. Madras et Pondichéry étant renfermés dans les limites de ce gouvernement, on conçoit toute l'importance que les puissances rivales attachaient au choix du nabab.

Chunda-Saeb, partisan des Français, Mohammed-Aly, dévoué aux Anglais, étaient toujours en présence.

C'est au moment où Dupleix se préparait à mettre Chunda-Saeb en possession de son gouvernement que l'étoile de l'Angleterre lui suscita un adversaire digne de lui.

Clive et Dupleix, ces deux hommes célèbres en qui ont pu se personnifier les destinées de la France dans l'Inde, allaient se trouver en présence.

Les débuts de Robert Clive n'étaient pas de nature à faire pressentir le rôle brillant qu'il joua plus tard dans sa patrie. Jeté par les désordres d'une jeunesse orageuse au service de la Compagnie des Indes, il

Digitized by Google

n'éprouve pendant les quatre premières années de son séjour en Asie que déceptions et misères. A peine âgé de vingt-cinq ans, découragé, dégoûté de la vie, il tente un suicide dont le hasard le sauve, mais qui, dans sa destinée, doit se trouver seulement ajourné. Vingt-cinq ans plus tard, Clive doit renouveler et exécuter jusqu'au bout ce projet désespéré, mais dans l'intervalle il aura donné un empire à sa patrie.

Poussé par le besoin, Clive embrasse la carrière militaire, dont son caractère insociable et altier aurait dû l'éloigner, et dont ses talents éminents lui font rapidement franchir les premiers échelons. Son courage décide de la prise de Devicatah, et le conseil de Madras le charge de secourir Mohammed-Aly, renfermé dans Tritchinapali. A peine investi d'un commandement, le jeune capitaine révèle toute la portée de son intelligence en improvisant et en résumant dans une seule phrase le plan de campagne qui doit assurer la suprématie de l'Angleterre dans le Deccan.

« Pendant que Chunda-Saeb assiégera Tritchina-
» pali, s'écrie Clive dans le conseil de Madras, atta-
» quez vous-même Arkot, sa capitale, c'est le seul
» moyen de délivrer Mohammed et de ménager un an-
» tagoniste à vos ennemis. Mohammed une fois pris ou
» tué, vous disparaîtriez de l'Inde. »

Malheureusement pour la fortune de la France ce plan habile devait être fidèlement suivi. Chargé de l'exécution de la partie la plus importante, Clive, le 6 septembre 1752, s'empare d'Arkot, et tient en échec, derrière ses murs démantelés, une armée de

Digitized by Google

10,000 hommes, commandés par Chunda-Saeb. Ce succès relève l'honneur des armes anglaises, compromis par la prise de Madras. Un peu plus tard, réuni à un corps mahratte, Clive achève de détruire l'armée du nabab, culbute les troupes de Dupleix, s'empare de Kondjeveram, et vient remettre le commandement au major Lawrence, envoyé d'Europe pour diriger les troupes de la Compagnie.

Lawrence poursuit les avantages remportés par Clive. Il s'empare de Kovelong et de Chingleput. Le malheureux Chunda-Saeb, trahi dans sa fuite, est assassiné par un radjah allié des Anglais, sa tête est envoyée à Dehli.

La fortune des Français semblait désespérée; la mort de Chunda allait assurer la nababie d'Arkot au prétendant dévoué des Anglais. Une décision aussi hardie qu'inattendue fournit à Dupleix les moyens de continuer la lutte. Dans l'impossibilité de susciter un compétiteur sérieux à Mohammed-Aly, le gouverneur français se fait nommer lui-même nabab d'Arkot par le soubah Salabet-Sing. Un firman d'Achmed-Schâh confirme cette nomination.

Grâce à cette inspiration, qui permet à Dupleix de poursuivre dès lors, en son propre nom, la lutte dans laquelle il n'est intervenu jusque-là qu'en qualité d'auxiliaire, la suprématie de la France dans le Karnatic devient un moment décisive. En vain les Anglais délivrent Tritchinapali, s'emparent de l'île de Seringham et de Gingi; les succès du marquis de Bussy et les concessions de Salabet-Sing compensent

Digitized by Google

largement, au nord, les échecs subis dans le sud de la presqu'île. Non-seulement le soubah du Deccan confirme à Dupleix la cession des provinces de Kondavir et de Mazulipatam, faite antérieurement par Muzafer, mais il y joint celle de Cicacolle, Ellore, Gantour et Radjah-Mandri. Chunda-Saeb avait cédé précédemment aux Français l'île de Seringham, à l'embouchure du Cavery; il y avait joint un district de dix lieues carrées autour de Pondichéry, et un territoire équivalent autour de Karikal. Ces acquisitions donnaient à la France une prépondérance sans rivale dans la presqu'île hindoustanique. Le territoire possédé par la Compagnie française était le plus étendu qu'eût jamais occupé une nation européenne. Facile à défendre, il produisait un revenu de 12 millions, et présentait au commerce les plus grands avantages.

Telle est l'admirable situation que le génie de Dupleix, le courage et les talents militaires de Bussy avaient faite à la France, dans l'Inde, en 1754. C'est au milieu de ces circonstances favorables que survint l'événement inattendu qui devait changer à jamais la face des affaires.

Dupleix fut rappelé au moment où l'influence française était portée à un point qui permettait d'espérer, dans le délai de quelques années, la réalisation du plan que les Anglais ont depuis mis un siècle à exécuter.

Grâce aux vues étroites des directeurs de la Compagnie française, aux menées de la Compagnie an-

Digitized by Google

glaise, aux intrigues des ennemis de Dupleix, la calomnie parvint à dénaturer les vues de ce grand homme, à dénigrer sa brillante administration. Les adversaires de l'illustre gouverneur des Indes parvinrent à persuader au gouvernement que les avantages promis ou obtenus n'étaient que des chimères d'une imagination exaltée ; à les entendre, Dupleix avait bien plus consulté son ambition personnelle que les intérêts de la France et de la Compagnie. *Le rêve de Dupleix* devint un mot à la mode, et la raillerie et le ridicule achevèrent la ruine de celui que tout concourait à accabler. Après avoir épuisé sa santé dans des efforts surhumains, après avoir sacrifié, dans l'intérêt de la Compagnie, sa fortune personnelle, engagé celle de ses parents et de ses amis jusqu'à concurrence de la somme énorme de 13 millions, Dupleix revint en France se livrer à ses accusateurs. Réduit à la misère la plus profonde, il ne put se faire payer les sommes que lui devait la Compagnie, et c'est à peine si la gloire dont il avait couvert le nom français lui obtint du honteux monarque qui régnait alors sur la France l'ordre royal grâce auquel il échappa du moins à la prison.

Nouvel et mémorable exemple de l'ingratitude des nations, Dupleix mourut en 1763 de misère et de chagrin, après neuf années de ces souffrances physiques et morales auxquelles douze ans plus tôt Labourdonnais avait déjà succombé avant lui !

La nomination de Godeheu comme successeur de Dupleix fit perdre le fruit des laborieuses combinai-

Digitized by Google

sons de ce dernier. Incapable de lutter contre Saunders, l'habile gouverneur de Madras, auquel sa profonde connaissance des affaires de l'Inde donnait tout avantage, Godeheu signa, le 31 décembre 1754, une convention provisoire qui enlevait d'un trait de plume à la France les importantes acquisitions que la guerre n'avait pu lui arracher. La ratification de ce traité, qui établissait les deux Compagnies sur un pied d'égalité parfaite, qui admettait les Anglais au partage du circar de Mazulipatam, et reconnaissait Mohammed-Aly pour nabab d'Arkot; la ratification du traité de Madras anéantissait tous les plans de Dupleix, et faisait évanouir toutes les espérances déjà à demi réalisées au moment de sa rentrée en France.

De 1754 à 1758, les événements qui se succèdent dans le Deccan offrent peu d'importance. Toute l'attention des Anglais se trouve concentrée sur le Bengale, dont Clive, nommé gouverneur de Calcutta, prépare la conquête. Nous analyserons plus loin les progrès de la puissance anglaise sur ce nouveau théâtre.

Sous l'administration de M. de Leyrit, successeur de Godeheu, au mépris des stipulations du traité de Madras, qui interdisaient aux Européens toute intervention dans les querelles des princes indigènes, les Anglais joignent leurs forces à celles de Mohammed-Aly, et attaquent les radjahs de Madoura, de Vellore et de Tivenilly dans le sud de la presqu'île. Le fâcheux exemple donné par Dupleix portait ses fruits, et ce n'est pas la seule fois que les Anglais devaient l'imiter.

Digitized by Google

Le règlement des prétentions laissées en litige par le traité d'Aix-la-Chapelle ayant rallumé la guerre entre la France et l'Angleterre, les gouverneurs de Madras et de Pondichéry préludent, dès l'année 1755, aux grandes opérations militaires de 1758. L'exiguïté de leurs forces les réduit toutefois à une guerre d'escarmouches, dans laquelle les Français obtiennent souvent l'avantage. Des deux côtés on attend des renforts, et dans cette lutte prolongée Bussy déploie tous les talents d'un négociateur profond, le courage héroïque d'un soldat, la prudence et l'activité d'un général consommé. Il enlève aux Anglais tous leurs établissements dans les cinq circars cédés à la France par Salabet-Sing, entre autres, la ville importante de Vizagapatam, et profite de la nécessité où se trouvent les Anglais de porter toutes leurs forces vers le Bengale pour affermir la puissance française dans le Haut-Deccan.

Au mois de janvier 1758, le comte de Lally-Tolendal, nommé gouverneur général des possessions françaises, arrive à Pondichéry. Les débuts militaires de cet homme si tristement célèbre avaient été très brillants. La haine profonde qu'il manifestait pour l'Angleterre, en le désignant au choix du gouvernement, le conduisit sur le théâtre où il devait accomplir la ruine de sa patrie.

Nous ne ferons pas ici le portrait de Lally-Tolendal; ses malheurs, plus encore que les revers dont les armes de la France furent affligées sous son commandement, ont rendu son nom historique. Triste

Digitized by Google

exemple d'un grand caractère auquel il manquait peu de chose pour faire un héros, Lally, pour n'avoir pas su se commander à lui-même, devint le fléau de la cause à laquelle il avait consacré sa vie.

La première opération du nouveau gouverneur de Pondichéry fut le siége de Saint-David. Ignorant complétement la situation politique et morale des populations placées sous son administration, dédaigneux de s'instruire, Lally devait donner, dès sa première entreprise, la mesure de ce caractère altier, irréfléchi, qui contribua pour une si grande part à son infortune. Par son ordre, et malgré les supplications de tout le conseil de Pondichéry, toute la population hindoue, sans distinction de caste, fut employée au transport de l'artillerie et des bagages. C'était une profanation inouïe que d'astreindre le brahme à des travaux réservés aux castes réputées infâmes ; c'était un sacrilége que d'obliger le radjepoot à soulever le même fardeau avec le paria..., avec le paria, qu'il avait droit de tuer si leurs mains se rencontraient. Il n'en fallait pas davantage pour ruiner à jamais l'influence française.

Saint-David fut pris néanmoins, Kuddalore et Devicatah eurent bientôt le même sort.

Lally résolut alors d'envahir la province de Tandjaore, jusque-là épargnée par la guerre, afin de s'y procurer les ressources et l'argent nécessaires pour l'attaque de Madras. Dans ce but, il voulut réunir toutes les forces françaises dans le sud du Karnatic, et commit la faute de rappeler Bussy, qui tenait la

Digitized by Google

campagne pour protéger Salabet-Sing dans le Haut-Deccan, et dont les succès avaient mérité à la France les magnifiques concessions dont nous avons parlé plus haut.

Forcé d'obéir aux ordres du gouverneur, Bussy ne put laisser qu'une force insuffisante, sous les ordres du marquis de Conflans, pour défendre les cinq circars.

Clive, nommé gouverneur du Bengale, se hâta de profiter de la faiblesse des troupes françaises sur la côte d'Orissa, et fit attaquer immédiatement le marquis de Conflans. Serré de près, celui-ci dut se réfugier dans Mazulipatam, où il fut assiégé par le colonel Ford. La place fut emportée d'assaut, et Salabet-Sing, abandonné par Lally-Tolendal, dut se résoudre, le 12 mai 1759, à traiter avec le colonel anglais. Par ce traité, Mazulipatam et les districts environnants, qui s'étendaient à 25 lieues le long de la côte, sur une largeur de 8 lieues, passèrent des mains des Français dans celles des Anglais.

Lally avait ruiné d'un seul coup la domination française sur le Haut-Deccan, dans le vain espoir d'assurer le résultat de ses projets contre Tandjaore et Madras. Sa marche sur la première de ces villes, pendant laquelle il pilla les campagnes, et viola les pagodes et les mosquées les plus vénérées, ne fut qu'un long désastre. Arrivé devant Tandjaore sans munitions et sans vivres, il dut rentrer à Pondichéry en abandonnant son artillerie et ses bagages. Pour compenser cet échec, il enleva quelques forts peu

Digitized by Google

importants, et s'empara même d'Arkot; mais il ne trouva dans ces places ni l'argent ni les approvisionnements qui lui étaient nécessaires pour opérer contre Madras. Sous les murs de cette ville, en décembre 1758, Lally déploya vainement l'inflexible énergie qui le distinguait; mal servi par ses lieutenants, harcelé par les Indiens, que ses profanations avaient soulevés, inquiet sur le sort de Pondichéry, que menaçait la flotte anglaise, il fut obligé d'abandonner, le 17 février, son artillerie et ses blessés pour courir à la défense du chef-lieu des établissements français.

Les deux années qui suivirent la délivrance de Madras furent mises à profit par les Anglais; ils s'emparèrent successivement de toutes les villes et forteresses du Karnatic; leurs troupes de terre étaient commandées par le colonel sir Eyre Coote, qui préludait déjà à l'illustration de son nom. Au mois de janvier 1760, Lally essaya de reprendre le fort de Vondisvah, et subit une défaite complète, dans laquelle Bussy, dont il avait méprisé les sages avis, fut fait prisonnier. Le colonel Coote profita de l'ascendant que lui donnait cette victoire pour s'emparer des dernières villes qui restaient encore à la France, et Lally fut bientôt réduit à la possession de Pondichéry et de Gingi.

L'alliance des Français avec Haider-Aly, qui jetait alors les premiers fondements de sa puissance dans le Mysore, sembla devoir arrêter un moment cette longue série de désastres; mais cet espoir fut encore déçu, par suite d'une révolution qui éloigna, pour

Digitized by Google

quelque temps, Haider-Aly du pouvoir. Vers la fin d'août 1760, Pondichéry fut assiégé par les forces combinées du colonel sir Eyre Coote et de l'amiral Stevens. Pendant plusieurs mois le comte Lally-Tolendal se défendit avec le courage et l'énergie qui ne l'avaient jamais abandonné, même au milieu de ses plus cruels revers. Malheureusement, les vivres étant venus à manquer, la ville dut se rendre le 14 janvier 1761. Peu après, les autres comptoirs du Coromandel, et Mahé, sur la côte de Malabar, tombèrent au pouvoir des Anglais ; Chandernagor, comme nous le verrons plus loin, avait été pris dès l'année 1757 ; les Français ne possédaient plus une seule place dans les Indes.

Victime de ses qualités autant que de ses défauts, Lally paya cruellement l'inintelligente administration qui avait amené ces tristes résultats. La sévérité de l'historien doit être désarmée par la mort barbare et imméritée que subit cet homme malheureux. Condamné pour fautes contre les intérêts du roi, abus d'autorité et exactions, Lally fut traîné au supplice avec la même dureté que s'il se fût agi d'un traître ou d'un criminel immonde. Lié de cordes, bâillonné, jeté sur un tombereau qui passait devant la prison, et qui fut mis en réquisition pour ce triste office, le comte de Tolendal monta sur l'échafaud en protestant de son innocence et en pardonnant à ses ennemis.

L'Inde française était décidément fatale à ceux qui l'administraient : ajoutée à celle de Labourdonnais et de Dupleix, la mort de Lally-Tolendal faisait de

Digitized by Google

la liste de ses gouverneurs un véritable martyrologe.

En 1763, le traité de Paris rendit Pondichéry à la France, mais la restitution devait se borner au sol de la ville. L'importance de l'établissement était à jamais perdue.

Nous nous sommes peu occupés, dans le cours de ce récit, de la Compagnie des Indes françaises, parce que, à aucune époque, si ce n'est au temps de Dupleix, elle n'eut les pouvoirs ni l'importance de sa rivale. Le gouvernement eut toujours en France la haute main sur les affaires de l'Inde. La Compagnie française, après avoir végété jusqu'en 1769, fut déclarée en état de banqueroute, et disparut définitivement, de manière à permettre à l'État de diriger en son propre nom, et de droit, les affaires qu'il avait réglées de fait jusque-là. Grâce à cette modification le commerce des Indes devint complétement libre.

Pendant les années 1761 et 1762, sous l'administration de lord Pigot, gouverneur de Madras, les Anglais continuèrent à augmenter, aux dépens de Mohammed-Aly, le nabab d'Arkot, leur ancien allié, les revenus qu'ils s'étaient créés par les derniers traités. Obligé de payer l'assistance qu'il avait reçue pendant sa guerre contre le soubah, contre le radjah de Tandjaore et contre les Français, le malheureux Mohammed vit sa principauté s'en aller par morceaux, et le traité de Paris, qui rendait à la France ses places possédées en 1749, n'apporta d'autre compensation au nabab d'Arkot que la reconnaissance d'une souveraineté déjà en ruines. En effet, une

Digitized by Google

grande partie du Karnatic était en rébellion ouverte contre son autorité, et chaque jour était employé à défendre péniblement quelques restes de sa puissance contre la politique envahissante du conseil de Madras.

En 1764, la cession de plusieurs districts situés aux environs du chef-lieu de la présidence fut imposée à Mohammed-Aly, en retour de l'appui que lui avaient prêté les Anglais dans ses démêlés avec le radjah de Madoura. Le revenu de ces districts était évalué à 3,300,000 francs. L'expédition de Madoura, emporté d'assaut vers la fin de 1764, coûta plus de 20 millions à Mohammed, qui empruntait à 25 pour 100 aux employés de la Compagnie l'argent destiné à remplir ses engagements envers elle.

En vertu de sa reconnaissance comme nabab d'Arkot, par le traité de Paris, Mohammed-Aly dut régler les conditions de la rentrée des Français dans les districts de Karikal et de Pondichéry. Les termes de cette restitution au marquis Law de Lauriston, qui arriva le 29 janvier 1765 en qualité de commissaire du roi de France, furent dictés à Mohammed par le conseil de Madras, et consacrèrent d'une manière irrévocable l'infériorité de la puissance française en présence de celle toujours croissante des Anglais.

La fatale inspiration qui avait conduit Lally-Tolendal à rappeler les troupes commandées par Bussy dans le Haut-Deccan n'avait pas tardé à porter ses fruits. Salabet-Sing, le soubah dévoué aux intérêts français, privé de cet appui, avait été dépossédé,

Digitized by Google

puis bientôt assassiné par son frère Nizzam-Aly.

Vers cette époque, Clive venait d'achever la conquête du Bengale, comme nous le verrons plus loin, en obtenant de l'empereur Schâh-Allûm II la *duannie*, c'est-à-dire la perception générale de l'impôt dans cette province. Libre de donner désormais toute son attention aux affaires du Deccan, le comte de Plassey résolut de simplifier la position de la Compagnie dans le Karnatic. Il exigea, en conséquence, de l'empereur un firman par lequel le nabab d'Arkot était déclaré indépendant du soubah du Deccan : c'était déclarer l'indépendance de la Compagnie elle-même, dont Mohammed-Aly n'était depuis longtemps que le très humble serviteur. Le même firman accordait en toute propriété aux Anglais les cinq circars du Nord, dont quelques districts, et notamment Mazulipatam, étaient depuis 1759 en leur pouvoir. Nous n'insisterons pas sur l'importance de cette concession, qui leur donnait toute la côte voisine des provinces du Behar et d'Orissa, déjà conquises par Clive, en même temps que le Bengale proprement dit.

En 1766, le conseil de Madras conclut un traité avec Nizzam-Aly, soubah du Deccan, qui confirma la cession des circars accordés par l'empereur. Ces districts faisaient partie de son gouvernement, et il avait manifesté l'intention de les disputer à la Compagnie. Inquiets du rapide accroissement que prenait la puissance d'Haider-Aly dans le Mysore, les Anglais jugèrent plus prudent de se ménager l'alliance du soubah au moyen de quelques concessions, sur les-

Digitized by Google

quelles il serait toujours temps de revenir, afin de rester libres de concentrer toutes leurs forces contre le redoutable adversaire qui se dressait au cœur même des provinces soumises jusque-là à leur influence.

L'un des hommes les plus remarquables qui soient sortis de la race hindoue, Haider-Aly, s'était fait proclamer régent du Mysore, après de nombreuses vicissitudes dont le récit sortirait des limites de notre cadre. Parti de Dindigoul, petit fort situé près de Madoura, Haider-Aly s'était emparé successivement des places principales du Mysore, notamment de Bangalore, la plus forte ville du royaume; puis, forçant son souverain à abdiquer en sa faveur, il avait conquis rapidement et incorporé à ses États divers districts inféodés précédemment à la soubahbie du Deccan ou à la nababie d'Arkot. Ennemi mortel des Mahrattes, Haider-Aly eût été l'allié naturel des Anglais, qui n'avaient plus d'autre adversaire dans le Deccan que cette puissante confédération, si la jalousie de Mohammed-Aly contre le sultan de Mysore, aussi bien que la solidarité d'intérêts que des prêts usuraires avaient établie entre le nabab d'Arkot et les employés de la Compagnie, ne les avaient aveuglés et rendus les instruments dociles de ce dernier.

Menacé par les Anglais, dont les troupes, commandées par le colonel Smith, s'étaient réunies à celles de Nizzam-Aly et de Mohammed, Haider-Aly parvint à détacher le soubah d'une alliance dont il s'était bien vite lassé : au mois d'août 1767, Nizzam-

Digitized by Google

Aly conclut un traité par lequel il s'engageait à lui venir en aide pour écraser les Anglais dans les gorges du Mysore.

Averti à temps de cette défection, le colonel Smith eut néanmoins beaucoup de peine à assurer sa retraite. Il parvint cependant à gagner Trinomaly par une marche non interrompue de trente-six-heures, et s'enferma dans cette place. Pendant ce temps, Tippo-Saïb, fils du sultan de Mysore, saccageait la campagne jusqu'aux portes de Madras. La situation devenait critique pour les Anglais, lorsqu'une victoire remportée à Trinomaly par le colonel Smith, qui avait reçu quelques renforts, vint heureusement rétablir leurs affaires.

La démonstration d'une division anglaise contre le haut Deccan obligea le soubah à rappeler ses troupes du Mysore, et le 20 janvier 1768 Nizzam-Aly conclut un nouveau traité avec la Compagnie. Cette nouvelle convention était, à peu de chose près, la reproduction de celle de 1766. Un article additionnel déclarait Haider-Aly rebelle et usurpateur, et le soubah concédait à la Compagnie les districts dont le sultan s'était emparé, entre autres celui de Balâghat.

Délivré des soucis de sa lutte avec Nizzam-Aly, le conseil de Madras résolut d'écraser Haider, et de porter la guerre dans le cœur du Mysore. Le sultan ne perdit pas courage, et prit le parti de traîner la guerre en longueur, en amusant les Anglais par des affaires de détail. Battu deux fois par le colonel Wood, il l'empêcha cependant d'envahir ses États, et

Digitized by Google

pendant ce temps son fils, qui devait être si célèbre plus tard, ravageait le Karnatic et enlevait tous les convois. Sur ces entrefaites, la présidence de Bombay étant sortie du rôle purement commercial qu'elle avait joué jusque-là, et ayant tenté une diversion en faveur de celle de Madras, Haïder-Aly, pour résister à ce nouvel ennemi, sentit le besoin d'auxiliaires européens, et entra en pourparlers avec les Français : depuis quelque temps déjà il entretenait une correspondance suivie, à ce sujet, avec le marquis de Lauriston.

Les conditions de l'alliance étaient déjà posées lorsque le conseil de Madras, effrayé de la présence du sultan devant le fort Saint-Georges, se résigna à demander la paix. Après avoir battu l'armée anglaise, et l'avoir chassée de toutes ses positions, Haïder s'était porté sous les murs de Madras à la tête de 6,000 hommes, et interceptait tout secours.

Par le traité du 3 avril 1769, une alliance offensive et défensive était conclue entre les Anglais et le sultan de Mysore : de part et d'autre les prisonniers et les conquêtes étaient rendus, à l'exception de quelques forts peu importants qui restaient au Mysore. Il semble que, vainqueur, et campé aux portes de Madras, Haïder aurait pu imposer d'autres conditions aux Anglais. Le désir de s'assurer leur concours contre les Mahrattes, qui le menaçaient, fut la cause principale de la générosité du sultan. Obligé de renoncer aux espérances qu'une longue communauté de vues lui avait fait concevoir du côté de la France,

Digitized by Google

Haïder se tournait momentanément vers les Anglais, afin de se ménager leur appui pour réaliser ses projets ambitieux sur le Deccan.

L'issue malheureuse de cette guerre, aussi mal conduite que témérairement entreprise, fit le plus grand tort à la Compagnie. Les directeurs ne pouvaient se dissimuler que les succès de Haïder avaient porté un coup dangereux à la réputation des armes anglaises dans l'Inde. Cependant, comme nous le verrons à la fin de ce livre (lorsque nous ferons le bilan des mérites et des torts de la Compagnie anglaise, lorsque nous aurons à la juger comme institution politique), il est juste de dire que, *dans cette circonstance*, les instructions de Londres avaient été méconnues par le conseil de Madras. La correspondance, dont nous donnerons quelques extraits, montrera clairement que les directeurs étaient opposés à cette extension trop grande donnée aux établissements du Karnatic, et désireux de voir les forces et l'attention des agents de la Compagnie se concentrer sur le Bengale, dont Clive avait obtenu à beaucoup moins de frais la productive conquête.

Maître de dicter les conditions de la paix, Haïder-Aly, ainsi que nous venons de le dire, avait sacrifié les avantages de sa victoire au désir de s'assurer l'alliance des Anglais dans sa lutte avec les Mahrattes. Il ne tarda pas à être fixé sur les dispositions véritables de ses nouveaux alliés. Le gouverneur de Madras, en cédant à la nécessité, s'était bien promis d'éluder l'exécution d'un traité qui n'offrait aucun

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

avantage à la compagnie. Après avoir refusé les troupes que sollicitait Haïder-Aly, en se fondant sur ce que les Mahrattes n'étaient point les agresseurs ; après avoir prétendu qu'il ne pouvait accorder les secours réclamés sans en référer aux conseils de Calcutta et de Bombay, plus exposés aux représailles des Mahrattes ; après avoir invoqué, pour ajourner encore une demande chaque jour plus pressante, la nécessité d'une autorisation de la cour des directeurs de Londres, le gouverneur de Madras finit par déclarer nettement à Haider-Aly, en janvier 1772, qu'il ne devait compter sur aucun secours.

Exaspéré par cette conduite, Haïder-Aly résolut de se venger. Il fit la paix avec les Mahrattes et entama de nouveaux pourparlers avec le gouverneur de Pondichéry, qu'il comptait entraîner dans son parti.

Sur ces entrefaites, à la suite d'une intervention maladroite du conseil de Madras dans les démêlés du nabab d'Arkot avec son vassal, le radjah de Tandjaore, lord Pigot, avait été nommé pour la seconde fois gouverneur de la présidence. Les dissentiments qui s'élevèrent bientôt entre le conseil de Madras et le gouverneur rendirent toute administration impossible, et contribuèrent à grossir l'orage qui menaçait les établissements anglais du Karnatic. Après avoir suspendu deux membres du conseil et mis aux arrêts le commandant militaire, sir Robert Flechter, lord Pigot venait d'être arrêté lui-même et emprisonné à son tour par ordre du conseil, lorsque l'impéritie de

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

son successeur et l'inhabileté de sa conduite envers Nizzam-Aly et le roi de Mysore vinrent cimenter plus que jamais la coalition générale qui se préparait contre les Anglais (1).

En juillet 1778, le conseil de Madras voulut tenter une négociation directe avec Bassalet-Singh, afin d'entrer en possession du circar de Gantour, que son frère Nizzam-Aly lui avait laissé en apanage. Ce dernier se montra naturellement opposé à une transaction qui devait amoindrir ses États; la négociation l'offensait pour la forme autant que pour le fond, son frère n'étant en réalité que son vassal et nullement souverain indépendant de la province convoitée par les Anglais. Méprisant les sages avis d'Hastings, sir Thomas Rumbold, le successeur de lord Pigot, répondit aux remontrances du soubah en donnant l'ordre d'envahir le circar de Gantour. Il n'en fallait pas davantage pour combler la mesure, et ce nouveau grief détermina Nizzam-Aly à rompre immédiatement et ouvertement avec les Anglais.

Le conseil de Madras ne s'était montré ni plus conciliant ni plus adroit dans ses relations avec Haïder-Aly. Depuis la déception qu'il avait éprouvée en 1772, le sultan de Mysore avait cherché à se lier plus intimement avec la France; mais l'incurie et la faiblesse de la cour de Versailles avaient fait échouer toutes ses combinaisons. Quelques années s'écoulèrent

(1) Lord Pigot mourut dans sa prison avant l'arrivée du nouveau gouverneur, envoyé de Londres.

Digitized by Google

dans un calme apparent, et peut-être un nouveau rapprochement eût pu s'effectuer encore entre Haïder-Aly et les Anglais si la sotte présomption de sir Thomas Rumbold ne l'avait porté à rejeter avec hauteur l'intervention d'Hastings, qui approuvait cette alliance. Nous avons vu déjà quelles avaient été les conséquences de la mauvaise politique du gouverneur de Madras dans ses rapports avec le soubah; au moment où une nouvelle guerre allait éclater entre l'Angleterre et la France, une conflagration générale était devenue inévitable dans l'Inde. Nizzam-Aly avait resserré son alliance avec les Mahrattes et se préparait à envahir les cinq circars du nord, pendant que l'armée mysorienne marcherait sur le Karnatic.

Le traité du 6 février 1778, conclu entre la France et les États-Unis d'Amérique, fut le signal des hostilités. Dans le Coromandel, Mazulipatam et Karikal étaient enlevés le même jour, et, le 17 octobre, après deux mois de tranchée ouverte, après avoir tué 5,000 hommes aux assiégeants, Bellecombe, le successeur du marquis de Lauriston, sortait de Pondichéry avec tous les honneurs de la guerre et en conservant ses drapeaux. Mahé, sur la côte de Malabar, était le seul établissement qui restât aux Français; Haïder-Aly résolut de le protéger et fit prévenir les Anglais que toute entreprise contre ce poste, situé dans ses États, équivaudrait à une déclaration de guerre. Les Anglais, n'ayant point tenu compte de cette défense et ayant emporté Mahé le 29 mars 1779, le roi de Mysore se précipita sans plus tarder

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

sur le Karnatic et mit le siége devant Arkot. Tippo-Saïb, son fils, envahissait au même moment les cinq circars, où il donnait la main au soubah.

Sir Hector Munroe, commandant des troupes de Madras, surpris à l'improviste, avait réussi à éviter toute action générale en attendant les renforts que le colonel Baillie devait lui amener du nord, lorsque Haïder-Aly, se portant au-devant de ce dernier, résolut de frapper un coup décisif. Le 10 septembre 1780, les Anglais, surpris, furent taillés en pièces; le colonel Baillie fut pris avec 2,000 Européens; 5,000 cipayes et 1,000 Européens restèrent sur le champ de bataille. Pas un homme n'aurait échappé au désastre de l'armée anglaise sans l'intervention du capitaine Lally, qui servait avec quelques Français dans l'armée mysorienne et qui menaça Haïder de l'abandonner s'il n'arrêtait l'effusion d'un sang inutile. Ce désastre est le plus grand que les Anglais aient jamais essuyé dans l'Inde; on ne peut guère lui comparer que les pertes cruelles causées par l'insurrection qui poursuit actuellement son cours dans le Bengale.

Les affaires de l'Angleterre semblaient prendre une tournure de plus en plus défavorable, lorsque le génie d'Hastings vint les sauver.

Il s'agissait avant tout de rompre l'alliance redoutable que formaient le soubah du Deccan, le radjah de Berar et le roi de Mysore. L'invasion menaçante de Haïder-Aly dicta au conseil suprême la conduite qu'il devait tenir. Destituant sans hésiter le gouver-

Digitized by Google

neur de Madras, Hastings fit rendre immédiatement à Nizzam-Aly le circar de Gantour et désarma le radjah de Berar par la promesse de son appui au cas où il viendrait à faire valoir ses prétentions au trône de l'empire mahratte. Rassuré par la défection de ces deux alliés du roi de Mysore, Hastings se hâta de diriger contre Haïder-Aly et les Mahrattes toutes les forces de la compagnie.

Réduit à ses propres forces, Haïder-Aly ne pouvait plus espérer la victoire. Battu dans trois combats importants par sir Eyre Coote, il avait perdu, dès le mois de juin 1781, toutes les places qu'il avait conquises dans le Karnatic. A la même époque, lord Macartney, nommé à la place de sir Thomas Rumbold, s'emparait de Negapatam et de Trinkomali, derniers postes restés aux Hollandais, alors alliés de la France, et le malheureux nabab d'Arkot, dans l'impossibilité de s'acquitter envers la Compagnie, en était réduit à faire l'abandon de sa principauté au prix d'une rente annuelle. Enfin les succès du général Goddart et du colonel Carnac dans le nord n'étaient pas moins décisifs.

La France avait perdu à tout jamais l'occasion d'asseoir sa puissance dans l'Inde sur un pied respectable : elle n'avait pas su profiter des succès d'Haïder-Aly ; elle avait laissé se dissoudre la confédération menaçante dont elle eût dû diriger les coups. Les événements qui suivirent jusqu'au traité de Versailles ne pouvaient plus avoir qu'une importance secondaire. Vainement le bailli de Suffren soutenait sur

Digitized by Google

mer l'honneur du pavillon français : ni sa victoire du 18 février en vue de Madras, ni celle de Trinkomali le 12 avril, ni la campagne heureuse de Tippo-Saïb contre le général Matthews, ne pouvaient rétablir une prépondérance à jamais perdue. La conduite de la France dans la dernière guerre devait être considérée comme une abdication formelle de toute influence en Asie. Le traité de Paris, signé le 20 janvier 1783, en lui rendant ses établissements, la replaçait dans la position d'infériorité où elle était avant la guerre, et la mort d'Haïder-Aly, dont le fils allait conclure le traité de Bangalore, avait délivré l'Angleterre du seul ennemi qu'elle eût encore à redouter dans l'Inde.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Sommaire : *Histoire de la présidence de Bombay jusqu'au commencement du* XIX*e siècle :* La présidence de Bombay ne joue qu'un rôle purement commercial jusqu'en 1768. — La confédération des princes mahrattes. — Sevadji. — Révolution de caste sous Sahodji. — Établissement des peischawa de Poonah. — Divisions de l'empire mahratte. — Mahadji-Scindiah. — Toukbadji. — Holkar. — Le radjah de Berar. — Les Guikowar de Guzerate. — Les Mahrattes veulent substituer une dynastie hindoue à la dynastie musulmane de Dehli. — Bataille de Paniput (1762). — Le conseil de Bombay s'empare de Barotch et des îles de Salsette et de Karandja. — Traité de Surate (1775). — Le colonel Upton envoyé à Poonah par Warren-Hastings. — Traité de Perralnda. — Guerre contre les Mahrattes. — Désastre de Worgaüm. — Le colonel Goddart s'empare d'Ahmedabad, et le capitaine Popham de Gouâlior. — Alliance des Mahrattes avec Haïder-Aly.

Nous n'avons eu à nous occuper jusqu'ici que d'une façon très indirecte de la présidence de Bombay. C'est en 1768 seulement, vers la fin de la campagne contre Haïder-Aly, que nous voyons pour la première fois le conseil de Bombay intervenir dans les affaires militaires de l'Inde. Depuis la cession de l'île de Bombay à la Compagnie par Charles II, l'établissement était resté purement commercial. La guerre contre les Mahrattes allait l'appeler à un rôle plus en rapport avec celui dévolu, depuis un demi-siècle, aux présidences de Calcutta et de Madras.

Nous avons exposé sommairement, au commencement de ce livre, la fondation et l'organisation de l'empire mahratte sous les empereurs Aureng-Zeb et

Digitized by Google

Schâh-Djihan. Sevadji, le premier chef de la confédération militaire, qui tint si longtemps en échec la puissance anglaise dans les Indes, — Sevadji, excité à la fois par la haine religieuse et l'ambition, avait conçu le projet de former un empire hindou dans le Deccan, en face de l'empire mogol ; il comptait précipiter ensuite l'une des deux races sur l'autre, et refouler à jamais les Mahométans dans la haute Asie. Sevadji mourut avant de pouvoir réaliser ses vastes plans. Sambadji et Sahodji, qui lui succédèrent, n'avaient aucune des qualités nécessaires pour leur accomplissement.

Une révolution de caste qui eut lieu sous le fils de Sahodji amena un changement radical dans la constitution de l'empire mahratte. Les brahmes s'emparèrent du pouvoir, qui avait appartenu jusque-là aux radjepoots. Le roi, relégué dans le fort de Sattarah, dut accepter la tutelle d'un visir ou peischawa, dont la dignité héréditaire ne peut mieux se comparer qu'à celle des maires du palais, sous les Mérovingiens. Le seul privilége du souverain prisonnier était de revêtir les peischawas du caftan, attribut de leur dignité, et cet usage s'est conservé tant qu'a duré la confédération. Les Anglais en vinrent bientôt à ne tenir aucun compte, dans leurs transactions avec les Mahrattes, du roi, qui n'existait que de nom ; le peischawa de Poonah fut d'autant mieux pour eux le véritable souverain que la condition d'hérédité se joignait en sa faveur à la puissance de fait que lui donnait sa dignité (1).

(1) Le fameux Nana-Saïb, qui tient une si grande place dans les

Digitized by Google

Sous l'administration du premier peischawa, des troubles continuels agitent l'empire mahratte; un grand nombre de princes confédérés deviennent indépendants, et il serait presque impossible de donner une liste claire et complète de tous les petits États qui se forment à cette époque. Nous citerons seulement les quatre principaux, par lesquels furent successivement absorbés tous les autres; ce sont les seuls qui aient joué un rôle véritablement important.

Tandis que Badji-Rao s'établit à Poonah et domine les provinces occidentales, les Bouncelao occupent le Berar, et le chef de cette famille se déclare radjah indépendant. Les Guikowar règnent à Guzerate; enfin Mahadji Scindiah et Toukadji-Holkar, dont les successeurs (1) luttèrent si longtemps contre les Anglais, se taillent chacun un royaume dans les provinces situées entre le Bengale et le Guzerate.

événements contemporains, est le fils adoptif de Badje-Rao, le dernier peischawa; sa haine furieuse et sanguinaire contre les Anglais vient du rejet des réclamations qu'il a adressées à la Compagnie, afin d'être mis en possession du titre et des pensions dont jouissait son père adoptif aux termes des traités. La loi d'adoption, en ce qui regarde Nana-Saïb et les héritiers de plusieurs radjahs; la loi d'annexion, en ce qui touche au royaume d'Oude et à d'autres États annexés par lord Dalhousie, ont eu une grande part dans les causes de la révolte actuelle.

(1) Afin d'établir un peu d'ordre au milieu de la confusion des noms barbares qui se pressent dans ce résumé historique, il est bon de noter ici que les dénominations de Nizzam, Scindiah, Holkar, etc. (encore en usage aujourd'hui), ont servi à désigner les princes qui ont succédé au soubah du Deccan, à Mahadji, à Toukhadji, dans le gouvernement des États fondés par ces derniers.

Digitized by Google

Nous ne dirons qu'un mot des guerres civiles qui désolent les États du peischawa jusqu'au moment de l'intervention du conseil de Bombay dans les affaires de cette partie de l'Inde. Le seul événement important, pendant cette période, est la tentative de Baladji-Rao, successeur et frère de Badji-Rao, comme continuateur des projets de Sevadji, le fondateur de l'empire mahratte. A la tête de 200,000 confédérés hindous, Baladji-Rao cherche à renverser la domination mahométane des empereurs mogols; mais il perd en 1762, contre Abdallah et Suja-Doula, dont nous parlerons plus loin en faisant l'histoire de la présidence du Bengale, la fameuse bataille de Paniput, où, pour la troisième fois, se trouve décidé le sort de l'Inde.

Profitant des querelles de Madu-Rao, de Naraïn-Rao, de Ragoba, qui se disputent la dignité de peischawa, le conseil de Bombay fortifie les établissements de l'ouest, et, sous prétexte de réclamations relatives à des droits injustement perçus par le nabab de Surate, un corps anglais s'empare de Barotch en 1772. Le 8 décembre 1774, une autre division, partie également de Bombay, s'empare de l'île de Salsette malgré les réclamations des Portugais, auxquels le peischawa l'avait enlevée. Les troupes de Bombay donnent ensuite l'assaut au fort de Tanna, et se rendent maîtresses de la petite île de Karandja au commencement de 1775. La même année, enfin, le conseil de Bombay conclut un traité avec Ragoba, peischawa chassé par les ministres de Poonah, mais

Digitized by Google

les opérations militaires destinées à le remettre en possession de ses États sont ajournées par suite des ordres venus de Calcutta.

Warren-Hastings avait remplacé Clive à la tête du conseil suprême de Calcutta, et pris les rênes du gouvernement depuis le mois de février 1772. — Effrayé de la gravité des événements que pouvait déterminer l'humeur belliqueuse du conseil de Bombay, le nouveau gouverneur, tout en se décidant à conserver les avantages acquis par la dernière campagne, crut devoir défendre les hostilités compromettantes dans lesquelles le traité de Surate allait engager les Anglais. Ce traité fut en conséquence déclaré nul, et le colonel Upton envoyé à Poonah pour en conclure un nouveau. Ce diplomate devait en même temps s'assurer, au moyen des études faites sur les lieux par les officiers spéciaux qui l'accompagnaient, de la possibilité ou des difficultés du concours des forces du Bengale aux entreprises commencées par le conseil de Bombay.

Ces officiers s'étant prononcés pour l'affirmative, Hastings ne tarda pas à rompre le traité de Perraïnda, qui avait terminé la mission officielle du colonel Upton, et rassemblant un corps d'armée sous les ordres des colonels Leslie et Goddart, il invita le conseil de Bombay à poursuivre ses premiers projets d'envahissement.

L'imminence du danger devait mettre fin, pour un temps, aux divisions qui affaiblissaient les Mahrattes. L'accession de Scindiah et d'Holkar à la ligue géné-

Digitized by Google

rale eut pour résultat un grave échec subi par les troupes de Bombay dans les environs de Worgaüm. Battu par Scindiah et Nana-Furnavèse, l'un des chefs de Poonah, le comité qui dirigeait les opérations fut forcé d'accepter un traité onéreux qui enlevait à la Compagnie toutes ses conquêtes de la campagne précédente. Le colonel Goddart gagna Surate à marches forcées avec les troupes du Bengale, qui n'avaient pu se réunir à celles de Bombay, et se tint sur la défensive en attendant des secours. Ces renforts étant enfin arrivés, le colonel marcha contre Scindiah et Holkar, en même temps que le gouverneur cassait la convention de Worgaüm.

Au mois d'août 1780, les affaires de la Compagnie, un instant compromises dans l'ouest, semblaient devoir se rétablir, grâce aux divisions qui s'étaient élevées de nouveau entre les confédérés mahrattes. Le colonel Goddart avait battu Scindiah et enlevé Ahmedabad, capitale du Guzerate ; sur les frontières du Bengale, le capitaine Popham avait remporté quelques avantages et pris la forteresse de Gouâlior, lorsqu'un événement de la plus haute gravité vint donner une autre direction aux efforts et aux inquiétudes de Warren-Hastings. Haïder-Aly venait d'envahir le Karnatic à la tête de 100,000 hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : *Histoire de la présidence du Bengale jusqu'au commencement du* XIXe *siècle* : Première lutte des Anglais avec le soubah du Bengale. — Allaverdy-Khan et Souraja-Doula. — Prise de Calcutta par les Indiens (20 juin 1756). — *The Black-Hole at Calcutta.* — Clive nommé gouverneur de Calcutta. — Prise de Chandernagor par les Anglais (1757). — Bataille de Plassey (23 juin 1757). — Déchéance de Souraja-Doula et avénement de Mir-Jaffier. — Décadence de l'empire mogol : Achmed-Schâh, Allûm-Ghuir, Schâh-Zadda. — Clive est rappelé en Angleterre (1760) ; Holwell et Van-Sittart ses successeurs dans la présidence de Calcutta. — Massacre des Anglais à Patna ; déposition de Mir-Jaffier ; son remplacement par Mir-Cossim. — Restauration de Mir-Jaffier. — Mir-Cossim se réfugie auprès du roi d'Oude. — Un mot sur la fondation du royaume d'Oude. — Souja-Doula, vainqueur à Paniput, sauve l'empire mogol. — Bataille de Bouxar (1764). — Schâh-Allum cède aux Anglais le district de Benarès. — Le fils de Mir-Jaffier leur abandonne les provinces de Midnapour, Burdwân et Tchittagong. — Firmans du 12 août 1765 qui rendent les Anglais maîtres absolus du Bengale. — Premier traité des rois d'Oude avec la Compagnie anglaise (1765). — Réflexions sur l'administration de lord Clive. — Il est remplacé par Verelts (1767) et Cartier (1770). — Mauvaise administration de ces deux gouverneurs. — Crise financière et réforme de lord North. — Warren-Hastings nommé gouverneur de Calcutta ; son génie, ses défauts, ses services. — Il sauve les colonies anglaises, et continue les projets de Clive. — Amoindrissement du royaume d'Oude. — Lord Cornwallis. — Coup d'œil général sur l'empire anglo-indien à la fin du XVIIIe siècle.

Nous avons vu, lorsque nous avons décrit à grands traits la naissance et les progrès de la Compagnie

Digitized by Google

anglaise, l'état florissant de ses établissements dans le Bengale. Le comptoir de Calcutta n'avait pas dix ans d'existence que son commerce s'élevait à dix mille tonneaux. Cette prospérité dura peu.

Allaverdy-Khan, soubah du Behar et du Bengale, meurt en 1756, laissant le pouvoir à son neveu Souraja-Doula. Docile aux conseils de son oncle, qui, dès l'année 1744, avait interdit aux Français et aux Anglais tout acte d'hostilité dans l'étendue de son gouvernement, le nouveau soubah s'oppose à la construction des fortifications que le gouverneur de Calcutta voulait élever, dans la prévision d'une guerre avec la France. Irrité du mépris avec lequel ses ordres sont reçus, Suraja-Doula marche bientôt contre Calcutta, et emporte cette ville le 20 juin 1756. La ville fut saccagée, les magasins pillés, et les Anglais se réfugièrent à grand'peine sur leurs vaisseaux et à Chandernagor. Cent quarante-six prisonniers furent renfermés par Suraja dans un cachot si étroit que le lendemain vingt-trois seulement étaient en vie. Cet événement est encore aujourd'hui tristement célèbre en Angleterre, et on le désigne, d'après le lieu où il fut accompli, sous le nom de : *The Black-Hole at Calcutta* (le trou noir de Calcutta).

A la nouvelle de ce désastre, le vainqueur d'Arkot, Clive, est envoyé dans le Bengale par le conseil de Madras, avec toutes les forces disponibles. Appuyé par l'amiral Watson, le colonel rentre en possession de Calcutta le 1er janvier 1757. On venait d'apprendre en Asie le renouvellement des hostilités entre la

Digitized by Google

France et l'Angleterre, l'occasion était belle pour le gouverneur de Chandernagor; en s'unissant au soubah du Bengale, il pouvait assurer la victoire à ce dernier, il préféra conclure avec Clive un traité de neutralité. Tranquille du côté des Français, Clive, à la tête de 2,000 Européens et de 4,000 cipayes, vint attaquer les 60,000 hommes de Souraja, et le défit complétement le 5 février; le 9, aux termes d'un traité conclu entre la Compagnie anglaise et le soubah, tous les avantages concédés en 1740 étaient confirmés aux Anglais, notamment la cession de trente-sept villages situés au sud de Calcutta.

Dès le milieu du mois de mars, Clive, au mépris du traité de neutralité conclu avec le gouverneur de Chandernagor, et malgré l'opposition du soubah, vint mettre le siége devant le comptoir français. Le 23, exposée au feu des vaisseaux anglais, qui, pour la première fois, étaient parvenus à remonter jusque dans les eaux du fort, la place capitula. Cette attaque déloyale n'était malheureusement pas la seule du même genre dont Clive dût se rendre coupable.

Instruit, par l'exemple de Dupleix, que le plus sûr moyen de dominer les Indiens était de leur imposer des soubahs dévoués aux intérêts européens, Clive résolut de renverser Allaverdy-Khan, et de lui substituer Mir-Jaffier, son beau-frère. Celui-ci, par un traité secret, s'engageait à abandonner aux Anglais toutes les possessions françaises dans le Bengale, et leur cédait de plus tout le territoire compris entre Calcutta et Calpi. Nous ne parlons pas des nombreux

Digitized by Google

millions qui devaient être payés à la Compagnie, aux habitants de Calcutta (comme indemnité des pertes éprouvées au mois de juin 1756), et enfin aux principaux fonctionnaires de la Compagnie : Clive inaugurait le système d'exactions et de rapines, qui, aux yeux mêmes de ses compatriotes, a si tristement obscurci sa gloire.

Le 23 juin 1757, fut livrée la fameuse bataille de Plassey, destinée à mettre Mir-Jaffier en possession de sa soubahbie, et non à venger, comme on l'a dit, le désastre du *Black-Hole*, déjà expié le 5 février par le malheureux Souraja-Doula. A la tête de 3,000 hommes, Clive défit les 50,000 cipayes du soubah, dont la cavalerie, commandée par Mir-Jaffier, déserta dès le commencement de l'action. Le 28 juin, les Anglais entraient à Mourchidabad, et le 2 juillet Souraja était massacré dans le palais même habité par Clive.

La bataille de Plassey est le véritable point de départ de la puissance anglaise dans le Bengale : aussi, lorsque plus tard Clive fut élevé à la pairie, c'est le nom de cette mémorable victoire que la reconnaissance nationale accola à son titre de comte.

Le successeur de Souraja, Mir-Jaffier, ne tarda pas à sentir tout le poids des chaînes dont il s'était chargé en acceptant les services intéressés des Anglais. Ruiné par les engagements onéreux qu'il avait contractés, il dut employer jusqu'aux pierreries de son trésor pour acquitter les 83 millions dont il s'était reconnu débiteur envers les Anglais. Ses tentatives pour secouer le joug, soit en se rapprochant des Fran-

Digitized by Google

çais, soit en appelant les Hollandais de Batavia, furent déjouées par Clive. Un événement inattendu devait d'ailleurs le mettre complétement à la discrétion du gouverneur de Calcutta.

On a vu que depuis l'avénement d'Achmed-Schâh, en 1747, la plupart des provinces de l'empire n'avaient conservé qu'une obéissance nominale. Schâh-el-Dien, petit-fils de Nidzam-el-Moulouk, après s'être fait nommer visir, informé que l'empereur méditait sa ruine, le déposa, et lui fit crever les yeux. Un petit-fils d'Aureng-Zeb, proclamé en 1753 sous le nom d'Allum-Ghûir, ne put, malgré l'assistance du schâh de Perse Abdallah, résister à Schâh-el-Dien, et fut à son tour réduit à une dure captivité, ainsi que toute sa famille.

Le fils aîné d'Allum-Ghûir, Schâh Zadda, parvint cependant à s'échapper. Muni d'un firman de son père, le prince fugitif, après avoir recruté des partisans dans le royaume d'Oude et dans la province d'Allahabad, résolut d'arracher le Bengale à Mir-Jaffier, et de faire de cette conquête la base de ses opérations contre l'usurpateur du trône de son père. Schâh-Zadda et ses adhérents allaient emporter Patna lorsque Clive parut avec les Anglais, et dispersa l'armée de siége. C'est pour reconnaître ce nouveau service que Mir-Jaffier érigea en jaghuir ou fief, en faveur du gouverneur anglais, le cens de 750,000 fr. qu'il s'était conservé, d'après les traités, sur les districts cédés à la Compagnie au sud de Calcutta. L'acceptation ou plutôt l'extorsion de ce don royal

fut plus d'une fois reprochée à Clive à son retour en Angleterre, ce n'était pourtant qu'une bien minime partie des fabuleuses richesses qu'il rapporta des Indes.

Clive retourna en Europe au mois de février 1760. Holwell, l'un des Anglais échappés au *Black-Hole*, et Van-Sittart furent ses successeurs. L'événement le plus important de leur administration fut la déposition de Mir-Jaffier, et son remplacement par Mir-Cossim. Le premier était totalement ruiné, le second promettait, au contraire, de nouveaux millions ; cette raison était suffisante pour la Compagnie, la protection des Anglais était acquise au plus offrant.

Vers la même époque, Allum-Ghûir fut assassiné dans sa prison, et son fils fugitif, Schâh-Zadda, proclamé par quelques serviteurs sous le nom de Schâh-Allum II. Désireux de s'attacher d'aussi redoutables auxiliaires que les Anglais, le nouvel empereur leur fit offrir, en quelque sorte, la souveraineté de toutes les provinces du Bengale s'ils voulaient le conduire à Dehli. Bien que cette proposition n'ait pas été acceptée en 1761, époque de l'avénement de Schâh-Allum II, les Anglais en prirent bonne note, et elle devint plus tard l'origine de l'asservissement définitif des empereurs mogols.

Les années 1761, 1762 et 1763 se passèrent en discussions stériles entre le gouverneur Van-Sittart et le conseil de Calcutta. Plusieurs membres avaient désapprouvé la déposition de Mir-Jaffier, et protesté contre la nomination de son successeur. Impuissant

Digitized by Google

à rétablir l'ordre dans sa soubahbie, aussi bien qu'à acquitter ses engagements pécuniaires envers les Anglais, Mir-Cossim en fut réduit à une révolte ouverte. Attaqué par Ellis, qui s'était emparé de Patna, le soubah reprit cette ville, et fit massacrer tous les Anglais qui s'y trouvaient renfermés. Cette nouvelle fut le signal de sa déchéance; le 7 juillet 1763, le conseil de Calcutta proclama de nouveau Mir-Jaffier légitime soubah du Bengale! Après avoir renversé l'œuvre de Clive, violé deux fois les traités, et versé des torrents de sang, la Compagnie n'avait plus d'autre ressource que d'en revenir à la combinaison primitive de ce grand homme.

Par la restauration de Mir-Jaffier, se trouva consommée la troisième révolution du Bengale. Immédiatement après la conclusion du traité qui prononçait la déchéance de Mir-Cossim, les Anglais marchèrent contre lui avec l'ancien soubah. Le 19 juillet, les majors Adams et Carnac battirent un des généraux de Mir-Cossim, et le 24 ils emportèrent d'assaut Mourchidabad. Le 2 août, enfin, Cossim fut défait complétement lui-même à Geriah, et forcé de se réfugier dans le fort de Monghir. Le 11 octobre 1763, Monghir capitula, et le 6 novembre les Anglais emportèrent Patna d'assaut.

Mir-Cossim, reconnaissant l'impossibilité de soutenir la lutte plus longtemps, se réfugia auprès du soubah d'Oude Souja-Doula, dont le royaume et le descendant tiennent une si grande place aujourd'hui dans les événements contemporains.

Digitized by Google

La soubahbie (ou le royaume) d'Oude avait été fondée, en 1711, par Saadet-Khan, à l'époque du premier démembrement de l'empire mogol, sous Schâh-Allum Ier. Les successeurs de Saadet avaient maintenu leur indépendance, et à l'époque où leurs possessions commencèrent à attirer l'attention de la Compagnie, Souja-Doula, le soubah régnant, jouissait d'une grande influence personnelle dans le haut Hindoustan ; il y était considéré, à juste titre, comme le boulevard de l'islamisme. L'année précédente, en effet, en 1762, les Mahrattes s'étant crus assez forts pour mettre à exécution les projets de Sevadji, la confédération avait réuni 200,000 hommes pour détruire le gouvernement mahométan de Dehli et rétablir celui des princes hindous. Ainsi que nous l'avons indiqué sommairement, lorsque nous avons résumé les événements accomplis dans la présidence de Bombay, les Mahrattes avaient été défaits à Paniput, cette arène sanglante où tant de fois déjà avaient été disputées les destinées de l'Hindoustan. Souja-Doula, traînant à sa suite les Rohillas et d'autres puissantes tribus, commandait les 150,000 mahométans qui sauvèrent Delhi. Cette victoire l'avait rendu maître de l'empire, et c'est auprès de lui que le souverain légitime, Schâh-Allum II, chassé par l'usurpateur Schâh-el-Dien, s'était réfugié.

Souja-Doula consentit à donner son appui à Mir-Cossim, comme il l'avait accordé à Schâh-Allum ; mais, après avoir essuyé une première défaite le 3 mai 1764, il fut vaincu de nouveau, dans une lutte décis-

Digitized by Google

pérée, le 13 octobre de la même année, par sir Hector Munroe, à la bataille de Bouxar, et fut obligé d'entrer en négociations avec les Anglais.

Vers cette époque, Schâh-Allum, croyant tout espoir perdu par la défaite de Souja-Doula, s'était livré volontairement aux Anglais, et avait conclu, au mois de décembre 1764, un traité par lequel il leur cédait la province de Benarès. Mir-Jaffier étant mort en février 1765, son successeur, craignant d'être dépossédé, s'était empressé d'accepter, de son côté, une nouvelle convention, par laquelle il reproduisait, en les aggravant encore, les stipulations du traité de 1763 relatives aux provinces de Midnapour, Tchittagong et Burdwân, lesquelles devenaient, par ce fait, propriété définitive de la Compagnie.

Le 20 mai 1765, les Mahrattes, que Souja-Doula avait appelés à son secours, ayant été complétement défaits près de Calpy, le soubah d'Oude vint se livrer au colonel Carnac, décidé à s'en remettre à la clémence de ses redoutables adversaires.

Sur ces entrefaites, un grand changement s'était accompli dans l'administration du Bengale. Clive, rentré en Angleterre depuis 1760, et récemment nommé pair d'Irlande, fut supplié par les directeurs de reprendre le commandement de la présidence de Calcutta. Les fautes de ses successeurs, les révolutions continuelles qui agitaient la colonie avaient fait comprendre la nécessité d'une main aussi habile que ferme pour rétablir l'ordre dans ce malheureux pays.

Dès son arrivée à Calcutta, le 3 mai 1765, Clive

Digitized by Google

put se convaincre que rien ne s'opposait désormais à l'accomplissement des projets qu'il avait conçus en 1757, relativement à la souveraineté réelle et complète de la Compagnie dans le Bengale.

Le 12 août, moyennant l'engagement d'un tribut ou pension annuelle de 7,800,000 francs, Schâh-Allum accorda aux Anglais la *duannie*, c'est-à-dire l'administration des revenus des soubahbies réunies de Bengale, Behar et Orissa. Un autre firman du même jour régularisait la concession à la Compagnie de la propriété absolue de Midnapour, Tchittagong et Burdwân.

Telle est la base de la puissance des Anglais dans le Bengale, tels sont les titres sur lesquels reposent leurs droits à la possession territoriale de cette province.

Pour jouir des bénéfices du firman du 12 août, il était nécessaire de rétablir la paix dans les vastes territoires acquis à la Compagnie. Clive résolut de faire du royaume d'Oude, en rendant à Souja-Doula ses États, une barrière infranchissable entre le Bengale et les tribus belliqueuses du haut Hindoustan. Les Gorkhas, les Porbottis, les Nepaulèses, aujourd'hui les alliés les plus fidèles des Anglais, et qui habitent les montagnes situées au nord du royaume d'Oude, vivaient, au milieu du XVIIIe siècle, dans des habitudes de désordres et de brigandages qui en faisaient un sujet d'inquiétudes perpétuelles pour les provinces environnantes. Le 16 août 1765 fut conclu le premier des seize traités qui ont réglé successive-

Digitized by Google

ment jusqu'en 1837, date du dernier, la situation politique du royaume d'Oude vis-à-vis de la Compagnie.

Par le traité de 1765, il était stipulé que, jusqu'au moment où Schâh-Allum remonterait sur le trône de Dehli, il resterait en possession des provinces d'Allahabad et de Karâ comme d'un apanage nécessaire au soutien de sa dignité; en outre, les Anglais devaient rester maîtres de la province de Benarès, dont les revenus leur avaient été cédés par un firman de l'empereur en 1764. Telles étaient, avec certaines conventions relatives au commerce et aux douanes, les conditions auxquelles les Anglais consentaient à rendre à Souja-Doula toutes les places dont ils s'étaient emparés.

Par ces négociations, qui jouent un rôle si important dans l'histoire de l'Inde, Clive avait mis la dernière main au plan habile et vaste qu'il avait formé. On ne saurait admirer assez la conduite politique de ce grand homme, et l'art avec lequel il sut faire concourir ces divers traités au même résultat, soit en augmentant la puissance de la Compagnie, soit en lui procurant des alliances importantes.

Maître, par les firmans de l'empereur, de titres respectables aux yeux des Bengalis, Clive, en conservant toutes les formes extérieures de l'ancien gouvernement, évitait de heurter violemment les habitudes des populations, et mettait la responsabilité anglaise à couvert dans toutes les tracasseries qu'il voudrait par la suite, au nom d'un prince indien, susciter aux autres nations européennes.

Digitized by Google

La correspondance du comte de Plassey avec les directeurs, en même temps qu'elle explique les motifs de sa conduite, justifie, jusqu'à un certain point, ce système d'annexion qui a soulevé tant de critiques, et rencontré des adversaires même en Angleterre, malgré les avantages immenses que la Compagnie en a retirés. Dès l'année 1765, l'adoption de ce système était devenue une nécessité. « Nous n'avions » d'autre alternative, écrivait Clive le 31 janvier 1766, » que d'avancer, comme nous l'avons fait, en nous » emparant de la totalité du pouvoir, ou de retomber » dans notre condition primitive de simples mar» chands, de licencier nos troupes, et nous en remettre » à la clémence des princes, qui ne nous auraient pas » facilement pardonné la supériorité que nous avions » si longtemps affectée. Cette dernière mesure était » en elle-même impraticable. Nous devons avouer, » bien à regret, que l'inconduite des individus a rendu » le nom anglais tellement odieux que nous ne se» riens plus en sûreté si nos mains n'étaient armées » pour la défense de notre vie et de nos propriétés. »

Il n'entre pas dans notre cadre de retracer ici les résistances que le comte de Plassey rencontra lorsqu'il voulut s'attaquer aux graves abus introduits par les employés de la Compagnie; mentionnons seulement, pour en donner une idée, que ces résistances allèrent jusqu'à une rébellion armée, que Clive ne parvint à étouffer que par un prodige de fermeté. En ce qui touche aux développements de la puissance anglaise dans la présidence de Calcutta, il nous suf-

Digitized by Google

fira de dire qu'à partir de 1765 la Compagnie régna en maîtresse absolue dans le Bengale, et en véritable propriétaire du sol. Les événements qui s'accomplirent pendant les vingt-cinq dernières années du XVIIIe siècle n'ajoutèrent, en quelque sorte, que la consécration que donne la possession prolongée au magnifique empire que Clive avait fondé. Nous allons les résumer en quelques lignes.

Lord Clive quitta pour la seconde fois les Indes en 1767, et fut remplacé par Verelts, auquel Cartier succéda en 1770. Sous ces deux administrateurs, les abus que le comte de Plassey avait combattus reparurent plus enracinés que jamais. Le désordre ne fit que croître, et il en résulta bientôt une crise financière assez forte pour menacer l'existence même de la Compagnie. L'exposé de cette situation, qui motiva la réforme de lord North, trouvera sa place dans le chapitre consacré à l'histoire des modifications subiés par la constitution administrative et politique de l'honorable Compagnie. Constatons seulement, dès à présent, qu'au moment où Warren-Hastings vint prendre les rênes du gouvernement, les finances étaient tombées dans un état déplorable, et que l'impéritie de ses prédécesseurs avait ébranlé jusque dans ses fondements le magnifique édifice élevé par le comte de Plassey.

L'Angleterre doit à Warren-Hastings la conservation de ses possessions asiatiques. L'esprit d'organisation était le trait le plus saillant du mérite politique de cet homme d'État; peu scrupuleux dans le choix

Digitized by Google

des moyens, indulgent pour les abus dont il pouvait tirer quelque avantage, Hastings poursuivit sans pitié ni relâche ceux qui lui paraissaient menaçants pour les intérêts de la Compagnie. Dans l'état actuel du Bengale, sa nomination à la présidence de Calcutta était le choix le plus heureux qu'il fût possible de faire.

Sous l'administration d'Hastings, en 1771, Schâh-Allum, désespérant du secours des Anglais pour son rétablissement sur le trône de Dehli, se décida à recourir aux Mahrattes, qui, en moins de deux mois, l'eurent ramené dans la capitale de ses ancêtres. Cette satisfaction puérile lui coûta d'abord la pension de 7 millions, que la Compagnie s'était engagée à lui payer par les traités de 1765; de plus, Schâh-Allum, pour reconnaître l'assistance des Mahrattes, leur ayant donné les deux provinces d'Allahabad et de Karâ, qui constituaient son ancien apanage, les Anglais s'en emparèrent aussitôt, prétendant cette concession extorquée, puis ils les cédèrent à Souja-Doula, roi d'Oude, moyennant 15 millions.

Warren-Hastings sentait le besoin de faire entrer dans les coffres de la Compagnie l'argent dont elle avait si grand besoin au milieu de ses embarras financiers; il combattit victorieusement les scrupules du conseil suprême, qui manifestait la crainte de voir Schâh-Allum retirer les firmans de 1765 : « Qu'im-» porte, s'écria le gouverneur, les firmans de l'empe-» reur! Ce ne sont pas eux qui ont fait échouer les » projets qu'a si longtemps nourris le duc de Choi-

Digitized by Google

» seul, ce ne sont pas eux qui hâteront les desseins » des Mahrattes contre nous. *Il faut que l'épée qui » nous a donné le Bengale soit l'instrument de sa con- » servation, et si jamais cet empire nous échappe, le » nouveau propriétaire tiendra ses droits au même » titre.* »

Hastings continuait la politique de Clive, ainsi qu'on en peut juger par cette déclaration; à défaut de l'équité, elle avait le mérite de la franchise, et, il faut le reconnaître, celui d'être parfaitement conforme aux intérêts de la Compagnie. A l'exemple du comte de Plassey, et pour les motifs que nous avons indiqués plus haut, Hastings résolut de fortifier la puissance du roi d'Oude, et les troupes de la Compagnie aidèrent Souja-Doula à réduire les Rohillas qui s'étaient établis à Bareilly, à l'est de Dehli. Les sommes que versa le roi d'Oude pour prix de cet appui, et dont Hastings poursuivit avec rigueur le recouvrement, étaient destinées à sauver la Compagnie de la banqueroute imminente contre laquelle elle luttait en Europe. Plus d'une fois, depuis cette époque, les trésors des souverains d'Oude sont venus au secours des Anglais dans l'Inde. Lord Dalhousie, qui de nos jours a poussé si loin le système d'annexion, déclarait, dans un rapport célèbre adressé au gouvernement anglais le 18 juin 1855, que sans l'argent des rois d'Oude l'Angleterre n'aurait pu soutenir les grandes guerres qu'elle a eues avec Tippoo-Saïb, les Mahrattes, les Nepaulèses et les Affghans.

En présence d'un pareil témoignage, il est permis

Digitized by Google

de se demander, en admettant même la violation du traité de 1857 par la famille régnante, récemment dépossédée, si le prince Wajid-Allie-Schâh, actuellement interné à Calcutta, ne mérite pas, sinon l'intérêt, du moins l'indulgence du gouvernement anglais?

Souja-Doula mourut en 1774, et fut remplacé par son fils Asaf-el-Doula, qui renouvela le 20 mai 1775 le traité conclu dix ans auparavant entre son père et la Compagnie. Cette nouvelle transaction, plutôt financière que politique, renfermait tous les termes d'une alliance offensive et défensive entre les parties contractantes, mais elle marquait en même temps la première étape sur cette voie de concessions et d'amoindrissements successifs par lesquels le royaume d'Oude est passé pour arriver à l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Les dernières années du XVIIIe siècle furent remplies par la première guerre contre Tippoo-Saïb, qui avait remplacé Haïder-Aly sur le trône de Mysore, et par l'administration réparatrice de lord Cornwallis.

Héritier des projets de son père, l'adversaire le plus redoutable que les Anglais aient rencontré dans les Indes, et le seul homme de génie qu'ait produit la nation hindoue depuis un siècle, Tippoo-Saïb avait compris que l'assistance des Français pouvait seule lui permettre de lutter contre les Anglais. En vain s'adressa-t-il au roi Louis XVI en 1787, en vain ses ambassadeurs cherchèrent-ils à faire adopter ses projets au gouverneur de l'île de France; toutes ses négociations furent infructueuses. Après avoir dépensé

Digitized by Google

ses trésors et ses ressources militaires à soutenir les Américains, qui devaient lui garder une si tiède reconnaissance pour leur indépendance conquise, la France, dans les angoisses de sa révolution, ne pouvait plus tourner les yeux vers ces contrées lointaines que ses rois lui avaient laissé arracher. Plus tard, lorsque l'immortel génie qui devait relever et porter si haut son drapeau voulut venir en aide au souverain de Mysore, l'échec de la marine française à Aboukir le mit dans la nécessité de renoncer à ses projets sur l'Inde.

Livré à ses seules forces, Tippoo-Saïb devait succomber; toutefois, les premières opérations de Cornwallis furent loin d'être brillantes, et, sans l'arrivée opportune des secours mahrattes, son armée eût vu se renouveler au cœur du Mysore le désastre du colonel Baillie. Au commencement de l'année 1792, une seconde expédition, mieux organisée et mieux conduite, eut pour résultat d'obliger le sultan à signer, dans sa capitale, un traité qui le dépouillait de la moitié de son empire. Il était réservé aux deux Wellesley de consommer sa ruine.

L'administration du comte de Mornington et les campagnes de son frère sir Arthur Wellesley (lord Wellington) ouvrent une période nouvelle dans l'histoire de l'Inde anglaise. Nous leur consacrerons un chapitre spécial, avec lequel commencera le récit des événements du XIXe siècle. Avant de clore le rapide résumé que nous venons de donner, pour chaque présidence, des faits accomplis pendant le XVIIIe, il n'est

Digitized by Google

pas sans intérêt d'esquisser le tableau d'ensemble que présente l'empire anglo-indien.

Mal servie par son gouvernement, la France, à l'exception de Dupleix, n'a envoyé pour diriger ses affaires asiatiques que des hommes inférieurs à leur haute mission. Aidée par le hasard, l'Angleterre a rencontré à point nommé, pour soutenir sa cause, des hommes d'une haute valeur administrative et guerrière, et dont les vices mêmes devinrent des causes de succès. Clive représente la conquête par l'épée et la force ; Hastings, la conquête et le désarmement par la politique et les traités ; Cornwallis, la conservation et l'amélioration par le progrès. Après le règne de la force et celui de la ruse, lord Cornwallis, habile et intègre administrateur, devait inaugurer le règne de l'ordre. C'est à lui qu'appartient la réorganisation de la richesse anglaise.

Au commencement du XIXe siècle, maîtres du Bengale, du Behar et d'Orissa, cédés par les firmans de 1765, les Anglais possèdent encore les trois provinces de Burdwân, Midnapour et Tchittagong. Le traité de 1775 avec Asaf-el-Doula leur a donné la province de Benarès, et l'assujettissement du royaume d'Oude à un énorme tribut.

Dans le Coromandel, ils sont maîtres, par les traités de 1766 et 1768, des quatre circars de Radjah-Mandri, Mazulipatam, Vizagapatam et Cicacolle. Celui de Gantour leur appartiendra bientôt. Aux termes de la convention de 1781, ils règnent sur le Karnatic, et le Tandjaore est conquis. Le traité de

Digitized by Google

1792 les a mis en possession de la moitié des États de Tippoo-Saïb. On peut donc les considérer comme maîtres absolus des côtes, depuis le Gange jusqu'au cap Comorin, et la presqu'île tout entière subit leur influence.

Sur la côte occidentale, ils dominent à Surate, dans le golfe de Cambay et la presqu'île de Guzerate; mais leurs possessions territoriales se bornent aux îles de Bombay, Salsette, Elephanta et Karandja, au district de Gheriah, et à quelques forts cédés par les Mahrattes.

A la fin du XVIIIe siècle, la puissance anglaise sur la côte occidentale est donc plus restreinte, comme on le voit, que dans les autres parties de l'empire indien. Avant peu, la présidence de Bombay aura la même importance que celles de Madras et de Calcutta. Tippoo-Saïb, Holkar, le nizzam et le radjah de Berar vont supporter à leur tour tout l'effort de la conquête; en moins d'un quart de siècle, leurs dépouilles auront servi à rétablir l'équilibre entre les trois présidences, et à cimenter l'homogénéité de l'empire anglo-indien.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : *Guerre contre Tippoo-Saïb :* Arrivée du comte de Mornington comme gouverneur général des Indes anglaises. — Son frère sir Arthur Wellesley. — Licenciement des troupes françaises du Nizâm. — Invasion du Mysore. — Combat de Sedeaber. — Bataille de Malavelly. — Siége et prise de Seringapatam. — Mort de Tippoo-Saïb. — Sir Arthur Wellesley est nommé gouverneur du Mysore. — Son administration. — Ses opinions au sujet de l'organisation et de la répartition des troupes. — Expédition contre Hoondiah-Waugh et les aventuriers de l'Inde centrale.

Les événements accomplis pendant les dernières années du XVIIIe siècle avaient rendu impossible, dans l'Inde, la continuation de la lutte entre la France et l'Angleterre. Grâce aux fautes de ses gouvernants, la première de ces deux puissances devait renoncer à toute vue politique, et se borner désormais au commerce chétif et précaire dans lequel elle s'est renfermée jusqu'à nos jours. L'Angleterre, au contraire, maîtresse de vastes territoires, affranchie de toute concurrence, commençait déjà à recueillir les avantages d'un système de conquête habilement déguisé sous les noms d'alliance et de protection. Peu d'efforts lui restaient à faire pour abattre ses derniers ennemis, et la fortune, qui lui avait toujours été si favorable, lui réservait à point nommé, pour couronner et consolider l'édifice élevé par Clive, Hastings

Digitized by Google

et Cornwallis, l'alliance intime du génie politique et des talents militaires des deux hommes les plus illustres qui aient marqué dans les Indes.

Un écrivain belge, M. Brialmont, dans son *Histoire de Wellington*, a traité avec un rare talent la période historique qui correspond au passage des deux Wellesley en Asie. Si, dans l'ensemble de cet ouvrage, l'auteur, malgré l'absence de toute préoccupation nationale, ne déguise pas toujours suffisamment des sympathies dont le bénéfice est le plus souvent accordé à nos anciens rivaux, on ne peut méconnaître cependant l'impartialité toute magistrale dont il fait preuve dans ses jugements. Quant à la profondeur de ses vues, quant au caractère presque prophétique de ses appréciations, les événements contemporains, rapprochés des nombreuses citations empruntées à M. Brialmont, établiront, sous ce rapport, de la façon la plus saisissante, le mérite exceptionnel de son œuvre. Le portrait du comte de Mornington, et le rapide exposé des nécessités auxquelles doit obéir la politique anglaise dans les Indes, nous fournissent, dès le début, un spécimen précieux de la manière générale adoptée par l'auteur qui va nous servir de guide dans le récit des premiers événements du XIXe siècle.

« ... Doué d'une activité prodigieuse, d'une éner-
» gie sans pareille, d'une grande force de caractère,
» et d'une promptitude de résolution en rapport avec
» l'étendue de ses connaissances, le comte de Morning-
» ton, suivant M. Brialmont, semblait formé par la

Digitized by Google

» nature pour la direction des affaires orientales. » L'expérience a montré qu'en Europe il n'était pas » supérieur aux autres hommes d'État de son pays; » mais, dans l'Hindoustan, il les a tous éclipsés par » la vigueur, l'élévation et le succès de sa politique. » Il avait plus d'intelligence et plus de probité que » lord Clive, plus de tact et de loyauté que Warren-» Hastings, plus d'énergie et de résolution que Corn-» wallis. Sa présence, pendant plusieurs années, dans » la *chambre de contrôle* (1), sous l'habile direction de » lord Melville, lui avait donné une connaissance si » parfaite des intérêts de la colonie qu'à son entrée » dans la carrière il se trouva tout préparé au rôle » qu'il devait jouer. Ses premiers jugements sur l'état » des possessions anglaises en offrent la preuve. Il vit » immédiatement que le pouvoir de la mère patrie » dans l'Inde était entièrement fondé sur l'opinion » qu'en avaient les indigènes; que 20 ou 30,000 Eu-» ropéens, dispersés au milieu de 100 millions d'Asia-» tiques, ne pouvaient se maintenir qu'en fascinant » les esprits; que ce pouvoir moral devait être sou-» tenu par une grande loyauté et une extrême vigueur,

(1) La chambre de contrôle avait été instituée en 1784 sous le ministère de Pitt, qui venait de remplacer celui de Fox. Au chapitre relatif à l'histoire administrative de la Compagnie des Indes anglaises, nous reviendrons sur le bill d'organisation de la chambre de contrôle, qui a fait époque en Angleterre. C'est par ce bill que l'existence politique dont la Compagnie défend aujourd'hui les derniers restes a reçu ses premières atteintes.

Digitized by Google

» *et que, dès lors, le parti le plus sage serait presque* » *toujours le plus audacieux.* »

Nous résumerons dans leur ensemble, et sans distinction de théâtre désormais, les événements et les guerres de l'Inde pendant le XIXe siècle. A partir de 1773, la nomination d'un gouverneur général de la colonie, et la création d'un conseil suprême à Calcutta, avaient imprimé à la direction des opérations un caractère d'unité dont l'indépendance relative de chaque présidence et le défaut de centralisation faisaient sentir le besoin. L'institution de la chambre de contrôle, en complétant ce système, en soumettant à une impulsion commune les différentes présidences, cesse de rendre nécessaire l'histoire distincte que nous avons dû faire jusqu'ici de chacune en particulier.

Au moment où le comte de Mornington prit les rênes du gouvernement des Indes anglaises, les finances et l'armée se trouvaient dans une situation fâcheuse, et, parmi les souverains indigènes hostiles à l'Angleterre, le sultan de Mysore tenait le premier rang. « Aussi longtemps que le pouvoir de Tippoo-» Saïb existera, écrivait sir John Munro au comte de » Mornington le 7 juin 1798, nous serons perpétuel-» lement en danger de perdre ce que nous avons con-» quis; » cet avis ne devait pas être perdu, et toute l'activité du conseil suprême devait être employée à changer cette situation.

Le premier soin du nouveau gouverneur eut pour

Digitized by Google

objet d'assurer à la Compagnie, sinon l'alliance, du moins la neutralité des princes indiens, dont le concours avait aidé, pendant les guerres précédentes, la résistance des sultans de Mysore. Parmi ces souverains, le Nizzam inspirait des craintes particulières, tant à cause de la situation de ses États, qui le rendait limitrophe de Tippoo-Saïb, qu'à cause des forces auxiliaires françaises dont il pouvait disposer. Ces troupes avaient été formées par Raymond, officier français de l'armée de Bussy. A l'époque où nous sommes arrivés, ce Raymond était mort. Son armée se composait d'un grand nombre d'aventuriers européens commandés par 124 républicains français. Quelques auteurs évaluent la force de cette armée à 20,000 hommes, suivant d'autres elle ne dépassait pas le chiffre de 11,000. En vertu d'un traité conclu avec le Nizzam, et grâce à la promesse du partage des dépouilles du sultan de Mysore, le soubah consentit à licencier ses troupes françaises, et à recevoir en échange un corps de 6,000 Anglais. Le 10 octobre 1798, le colonel Kirkpatrik, à la tête des forces réunies de la Compagnie et du soubah, procédait au licenciement du corps français sous les murs d'Hyderabad.

Héritier des projets et des États de Haider-Aly, Tippoo-Saïb avait compris, comme son père, que le seul moyen d'échapper au joug de l'Angleterre était dans son alliance avec la France. Il s'était appliqué avec un soin tout particulier à l'organisation de ses

Digitized by Google

troupes, et avait appelé dans ses États tous les officiers européens que la politique jalouse de la Compagnie anglaise avait fait renvoyer par les princes soumis à son influence. L'armée de Tippoo-Saïb, la plus forte et la mieux disciplinée de toutes celles qui avaient paru jusque-là en Orient, s'élevait à 76,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie et 30,000 d'infanterie, organisés à l'européenne.

La faute que commit le Directoire en négligeant de se rendre la Porte favorable, et en provoquant une lutte terrible sur le continent européen par l'invasion simultanée de la Suisse, du Piémont, de Rome et de la Toscane, fit échouer le plan grandiose que Napoléon avait conçu pour aider Tippoo-Saïb. Quelques mois plus tard, le désastre d'Aboukir obligeait la France à ajourner tout projet sur l'Inde, et devenait un obstacle insurmontable à l'envoi du corps d'armée sollicité par le général Du Buc, envoyé de Tippoo-Saïb près du Directoire.

Malgré ces circonstances favorables, le temps pressait pour la Compagnie anglaise; le Peischawa et Scindiah refusaient de se déclarer ouvertement, et l'indécision de ces chefs mahrattes, tout aussi bien que la présence sur le trône de Mysore d'un ennemi acharné de l'Angleterre, constituait un danger permanent pour la Compagnie. Le comte de Mornington résolut de brusquer les événements.

Aidé des conseils et de l'activité de son frère, le gouverneur général parvint à réunir 30,000 hommes,

Digitized by Google

sous les ordres du général Harris, dans la présidence de Madras, et 6,000, dans celle de Bombay, sous le commandement du général Stuart.

Seringapatam fut choisi par le commandant des forces anglaises comme le point objectif de la campagne qui allait s'ouvrir. Le 11 février 1799, l'armée du Karnatic, réunie au camp de Wallajahbad, arrivait à Vellore, et sept jours plus tard elle était rejointe à Killamungalum par le contingent du Nizâm, dont le commandement était confié à sir Arthur Wellesley. Le 21 février, l'armée de Bombay avait ordre de quitter ses cantonnements de Cannanore pour gagner Sedeaser, position qui commande tout le Mysore, et de là rallier le général Harris sous les murs de Seringapatam.

Nous passerons rapidement sur les divers épisodes de la campagne du Mysore, malgré tout l'intérêt que présente cette lutte suprême entre l'Angleterre et le dernier défenseur sérieux de la nationalité indienne. Quoique fort courte, la guerre contre Tippoo-Saïb a donné lieu à de nombreux écrits, dont nous avons indiqué les auteurs, et auxquels nous nous bornerons à emprunter les dates les plus importantes.

Le 6 mars 1798, Tippoo-Saïb, dans le but d'empêcher la concentration des deux corps d'armée qui le menacent, se porte à Sedeaser, et attaque le général Stuart. Après un combat qui ne dure pas moins de cinq heures, il est forcé de battre en retraite devant les troupes de Bombay, et rentre dans son camp

Digitized by Google

de Periapatnam, sous les murs de sa capitale, après avoir perdu plus de 1,500 hommes. Le 11 février, il lève son camp, et marche contre l'armée du général Harris, qu'il se contente d'inquiéter par ses tirailleurs jusqu'au 27, et à laquelle il se décide à livrer bataille près de Mallavelly, à 10 lieues environ de Seringapatam.

Tippoo-Saïb donna à la bataille de Mallavelly des preuves d'une intelligence militaire que le succès ne devait pas récompenser. Profitant de la lenteur avec laquelle l'armée anglaise prenait son ordre de bataille, à cause de l'épuisement des bœufs qui traînaient son artillerie, le sultan lança simultanément son infanterie contre la gauche des Anglais, commandée par sir Wellesley, et sa cavalerie contre leur droite, dont le général Harris s'était réservé la direction. Le grand intervalle qui séparait les divisions des troupes de la Compagnie aurait pu causer leur défaite, si Wellesley n'y avait remédié par une habile manœuvre en échelons, que le général Floyd, commandant du centre de la ligne, vint appuyer fort à propos avec toute la cavalerie.

L'armée mysorienne dut se replier sur Seringapatam, après avoir laissé 2,000 morts ou blessés sur le champ de bataille. Les pertes des Anglais ne s'élevèrent qu'à 300 hommes.

La capitale de Tippoo-Saïb renfermait une garnison de 22,000 hommes d'élite, et n'avait pas moins de 240 pièces d'artillerie sur ses remparts. De son

Digitized by Google

côté, arrivé sous les murs de Seringapatam le 5 avril, et rejoint le 14 par les troupes de Bombay, le général Harris se trouvait à la tête de 35,000 hommes, et pouvait mettre 100 pièces en batterie.

Malgré les difficultés du siége, que la saison des pluies menaçait de rendre insurmontables, les Anglais parvinrent à embrasser dans leurs attaques l'un des saillants de la place, que l'abaissement des eaux de la Cavery ne protégeait plus suffisamment. Le 6 avril, les ouvrages extérieurs, établis sur une longueur de 1500 mètres environ, étaient enlevés par sir Wellesley, assisté des colonels Shaw et Wallace, et le 12 les premières batteries ouvraient leur feu.

Le sultan résistait vigoureusement, et ne cédait le terrain que pied à pied. Le 5 avril, la veille de l'enlèvement de ses postes retranchés, il avait repoussé victorieusement une attaque dirigée contre le faubourg de la ville, et depuis ce moment il n'avait cessé d'inquiéter les travaux de l'assiégeant par des sorties multipliées. Malheureusement tout concourait à hâter le terme de cette héroïque défense ; dès le 30 avril, la brèche était praticable, et, le 2 mai, l'explosion d'un vaste magasin à poudre ayant causé de notables dommages dans la place, le général Harris résolut de donner l'assaut.

Le général Baird fut chargé de la conduite des colonnes d'attaque. Malgré l'énergique résistance des assiégés, résistance telle, que Baird, arrêté par un fossé dont on ne soupçonnait pas l'existence, fut

Digitized by Google

sur le point d'ordonner la retraite, la place fut emportée au moment où le général Harris allait être obligé de lever le siége, faute de vivres et de munitions.

« Tippoo-Saïb était mort dignement, les armes à » la main, au milieu de ses soldats et sur le seuil de » son palais (1). On raconte que, descendu dans le » fossé pendant l'assaut, il combattit avec une rage » telle qu'une de ses anciennes blessures à la jambe » se rouvrit, et que, ne pouvant plus se soutenir, il » avait demandé un cheval pour continuer la lutte. » Ce fut seulement quand la plupart des siens eurent » péri ou battu en retraite qu'il songea à rentrer dans » la place. Mais entre la première et la seconde en- » ceinte une balle l'atteignit au côté droit. Pris dans » la cohue, qu'il cherche à percer, et que le feu du » dedans refoule sur le feu du dehors, Tippoo reçoit » une seconde blessure; son cheval, atteint en même » temps, se cabre et se renverse sur lui.

» Relevé par quelques serviteurs fidèles, qui le pla- » cent sur un palanquin, il est renversé de nouveau » par les ondulations de la foule, et cette fois demeure » sous les pieds des vivants et les cadavres des morts. » Ce fut là que deux soldats anglais l'aperçurent. » Tenté par la richesse de son baudrier, l'un d'eux » veut s'emparer de ce butin; le mourant fait un der- » nier effort, se relève à demi, et porte au soldat un

(1) Brialmont, *Histoire de Wellington*.

Digitized by Google

» coup de sabre qui le blesse au genou; l'agresseur, » furieux, appuie son mousquet sur la tempe du sul- » tan, et lui fait sauter la cervelle. »

Avec Tippoo-Saïb était tombé le rival le plus à craindre et l'ennemi le plus acharné de la domination anglaise dans les Indes.

Sir Arthur Wellesley, nommé gouverneur de la nouvelle conquête, fit enterrer Tippoo-Saïb à côté de son père, Haider-Aly, avec les honneurs dus à un souverain et à un brave soldat. L'Angleterre assura un sort magnifique aux membres de sa famille, puis elle rétablit sur le trône de Mysore l'héritier des radjahs dépossédés par Haider-Aly.

Le récit des actes de sir Wellesley dans le Mysore ne saurait trouver place dans notre cadre; toutefois, si nous ne pouvons entrer dans les détails de son administration remarquable, il est un point sur lequel il nous semble d'autant plus utile d'insister que la mise en oubli des principes et des opinions militaires professés par l'illustre général n'est pas étrangère, suivant nous, aux désastres éprouvés par l'armée anglaise dans l'insurrection actuelle. Nous aurons occasion de revenir sur cette question lorsque nous nous occuperons des réformes que semble réclamer l'organisation de la puissance militaire des Anglais dans l'Inde; mais nous pouvons remarquer, dès à présent, que le duc de Wellington était complétement opposé à ce système de dissémination des troupes dans cette multitude de petites garnisons, où elles se sont trou-

Digitized by Google

vées bloquées, et dans l'impossibilité de rien entreprendre au début de l'insurrection des cipayés.

« Il est impossible, écrivait sir Wellesley à lord » Clive, gouverneur de Madras, d'obtenir des résul- » tats avec le système de faibles garnisons éparses, » d'après lequel nous avons procédé jusqu'à présent ; » ce système doit être changé. Ni le nouveau terri- » toire, NI L'ANCIEN, ne peuvent être tenus en respect » par des troupes dispersées dans des forts qu'elles ne » sauraient abandonner sans danger. *Le système que » je recommanderais consisterait à ne mettre de garni- » sons que dans les postes qui nous sont indispensables, » et à garder toujours en campagne deux ou trois régi- » ments européens, toute la cavalerie, et un corps d'in- » fanterie indigène aussi considérable que possible.* »

Sir Arthur Wellesley, en cherchant à faire prévaloir cette opinion, montrait, il y a un demi-siècle, qu'il avait des idées plus justes sur l'occupation militaire des Indes que n'en eurent la plupart des chefs qui le précédèrent, et, il faut le dire aussi, que la plupart des chefs qui l'ont suivi. En présence des tristes résultats déterminés par ce fatal système de dissémination des troupes, on peut espérer que cette haute leçon, perdue pour le passé, ne le sera pas du moins pour l'avenir.

Nous mentionnerons seulement pour mémoire les campagnes que motivèrent les incursions des Mahrattes sous la conduite d'Hoondiah-Waugh, le premier de ces aventuriers contre lesquels la Compagnie

Digitized by Google

anglaise eut à lutter jusqu'à l'époque de l'asservissement complet de la confédération mahratte, en 1818. Sir Wellesley conduisit à bonne fin cette première guerre, et donna à plusieurs reprises, pendant sa durée, des exemples d'une mobilité, d'une rapidité dans les marches, que les généraux de l'honorable Compagnie sont loin d'avoir imités depuis.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Sommaire : Guerre des Mahrattes. — Holkar. — Scindiah. — Le Radjah de Berar. — Le Peischwah de Poonah. — Le général Perron. — Traité de Bassein et plan de campagne. — Bataille de Laswari. — Rétablissement du Peischwah. — Prise d'Ahmednuggur. — Bataille d'Assye. — Siége de Bourhampoor et d'Assirghur. — Opinion de Wellesley au sujet du licenciement des troupes indigènes. — Bataille d'Argaum. — Prise de Gawilghur. — Traités de paix. — Lord Cornwallis remplace le comte de Mornington. — Résultats obtenus par les deux Wellesley. — Guerre des Pindarries (1818). — *Annexion* des États du Peischwah. — Administration des lords Hastings, Moira et Bentinck. — Guerre des Birmans. — Cession de Rangoun et de Tenasserim.

Nous avons exposé, dans le chapitre consacré à l'historique de la présidence de Bombay, les modifications profondes introduites dans l'empire mahratte par l'usurpation de Badji-Rao. En même temps que ce visir ou peischwah reléguait dans le fort de Sattarah le successeur de Sahodji et s'établissait à Poonah, une foule de généraux de la classe des Brahmes ou des Radjpoots suivaient cet exemple et se déclaraient indépendants dans les gouvernements qui leur avaient été confiés.

Au moment de la guerre du Mysore, trois noms surnageaient dans le chaos confus de cette oligarchie militaire : la famille des Bouncelao, représentée par le radjah de Berar, commandait sur tout le territoire situé entre la côte du Bengale et les États du Nizam.

Digitized by Google

Sa capitale était Nagpoor, et le chef de cet État pouvait mettre sur pied 30,000 hommes, dont les deux tiers de cavalerie. Dowlut-Rao ou Scindiah, neveu du célèbre Mahadji-Scindiah, que l'Angleterre avait reconnu prince indépendant en 1782, avait établi le siége de son pouvoir à Ougein, dans la province de Malwâh. Dowlut-Rao ou Scindiah, outre son armée indigène, qui représentait 18 à 20,000 hommes d'excellente cavalerie, avait à son service une autre armée semi-européenne qui avait été organisée par le général de Boigne et dont le commandement était passé depuis à Perron, aventurier français échappé à l'escadre de Suffren. Ce Perron, quoique au service de Scindiah, jouissait d'une sorte de pouvoir indépendant : il avait obtenu pour l'entretien de ses troupes, dont le chiffre dépassait 20,000 hommes, la concession d'un vaste territoire s'étendant de la Djumna à l'Indus, et comprenant Agra, Dehli et une grande partie du Doab. Le malheureux Schah-Alum, dont Scindiah était le sujet de nom et le maître de fait, se trouvait entièrement sous la dépendance du général Perron. Aussi, la Compagnie pouvait-elle craindre que ce dernier ne se servît de son autorité pour obliger le Grand-Mogol à transmettre à la France les droits de la maison de Timour sur la presqu'île de l'Inde. Cette considération devait déterminer le conseil suprême à tout mettre en œuvre pour changer une pareille situation.

Holkar, successeur de Toukhadji-Holkar, que nous avons vu jouer un rôle si important à l'époque des

Digitized by Google

premiers démêlés des Anglais avec la confédération mahratte, avait sous son commandement toutes les populations répandues depuis les frontières d'Oude jusqu'à celles de Guzerate. Jaloux de Scindiah, dont l'influence était prépondérante dans les conseils de Poonah, Holkar avait une armée composée presque exclusivement de cavalerie et dont quelques auteurs ont porté le chiffre à 80,000 hommes.

Ce fut contre les princes mahrattes, dont nous venons d'exposer la situation et les forces, que l'Angleterre, délivrée de toute inquiétude à l'égard du Mysore, résolut de diriger ses premières tentatives. Fidèle à la politique constamment suivie depuis Warren-Hastings, le comte de Mornington essaya d'abord de semer la division entre les confédérés au moyen de ces alliances perfides dont l'asservissement du Bengale avait été la conséquence. Éclairé sans doute par cet exemple, le Peischwâh, auprès duquel les premiers efforts avaient été tentés, repoussa sans hésiter le dangereux honneur qui lui était offert et refusa de recevoir un corps de troupes qui lui avait été proposé comme auxiliaire dans sa lutte avec Holkar. Malheureusement, cette résolution, dictée par l'expérience du passé, dut céder sous l'influence des revers essuyés en 1802 par les armées réunies de Scindiah et du Peischwâh. Holkar, ayant passé la Nerbudda et s'étant emparé de Poonah, Badji-Rao fut réduit à se réfugier sur le territoire de Bombay et à implorer l'assistance de la Compagnie.

Le 13 décembre 1802, le Peischwâh conclut avec

Digitized by Google

les Anglais le fameux traité de Bassein, dont les clauses les plus importantes stipulaient l'admission dans ses États d'une armée de 6,000 hommes et la cession d'un territoire suffisant pour l'entretien de cette troupe. A partir de ce moment, Badji-Rao, que la Compagnie s'engageait à replacer sur son trône, devint l'allié ou plutôt l'instrument de la Grande-Bretagne.

Le traité de Bassein, en enlevant à Scindiah l'influence qu'il avait exercée jusque-là à Poonah, ne lui laissait plus que la ressource de faire cause commune avec le radjah de Berar; c'est, en effet, à quoi il se décida le 10 mars 1803, et ses troupes, réunies à celles de son nouvel allié, prirent position à Bourampoor, sur les frontières du Nizam. Les hostilités commencèrent aussitôt après cette démonstration.

Conformément aux instructions du gouverneur, le général Lake reçut l'ordre d'attaquer avec 14,000 hommes la province de Dehli et les troupes du général Perron. Sir Arthur Wellesley fut chargé, avec 23,000 hommes, de disperser les troupes de Scindiah et du radjah de Berar sur la Nerbudda. Un corps de 7,000 hommes, fourni par la division de Bombay, devait manœuvrer dans le nord-ouest par Baroda et Surate, tandis que le général Harcourt, parti de Calcutta, marcherait sur la province de Cuttack, appartenant au radjah de Berar, et s'emparerait de la fameuse pagode de Jaggernaut.

Malgré le danger que présentait une pareille dissémination des troupes, toutes les parties de ce vaste

Digitized by Google

programme furent remplies de manière à dépasser les espérances les plus ambitieuses.

Sir Arthur Wellesley, à la tête des forces réunies à Paraindah sous les ordres du colonel Stevenson, fit sa jonction avec le corps du Nizam et s'avança sans rencontrer de résistance jusque sous les murs de Poonah. Holkar avait abandonné cette capitale du Peischwâh, en y laissant un détachement de 1,500 hommes, qui avaient ordre de l'incendier à l'approche des Anglais. « Sir Arthur déploya dans » cette occasion cette activité dont il n'a jamais cessé » de donner des preuves. Il prit seulement avec lui sa » cavalerie (moins de 4,000 hommes), fit une marche » de nuit à travers un pays difficile, ne parcourut pas » moins de 60 milles en trente heures et arriva à » l'improviste sous les murs de Poonah (1). »

Cette marche rapide sauva la ville d'une destruction imminente, et la population, reconnaissante de ce bienfait, reçut les Anglais comme des libérateurs.

Conformément aux stipulations du traité de Bassein, sir Wellesley rétablit le peischwâh dans sa capitale, et, le 13 mai, Badji-Rao reprit les rênes de son gouvernement.

Les troupes du radjah de Berar et de Seindiah menaçaient toujours la frontière du Deccan. Malgré les tentatives de Wellesley pour arriver à un arrangement sans recourir à la voie des armes, l'hostilité soulevée par le traité de Bassein l'emporta chez Scin-

(1) Barchou de Penhoën.

Digitized by Google

diah sur son amitié pour le Peischwâh, et, s'éloignant définitivement de ce dernier, il se rapprocha de son ancien rival Holkar, afin d'entamer la lutte avec plus de chances de succès.

Sur ces entrefaites, le général Lake venait de remplir la partie du plan général de la campagne dont l'exécution lui était confiée. Parti de Cawnpoor le 7 août, il traversait les districts qui viennent de jouer un rôle si important dans l'insurrection de 1857, et, le 28, il se présentait devant le fort d'Allighur, résidence ordinaire du général Perron. La trahison de cet officier, qui abandonna et livra son armée à la seule condition d'un sauf-conduit qui lui permît de retourner en Europe avec les trésors qu'il avait amassés au service des Mahrattes, facilita singulièrement la tâche du général Lake.

Abattue par la trahison de son chef, l'armée franco-indienne fut culbutée le 11 septembre 1803 en avant de Dehli, et, le 14, cette ancienne capitale tomba au pouvoir de la Compagnie. Schah-Alum fut rétabli sur son trône et affranchi du joug des Mahrattes, mais pour subir celui non moins dur de l'Angleterre, qui avait plus d'intérêt alors à exploiter le prestige et la vaine autorité de ce prince qu'à le renverser complétement.

Louis Bourguien, d'origine française, avait pris le commandement après le départ de Perron et s'était retiré sur Agra. Battu de nouveau le 10 octobre, il se réfugia dans le château et fut obligé de capituler le 17. Enfin, Scindiah, qui avait rallié ces troupes

Digitized by Google

dispersées plutôt que battues, les ayant réunies à 16 bataillons, conservés comme une dernière ressource au milieu de ces cruels revers, résolut le 1er novembre de tenter encore une fois le sort des armes. Établi à Laswari dans une forte position, couvert par une excellente artillerie dont les pièces étaient servies par des Européens, il disputa longtemps la victoire au général Lake, mais dut céder à la fin à l'ascendant irrésistible que donnaient aux Anglais la discipline de leurs troupes et l'expérience militaire de leurs officiers. Cette défaite porta un coup mortel à la puissance des princes mahrattes dans les provinces septentrionales.

Wellesley n'était pas moins heureux dans les provinces de l'ouest : le 12 août, il avait emporté d'assaut la place d'Ahmednuggur, dont la possession devait assurer ses communications avec Poonah et Bombay. La reddition de cette ville, qui passait pour une des plus fortes du haut Deccan, avait suffi pour déterminer à rester neutres les chefs mahrattes du Midi, qui n'attendaient qu'une occasion pour se déclarer contre la Compagnie. Le 29, Wellesley passait la Godavery et entrait dans Aurengabad, arrêtant par cette marche le mouvement offensif que Scindiah voulait diriger sur Hyderabad.

A la même époque, le colonel Stevenson emportait Ialna, forteresse importante sur la frontière des territoires mahrattes, puis, réunissant ses troupes à celles de Wellesley dans les environs de Budnapore, il l'aidait à frapper le coup décisif qui devait terminer

Digitized by Google

la campagne. Reconnaissant trop tard la faute qu'ils avaient commise en disséminant leurs forces, le radjah de Berar et Scindiah avaient concentré toutes leurs troupes, au nombre de 50,000 hommes, dans les montagnes qui séparent les bassins de la Godaveri et de la Nerbudda. Le 23 septembre, les princes mahrattes occupaient une bonne position appuyée aux villages d'Assye et de Bokerdun, et couverte par la Kaitna, dont 100 pièces de canon défendaient le passage.

Malgré le danger que présentait l'attaque dans de pareilles conditions, malgré l'absence des troupes de Stevenson, auquel l'inexactitude des renseignements avait fait prendre une fausse route, Wellesley n'hésita pas à aborder, avec *huit mille hommes* seulement, les 50,000 Mahrattes de Scindiah. Le plus grand succès couronna cette audace : 100 canons avec leurs munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur. Les pertes des Anglais s'élevèrent, en tués ou blessés, à 2,500 hommes environ, c'est-à-dire au quart de leur effectif. Mais celles de l'ennemi dépassèrent 10,000 hommes, et jamais bataille ne fut gagnée d'une façon plus glorieuse et malgré tant de chances contraires; la victoire du comte de Plassey ne devait plus occuper que le second rang dans les fastes de l'armée anglaise. Aussi féconde en grands résultats, la bataille d'Assye consacrait de la façon la plus éclatante l'irrémédiable infériorité de la race indienne; son asservissement définitif, éternel, ne pouvait plus être l'objet d'un doute.

Digitized by Google

La prise des places de Bourampoor et d'Assirghur suivit de près la bataille d'Assye, et Scindiah, ayant perdu toute espérance, demanda enfin à traiter. Wellesley accorda la suspension d'armes que sollicitait Dowlut-Rao ; mais, afin de rompre les liens qui unissaient les confédérés, il refusa en même temps de cesser la guerre avec le radjah de Berar, en séparant ainsi leurs intérêts et leurs causes.

Les idées que Wellesley émit à cette occasion, ainsi que le fait remarquer très justement M. Brialmont, sont remarquables à plus d'un titre. Les transactions qu'il s'agissait de régler, embrassant à la fois les intérêts de la colonie anglaise, ceux du Nizam, du Peischwâh et de Scindiah, sir Arthur fit comprendre la nécessité d'obliger le Nizam à tenir sous les armes des forces plus nombreuses et mieux organisées que celles qui lui étaient imposées par les traités antérieurs. « Sans cela, disait-il, tout ira bien » en apparence, à Hyderabad et dans les dépêches » du président au gouverneur-général ; mais, en réa- » lité et au fond, tout ne sera que faiblesse et confu- » sion, et, à la fin, le gouvernement du Nizam tom- » bera en poussière. » (*Lettre du général Wellesley au gouverneur-général*, 11 novembre 1803.)

Le vainqueur d'Assye insista aussi pour qu'on ne licenciât pas les troupes de Scindiah ni celles des autres chefs que la colonie pourrait être dans le cas de soumettre encore. Ce renvoi lui semblait impolitique et dangereux, parce que les soldats licenciés, n'ayant d'autre ressource que le métier des armes, se

Digitized by Google

dispersaient pour se livrer au brigandage ou allaient grossir les rangs des chefs ennemis. Ainsi le renvoi des forces du Nizam avait augmenté la puissance du radjah de Berar et de Scindiah, comme sans doute la ruine des établissements militaires de ces derniers augmenterait les ressources d'Holkar, le seul ennemi encore redoutable de la domination anglaise.

Les successeurs de sir Wellesley ne sauraient assez méditer aujourd'hui ces sages enseignements. Le licenciement de quelques régiments de l'armée du Bengale a été le plus grand auxiliaire de la révolte du reste des cipayes de cette présidence. Si, dans la circonstance actuelle, la résistance du royaume d'Oude a déjà justifié une partie des prévisions de l'illustre général, les malfaiteurs et les brigands dont l'armée anglaise aura à purger le pays, longtemps encore après l'extinction de la révolte, se chargeront de mettre le surplus en évidence.

Quelques difficultés s'étant élevées au sujet de la ratification du traité dont nous avons parlé plus haut, Scindiah, sollicité par le radjah de Berar, voulut profiter de la résistance que rencontraient les Anglais au siége de Gawilghur pour recommencer la lutte. Wellesley se hâta de réunir ses troupes à celles de Stevenson, et, le 28 novembre, après avoir fait une marche forcée de 26 milles, par une chaleur étouffante, pour atteindre les Mahrattes, il parvint à les joindre près du village d'Argaum et leur fit essuyer une sanglante défaite. Gawilghur fut emporté d'assaut le 17 décembre; le même jour, le radjah de Be-

Digitized by Google

far conclut un traité d'alliance avec la Compagnie anglaise, et Scindiah, privé de troupes, d'argent et d'alliés, dut signer un traité semblable le 30 du même mois.

En vertu de ces traités, les princes mahrattes devaient céder à la Compagnie un territoire de 4,200 lieues carrées, donnant un revenu de 3 millions sterling et renfermant les places les plus fortes de l'Inde centrale. Ils devaient s'engager en outre à ne prendre aucun Européen à leur service sans la permission de la Compagnie.

Les défaites d'Assye et d'Argaum avaient porté la première atteinte à la confédération des princes mahrattes. Cette puissance, qui avait tenu pendant si longtemps en échec toutes les forces de la colonie anglaise, ne devait plus s'arrêter dans la voie de décadence et d'affaiblissement où elle se trouvait désormais engagée. Holkar, que sa haine contre Scindiah avait déterminé à rester neutre pendant la dernière guerre, devait être puni de sa politique égoïste; mais il ne subit que plus tard, à son tour, le sort de ceux qu'il avait abandonnés. Un des lieutenants du général Lake, pour n'avoir pas bien compris les sages principes que Wellesley avait posés quant à la tactique à suivre avec les indigènes, le colonel Monson, s'était laissé battre par Holkar et était rentré dans Agra après avoir perdu les neuf dixièmes de son détachement. Ce désastre était le plus cruel que les Anglais eussent encore subi depuis la destruction du corps d'armée de Baillie dans le Mysore. Désireux de profi-

Digitized by Google

ter de ce succès inespéré, Holkar avait suivi Monson dans sa retraite et assiégeait déjà Dehli, lorsque le général Lake vint heureusement rétablir les affaires. Battu une première fois à Deeg par le général Fraser, qui commandait l'avant-garde des troupes de la Compagnie, Holkar fut joint trois jours après à Furuckabad par le commandant en chef et mis en déroute, avec perte de tous ses bagages et de son artillerie. Réfugié auprès du radjah de Bhurtpoor, il dut quitter bientôt cet asile, et une nouvelle défaite essuyée près de Gouddah allait rendre sa position des plus critiques, lorsqu'un événement inattendu vint lui permettre de conclure un traité beaucoup plus avantageux qu'il n'était en droit de l'espérer.

Fatigué de l'opposition qu'il rencontrait dans la cour des Directeurs, le comte de Mornington avait demandé la permission de rentrer en Angleterre, et lord Cornwallis était arrivé à Calcutta le 30 juillet 1804 pour le remplacer. La nomination de ce vieillard indiquait assez le retour du gouvernement de la Compagnie aux idées et à la politique de paix dont il avait été avec John Shore (lord Teigmouth) le partisan déclaré.

Lord Cornwallis étant mort, épuisé par l'âge et le travail, deux mois à peine après son arrivée à Calcutta, le gouverneur intérimaire, Georges Barlow, conclut, le 23 novembre 1805, avec les Mahrattes un traité qui mit définitivement fin à la guerre.

Le passage des deux Wellesley dans l'Inde, comme le fait observer très judicieusement M. Brialmont, fut

Digitized by Google

marqué par des succès qu'on pourrait croire l'œuvre d'un siècle. Cet écrivain a développé avec un talent remarquable les principes tactiques que l'expérience de sir Arthur avait consacrés comme les mieux appropriés au genre de guerre que les Européens ont à soutenir contre les peuples de l'Asie. Nous aurons à y revenir lorsque nous étudierons les bases sur lesquelles repose la puissance militaire des Anglais dans l'Inde, et nous aurons à constater également toute la sagesse des idées émises par Wellesley au sujet de cette organisation. Cette étude nous offrira un intérêt d'autant plus grand que c'est au mépris et à l'oubli où sont tombées les traditions qu'il avait fondées que l'on doit attribuer, suivant notre humble opinion, les graves événements dont l'Inde est aujourd'hui le théâtre. Au point de vue historique, on peut en quelques mots résumer la situation des établissements anglais, au moment du départ du comte de Mornington, en disant que, grâce à l'alliance de son génie politique et des talents militaires de son frère, l'œuvre de Clive, de Warren Hastings et de Cornwallis, avait reçu son complément. L'Inde désormais n'était plus mogole ni mahratte, elle était définitivement anglaise. En conséquence de l'extension donnée par le comte de Mornington au système de protectorat dont Clive était l'inventeur, tous les gouvernements indigènes étaient plus ou moins soumis, dès les premières années de ce siècle, à ce régime subsidiaire qui a conduit successivement les populations indiennes à l'asservissement et leurs souverains à la nullité politique.

Digitized by Google

La première étape dans cette voie désastreuse avait été marquée pour le Nizam par le traité de 1800, conclu à l'issue de la guerre contre Tippoo-Saïb. Le traité de Bassein (13 décembre 1802) avait eu les mêmes conséquences pour le peischwâh de Poonah et constituait la première atteinte à l'indépendance des Mahrattes. Enfin, dans l'Ouest, sans parler de l'annihilation complète du Grand-Mogol, réduit, depuis la prise de Dehli par le général Lake, à la condition d'humble pensionné de l'Angleterre, la politique envahissante de la Compagnie n'avait pas obtenu de moins beaux résultats.

Profitant de la gêne à laquelle se trouvait réduit le roi d'Oude, grâce au payement de l'énorme subside que lui avait imposé Clive par les traités de 1765, le conseil suprême avait proposé à ce souverain de l'exonérer moyennant la cession définitive des provinces de Karrâh et d'Allahabad. Or, ces provinces, arrachées au Grand-Mogol au mépris des engagements contractés par la Compagnie, avaient été vendues au roi d'Oude, par lord Hastings lui-même, en 1773, comme nous l'avons vu plus haut, au prix de 15 millions. Par le traité de 1801, non-seulement ces provinces furent réunies au domaine de la Compagnie, ainsi que d'autres districts situés sur la rive gauche du Gange, mais en outre l'indépendance du roi d'Oude se trouva enchaînée par un système d'administration commune dans lequel les Anglais se réservèrent la meilleure part et qui annihila en quelque sorte complétement l'autorité du souverain sur les

Digitized by Google

débris de son royaume. Il est permis de se demander jusqu'à quel point, dans ces conditions qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, le roi d'Oude a pu être responsable de la mauvaise administration invoquée comme prétexte de l'*annexion* ou confiscation prononcée par lord Dalhousie en 1856.

Depuis la retraite du comte de Mornington jusqu'à la guerre des Birmans, la Compagnie des Indes n'eut à soutenir, sous le gouvernement de lord Hastings, de lord Moira et de lord William Bentinck, que des guerres insignifiantes, mais qui n'en contribuèrent pas moins à consolider sa puissance. Nous citerons pour mémoire les premières tentatives dirigées de 1814 à 1816 contre les Goorkhas et le Népaul; la résistance inattendue que rencontra la Compagnie chez les rudes montagnards de cet État, la décida à laisser à son souverain une indépendance plus profitable aux intérêts de la colonie que ne l'eût été l'asservissement de ces populations restées depuis lors ses alliées fidèles. Sous le gouvernement de lord Moira, on vit apparaître les Pindarries, sorte de brigands nomades qui avaient remplacé les bandes d'Hoondiah dispersées par sir Wellesley. Le licenciement des troupes entretenues par les princes indigènes contribua principalement à augmenter le nombre de ces aventuriers. Leur force consistait surtout en cavalerie, et quelques auteurs ne l'ont pas évaluée à moins de 30,000 chevaux. Les Anglais sévirent avec rigueur contre ces bandes qui coupaient les routes et dévastaient le pays, et lord Moira, après les avoir défaites dans

Digitized by Google

plusieurs rencontres pendant le cours de l'année 1818, les détruisit complétement en 1819. Vers la même époque, le Peischwâh de Poonah perdit les provinces qu'il possédait dans le Deccan à la suite d'une tentative malheureuse pour secouer le joug : il avait espéré pouvoir profiter de la diversion des Pindarries et était entré en campagne à la tête d'une armée nombreuse. Forcé bientôt de déposer les armes, il ne put obtenir la paix qu'en abandonnant les derniers débris de son royaume, qui furent définitivement réunis à la présidence de Bombay.

Deux ans auparavant, le radjah de Berar ou de Nagpour avait été réduit au régime subsidiaire en même temps que les princes de Kolapour et de Jeypour. Le souverain de Sattarah, dont les États ont été confisqués définitivement en 1848, s'était vu réduit, dès l'année 1819, à l'obligation d'abandonner aux mains d'un résident, non-seulement l'administration de ses sujets, mais encore la disposition entière du contingent (4,000 fantassins et 500 cavaliers), dont ses traités avec la Compagnie lui imposaient l'entretien. Enfin, à la même époque, le seul adversaire redoutable que sir Wellesley eût laissé insoumis à son départ pour l'Angleterre, Holkar, avait subi à son tour la dure loi du vainqueur. Dépouillé de presque toutes les provinces dont il s'était emparé au moment de la dispersion des confédérés mahrattes, il avait été réduit à un territoire de 4,250 milles carrés. Son revenu couvrait à peine ses dépenses, et il lui fallait entretenir un contingent de 3,600 cavaliers.

Digitized by Google

Dès l'année 1820, on pouvait déjà considérer toute la péninsule hindoustanique, de l'Himalaya au cap Comorin et de l'Indus au Gange, comme étant soumise, soit directement, soit par des traités d'alliance, à l'autorité de la Compagnie. Une pareille situation devait satisfaire l'ambition la plus désordonnée, et l'on était en droit d'espérer que l'amélioration et la consolidation de cette immense conquête seraient enfin l'objet des préoccupations du gouvernement anglais. On avait compté sans les Birmans.

Cet État, aussi bien que l'Afghanistan, dont nous aurons à nous occuper bientôt, était cependant en dehors de ces grandes limites naturelles dans lesquelles la Providence semble avoir voulu encadrer l'empire des Indes : la nécessité d'acquérir de nouveaux débouchés au commerce anglais devait faire taire toute autre considération.

Formé en 1783 des petits royaumes d'Ava, de Pégu et de Martaban, l'empire des Birmans s'étendait jusqu'aux frontières du Bengale et possédait sur le golfe une vaste étendue de côtes semée d'excellents ports. Les souverains de cet État avaient joué un rôle important dans la presqu'île au delà du Gange, pendant les dernières années du XVIIIe siècle, et, à l'époque de leurs premiers démêlés avec la Compagnie des Indes, ils disposaient d'une armée nombreuse et bien aguerrie. Un petit corps de 8,000 hommes de différentes armes fut cependant considéré par le conseil suprême comme tout à fait suffisant pour envahir le royaume d'Ava, c'est-à-dire la pro-

Digitized by Google

vince la plus importante et la plus populeuse de l'empire des Birmans. Après la conquête de l'Inde, rien ne devait plus sembler impossible à ceux qui méditaient déjà la conquête de l'Indo-Chine.

Vers la fin de 1824, sir A. Campbell débarqua à Rangoun, à l'embouchure de l'Irrawady; quelques semaines plus tard, il menaçait Ummerapoura et Ava, capitales de l'empire des Birmans, et le souverain, effrayé de cette marche audacieuse poussée à 150 milles dans le cœur de ses États, s'empressait de solliciter la paix au prix de toutes les concessions qu'il plairait à la Compagnie de lui imposer. Généreux, *pour cette fois*, le gouvernement de Calcutta se borna à demander 50 millions pour les frais de la guerre, le district de Tenasserim, limitrophe du Bengale, ainsi qu'une portion du littoral avoisinant, et... l'admission d'un résident anglais à la cour d'Ava.

Cette dernière condition était la plus importante pour la Compagnie; l'expérience de ses directeurs était parfaitement éclairée sur l'effet, peut-être tardif, mais dans tous les cas certain, de l'élément de destruction implanté au sein de l'empire birman sous la forme de ce résident anglais. Disons-le dès à présent, afin de n'y plus revenir, ces prévisions ne furent pas trompées. En 1840, Tharrawady, porté au trône par un soulèvement populaire, crut devoir débuter par l'expulsion du fonctionnaire anglais accrédité près du souverain qu'il venait de renverser. C'était au moment de la guerre des Affghans, et la Compagnie dut dévorer momentanément cet outrage; mais, aussitôt

Digitized by Google

délivrée des complications qui la gênaient, elle se hâta d'expédier une nouvelle flotte dans l'Irrawady. Deux campagnes peu sanglantes suffirent pour enlever aux Birmans tout le littoral sur une étendue de plus de 200 lieues et la ville importante de Rangoun. Par la cession de la magnifique province de Pégu, par le partage de la province de Martaban et la fondation d'Amherst-Town sur la frontière des Birmans, l'influence anglaise devint prépondérante sur la côte orientale du golfe du Bengale. Malgré les efforts tentés depuis cette époque par les souverains d'Ava ou leurs ministres, l'empire birman n'a plus joué qu'un rôle secondaire dans les affaires de l'Inde. L'insurrection des cipayes a réveillé un moment leurs espérances; mais tout le mouvement que s'est donné récemment le sieur d'Orgoni (Girodon) n'a pas suffi à les réaliser. Si les déclarations de ce militaire commerçant et diplomate, au sujet des richesses et de la puissance des Birmans, ne sont pas mieux fondées que les prophéties dont il a rempli certain journal à l'endroit du renversement de la domination anglaise dans les Indes, nous croyons prudent pour le commerce de Marseille de ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Nous passerons rapidement sur l'administration de lord William Bentinck, dont le gouvernement a été comme une halte de paix et de prospérité pour les populations de l'Inde au milieu de cette longue période de violences et de guerres dont il ne nous reste plus à esquisser que les derniers épisodes.

Digitized by Google

Tant que les Français avaient conservé dans l'Inde une position respectable, ils s'étaient présentés comme les protecteurs naturels, quoique intéressés, des peuples menacés par la Compagnie anglaise. Nous avons dit comment la rivalité s'était terminée, comment la lutte était devenue impossible par suite de l'abdication déplorable de la France. Libre de toute préoccupation du côté des puissances européennes, la domination des Anglais avait marché à pas de géant depuis le traité de Versailles, et avait fini par s'affranchir des règles de modération que lui imposait la prudence. Nous touchons au moment où des inquiétudes de l'ordre le plus grave allaient troubler la calme possession exercée depuis quarante années par l'Angleterre. Une rivalité menaçante s'était élevée lentement en Asie, et le gouvernement de la Compagnie allait avoir à compter de nouveau avec une puissance civilisée sur ce vaste théâtre que le génie asiatique avait été impuissant à défendre.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Sommaire : Situation de l'Inde à l'issue de la première guerre des Birmans. — Expédition contre le radjah de Burtpoor. — Fondation et développements du royaume de Lahore. Rundget-Sing. — Le général Allart. — Premières tentatives d'intervention de la Russie dans les affaires de l'Inde. — Expédition du général Peroswski contre le khan de Khiva. — Monarchie des Affghans. — Schah Soudja et les Barrakzis. — Guerres de l'Affghanistan. — Prise de Ghazna. — Occupation de Caudahar et de Caboul. — Conspiration du radjah de Kurnaul. — Châtiment des Radjpoots. — Retraite des troupes de Caboul à travers les défilés de Khyber. — Deuxième campagne et évacuation de l'Affghanistan. — Guerre du Scinde. — Bataille de Miannie. — Guerres des Sickhs. — Batailles de Ferozeshah et de Sobraon. — Traité d'Amritsir. — Goolab-Sing. — Deuxième guerre du Pendjaub. — Batailles de Chillianwallah et de Goudjerate.

A l'issue de la guerre des Birmans, l'Angleterre pouvait considérer son empire indien comme établi sur des bases inébranlables. De tous les rois ou princes de l'Asie, six seulement conservaient encore quelque indépendance : c'étaient les radjahs du Népaul et du Boutan, le nawab de Kurnaul, le radjah de Burtpoor, le roi de Lahore, et les amirs du Sind, parmi lesquels celui d'Hyderabad tenait le premier rang.

A l'exception du territoire de Burtpoor, qui s'avançait comme un coin au milieu des possessions anglaises, les États des princes que nous venons de nommer occupaient, en quelque sorte, la circonférence qui formait de l'est à l'ouest la limite septentrionale de l'empire anglo-indien.

Digitized by Google

L'expédition de 1826 eut pour objet de rendre cette limite plus régulière encore, par la soumission du radjah de Burtpoor. La capitale de cet État fut prise d'assaut à la suite d'un siége des plus meurtriers, et son territoire réduit à 1,100 milles carrés. L'amoindrissement de cette principauté, qui avait lutté souvent, et parfois non sans honneur, contre les armes de la Compagnie, est tel aujourd'hui que toutes les obligations du radjah, dont le revenu assure à peine l'existence, se réduisent à réunir en cas de guerre, et sans nombre déterminé, sous les ordres du résident anglais, le plus qu'il peut de volontaires levés sur son territoire.

Nous avons parlé, dans un des chapitres qui précèdent, de la confédération des Sickhs. En 1803, le sirdar de Lahore, Rundjet-Sing, avait soumis à son autorité les princes sickhs ses égaux, et avait fondé le royaume de Lahore. Augmenté de la partie de l'Affghanistan comprise entre l'Indus et les monts Soliman, ce royaume s'étendait entre l'Himâlaya au nord, le Sutledje à l'est, le Scinde au sud, et les monts Soliman, qui, à l'ouest, le séparaient du Caboul. Il se composait des provinces de Kaschemire, de Moultan, du Pendjaub (ou Lahore), de l'Affghanistan oriental ou province de Peischawer. Sa superficie était évaluée à environ 22,000 lieues carrées, et sa population à 8 ou 10 millions d'habitants. Des officiers européens, à la tête desquels était le général Allart, ancien aide-de-camp du maréchal Brune, avaient formé dans le Lahore une armée de 80,000 hommes

Digitized by Google

aguerris, dont le tiers environ étaient organisés à la française.

C'est à l'époque des premiers développements du royaume de Lahore qu'il faut remonter pour rencontrer les tentatives d'intervention de la Russie dans les affaires de l'Asie. Attirés dans ces contrées, comme jadis, en Europe, les barbares l'avaient été par le beau ciel de l'Italie, les Russes, abandonnant la mer à leurs rivaux, se frayaient depuis quelques années une route pénible, mais sûre. Chacun de leurs progrès dans l'Asie centrale avait été acheté par une lutte énergique avec la nature, les éléments et les hommes. Peu à peu ils bâtissaient des villes, installaient des colonies, et amenaient l'Europe où rien n'existait encore. Souvent forcés de reculer, ils revenaient toujours, par une série d'efforts lents mais habiles, au point qu'ils voulaient atteindre. La conquête des Anglais dans l'Inde avait ressemblé à la flamme dévorante d'un incendie qui vole en tout sens, et embrase l'empire entier du feu d'un même éclair. Confiants dans l'avenir et dans leur force, les Russes descendaient lentement vers l'Inde, comme une vaste mer qui ronge peu à peu ses rivages, et dont les progrès sont inaperçus, mais irrésistibles. A l'époque dont nous résumons ici l'histoire, les Anglais le sentaient bien ; aussi, tout en affectant, à cet égard, une indifférence dédaigneuse, ils ne négligeaient aucune occasion de lutter sourdement. L'expédition dirigée par les Russes contre le Khannat de Khiva, et dont les préparatifs déterminèrent l'Angle-

Digitized by Google

terre à envahir l'Affghanistan, donna le premier éveil sur cette situation menaçante, qui n'a cessé depuis de se dessiner chaque jour davantage. Pendant quatorze ans les Russes s'étaient patiemment préparés à la lutte, avaient rassemblé des chameaux, et ménagé des prétextes pour leur agression. Mais la nature fut là encore la plus forte : en un mois, hommes et chameaux périrent sous la neige, et les tristes débris de l'armée furent sauvés par la pitié des pâtres qu'elle voulait asservir. Telle était l'inquiétude des Anglais, néanmoins, que pour ôter aux Russes le prétexte d'une nouvelle invasion, le capitaine Abbott, alors en mission à Khiva, fut chargé d'offrir la médiation de l'Angleterre pour négocier la paix entre les puissances belligérantes. Le khan, grâce à cette intervention, accorda à l'empereur vaincu toutes ses demandes, même celle d'une somme considérable pour les frais de la guerre, et comme ce prince se refusait à approuver cette dernière et bizarre concession, ce fut encore la Compagnie anglaise des Indes qui l'y amena, en lui fournissant, sous forme de prêt, la somme exigée par la Russie.

De semblables précautions peuvent éloigner le danger et retarder le moment de la lutte, mais elle doit éclater tôt ou tard, d'autant plus violente que les peuples rivaux s'y seront plus longuement préparés. Chacun fixe un œil ardent sur Bokkara, l'entrepôt du commerce de toute la haute Asie, terre neutre encore aujourd'hui, province indépendante, mais qui n'est pour les Russes qu'à 100 lieues de Khiva, où ils re-

Digitized by Google

viendront tôt ou tard. Celui des deux peuples qui occupera le premier ce point important, ce centre magnétique qui les attire également l'un et l'autre, y puisera une supériorité au moins momentanée. Les Anglais l'avaient compris dès 1839, et c'est ce qui leur a fait dépasser l'Indus, véritable limite de leurs possessions, limite géographique et militaire à la fois. C'est pour multiplier les barrières entre la Russie et l'Hindoustan, pour éloigner, autant que possible, le théâtre de la lutte, qu'ils ont entrepris la guerre de l'Affghanistan, et occupé les villes de Candahar et de Caboul, ces places que l'historien d'Akbar, Aboul-Fazel, signalait dès 1602 comme les seuls boulevards de l'empire mogol. C'est pour la même raison que le gouvernement de Calcutta avait autorisé plusieurs officiers anglais, qui voyageaient du côté d'Hérat, à se jeter dans cette place, et à aider à sa défense contre les Perses et les officiers russes qui étaient avec eux. Enfin, c'est encore le même motif qui a engagé les Anglais à relever les fortifications de cette place, et à faire continuer par le major Todd l'œuvre si bien commencée par le lieutenant Eldred Potinger.

Entreprises sous l'administration de lord Auckland, successeur de lord Bentinck, les guerres de l'Affghanistan et du Scinde ont duré depuis la fin de 1838 jusqu'en 1843. Nous allons en retracer sommairement les principaux épisodes.

L'Affghanistan avait été réuni à la Perse, en 1737, par Nadir-Schah. A la mort de ce conquérant, en

Digitized by Google

1747, l'un de ses généraux s'était déclaré indépendant, et avait été proclamé à Candahar sous le nom d'Ahmed-Schah. Timour, son fils, lui avait succédé en 1773, et ce dernier n'ayant désigné aucun successeur parmi ses nombreux enfants, son royaume était tombé dans l'anarchie en 1793, et avait perdu ses plus riches provinces, envahies par les Perses et les Sicks. Le Pendjaub, entre autres, avait été détaché de l'Affghanistan par Rundjet-Sing, et avait formé le premier noyau du royaume de Lahore. Depuis cette époque, les divers fils de Timour, qui avaient occupé successivement le trône de Caboul, avaient été réduits à subir les envahissements toujours plus fréquents de leurs voisins. En 1802, Soudja, le plus jeune des fils de Timour, avait pris les armes pour venger son frère Zeman, que Mahmoud, son aîné, avait renversé avec l'aide des Barrakzis, tribu prépondérante dans le Caboul. Après avoir régné de 1803 à 1810, Soudja avait été chassé à son tour par Mahmoud, que Feth-Khan, chef des Barrakzis, avait tiré de prison et replacé sur le trône.

L'ingratitude de Mahmoud envers son sauveur détermina un soulèvement, à la suite duquel son fils Kamram dut se réfugier à Hérat. Mahmoud mourut en 1829 dans cette ville, laissant pour tout patrimoine à sa famille le gouvernement de la province d'Hérat, et les Barrakzis, restés maîtres du royaume, le partagèrent entre eux de la manière suivante : Dost-Mohammed eut la province de Caboul ; Mohammed celle de Peischawer, pour laquelle il reconnut la su-

Digitized by Google

souveraineté de Rundjet-Sing; enfin Kirdil-Khan et ses frères s'établirent à Candahar. Quant à Soudja, battu à plusieurs reprises dans ses tentatives pour remonter sur le trône de Timour-Schah, il était réfugié depuis cinq ans à Lodiana, lorsque la Compagnie résolut de le faire servir de drapeau dans la guerre que le désir d'entraver les desseins de la Russie l'engageait à déclarer aux Affghans.

L'armée de la Compagnie reçut l'ordre de se concentrer à Firozepour, sur le Sutledje, dans les premiers jours du mois de novembre 1838. Jusqu'au moment de la jonction du corps du Bengale avec la division de Bombay, le général sir Henry Fane, commandant en chef les forces de l'Inde, devait être chargé de la direction des troupes de l'est, composées de deux divisions d'infanterie, formant cinq brigades de trois régiments, d'une brigade de cavalerie, comprenant également trois régiments, d'une brigade d'artillerie, composée de cinq compagnies d'artillerie à cheval et de neuf compagnies d'artillerie à pied. Un équipage de siége et quelques compagnies de sapeurs-mineurs complétaient la force du corps du Bengale.

Le corps de Bombay était sous les ordres de sir John Keane, désigné pour commander en chef l'armée expéditionnaire. La division de Bombay comprenait deux brigades de trois régiments chacune, une brigade de cavalerie de deux régiments à deux escadrons, et un détachement de cavalerie irrégulière. Son artillerie consistait en deux compagnies d'artille-

Digitized by Google

rie à cheval, deux compagnies d'artillerie de rempart et un équipage de siége.

Soudja, le roi futur des Affghans, marchait, de son côté, avec un corps d'armée composé de cinq régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie et une compagnie d'artillerie indigène. Le major-général Simpson avait le commandement de ce corps et opérait en dehors du reste de l'armée.

La crainte de mécontenter le roi de Lahore, qui s'était opposé au passage de l'armée anglaise dans ses États, et la nécessité de fixer pour la réunion des corps de Bombay et du Bengale un point suffisamment éloigné du pays occupé par l'ennemi, fit choisir la route du Bolan pour envahir l'Affghanistan, bien qu'elle présentât des obstacles presque insurmontables.

Les forces des Affghans s'élevaient à 4,000 ou 5,000 hommes seulement pour la province de Candahar; mais Dost-Mohammed, le souverain du Caboul, pouvait opposer, de son côté, aux Anglais 16,000 hommes d'excellente cavalerie. Quant aux amirs du Scinde, ils auraient pu réunir 25,000 hommes, sans compter les troupes du khan de Kélat; mais, grâce aux traités conclus avec eux par Burnes, qui avait été chargé de préparer l'expédition, ils ne voulurent pas se déclarer ouvertement contre la Compagnie, et livrèrent passage à l'armée anglaise à travers leur territoire.

Nous ne suivrons pas le corps expéditionnaire dans son laborieux itinéraire : le général Havelock, de si

Digitized by Google

regrettable mémoire, faisait partie, en qualité de capitaine, de l'armée du Caboul; il a publié sur les campagnes de l'Affghanistan une notice détaillée à laquelle nous renvoyons nos lecteurs; le mérite exceptionnel de cette œuvre n'était pas un des moindres titres de l'illustre général à l'estime de ses frères d'armes, et nous lui empruntons les renseignements qui peuvent rentrer dans notre cadre.

Le 10 décembre, le corps du Bengale quittait Ferozepore, et se dirigeait sur Bhawalpoor en suivant la rive gauche du Sutledje.

Le 22 novembre, la division de Bombay avait quitté ce port, et le 27 elle était arrivée aux bouches de l'Indus, où elle opérait son débarquement. Sur ces entrefaites, un nouveau traité avait été conclu avec les amirs du Scinde; ils avaient consenti à livrer aux Anglais leurs places les plus importantes, et entre autres Bakkar, qui commandait le cours de l'Indus, et dont la possession devait assurer les communications de l'armée.

Le corps du Bengale, après avoir franchi l'Indus à Bakkar pendant les premiers jours de février, s'était engagé dans les passes du Bolan; le 26 avril, il arrivait sous les murs de Candahar, ayant parcouru plus de 400 lieues depuis son départ de Ferozepore. Les frères Barrakzis avaient évacué leur capitale dès le 23; le corps du Bengale put donc s'y établir sans difficulté, et attendre le corps de Bombay, qui arriva enfin le 4 mai, après avoir beaucoup souffert pendant sa marche à travers les montagnes.

Digitized by Google

Le 20 juillet, l'armée anglaise arrivait sous les murs de Ghazna. Cette ville était défendue par Mohammed-Hyder, l'un des fils de Dost-Mohammed. Le 22, les dispositions étaient prises pour l'assaut, et le 23 Ghazna était emporté : 1,600 prisonniers, 1,000 chevaux, 300 chameaux, des approvisionnements considérables étaient le prix de ce premier succès, qui n'avait coûté que 150 tués ou blessés aux vainqueurs.

Le 6 août, les habitants de Caboul, craignant le sort de Ghazna, ouvraient leurs portes à Shah-Soudja. L'armée anglaise avait accompli la première partie de sa tâche, elle avait fait plus de 600 lieues pour ramener le vieux roi dans sa capitale. Il s'agissait maintenant de défendre et de consolider son trône; malheureusement cette œuvre de restauration était sans bases solides; il lui manquait les sympathies des populations, et chacun pouvait prévoir qu'elle s'écroulerait aussitôt que l'armée anglaise ne serait plus là pour l'étayer.

Ces prévisions ne devaient pas être trompées. Bien que le général en chef, sir Keane, eût laissé la presque totalité du corps expéditionnaire dans le camp de Caboul, et dans les principales places des Affghans, il était à peine rentré de sa personne à Ferozepore, et le corps de Bombay n'avait pas atteint le Scinde, que l'insurrection éclatait sur tous les points. La désaffection pour Soudja, la créature des Anglais, était chaque jour plus visible; il ne régnait que par les baïonnettes, tandis que les Barrakzis avaient con-

Digitized by Google

servé toutes les sympathies des populations : aussi, dès le commencement de 1840, Dost-Mohammed était parvenu à réunir une armée considérable dans le Kondouz, et tout le pays était prêt à l'appuyer.

A la même époque, une réaction générale semblait se prononcer contre la domination anglaise, sur tous les points une conspiration sérieuse s'organisait et menaçait la Compagnie; l'Asie commençait à couver ces Vêpres indiennes, dont l'énergie de ses dominateurs n'a pu qu'ajourner l'explosion.

Il faut le reconnaître, en 1840 comme de nos jours, le gouvernement de l'Inde n'a point failli à sa tâche. Aussi habile à conjurer les dangers éloignés que prompt et ardent à combattre ceux du présent, rien ne lui a coûté pour établir ou reconstituer son pouvoir partout où il l'a cru nécessaire. L'année précédente, profitant des embarras causés par la guerre des Affghans, le radjah de Kurnaul s'était décidé à lever le masque. Il avait organisé et rassemblé secrètement, depuis des années, dans son petit fort, une artillerie et des munitions de guerre suffisantes pour une armée de 100,000 hommes. Un détachement anglais avait été envoyé immédiatement sur les lieux, et, après une courte mais furieuse résistance, s'était emparé du nawab et de son fort. Le radjah de Sattarah, les chefs du Bundelcund, du Malwah et du Radjepootna avaient été châtiés pour leurs velléités de désobéissance; enfin les radjahs de Djoudpour et de Rampour avaient été battus par les troupes de la Compagnie, et forcés de faire l'abandon de leurs ter-

Digitized by Google

ritoires, sur lesquels ils n'avaient pas su comprimer les menées hostiles au gouvernement anglais. Bref, si partout de vives haines éclataient contre les Anglais, si d'ardents désirs de vengeance se montraient sur tous les points où pesait leur domination, partout, à leur tour, ils se montraient à la hauteur des dangers ou supérieurs aux revers de cette période difficile.

L'insurrection du Caboul fut, parmi les événements désastreux contre lesquels la Compagnie eut à lutter, celui qui infligea l'échec le plus rude à ses armes. Nous venons de dire quelle avait été l'attitude des populations de l'Affghanistan aussitôt après le départ de sir John Keane : l'année 1840 ne fut qu'une suite de combats dans lesquels les Anglais n'eurent pas toujours l'avantage. Vers le mois de novembre, cependant, Dost-Mohammed, battu dans deux rencontres par le général Dennie, avait été obligé de se rendre à sir William Mac-Naghten, chargé des affaires politiques du Caboul. Cet événement, aussi bien que la funeste issue de l'expédition dirigée contre Khiva par le général russe Perowski, aurait pu calmer les alarmes que le gouvernement de Calcutta ressentait à l'endroit de sa nouvelle conquête; mais cette amélioration dans la situation de l'armée d'occupation, dont toutes les communications avec le reste de l'Inde se trouvaient depuis longtemps coupées, ne fut malheureusement pas de longue durée.

Affaibli par l'âge et la maladie, le général Elphinstone n'avait pas l'énergie nécessaire pour dominer

Digitized by Google

les difficultés d'une pareille position : nommé au commandement des troupes de l'Affghanistan sur le refus du général sir William Cotton, qui l'avait aussi refusé à cause de son âge, le général Elphinstone se laissa bloquer dans son camp sous les murs de Caboul, et ne sut ni combattre ni se retirer à propos. Toutes les troupes placées sous ses ordres immédiats furent détruites, pendant leur retraite, dans les défilés qui séparent Caboul de Djellalabad, où commandait le général Sale, et les forces dispersées dans les différentes places de l'Affghanistan se virent réduites, pendant six mois, à la situation la plus critique.

Sur ces entrefaites, lord Ellenborough avait été nommé gouverneur-général à la place de lord Auckland. Grâce à l'activité, à l'énergie que la colonie tout entière sut déployer sous l'administration de son nouveau chef, au mois d'octobre 1842, les Anglais, sous les ordres des généraux Pollock et Nott, avaient vengé la défaite d'Elphinstone, mort prisonnier des Affghans. Les garnisons de l'Affghanistan, à l'exception de celle de Ghazna, qui avait dû se rendre faute de vivres, étaient débloquées, et tous les prisonniers tombés aux mains de l'ennemi pendant la première campagne étaient délivrés. Toutefois, les Anglais étaient décidés à abandonner l'occupation du pays occidental de l'Indus, qu'ils ne pouvaient conserver sans faire d'énormes sacrifices. La guerre de Caboul avait coûté à la Compagnie 10,000 soldats et 30,000 domestiques au moins, tous les chevaux de l'armée, et 50,000 chameaux avaient succombé dans

Digitized by Google

les montagnes du Bolan ou dans les défilés de Khyber; enfin 400 millions avaient été dépensés pour se retrouver, après quatre années d'efforts, au point de départ de 1839.

Il fallait un dédommagement à de pareilles pertes. Si l'Angleterre se résignait à abandonner momentanément le Caboul, il n'en était pas de même du Scinde, dont les places étaient restées entre ses mains. La possession du cours de l'Indus, en ouvrant de nouveaux débouchés au commerce, devait faire rentrer dans les coffres de la Compagnie les millions absorbés par la guerre. Les Beloutchis du Scinde ayant attaqué un résident anglais, le major Outram (1), sir Charles Napier, fut chargé de punir les amirs de cette infraction aux traités. Les deux batailles de Miannie et de Dabba suffirent pour disperser ou détruire les forces de Mir-Rostem et de ses frères, et le Scinde fut à jamais réuni à l'empire britannique. Sir Charles Napier fut nommé gouverneur de la nouvelle conquête; quant à lord Ellenborough, il rentra en Angleterre après avoir rendu la liberté à Dost-Mohammed, et fut remplacé par sir Henry Hardinge.

Il ne nous reste plus, pour épuiser la liste des événements qui ont précédé l'insurrection de 1857, qu'à dire un mot des deux guerres du Pendjaub.

L'armée anglaise entrait dans la capitale de l'Affghanistan lorsque le conseil de Calcutta apprit la mort de Runjet-Sing (27 juin 1839). L'incapacité

(1) Le même dont le nom est devenu si célèbre dans la guerre actuelle, et que les Anglais ont surnommé le Bayard de l'Inde.

Digitized by Google

notoire de son successeur Kharack-Sing présageait des événements sérieux, pour lesquels la Compagnie était dès longtemps préparée; mais la mort subite de ce prince, le 7 novembre 1840, et surtout celle de Nahal-Sing, son fils, à deux jours d'intervalle, exercèrent une influence assez favorable pour dispenser le gouvernement d'intervenir, du moins immédiatement, dans les affaires du Lahore. Sheree-Sing, dévoué aux Anglais, l'un des fils de Rundjet, fut proclamé roi par les grands, malgré l'opposition de la veuve de Karrack, appuyée par une grande partie de l'armée.

Malheureusement pour l'indépendance des Sickhs, les troubles auxquels donna lieu quelque temps plus tard la régence nécessitée par la jeunesse de Dhulap devaient déterminer l'intervention des troupes de la Compagnie, et conduire le Pendjaub au système du « protectorat, » ce premier échelon vers l'asservissement définitif, suivant les règles de la politique anglaise.

Malgré son excellente organisation, privée de ses chefs européens, les généraux Allart, Ventura, etc., qui s'étaient retirés après la mort de leur bienfaiteur, l'armée de Rundjet ne put lutter contre l'armée anglaise, et fut défaite par sir Hardinge aux journées de Montkie, de Ferozeshah, de Halwal et de Sobraon. Un tiers des Sickhs fut taillé en pièces par l'armée anglaise, et les restes de cette puissance militaire, saisie d'une panique sans pareille, rebroussèrent chemin et s'enfuirent au delà de leurs frontières.

Digitized by Google

Par le traité de mars 1846, un premier démembrement du royaume de Lahore fut effectué au profit de Goolab-Sing (1); ce prince ayant été proclamé roi de Cachemire, le royaume de Dhulap-Sing fut réduit aux provinces de Lahore et de Moultan, dont l'administration fut confiée au colonel Lawrence.

Le Pendjaub commençait à recueillir les fruits du gouvernement éclairé auquel le traité d'Amritsir 'avait soumis; l'emploi des débris de l'armée sicke à la police des districts avait rétabli sur tous les points l'ordre et la tranquillité; le résident anglais donnait tous ses soins à la préparation de grands travaux publics, qui allaient augmenter encore la richesse de ces territoires déjà si favorisés par la nature, lorsqu'une nouvelle désastreuse vint mettre un terme à cette heureuse situation.

Soulevée par les intrigues de Iunda-Khor, la mère de Dhulap-Sing, la province de Moultan s'était révoltée, et deux officiers anglais, MM. Anderson et Van Angus, avaient été massacrés au moment où ils procédaient à l'installation d'un nouveau radjah à la place de Dewan-Moolraï, dont l'hostilité au gouvernement de la Compagnie ne pouvait être tolérée sans danger.

Pour attendre les secours de l'armée de lord Gough, chargé de la direction de la guerre, le résident anglais dut faire des prodiges de valeur et de diploma-

(1) Goolab-Sing, dont la fidélité ne s'est pas démentie pendant les événements de 1857, est mort le 2 août, laissant son trône à son fils Rhamber-Sing.

Digitized by Google

tie; mais il parvint cependant à sauver ses détachements disséminés sur toute l'étendue du territoire en insurrection. Lord Gough arriva à Lahore avec une armée de 25,000 hommes, et cent pièces de canon, vers la fin de 1848, et dut tenir la campagne pendant trois mois avant d'en finir une dernière fois avec les vieilles bandes de Runjet. Affaiblis par la bataille de Chillianvallah, restée indécise, le 13 décembre 1848, les Sickhs furent enfin complétement détruits et dispersés à la fin de février 1849, à la bataille de Goudjerate.

Dès ce moment, le royaume de Lahore avait cessé d'exister. La jeunesse de Dhulap-Sing devait perpétuer une ère de troubles et de désordres que la proximité des frontières occidentales pouvait rendre des plus préjudiciables aux intérêts de la Compagnie. Le seul moyen de la fermer était dans l'annexion des populations turbulentes rangées sous le sceptre de ce roi enfant; elle fut irrévocablement prononcée.

Depuis cette époque jusqu'aux événements qui occupent à cette heure la presse européenne et l'intérêt public, le gouvernement de l'Inde n'a eu à exercer que la police de ce vaste empire. Il représente aujourd'hui le plus immense assemblage de royaumes réunis sous une seule loi que le monde moderne ait jamais vu. Cet empire merveilleux, créé par une compagnie de marchands, comprend une population dont il est difficile de fixer le chiffre, son recensement exact et complet n'ayant jamais été fait, mais qui dépasse certainement 150 millions d'âmes. Ce n'est pas

Digitized by Google

leur sympathie envers les vainqueurs qui a produit la soumission des vaincus, car Hindous et Européens semblent des créatures d'espèce différente, tant la religion, les mœurs, les institutions civiles, les séparent ; ce n'est pas non plus la force matérielle, car la Compagnie des Indes n'a employé jusqu'ici qu'un nombre très limité de ses nationaux pour commander et diriger les 300,000 cipayes dont l'armée, jusqu'en 1857, avait suffi pour maintenir les populations sous le joug. Ce qui cause la soumission extrême des Indiens, c'est le principe énervant et décourageant de la division des castes ; c'est l'immense infériorité morale des indigènes devant les Européens ; c'est la terreur, le respect, l'admiration que ceux-ci leur inspirent par leur caractère, leur puissance, leur civilisation. La domination des Anglais dans l'Inde est un bienfait incalculable pour ces peuples, rendus si mous et si lâches par leur religion avilissante, qu'ils n'ont aucune idée de la dignité de l'homme ; habitués de tout temps à être opprimés par tous les conquérants, jamais ils n'en ont vu d'aussi bienveillants, puisqu'ils leur ont donné ce qu'ils n'ont jamais eu, le repos sous un gouvernement régulier.

Bien loin de prendre part à un soulèvement, à l'insurrection actuelle, par exemple, les populations repoussent de pareilles crises avec effroi. Elles savent bien que là où la supériorité a été momentanément acquise aux indigènes, tout ce qu'elles avaient de plus précieux ou de plus sacré est devenu la proie de bandes pillardes et licencieuses, sans frein ni disci-

Digitized by Google

pline. Comment les peuples de l'Inde oublieraient-ils la férocité et les brigandages des Mahrattes, dont le passage fut tant de fois marqué par le fer ou le feu? N'est-ce pas sur leurs compatriotes que les Pindarries ont exercé leurs cruautés, et leur souvenir ne rappelle-t-il pas des scènes de cannibales que les montagnards du Népaul ont renouvelées en massacrant les populations inoffensives de la plaine?

Si l'énergie des Européens n'avait suffi à dominer l'insurrection qui expire aujourd'hui, l'effroyable anarchie qui eût succédé à son triomphe eût été le premier auxiliaire du retour des dominateurs, et cette crainte a été la première ou plutôt la seule cause de l'attitude prise par les populations.

A un autre point de vue, pour qu'il y eût soulèvement général dans l'empire anglo-indien, il faudrait non seulement que les masses y fussent intéressées, mais encore qu'elles ne fussent divisées par aucun sentiment de haine, et c'est ce que les différences entre leurs croyances religieuses ne permettront jamais. Il n'y aura jamais de mouvement simultané, parce que, du moment où deux sectes se réuniront dans une même conspiration, on est toujours sûr que l'une trahira l'autre avant le moment de l'explosion.

L'Angleterre n'aura donc rien à craindre de ses sujets indiens tant qu'ils seront livrés à eux-mêmes, privés d'auxiliaires européens, et aussi longtemps qu'elle respectera leurs préjugés religieux et surtout leurs préjugés de castes. Là serait le seul écueil, et c'est pour l'avoir méconnu que la révolte des cipayes

Digitized by Google

a eu lieu. Quant aux autres mouvements qui pourraient se produire, ne tendant pas à un but unique dans l'intérêt général, n'ayant point leurs racines dans l'amour de la patrie, ils ne trouveront jamais d'écho hors du territoire où ils auront pris naissance; ils tomberont d'eux-mêmes et disparaîtront à l'aspect d'un ou de deux régiments souvent formés de soldats nés dans le même pays.

Si l'on voulait objecter à cette appréciation, de la facilité avec laquelle la puissance anglaise est en mesure de dissiper ou de briser toutes les insurrections, l'ébranlement profond causé par le soulèvement de 1857, c'est que l'on méconnaîtrait les conditions tout exceptionnelles dans lesquelles il s'est produit. Sans nous faire ici un argument d'un résultat que nous avions prévu et annoncé dès le début de cette étude et que le canon de Lucknow proclame au moment où nous écrivons, nous nous proposons de démontrer que la révolte des cipayes, loin d'infirmer ce que nous cherchons à établir, tend plutôt à le prouver : il nous suffira pour cela de démontrer que l'insurrection actuelle a été toute militaire et nullement nationale. Ceci posé, quant à son origine, nous essayerons d'établir que sa durée et ses proportions ont tenu aux imperfections du système et de l'organisation militaires de la race conquérante, nullement à l'énergie ou au patriotisme de la race conquise.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Sommaire : Description générale physique et politique de l'Inde anglaise. — Bornes et orographie. — Bassins principaux. — Description des provinces baignées par le Gange. — Provinces de l'Inde centrale. — Contrées baignées par l'Indus. — Presqu'île du Deccan. — Divisions politiques et administratives. — Tableau des possessions immédiates de la Compagnie. — Tableau des possessions médiates, ou États vassaux. — Superficie et population. — Gouvernement de la Compagnie. — Bill du 24 août 1853. — La Cour des directeurs, le gouverneur-général, le Conseil suprême, le bureau de contrôle. — Organisation de l'armée. — Tableau et composition des forces militaires de la Compagnie.

Nous avons résumé succinctement, dans les chapitres qui précèdent, les différentes phases du développement de l'empire anglo-indien. Le moment est venu de présenter sur sa constitution géographique, politique et administrative, quelques notions élémentaires indispensables à l'intelligence des événements contemporains (1).

La colonie des Indes orientales, telle que l'ont faite les conquêtes successives de la Compagnie, comprend aujourd'hui la majeure partie du versant de l'Asie correspondant à l'océan Indien, c'est-à-dire tous les territoires situés au sud de la grande chaîne

(1) Voir la carte jointe à la dernière livraison.

Digitized by Google

de l'Himalaya. En réduisant en système les connaissances très confuses et très morcelées que nous avons sur l'orographie de l'Asie méridionale, on peut imaginer que des groupes qui composent le Thibet oriental, les uns, sous le nom de Thsounling, tournent les sources du Salouen, et longent le cours supérieur de l'Irrawaddy en s'effaçant dans les plateaux superposés du Thibet central, jusqu'à ce qu'ils se joignent à la chaîne transversale des Belour; les autres coupent d'abord le Salouen et ses affluents en jetant des rameaux entre ces deux rivières, ensuite l'Irrawaddy en un point très remarquable, non-seulement parce qu'il est presque à l'intersection des empires chinois, birman et anglais, mais parce qu'il est probable que la brèche par laquelle l'Irrawaddy s'échappe du plateau central est la jonction des montagnes orientales de l'Asie avec l'Himalaya.

C'est donc à partir des monts Kamti, qui séparent les affluents du Brahmapoutre de ceux de l'Irrawaddy, que commence la longue et épaisse muraille de l'Himalaya. Cette chaîne, qui forme la limite septentrionale de l'empire anglo-indien, se dirige de l'est à l'ouest en séparant à son tour les sources du Brahmapoutre, et ensuite le bassin du Gange, du cours supérieur de l'Irrawaddy, qui est parallèle à sa crête; elle isole le Boutan, le Népaul, le Guerwal du Thibet, culmine dans le mont Dhawalageri, la plus haute montagne du globe (4,390 toises), et remonte au nord-ouest pour se joindre aux groupes septentrio-

Digitized by Google

naux du plateau central. Ce lieu de jonction est très remarquable comme donnant source au Brahmapoutre au sud-est, à l'Indus au nord-ouest (leurs deux vallées étroites, et bordées par l'Himalaya, semblent le prolongement l'une de l'autre), enfin au Gange au sud, dont la haute vallée n'a pas de ceinture marquée, comme les deux autres. De là l'Himalaya continue à se diriger du sud-est au nord-ouest, ouvre une brèche pour laisser passer le Sutledje, affluent de l'Indus, sépare le cours supérieur de ce fleuve de son cours du milieu, s'ouvre pour le laisser écouler, et va se confondre dans une masse énorme de hauteurs comprises entre Kaboul, Kachemyre et Laddack, et qui pourrait être considérée comme le noyau central de l'Asie.

En effet, de là partent quatre chaînes presque à angle droit : l'Himalaya au sud-est, le Thsounling à l'est, le Bolor ou Belour au nord, et l'Hindou-Koh à l'ouest. C'est cette dernière chaîne qui sépare le royaume de Kaboul de la grande Boukharie ; c'est le Caucase indien des compagnons d'Alexandre le Grand, et qui termine la ceinture du versant de l'océan Indien. Il se partage, entre Kaboul et Candahar, en plusieurs branches, dont les deux extrêmes enceignent le plateau intérieur de la Perse. La branche du sud descend à travers l'Affghanistan et le Belouchistan, sous les noms de monts Souleyman-Koh et Brahouick (4000 mètres), en séparant le bassin de l'Indus des eaux du plateau de la Perse ; dans sa partie la plus

Digitized by Google

méridionale, cette chaîne prend le nom de Bolan, et nous avons vu le rôle important qu'elle avait rempli dans la campagne de 1839-1840.

Il nous reste, pour compléter l'orographie de l'empire anglo-indien, à dire un mot des systèmes de montagnes qui séparent les principaux bassins. Entre le Sutledje et la Djemnah se détachent des hauteurs qui semblent d'abord l'avant-terrasse de l'Himalaya, et deviennent très confuses et peu élevées dans le Radjepootna ou pays d'Adjimir; les unes vont finir dans la presqu'île de Guzerate; les autres s'inclinent au sud-est, et se joignent aux monts Windhya. Ceux-ci ne sont qu'une série de groupes et de plateaux de 800 à 1000 mètres de hauteur, dont la direction générale est de l'ouest à l'est, et qui enferment de tous côtés le bassin de la Nerbuddah. C'est cette masse de hauteurs qui rattache la presqu'île hindoustanique au continent. Vers l'embouchure de la Nerbuddah commencent les Ghauts ou Ghattes, qui forment la charpente de cette presqu'île, et la partagent en deux versants très inégaux; elles descendent le long de la côte occidentale par une chaîne distincte et continue élevée de 3000 mètres, et finissent au cap Comorin.

La pente des Ghattes est très rapide sur la mer d'Oman; mais sur le golfe du Bengale cette pente se compose de terrasses successives, dont les derniers talus sont escarpés, et semblent former une chaîne de Ghattes orientales peu élevées, et à travers lesquelles

Digitized by Google

les fleuves s'échappent comme par des brèches.

Les Ghattes orientales, en remontant du cap Comorin au nord, passent à 70 milles de Madras, en longeant le Karnatic, et se divisent ensuite en plusieurs rameaux formant des vallées couvertes d'épaisses forêts. La chaîne principale n'a que des défilés (Ghattes signifie portes) garnis de forteresses, et les indigènes la désignent sous le nom d'Ellakouda.

A l'endroit où les Ghattes séparent les Circars du nord de la province de Berar, les montagnes deviennent presque inaccessibles, et il n'y a qu'un seul passage pour les voitures et les chevaux; c'est celui de Solar-Ghat, qui conduit dans le Behar. Partout on ne voit que des masses de rochers qui s'élèvent perpendiculairement dans les nues, et ne laissent aucune issue au voyageur épouvanté.

La chaîne occidentale des Ghattes, beaucoup plus élevée, comme nous l'avons dit, que la partie orientale, s'étend sur une longueur d'environ 350 lieues, traverse les provinces de Kanara, de Sounda, passe près de Goa, et entre dans le pays des Mahrattes, où elle se partage en plusieurs rameaux. L'épaisseur des forêts, la profondeur des précipices et la rapidité des torrents rendent très difficiles les passages de ces montagnes, qui, en quelques endroits, sont de 50 à 60 milles anglais. L'insurrection de 1857 eût trouvé dans ces régions beaucoup plus de facilités pour se perpétuer que dans les plaines du Gange, et il est heureux pour la domination anglaise que les succes-

Digitized by Google

seurs de Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb n'aient point hérité de l'énergie et de l'esprit d'indépendance de leurs devanciers.

La partie orientale du versant de l'océan Indien, inclinée fortement vers l'équateur, garantie des vents du nord par les plus hautes montagnes du globe, arrosée par des fleuves magnifiques, se prolongeant au sud par une large et superbe presqu'île, est l'une des contrées les plus riches et les mieux peuplées du monde. Son aspect est monotone; ses montagnes présentent, en général, des lignes grandioses, mais point ou peu de détails pittoresques; ses plaines immenses, brûlées par le soleil ou inondées par les eaux, sont fertiles, mais peu variées. La chaleur et l'humidité extrêmes dont le sol est imprégné lui donnent une végétation prodigieuse, et un climat délétère qui inspire à ses habitants l'indolence et la lâcheté : aussi ce pays, qui appelle l'avidité des conquérants, n'a jamais pu ni résister à une invasion étrangère, ni secouer le joug de ses dominateurs.

La partie occidentale de l'empire anglo-indien, placée sous la même latitude, se prolongeant aussi par une grande presqu'île, présente un aspect tout différent; d'immenses plateaux et des déserts de sable couvrent la moitié de sa surface; la masse de ses montagnes ne lui donne que des eaux peu abondantes; mais elle présente des sites variés, des vallées délicieuses, un climat plus sain; et ces contrées âpres et infertiles ont nourri de tout temps des races guerrières.

Digitized by Google

L'Inde orientale doit la fertilité de son sol à la grande quantité de fleuves, de rivières et de torrents qui l'arrosent. Les anciens comme les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que présente le cours d'un fleuve s'offrent ici sur une grande échelle ; nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux mêmes où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrents de montagnes. Cependant, malgré ces grands et nombreux cours d'eau, la zone torride conserve ses droits ; beaucoup de districts de l'Inde présentent le spectacle de la plus grande aridité. Les réservoirs ou tanks, construits à grands frais, fournissent souvent de l'eau à des centaines de villages à la ronde.

Les cours d'eau de la presqu'île hindoustanique se divisent naturellement en deux sections : ceux qui se rendent dans le golfe du Bengale, et ceux qui tombent dans la mer d'Oman. Nous commencerons par les bassins de l'est.

Le Salouen et l'Irrawaddy ne doivent être mentionnés que pour leurs embouchures, qui se trouvent sur la portion de côte acquise par la Compagnie à la suite de ses guerres avec les Birmans. Le cours de ces fleuves appartient réellement à cet empire. Le Salouen finit à Amherst-Town, ville nouvelle fondée par les Anglais sur la frontière, et l'une des branches de l'Irrawaddy arrose Rangoun, excellent port qui

Digitized by Google

a servi de base d'opération dans la campagne de 1826.

Le Gange, dont le bassin est nettement tracé au nord par l'Himalaya, et faiblement au sud par les hauteurs qui se rattachent aux monts Windhya, descend de la pente méridionale de l'Himalaya par deux sources élevées de 5140 mètres ; il fait de nombreuses chutes, passe à Hurdwar, traverse du nord au sud le Rohilcund, et du nord-est au sud-est les provinces de Dehli et d'Agra, arrose Fatighur, Cawnpoor, stations militaires des Anglais ; Allahabad, grande place d'armes, la reine des villes saintes aux yeux des Hindous, très déchue aujourd'hui, mais importante par sa citadelle. De cette ville, où il reçoit la Djumnah, le Gange coule tortueusement de l'ouest à l'est dans la province de Behar, en arrosant Mirzapour et Chunar, villes fortifiées ; Bénarès, la métropole religieuse de l'Inde ; Ghazipour, Patnah, Dinapour, villes importantes, dont la première renferme le dépôt des remontes de la cavalerie anglaise, et dont la dernière a joué un rôle important dans l'insurrection de 1857. Au-dessous de ces villes, le Gange s'incline au sud-est dans le Bengale, et alors commence le grand delta, où ses eaux se dispersent dans une infinité de branches, et qui ressemble souvent à une mer de fange soulevée par les vents furieux, traversée par des courants rapides et coupée d'îles inondées. La branche orientale est la plus considérable ; elle passe près de Dacca, ancienne capitale du

Digitized by Google

Bengale, et va se réunir au Bramahpoutre; la branche occidentale s'appelle Hougly, passe par Mourchidabad, grande ville dans les environs de laquelle est Bourhampour ou Burkanpour, l'une des six grandes stations militaires des Anglais. Plus au sud, l'Hougly arrose Chandernagor, qui appartient aux Français; cette ville de 40,000 âmes, sans commerce, sans fortifications, sans importance aucune, est perdue dans les immenses possessions anglaises. Au-dessous est Calcutta, capitale des possessions anglaises dans l'Inde. Les bouches du Gange occupent 60 à 70 lieues de côtes; son cours est de 600 lieues; la salubrité de ses eaux, la richesse de son bassin, la fertilité qu'il cause par ses inondations périodiques en ont fait le fleuve sacré des Hindous.

Les affluents de gauche du Gange sont : 1° le Goumtee, qui passe à Lucknow, capitale du royaume d'Oude; 2° le Gogra, qui traverse le Népaul, arrose Fyzabad, Aoude, ancienne capitale de ce royaume, et finit entre Ghazipour et Patnah; 3° le Bagmatty, qui prend naissance près de Catmendou, capitale du Népaul; 4° enfin le Brahmapoutre, qui paraît naître dans l'extrémité orientale de l'Himalaya, traverse le royaume d'Assam, passe près de Rangpour, capitale de ce royaume, reçoit à droite des rivières qui viennent du Boutan, pays montagneux, passe près de Rangamatty, ville au-dessous de laquelle il tourne au sud par des bras très nombreux, laisse sur sa gauche les montagnes habitées par les tribus sauvages des Garrows, et se joint à la branche orientale du Gange

Digitized by Google

pour composer avec elle son inextricable delta.

Le principal affluent de droite du Gange est la Djumnah. Cette rivière descend de l'Himalaya, à l'ouest des sources du Gange, coule du nord au sud, passe près de Kurnawl et de Paniput, champs de bataille célèbres dans l'histoire de l'Inde, laisse à gauche Meerut, l'une des plus grandes stations militaires des Anglais, et arrose Dehli, ancienne capitale de l'empire des Grands Mogols. De là la Djumnah laisse sur sa gauche Alighur, forteresse importante qui fut longtemps la résidence du général Perron; elle passe ensuite à Burtpour, ville célèbre par les siéges qu'elle a subis, prise d'assaut en 1826; puis elle tourne à l'est, et arrose Agra, capitale de la présidence des États du nord-ouest. Au-dessous d'Agra, la Djumnah passe encore à Étawah, Calpi, Bandah, et finit au-dessous d'Allahabad.

Les affluents de droite de la Djumnah sont nombreux, et leurs bassins, qui s'étendent jusqu'aux monts Windhya, d'où ils descendent, forment les provinces de Behar, d'Adjimir, de Cuttack, de Gaudowana, d'Allahabad, d'Agra, de Dehli, de Sindhia (en partie), etc., qui comptent parmi les possessions immédiates de la Compagnie. En outre, avant 1857, dans ces mêmes bassins se trouvaient compris les États vassaux ou protégés de Rewah, de Ihansi, de Pannah, de Karouly, de Burthpour, de Dholpour, de Pattialah, de Bekaneer, de Djoudpour, de Djeypour, d'Odeypour, de Kotah, etc., etc., dont plusieurs ont pris part à la révolte, et seront sans doute annexés

Digitized by Google

définitivement aux territoires de la Compagnie lorsque l'insurrection sera complétement étouffée, et que l'on procédera à la réorganisation politique de la présidence du Bengale.

Parmi les affluents de droite de la Djumnah, le Tchumboul est le plus important; l'un de ses tributaires passe à Kotah, et l'autre à Goualior, capitale de Sindhia. Au-dessous du Tchumboul se trouve la Cane, qui descend des environs de Sangor, et le Soane, qui passe au-dessous d'Arrah, théâtre d'un combat important livré au début de la guerre actuelle.

Le bassin du Gange et les provinces qui en font partie, principalement vers le nord, ayant été le théâtre des événements les plus importants de l'insurrection de 1857, nous allons entrer, à leur sujet, dans quelques détails qui en faciliteront l'intelligence.

Le Rohilcund, qui occupe la portion la plus septentrionale du bassin du Gange, et qui faisait partie du royaume d'Oude, s'étend au pied des monts Kemaoun; il s'appelait anciennement Kottaïr, mais les Rohillas, tribu d'Affghans montagnards (qui, en langue affghane ou patane, s'appellent Roh), après s'être emparés de ce pays, lui ont donné leur nom. Ces Rohillas, guerriers perfides et rusés, mais patients et appliqués à l'agriculture, ont toujours entretenu leur territoire dans un état florissant; ils s'entendent particulièrement aux irrigations, et leur pays est semé de canaux, d'aqueducs et d'écluses. Avant l'invasion des Rohillas, le Rohilcund faisait partie du royaume d'Oude; il forma plus tard un État indé-

Digitized by Google

pendant; mais la race des princes rohillas s'étant éteinte vers la fin du siècle dernier, le pays fut de nouveau réuni au royaume d'Oude, avec lequel il était toujours resté en relations suivies. La plus ancienne ville du Rohilcund est Sombol ou Shambel, ville entourée de murs en briques; après vient Rampour, sur la Kosila, qui autrefois a compté jusqu'à 100,000 habitants. Moradabad, la capitale actuelle du Rohilcund, faisait encore un commerce important au moment où les insurgés s'y sont établis.

Le Douab, province comprise entre le cours du Sutledje et le Beyah ou Byas, dépendait autrefois du royaume de Lahore; les Anglais se le sont fait céder en 1846. Cette nouvelle possession, limitrophe du Pendjaub, les rapproche de la vallée de Kaschemir, dont ils ont fait un royaume vassal de leur empire, et dont le souverain s'est montré fidèle pendant l'insurrection. Au sud-ouest du Douab se trouvent les États de Jeypour, de Beykaneer, d'Adjemir, de Joudpour et d'Odeypour. Ces diverses principautés, tributaires des Anglais, devaient entretenir des contingents, dont quelques-uns, la légion de Joudpour, entre autres, ont fait cause commune avec les cipayes révoltés.

Kotah, qui renferme un grand nombre de maisons en pierre, est la capitale d'un pays montagneux, fertile et bien arrosé, et payait le septième environ de ses revenus aux Anglais. Boundi est la résidence d'un radjah qui occupe la forteresse; Tonk est le chef-lieu d'une principauté qui s'étend jusque dans le Malwah.

Digitized by Google

Nassirabad, Mundisore, Neemuch, Bhopal, Dhar, Mekidpour et Sangor sont les villes principales qui ont été occupées par les insurgés dans l'Inde centrale.

Les affluents de droite du Tchumboul comprennent, dans leurs bassins, la plus grande partie des États de Scindiah. La province de Malwah est située au sud-est de l'Adjemir et du Guzerate. Une partie est régie par les Anglais, l'autre appartient au royaume de Scindiah. Ainsi le Malwah, peuplé de tribus guerrières et presque sauvages (tels que les Bheels et les Gounds, qui ont profité de la dernière révolte pour commettre de nouveaux désordres), renferme les domaines héréditaires de deux dynasties mahrattes : les Holcar, dont Indour était la capitale, et les Scindiah, dont Ougein était la principale ville.

On peut dire que l'indépendance du royaume des Scindiah a rendu le dernier soupir avec son avant-dernier souverain, Ienkadji-Rao-Scindiah, mort le 7 février 1843. Toutefois, les prévisions du gouvernement de la Compagnie ont été trompées, quant à l'attitude prise au milieu de l'insurrection du Bengale, par les troupes dont les traités imposaient l'entretien au dernier Scindiah.

Après les batailles de Maharajpour et de Pannias (29 décembre 1843), lord Ellenborough avait exigé le licenciement de l'armée mahratte, et sa réorganisation sur de nouvelles bases, qui devaient assurer toute sécurité à la Compagnie. Le roi de Goualior, Maharadja-Scindiah, devait entretenir un corps de 10,000 hommes, commandés par des officiers anglais,

Digitized by Google

et réduire ses propres troupes à 6,000 hommes de cavalerie, 3,000 hommes d'infanterie seulement. Cette force, commandée par des officiers indigènes, et pouvant disposer de 32 pièces d'artillerie, était la seule sur laquelle Scindiah pouvait compter en cas de lutte avec la Compagnie. L'armée entière, cependant (c'est-à-dire le contingent commandé par les Anglais, et le corps de Scindiah proprement dit), s'est ralliée à l'insurrection de 1857, contre la volonté du souverain, s'il faut en juger par les apparences. C'est une force d'environ 20,000 hommes qui a passé ainsi aux insurgés.

Les villes principales du Malwah sont : Ougein, qui perd chaque jour de son importance à cause du voisinage d'Indour, et surtout à cause de la translation du siége du gouvernement à Goualior ; — Bâg, ville ruinée, mais qui fut importante ; — Tchandery-Schah-Djehanpour, sur les rives du Sagormotty ; — Bilsah, à quelque distance, sur la rive droite de la Betvah ; — Goualior, une des plus fameuses forteresses de l'Inde, est bâtie sur un rocher isolé, haut de 50 mètres, et qui a un mille de tour ; ce rocher est à pic de presque tous les côtés, et l'on a fait sauter partout les roches saillantes. Un escalier taillé dans le roc, et défendu par des fortifications, conduit dans la forteresse. Avant d'arriver sur le plateau il fallait, dit-on, traverser autrefois sept portes. Dans l'intérieur des murs il y a des maisons, des champs, des vergers et des réservoirs pour la garnison. Goualior renfermait jadis les trésors et les prisons d'État des

Digitized by Google

empereurs mogols. Malgré la position favorable de cette forteresse, et les travaux entrepris pour la rendre imprenable, les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1780. Ils la rendirent ensuite au radjah, et la reprirent en 1804. La ville de Goualior avait autrefois une population de 80,000 habitants. Elle a été reconstruite presque en entier depuis 1810, dans une plaine, et à côté des ruines de l'ancienne ville. Sa population ne dépasse pas aujourd'hui quelques milliers d'habitants.

Au sud-ouest du Rohilcund se trouve la province de Dehli, qui s'étend depuis le Gange jusqu'à la rivière de Sutledje, affluent de l'Indus. La capitale de cette province est Dehli, qui a joué un rôle si important pendant l'insurrection des cipayes, et dont nous nous proposons de donner une description complète, au point de vue militaire, lorsque nous résumerons les opérations du siége. Dehli, l'ancienne capitale des empereurs mogols, fut saccagée en 1738 par Nadir-Schah, ainsi que nous l'avons vu plus haut; les Affghans et les Mahrattes ont achevé sa ruine. Dehli, au moment de l'insurrection, était encore la résidence du descendant de Timour, dépouillé depuis 1803 de sa couronne et de ses trésors; il y jouissait d'une pension de 3,640,000 francs, et demeurait, en quelque sorte, sous la garde du résident anglais. Les autres villes de la province de Dehli qui méritent d'être mentionnées sont : Meerut, dont nous avons parlé en donnant le cours du Gange; Paniput, ville fameuse par la défaite des Mahrattes en 1762;

Digitized by Google

Saharunpour, ville manufacturière. Ihansi, Bareilly, Kurnawl sont des stations dont il est fréquemment parlé dans les relations de la guerre actuelle. Les cruautés commises par les cipayes ont dépassé, dans les deux premières de ces villes, tout ce que l'on peut imaginer de plus odieux.

Au sud-est de Dehli et d'Agra, au nord et à l'ouest du Behar, s'étend le royaume d'Oude, en sanscrit Ayodhia. Cet État, dernier refuge de l'insurrection au moment où nous écrivons, était gouverné avant 1856 par un prince vassal des Anglais, aujourd'hui prisonnier à Calcutta. Le royaume d'Oude a été annexé à la fin de 1855 par lord Dalhousie, et cette mesure, contraire au texte des traités, ne saurait trouver une justification suffisante dans la mauvaise administration reprochée au souverain. Le sol de ce pays est de la plus grande fertilité, ce qui explique comment il a pu, depuis un an, fournir aux besoins de la multitude de révoltés qui ont afflué dans sa capitale de toutes les parties de l'Inde.

Oude ou Aoudh, ville antique et très grande, sur la rivière de Dewah ou Gogra, est aujourd'hui dépeuplée et déchue de son ancienne splendeur. Feyzabad ou Fyzabad, grande ville bâtie près d'Oude au commencement du siècle dernier, a servi de résidence au souverain pendant quelque temps; actuellement il réside à Lucknow, que l'on écrit aussi Lacknau, ville ancienne et grande, mais irrégulière et mal bâtie, sur la Goumtee. Pour Lucknow comme pour Dehli, nous donnerons, en traitant des événements mili-

Digitized by Google

taires, les détails circonstanciés que réclame le rôle important rempli par ces villes dans l'insurrection de 1857.

Sur la rive gauche du Rapty, dans l'ancienne province d'Aoudh, on trouve Goruckpour, grande ville de 54,000 habitants, reprise sur les insurgés par Jung-Bahadoor. C'est par la route de Goruckpour à Fizabad que le chef des Goorkhas s'est dirigé sur Lucknow, afin d'appuyer les opérations du commandant en chef, sir Campbell, contre la capitale de l'Oude.

Au sud de Dehli, à l'ouest du royaume d'Oude et à l'est du Malwah, s'étend la province d'Agra, dont la capitale est le chef-lieu de la quatrième présidence ou lieutenance instituée pour l'administration des provinces du nord-ouest.

Agra, ville très grande, de 125,000 habitants, s'étend en croissant sur les rives de la Djumnah, dans une vaste plaine ; elle a 7 milles de long et 3 de large. C'est à l'empereur Akbar qu'elle doit sa splendeur ; il lui avait donné le nom d'Akbar-Abad. Bien déchue aujourd'hui, Agra n'offre plus qu'une réunion de faubourgs bâtis en briques ou en boue, laissant entre eux des espaces vagues, arides ou cultivés, plus étendus que ceux qui sont bâtis.

Le fort élevé par Akbar sur les ruines d'une ancienne forteresse est un polygone qui peut avoir un quart de lieue de circonférence. Il a deux entrées, dont une, celle du nord, est magnifique ; elle est flanquée de deux énormes tours couvertes de sculp-

Digitized by Google

tures et de mosaïques. Ce fort, dont les murailles rouges sont d'un effet des plus pittoresques, est surtout remarquable par les édifices qu'il renferme : les principaux sont le palais de Schah-Djihan, sa salle d'audience et le Moti-Mosjed; lors de l'insurrection, il a servi de refuge aux Européens, qui ont pu s'y maintenir longtemps et attendre du secours.

Dans le district d'Agra se trouvent : Fatihpour, fondée par Akbar; Burtpour, prise d'assaut en 1826; Kerolee, Narrah. En remontant la Djumnah, on rencontre : Matrah ou Muttrah, grande ville de 65,000 habitants, très ancienne et commerçante; Bendrabund et Horal. Sur la Djumnah et à moitié chemin de la route de Dehli à Agra, on rencontre Alighur, l'ancien quartier-général des troupes européennes au service des princes mahrattes avant la prise de Dehli par le général Lake. Entre la Djumnah et le Gange s'étendent de fertiles plaines. On y remarque Kanodje, en sanscrit Kaniacoudja, ville très ancienne, au confluent du Gange et du Kalini; les Mahrattes l'ont saccagée en 1761; Mynpour, Furruckabad, villes anciennes fondées par les Affghans et qui sont fréquemment citées dans les relations de la guerre actuelle. Furruckabad compte 77,000 habitants et faisait un grand commerce avant l'insurrection. Étawah, Cawnpour et Kalpi ont été occupées et dévastées par Nana-Saïb au début de la révolte.

La province d'Allahabad est située au sud d'Oude et au sud-est d'Agra. Elle comprend l'Allahabad proprement dit et le Bundelcund; ces districts ont été

Digitized by Google

occupés par le contingent révolté de Goualior. Les villes d'Allahabad (72,000 habitants), Banda (41,000 habitants), Pannah, etc., ont eu particulièrement à souffrir du passage des cipayes qui se dirigeaient sur Dehli. Le fort d'Adjighur, dans les environs de Pannah, mérite d'être cité : c'est le sommet aplati et escarpé d'une montagne en forme de tour, tenant par sa base aux racines de celles qui supportent le plateau de Pannah. Ses pentes, fort roides depuis sa base, se relèvent sous le sommet jusqu'à devenir presque verticales. Cette large tour, dont le diamètre au sommet a près d'un mille (un quart de lieue), est crénelée : c'est l'ouvrage des hommes. Cette forteresse doit être aussi ancienne que leur établissement dans ce pays. Non loin d'Adjighur est le fort plus célèbre encore de Kallinger qui s'élève comme le précédent sur le sommet d'une montagne escarpée et stérile.

A l'est de l'Allahabad et de l'Oude s'étend la province de Behar, dont la capitale est Patnah. Les villes principales du Behar sont : Summulpour, dans une île du Gange; Hadjipour, à 2 milles de Patnah; Tirout, sur la rivière de Bhagmati; Monghir, le Birmingham de l'Inde (40,000 habitants); Benarès (171,000 habitants), la ville savante des Hindous, qui se croient obligés de visiter, au moins une fois dans leur vie, ses établissements religieux : cette ville est bâtie à la partie convexe de la courbe que forme le Gange sous ses murs; en face, sur l'autre rive, est Rhamnagur, citadelle assez importante, avec un

Digitized by Google

beau palais que les Anglais avaient donné pour résidence au radjah dépossédé. A 34 milles plus loin se trouve Ghazipour, remarquable par son haras, et dont la population s'élève à 38,000 habitants. Sur la rive droite du Gange, Mirzapour, dont la population ne s'élevait en 1801 qu'à 50,000 habitants, et qui, d'après le recensement récent, d'où nous extrayons les chiffres que nous donnons, compte aujourd'hui 75,000 âmes.

Au sud de Mirzapour se trouve Rewah, sur le Bihor; cette ancienne résidence d'un radjah était close d'épaisses murailles qui devaient servir jadis très efficacement à sa défense. Des tours en ruines flanquent cette muraille. Les environs de Rewah ont été envahis par les insurgés en 1857; mais la bonne contenance du Résident y a maintenu l'ascendant anglais, et cette ville est devenue le point de départ des retours offensifs tentés contre les insurgés dans ces districts pendant la deuxième période de la guerre.

Sur la rive gauche du Gange, et au nord de Bénarès, se trouvent les villes de Juanpour et de Sultanpour, qui commandent la route de Gorruckpour. Dans les opérations qui viennent de s'effectuer contre Lucknow, cette route a été suivie par l'une des colonnes de l'armée anglaise, qui, après avoir nettoyé ces districts longtemps occupés par les insurgés, s'est réunie aux Gorckas de Jung-Bahadour, de manière à menacer la capitale de l'Oude à l'est, tandis que le général Campbell l'attaquait à l'ouest.

Nous avons enfin, pour épuiser la liste des pro-

Digitized by Google

vinces de l'est, à dire un mot de celle du Bengale, qui a donné son nom à la présidence. Elle s'étend le long des bouches du Gange et remonte jusqu'aux frontières du Boutan et de l'empire des Birmans. Nous avons déjà mentionné les villes de Chandernagor, de Dacca, de Mourchidabad, de Burkampour, en donnant le cours du Gange; il nous reste à parler de la capitale Calcutta, siége du gouvernement de la Compagnie. Cette ville, dont les faubourgs s'étendent à une distance de plusieurs milles, renferme une population difficile à apprécier et dont le chiffre dépend des limites qu'on lui assigne : elle peut être de 70,000 âmes si l'on se borne au quartier du gouvernement (thouringi) et aux rues environnantes; elle sera de 600,000 habitants ou de 1 million, et plus encore, selon la quantité de faubourgs que l'on considérera comme en faisant partie. Calcutta possède un bon port, un arsenal, une fonderie de canons, une citadelle, le fort William, la plus importante et la plus régulière de l'Inde. Un chemin de fer en partie exploité est destiné à mettre Calcutta en communication avec les grandes villes du bassin du Gange. A 24 kilomètres de Calcutta est le camp de Barrackpour, point de départ de l'insurrection de 1857. Les régiments licenciés à Barrackpour ont fourni le premier contingent à la révolte et soulevé sur leur passage, en se rendant à Dehli, toutes les garnisons indigènes qui se trouvaient sur leur route.

Après avoir étudié la géographie de la partie orientale de l'empire anglo-indien, nous allons par-

Digitized by Google

courir la région occidentale, c'est-à-dire celle qui s'étend sur les bords de l'Indus, depuis les monts Himalaya jusqu'aux bouches de ce fleuve, et dont une partie est séparée du bassin du Gange par des déserts.

L'Indus ou Sind naît sur le revers septentrional de l'Himalaya, derrière le Brahmapoutre, court du sud-est au nord-ouest, sur un plateau élevé de 4000 mètres, et, parallèlement à la crête de l'Himalaya, arrose Ladack, capitale du petit Thibet, tourne à l'ouest, sort du plateau central par plusieurs brèches successives, coule au sud-ouest, arrose Attok, ville forte par laquelle Alexandre le Grand, Tamerlan et Schah-Nadir pénétrèrent dans l'Inde. L'Indus coule ensuite du nord au sud, passe près de Dera-Ismael-Khan, de Dera-Ghazi-Khan, en arrosant les provinces de Peschawer, le Seouestan et le territoire de Cotch-Gondava; de là, l'Indus passe près de Chicarpour, ville forte qui a joué un rôle dans la guerre de l'Affghanistan, puis il forme l'île de Bakkar, entre Sakkar et Rori, positions qui commandent son cours et dont la première fut choisie comme point de passage sur la rive gauche par le corps du Bengale pendant la campagne de 1840. Du fort de Bakkar, l'Indus, jusqu'à Hyderabad, capitale des Amirs du Sind, ne traverse aucune ville importante. Au-dessous de Tatta, il se divise en deux branches, dont l'une passe à Myrpour et l'autre à Vikkur, en laissant à l'ouest le fort et le port de Coratchi (Kurrachee).

Les affluents de gauche de l'Indus sont : le Pendjaub, faisceau de cinq rivières coulant dans la direc-

Digitized by Google

tion du nord-ouest au sud-ouest, à travers un pays fertile et peuplé qui s'appelle aussi le Penjaub (Pentepotamide), partie centrale de l'ancien royaume de Porus, plus tard territoire du royaume de Runjet-Sing. La plus orientale et la plus considérable des cinq rivières qui forment le Penjaub est le Sutledje (ancien Hyphase), qui naît dans le lac Mansarower, à côté du Sind, coule parallèlement à la crête de l'Himalaya, arrose Lodianah, station militaire des Anglais, reçoit le Beas (ancien Zadrus), traverse la partie méridionale du Lahore, la province de Moultan, et se réunit au Djelem (ancien Hydaspe). Celui-ci est le plus occidental des cinq cours d'eau du Penjaub; il descend du versant sud-est de l'Himalaya, traverse la haute et belle vallée de Kachemyre, arrose la grande ville de ce nom, reçoit d'abord le Tchenaub (ancien Acesines), ensuite le Ravi (ancien Hydrastes), qui passe à Lahore, capitale du royaume des Sykes, enfin arrose Moultan, ville très importante par sa position et sa citadelle, et se réunit au Sutledje à Outch.

Le Louny coule du nord-est au sud-ouest, arrose Adjimir, ville forte et ancienne capitale des Radjpoots, traverse des déserts de sable et se réunit, dans le marais de Run, à un bras de l'Indus qui forme avec lui la grande île de Kutch.

Les affluents de droite de l'Indus se réduisent au Loggur ou Kaumeh, qui arrose trois des principales villes de l'Affghanistan, Ghaznah, Caboul et Peschawer. Cette dernière, très importante par sa position,

Digitized by Google

est l'une des clefs du Pendjaub contre les invasions venant de l'Affghanistan. Le Kaumeh finit à Attock.

Les villes les plus importantes du bassin de l'Indus sont : Rhamnagur (autrefois Ressalgur), sur le Tchenab, où Rundjet-Sing exerçait et cantonnait son armée; Mianie, célèbre par la bataille livrée dans ses environs; Rotos, sur la rive droite du Djalem, forteresse importante regardée comme un des principaux boulevards du Pendjaub. A 120 kilomètres à l'est de Tatta est Amercote, importante forteresse située à l'entrée du désert indien. Khyrpour et Mirpour, Bhawalpour, Amedpour, sont les chefs-lieux de petites principautés vassales des Anglais.

Au sud de l'Hindoustan proprement dit s'étend une belle et fertile péninsule nommée généralement Dekhan ou Deccan, selon les uns, parce qu'elle est au midi (du sanscrit *daks-hina*, qui signifie *sud*), et, selon d'autres, d'après sa position, Daxine, ou *à main droite :* c'est sa situation pour ceux qui regardent le soleil levant.

Les cours d'eau qui arrosent le Deccan sont les suivants :

1° Le Mahanuddy descend des monts Windhya, traverse les provinces de Gandouana et d'Orissa, arrose Cuttack et finit par plusieurs branches, sur l'une desquelles est Djaggernaut (Jagrenah), célèbre par son temple, le plus révéré de l'Inde.

2° Le Godavery descend des Ghattes, passe près de Dowlutabad, ville fortifiée, et de la cité déchue d'Aurungabad, coule du nord-ouest au sud-est, à

Digitized by Google

travers les anciens États du Nizam, et finit par plusieurs embouchures, vers l'une desquelles est Yanaon, établissement français peuplé de 20,000 Indiens. Le Godavery est un des fleuves sacrés des Hindous. Un de ses affluents de gauche, le Bam-Ganga, passe à Nagpour, capitale du Berar. Cet État, naguère vassal des Anglais, a été réuni au domaine de la Compagnie vers la fin de 1853, le gouvernement n'ayant pas voulu admettre les droits des enfants adoptifs du dernier radjah mort à cette époque. Le contingent de cette province s'est insurgé en 1857; mais il a été désarmé.

3° La Kistnah coule de l'ouest à l'est, passe auprès de Bedjapour, ancienne capitale du royaume de Golconde, la Palmyre de l'Inde, et finit par plusieurs bouches dont l'une arrose Masulipatnam, ville forte et bon port.

Les affluents de la Kistnah sont nombreux : 1° la Beinia, formée de la réunion de la Mouta et de la Moula, arrose Poonah, ancienne capitale des Mahrattes; non loin de Poonah est Sattarah, naguère capitale d'un petit État annexé récemment au domaine de la Compagnie. Poonah, occupé définitivement par les Anglais en 1818, est devenue une de leurs principales stations militaires. Le Beinia a dans son bassin Ahmednuggur, grande et forte ville, importante par sa position entre les sources de la Kistnah et de la Godavery; 2° la Tomboudra a dans son bassin Chitteldrong, ville très forte, habituellement occupée par une nombreuse garnison; 3° le Moussy ar-

Digitized by Google

rose Hyderabad, capitale du Deccan, ville de 100,000 habitants.

4° Le Palar n'est remarquable que parce qu'il arrose Vellore, l'une des villes les plus fortes de l'Inde, station militaire importante et le lieu où vivent pensionnés les descendants de Tippoo-Saïb. Au nord de l'embouchure de cette rivière se trouve Madras, la deuxième capitale de l'Inde anglaise, avec un beau port, un arsenal, des magasins militaires, etc. Cette ville importante, divisée en deux parties, la ville noire et la ville blanche, est le plus ancien établissement anglais de l'Inde; elle est défendue par le fort Saint-Georges, l'une des places les plus fortes de la presqu'île. Madras compte 100,000 habitants; près d'elle se trouve le mont Saint-Thomas, rocher granitique sur lequel s'élève une forteresse, au pied de laquelle sont les principaux établissements d'artillerie des Anglais.

Au sud de l'embouchure du Palar se trouve : Pondichéry, grande ville autrefois très florissante, chef-lieu des établissements français dans l'Inde, avec une rade peu commode et 45,000 habitants. Elle a été prise par les Anglais en 1761, 1778 et 1793. C'est surtout en parcourant les capitales des présidences anglaises et en les comparant aux établissements français que l'on comprend la situation relative que nous avons fait ressortir dans notre résumé historique. Les minces possessions de la France dans l'Inde ne sont ni des établissements agricoles ni des colonies d'entrepôt, mais simplement des échelles

Digitized by Google

commerciales; elles ne sont susceptibles d'aucune défense et n'ont qu'une médiocre utilité. Victor Jacquemont, dont, il est vrai, les appréciations appartiennent plutôt à un touriste qu'à un juge bien compétent sur une aussi grave question, Victor Jacquemont aurait considéré comme une bonne affaire pour la France la vente de ces tristes débris de sa puissance passée dans les Indes. Quoi qu'il en soit, Chandernagor et Pondichéry, à côté de leurs brillantes rivales, Calcutta et Madras, sont une humiliation permanente pour le nom français.

5° Le Cavery traverse le Maïssour (Mysore) du nord-ouest au sud-est, arrose : Seringapatnam, ancienne capitale de Tippoo-Saïb, aujourd'hui déchue et sans grande importance militaire, prise d'assaut par les Anglais en 1798; Tritchinapaly, ville forte, grande place d'armes bâtie sur un rocher de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer, station militaire importante. Tanjaore, grande et forte ville, capitale d'un petit État vassal de la Compagnie, et Tranquebar, bon port cédé récemment aux Anglais par les Danois, se trouvent aussi sur le Cavery. Tranquebar est défendu par un fort nommé Dansborg. Sur l'une des branches de la Cavery se touve encore Negapatnam, ville forte prise en 1781 par les Anglais et qui appartenait autrefois aux Hollandais; ses fortifications ont été négligées depuis cette époque. Sur une autre branche du Cavery se trouve Karikal, établissement français sans importance.

Toute la côte sud-est de la presqu'île porte le nom

Digitized by Google

de Coromandel; en doublant le cap Comorin, on se rouve sur la côte sud-ouest qui porte le nom de Malabar. Là on trouve : Cotchin, ville forte et bon port; Kalicut, ville autrefois florissante, la première de l'Inde où aborda Vasco de Gama; Mahé, petit établissement français; Cannanore, grand port et place d'armes des Anglais, qui l'avaient choisi pour base d'opération des troupes de Bombay dans la guerre contre Tippoo-Saïb. Madoura, Tivenilly, Bangalore, Bednore, dans l'intérieur des terres, ont joué un rôle important à l'époque des guerres de la France et de l'Angleterre. Mangalore est un bon port et une ville forte qui garde la côte au-dessous de Goa. Ce chef-lieu des établissements portugais est aujourd'hui, comme importance, sur le même niveau que ceux de la France. Bellary est un cantonnement militaire situé exactement au centre de la presqu'île et empruntant à cette position une assez grande importance. Au-dessus du petit État de Kolapour, dont le contingent s'est rallié à l'insurrection, on trouve Bombay, troisième capitale et premier port militaire de l'Inde anglaise : arsenal, bassins et chantiers de construction; 200,000 habitants. Cette ville, située dans l'île qui lui donne son nom, est défendue par une vaste citadelle. Un chemin de fer doit relier Bombay et Madras, en passant par Bellary; deux tronçons sont déjà construits entre Bombay et Poonah d'une part, entre Madras et Vellore de l'autre.

Au-dessus de Bombay, les Ghattes, en s'éloignant de la côte, forment plusieurs bassins dans lesquels coulent :

Digitized by Google

1° Le Tapty, qui descend des monts Windhya, se dirige de l'est à l'ouest, passe près d'Assirghur, grande forteresse prise par sir Wellesley dans la guerre contre les Mahrattes; Bourhampour, ville forte qui a joué un rôle important dans la même guerre et finit dans le golfe de Cambaye, au-dessous de Surate, grande ville commerciale de 100,000 habitants.

2° La Nerbuddah descend aussi des monts Windhya, coule de l'est à l'ouest, à travers le pays des Mahrattes, et finit au-dessous de Barotch, ville forte qui garde le golfe de Cambaye. A son bassin appartient Baroda, capitale du Guzerate, où régnaient les Guikowar. A 20 milles de Baroda, au milieu du pays des Bihls, qui se sont agités pendant l'insurrection de 1857, on trouve la forteresse de Tchanpanir, prise par les Anglais en 1803, et que sa situation sur une montagne escarpée rend d'un accès très difficile.

3° Le Sabermatty coule du nord au sud, arrose Amedabad, ville ruinée par les Mahrattes, et tombe dans le golfe de Cambaye. C'est le dernier cours d'eau important avant d'arriver à l'Indus.

Maintenant que nous avons décrit l'ensemble des territoires qui constituent l'empire anglo-indien, il nous reste à en présenter les divisions au point de vue politique et administratif. En dehors des possessions immédiates de la Compagnie, on comptait avant l'insurrection deux cent vingt royaumes, principautés ou fiefs, dépendants ou tributaires de la Compagnie des Indes, sans compter une infinité de petits

Digitized by Google

princes ou chefs secondaires liés par des traités plus ou moins directs avec le gouvernement suprême de l'Inde anglaise.

Les événements de 1857 ont dû modifier, et surtout modifieront grandement, lorsque la guerre sera terminée, les divisions dont nous allons donner le tableau ; les annexions nouvelles, prononcées presque chaque jour à mesure que l'armée anglaise reprend possession des territoires occupés par les insurgés, changeront sans doute complétement les relations politiques d'un grand nombre d'États avec la Compagnie.

L'empire anglo-indien, quant à ses possessions immédiates, se divise, ainsi que nous l'avons dit, en trois présidences, Calcutta, Madras et Bombay, auxquelles il faut ajouter le gouvernement ou la lieutenance des provinces du nord-ouest, dont le chef-lieu était Agra. Ces présidences se subdivisent à leur tour en districts administrés par un juge, un receveur ou collecteur des impôts, et un gouverneur ou commandant militaire.

Voici, abstraction faite des annexions les plus récentes, le tableau des principales divisions des possessions immédiates avant 1857.

Digitized by Google

PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
Bengale	Calcutta	Calcuta. Barrackpoure.
	Naddia ou Nudea	Naddia.
	Hougly	Hougly. Kyrpoy.
	Jessore	Mourley.
	Backergange	Burisbal. Backergange.
	Tchittagong	Islam-Abad. Maskal.
	Tipperah	Kamillah. Luckipour.
	Dakka-Djellalpour	Dakka. Narraingange. Radjanagor.
	Mymunsing	Nassirabad. Siradjgange.
	Silhet	Silhet. Azmerigange. Laour.
	Rungpour	Rangpour.
	Dinadjpour	Dinadjpour. Maldah. Rhavanipour.
	Purneah	Purneah. Nathpour.
	Radschahi	Nattore. Radjmahal.
	Birboum	Soury. Badhianath.
	Mourchidabad	Mourchid-Abad. Kassim-Bazar.
	Burdwan	Burdwan. Cutwa.
	Midnapour	Midnapour. Djellassore.
	Cooch-Bahar	Beyar.
Behar	Behar	Patna. Behar. Dinapour.
	Rhamgur	Tiltra. Rhamgur. Burwa.
	Boglipour	Boglipour. Monghir.
	Tirhout	Hadjipour.
	Sarun	Chuppra. Boggah.
	Schah-Abad	Arrah. Rhotas.
Oude	Goruckpour	Gorackpour.
Guerwall	Sirinagor	Sirinagor. Gangotri.
	Kemaon	Almora. Bodrinath.
	Sirmore	Raïngour. Rampour.
Adjimir	Adjimir	Adjmir. Pouschkour.
Orissa	Balassore	Balassore.
	Cuttack	Cuttack.
	Khourdah	Khourdagore.
	Khondjour	Khondjour.
	Moborbundje	Moborbundge.
	Suigboum	Suigboum.
Gandouana	Gandouana	Djubbulpour. Sukpour.

Digitized by Google

VICE-PRÉSIDENCE OU LIEUTENANCE DU NORD-OUEST.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
Allahabad..	Allahabad.....	Allahabad. Kara.
	Juanpour.....	Juanpour. Azimghur.
	Benarés.....	Benares. Ghazipour.
	Mirzapour.....	Mirzapour. Bhamnagur. Rewah.
	Bundelcund.....	Bandah. Kallinger.
	Kapour.....	Kapour.
Agra.....	Agra.....	Agra. Muttrah.
	Etawah.....	Etawah. Mynpour. Kanondje.
	Furruckabad.....	Furruckabad.
	Kalpy.....	Kalpy. Djalouan.
	Alyghur.....	Alyghur.
Delhi.....	Dehli.....	Delhi. Panipot.
	Bareilly.....	Bareilly.
	Moradabad.....	Moradabad. Rampour.
	Saharanpour.....	Saharanpour. Hurdwar.
	Meerut.....	Meerut. Anopcheher.
	Horriana.....	Ihansi.
Sindhia (en partie...	Goualior.....	Goualior.
	Kandeich.....	Bournanpour.
	Malwah.....	Oudjein. Indore.

PRÉSIDENCE DE MADRAS.

Karnatic...	Madras.....	Madras.
	Nellore.....	Nellore. Ongole.
	Arkot septentrional	Arkot. Vellore. Tripetty.
	Arkot méridional.	Erinomally.
	Tchinglebut.....	Chingleput. Meliapour.
	Tandjaor.....	Tandjore. Nagora.
	Tritchinapaly....	Tritchinapaly.
	Madoura.....	Madoura.
	Tivenilly.....	Tivenilly.
	Cherangaga.. ...	Cherangaga.
Koïmbatour.	Koïmbatour.....	Koïmbatour. Eroad.
Maïssour... (Mysore)	Seringapatam....	Seringapatnam.
Malabar....	Malabar.....	Kalikut. Cananore.
Kanara....	Kanara.....	Mangalore.
Balaghat...	Bellary.....	Bellary.
	Kadappah.....	Kadappah. Gandicotah.
	Gantour.....	Nizapatam.
	Mazulipatam.....	Mazulipatam. Ellore.
Circars du Nord....	Radjah-Mandry...	Madapolam.
	Vizagapatam.....	Vizagapatam.
	Gandjam.....	Gandjam.

Digitized by Google

PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

Anciennes provinces.	Districts.	Chefs-lieux et villes principales.
Aurengabad.	Bombay.....	Bombay. Mahim.
	Djowar.....	Djowar.
	Kalliani.....	Kalliani. Radjapour.
	Baglana.....	Sallier.
	Sangamnir.....	Nassok.
	Peraïndah.....	Peraïndah.
	Solapour.....	Solapour.
	Ahmednaggur....	Ahmednaggur.
	Akalkotta.....	Akalkotta.
	Djounir.....	Nouna.
Bedjapour (Vizapour)..	Konkan du Nord..	Tanna.
	Konkan du Sud...	Ralpour. Gheriah.
	Dharwar.....	Dharwar.
	Gaina.....	Tchandore.
Kandeich...	Kandeich.....	Nandourbar.
	Meywar.....	Odeyponr.
	Surate.....	Surate.
Guzerate...	Barotch.....	Barotch.
	Kaïra.....	Bidjapour.
	Ahmed-Abad.....	Ahmed-Abad.

Les possessions médiates de la Compagnie se composaient, avant 1857, ainsi que nous l'avons dit, de deux cent vingt royaumes ou principautés dépendants à des degrés divers, et en vertu de traités particuliers à chacun, de l'Angleterre. Nous donnerons seulement la liste des plus importants parmi ces États, et nous ne ferons qu'indiquer les groupes dont le détail serait sans intérêt. Ainsi :

		habitants.
Le Bundelcund renferme...	34 petits états (Hindous).	1,000,000
Les territoires de Saugor et Nerbuddah.....	6 petits états (Hindous).	1,500,000
Dépendants d'Indore.....	11 petits états (y compris Dhar et Dewas).....	700,000
Au pied de l'Hymalaya.....	22 petits états.....	600,000
Sur la frontière O. du Bengale.	20 petits états.....	1,200,000
Sur la frontière N.-E. du Bengale.....	31 petits états.....	1,000,000

Digitized by Google

TABLEAU DES PRINCIPAUX ÉTATS FAISANT PARTIE DES POSSESSIONS BRITANNIQUES AVANT 1857.

États.	Provinces.	Chefs-lieux. — Villes.
Principauté de Rewah ...	Allahabad.	Rewah (1).
— de Ihansi.....		Ihansy
— de Thery Théré ..		Thery.
— de Pannah		Pannah.
Royaume d'Oude.....	Oude.....	Lucknow, Feyzabad (2).
Principauté de Karoulée..	Agra.....	Karoulée.
— de Burtpour.....		Burtpour (3).
— de Dholpour.....		Dholpour.
— de Matchery.....		Alwar, Matchery.
Principauté de Pathialah.	Dehli.....	Pathialah.
— de Thanasyr.....		Thanazyr (4).
— de Sirhind		Sirhind.
— de Djenelmeer ...		Djenelmeer.
— de Bekaneer.....		Bekaneer.
Pays des Batthis.....		Raniah.
Principauté de Djoudpour.	Radjopoots.	Djoudpour (5), Nagore.
— de Djeypour.....		Djeypour (6).
— de Tonk.....		Tonk.
— de Odeypour.....		Odeypour.
— de Boundi.....		Boundi.
— de Kotah.....		Kotah.
Royaume de Nagpour....	Gandouana	Nagpour (7). Deaghur, Tchanda.
Royaume de Mysore.....	Mysore.	
Royaume de Travancore..	Bedjapour.	Satarah (8).
— de Cochin.....		Kolapour.
— de Satarah		
— de Kolapour		

(1) Ces villes ont été occupées par les insurgés.

(2) Foyer principal de l'insurrection.

(3) Occupé par les insurgés pendant la révolte.

(4) *Idem.* *Idem.*

(5) La légion de Djoudpour s'est réunie aux insurgés.

(6) Foyers de l'insurrection dans l'Inde centrale.

(7) Le contingent révolté a été désarmé.

(8) Les troupes de Bombay ont eu à réprimer des tentatives d'insurrection à Satarah. Kolapour s'est révolté.

Digitized by Google

États.	Provinces.	Chefs-lieux. — Villes.
Royaume de Baroda.....	Guzerate..	Banswara. Dobboi. Goundal.
Principauté de Therad...		
— de Banswara.....		
— de Turrah.....		
— de Dobboi.....		
— de Noanagor.....		
— de Goundal.....		
— de Cambaya.....		
Scindiah ou Goualior.....	.....	Goualior (1).
Royaume d'Indour (Holkar)	Malwah...	Dhara, Indore (2). Mundisore, Mekedpour. Neemuch.
Principauté de Bhopal...		
— de Dhara.....		
Royaume du Nizam.....	.....	Golconde, Ellitckpour, Aurengabad.

Si nous voulons maintenant avoir une idée de la population et de la superficie de l'immense empire dont nous venons de présenter les divisions, un rapport parlementaire déposé récemment, sur la motion du colonel Sikes, nous offre les détails statistiques suivants :

L'ensemble des gouvernements de l'Inde s'étend sur une surface de 1,466,576 milles carrés; les États anglais occupent 837,412 milles; les États gouvernés par des princes indigènes, 627,910.

La population totale serait de 180,884,297 âmes, à savoir : 131,990,901 dans les États anglais, 48,376,247 dans les États gouvernés par les princes indigènes, et 617,149 dans les possessions de la France et du Portugal.

(1) Le Radjah est resté fidèle, mais ses troupes se sont jointes aux Cipayes révoltés.

(2) Occupés par les insurgés. — La principauté de Dhara vient d'être annexée par le général sir Hughes Rose.

Digitized by Google

Les États administrés par le gouverneur général en conseil sont peuplés de 23,255,272 âmes; les États administrés par le lieutenant gouverneur, de 40,852,937 âmes. Le lieutenant gouverneur des provinces du nord-ouest exerce son autorité sur une population de 33,655,193 âmes. Le gouverneur de Madras étend la sienne sur 22,437,297, et celui de Bombay sur 11,790,042.

Nous avons indiqué sommairement, dans le courant de ce livre, les divers contrats d'après lesquels la Compagnie des Indes anglaises a successivement obtenu du gouvernement de la métropole la conservation ou la modification plus ou moins avantageuse de ses droits sur l'administration de la colonie. La dernière transaction consentie par le gouvernement anglais est du 24 août 1853. Aux termes de cet acte, dont les événements de 1857 doivent amener prochainement l'abrogation, l'Inde anglaise, jusqu'à nouvelle décision du gouvernement, devait rester sous le gouvernement de la Compagnie à diverses conditions : « Le nombre des directeurs était réduit à douze au lieu de vingt-quatre; la reine d'Angleterre en nommait trois; — les directeurs étaient nommés pour six ans, mais ils étaient rééligibles; ils devaient être propriétaires de 1,000 livres sterling au moins du fonds de l'Inde; — des conseillers pris dans la législature se joignaient au conseil de l'Inde lorsqu'il s'agissait de faire des lois et des règlements; le choix des conseillers devait obtenir l'approbation du gouvernement; le gouverneur de l'Inde était nommé par

Digitized by Google

les directeurs, mais sous l'approbation du gouvernement de la reine. »

Rien n'était changé à l'organisation du bureau de contrôle. Ce bureau et la cour des directeurs sont deux pouvoirs antagonistes siégeant à Londres, et qui se sont partagé jusqu'ici le gouvernement de l'Inde. Le troisième pouvoir, l'administration réelle de l'Inde, qui reçoit ses instructions des deux premiers, est composé du gouverneur général et des cinq membres du conseil supérieur de l'Inde; il siége à Calcutta.

Les pouvoirs du gouverneur général sont absolus; sous sa propre responsabilité, il peut prendre toutes les mesures qui lui semblent nécessaires, jusqu'à ce qu'il ait reçu les ordres du pouvoir de Londres, ordres auxquels il est obligé d'obéir, sous peine d'être mis en accusation pour haute trahison.

Le commandant en chef de l'armée est de droit membre extraordinaire du conseil suprême de l'Inde.

Quant à l'armée destinée à maintenir dans l'obéissance les vastes possessions que gouverne la Compagnie, nous en ferons, dans un chapitre spécial, l'objet d'une étude approfondie; disons pourtant, dès à présent, qu'elle se compose de deux éléments très distincts : de l'armée royale, exclusivement formée de troupes anglaises, et de l'armée de la Compagnie, où domine l'élément natif. L'armement, l'habillement des cipayes sont les mêmes que ceux de l'armée royale; mais là s'arrête, comme nous le verrons plus loin, toute la ressemblance. Un fait d'une haute por-

Digitized by Google

tée politico-militaire, et que nous devons signaler dès à présent, à cause de l'influence qu'il a exercée sur les événements, c'est que les deux éléments qui constituent la force militaire de la Grande-Bretagne dans l'Inde, l'armée royale et l'armée de la Compagnie, se divisent en deux camps différents : les officiers de cette dernière, exclus des hautes positions militaires des commandements supérieurs, sont jaloux de ces avantages et de la considération qu'ils procurent; comme dédommagement, on les emploie, au grand détriment des intérêts militaires proprement dits, à des fonctions administratives qui les éloignent de leurs corps, et les officiers de l'armée de la reine sont, à leur tour, envieux des positions lucratives accordées aux officiers de l'armée de la Compagnie dans le civil et dans la diplomatie.

En tenant compte de quelques corps importants, tels que les Lascars attachés à l'artillerie, les sapeurs et mineurs, les vétérans européens et natifs, le service médical en sous-ordre, on obtient, pour l'effectif général des forces militaires des Anglais dans l'Inde avant l'insurrection, le chiffre considérable de 323,823 hommes et 516 canons.

L'armée native du Bengale s'étant révoltée tout entière, il est facile, avec le tableau suivant, d'apprécier à la fois et la réduction que l'état militaire de la Compagnie a subie, et la force du contingent que les cipayes ont apporté à la révolte.

L'état ci-après donne la force et la composition de l'armée anglo-indienne, telle qu'elle existait avant l'insurrection du Bengale.

Digitized by Google

ÉTAT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE ANGLO-INDIENNE,

Comprenant les forces militaires de Sa Majesté et de la Compagnie, ainsi que les contingents et corps irréguliers commandés par des officiers anglais.

Présidences.	Officiers au service de la compagnie.	Régiments de cavalerie royale.	Régiments d'infanterie royale.	Batteries d'artillerie à cheval européennes.	Batteries d'artillerie à cheval indigènes.	Bataillons d'artillerie à pied européenne.	Bataillons d'artillerie à pied native.	Régiments d'infanterie européenne de la compagnie.	Régiments d'infanterie native.	Régiments d'infanterie irrégulière.	Régiments de cavalerie native régulière.	Régiments de cavalerie native irrégulière.
Bengale.....	2907	1	14	9	4	6	3	3	74	41	10	31
Madras.....	2019	»	4	6	»	4	2	3	52	6	8	4
Bombay	1289	1	4	4	»	2	2	3	29	8	37	6
Total des corps.	»	2	22	19	4	12	7	9	155	55	55	41
Force moyenne...	»	700	1100	140	110	337	640	1000	1100	1000	500	500
Total.....	6215	1400	24200	2660	440	4044	4480	9000	170500	55000	27500	20500

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Sommaire : — La révolte des Indes en 1857 a été un mouvement militaire et non un soulèvement national. — Circonstances exceptionnelles qui ont donné à la rébellion des cipayes d'autres proportions que celles des insurrections militaires précédentes. — Coup d'œil sur ces insurrections. — Révoltes de Vellore, de Barrackpore, de Bangalore, etc. — Leur analogie parfaite avec la révolte de 1857. — Situation des Anglais au début de l'insurrection. — Affaire du 19e et du 34e. — Révolte de Meerut. — Choix de Dehli comme principal foyer de l'insurrection. — Massacre des Anglais dans cette ville. — Restauration du trône des Grands-Mogols. — Manifeste des insurgés de Dehli. — Proclamation du gouverneur général. — Emplacement des troupes européennes au début de l'insurrection. — Position critique des Anglais. — Conduite de sir John Lawrence dans le Pendjaub. —Désarmement des Cipayes à Lahore et Peshawer.— Les généraux Reid, Cotton, Chamberlain, van Cortland ; le brigadier Corbett. — Les colonels Edwards et Nicholson. — Révolte de Ferozepour. — Affaires de Phillour et de Sealkote. — Influence exercée par l'obéissance du Pendjaub sur l'ensemble des opérations. — Rébellion des sapeurs-mineurs à Bourkee. — Soulèvement du 9e à Alyghur. — Désarmement des 5e et 60e à Umballah. — Sir Henry Lawrence à Lucknow. — Atrocités commises par les cipayes dans le Rohilcund ; révoltes du 18e et du 68e à Bareilly; du 28e à Schadjihanpour. — Insurrections du 17e à Azimgurh.— Affaire de Benarès.— Révolte du 6e à Allahabad, du 12e et du 14e à Ihansi. — Le 29e à Moradabad et le 22e à Fyzabad.— Attitude des présidences de Bombay et de Madras. — Ordre du jour des lanciers de Nusserabad. — Défection du contingent de Goûalior. — Situation de l'Inde centrale au moment du siége de Delhi.

Nous avons suivi dans ses développements successifs l'établissement de l'empire anglo-indien, et nous

Digitized by Google

avons résumé dans le chapitre précédent la situation de cette magnifique colonie en offrant à nos lecteurs un tableau qui rivalise, sans contredit, avec les plus grandioses et les plus sublimes de l'histoire romaine. Jamais, suivant l'heureuse expression de M. de Warren, jamais « la Reine du monde n'attela plus de peuples et de souverains à son char de triomphe. »

Parvenu au plus haut degré de sa puissance, l'empire anglo-indien ne pouvait plus que décroître ; si habile qu'eût été la conduite de l'Angleterre, son adresse et sa fortune ne pouvaient indéfiniment prévaloir contre les règles éternelles qui gouvernent le monde social et politique. La puissance, c'est l'ordre ; la vie, c'est l'équilibre. Or, l'empire anglo-indien, dont le développement ne peut plus être contenu dans aucune limite et dont l'organisation, ouvrage de la force, ne peut se conserver que par la force, l'empire anglo-indien, disons-nous, devait être ébranlé jusque dans ses fondements le jour où les bases factices et précaires sur lesquelles repose sa puissance militaire seraient elles-mêmes compromises.

L'année 1857 a été marquée par le premier coup de cette tempête immense qui, depuis un quart de siècle, n'a cessé de menacer l'existence artificielle de l'Inde anglaise. C'est au moment où nos voisins enregistraient le centième anniversaire de la bataille de Plassey, d'où date l'ère de la puissance britannique aux Indes, c'est au moment où allait se fermer ce

Digitized by Google

siècle de calme et glorieuse possession qu'une révolte militaire, sans précédents dans l'histoire par ses proportions et sa fureur, allait devenir l'objet des plus sérieuses préoccupations du gouvernement de la mère patrie.

Depuis un an, l'Inde est le théâtre des crimes et des atrocités les plus horribles : les officiers sont massacrés par leurs soldats, les femmes sont outragées et coupées en pièces, de malheureux enfants sont brûlés vivants sous les yeux de leurs parents. Guerre, meurtres, pillage, exécutions sur une échelle inouïe, inconnue même aux époques les plus néfastes dans l'histoire des nations, telles sont les scènes qui viennent affliger cette belle contrée de l'Inde, où depuis un siècle cependant les Anglais font la loi et exercent l'autorité. Une pareille situation était bien de nature à éveiller l'attention des publicistes de la Grande-Bretagne et de la France. Aussi, de nombreux écrits ont été répandus, ayant tous pour but de constater le mal, d'en rechercher les causes et d'indiquer les moyens d'y remédier.

C'est à cette tâche que nous voulons apporter notre modeste tribut.

Les événements de l'Inde constituent une insurrection essentiellement militaire. Ce n'est pas seulement parce que l'armée, la première, a donné l'exemple de la révolte et du crime, mais c'est parce que le patriotisme, seul mobile d'un mouvement réellement national, ne pouvait rien avoir affaire dans la circon-

Digitized by Google

stance actuelle. De patriotisme, il n'en est pas question chez des gens qui, depuis six cents ans, n'ont plus de patrie; d'intérêt commun, il n'en existe pas parmi des hommes divisés et indifférents à l'oppression les uns des autres. Quant à ce point d'honneur national ou personnel qu'on suppose parfois aux Hindous, et qui les rendrait sensibles à leur situation inférieure et parfois humiliante à l'égard des Européens, les personnes qui les connaissent le mieux assurent que ce sentiment n'a aucune place dans leur esprit; qu'ils considèrent volontiers cette infériorité comme une loi de la nature; qu'ils songent aussi peu à s'en plaindre que du choléra.

Nous l'avons déjà dit, l'immense infériorité morale de l'Indien devant les Européens le condamne à une obéissance éternelle. Rien ne saurait prévaloir contre la terreur, le respect, l'admiration, que ceux-ci inspirent aux nations de l'Asie par leur caractère, leur puissance, leur civilisation. Les populations ont donc toujours été hors de cause dans les soulèvements qui ont agité les Indes, car, on ne saurait le nier, la domination des Anglais est un bienfait immense pour ces peuples habitués de tout temps à être opprimés par les conquérants. Jamais ils n'en ont rencontré d'aussi bienveillants, et les imperfections de l'administration anglo-indienne fussent-elles mille fois plus évidentes encore que ses détracteurs n'ont réussi à le démontrer, cette administration, pour ces populations si lâches, si avilies, n'en serait pas moins le

Digitized by Google

seul système qui, au milieu de leur servitude séculaire, leur ait donné ce qu'ils n'avaient jamais eu sous leurs anciens maîtres : le repos sous un gouvernement régulier.

Pour nous, la révolte des Indes n'est donc qu'une révolte militaire, et, à ce titre, nous pensons que son étude est d'un intérêt puissant pour les militaires de tous les pays ; toutefois, si nous ne partageons pas l'opinion des écrivains qui ont voulu transformer ce soulèvement en un mouvement national, d'un autre côté, nous sommes loin de prétendre, comme l'ont fait les adversaires de M. D'Israëli, que les fautes de l'administration ou les vices du système politique suivi par le gouvernement de la Compagnie n'aient eu aucune influence quant au développement et à l'intensité de la rebellion.

Maintes fois, depuis un demi-siècle, les cipayes se sont révoltés, poussés par des mobiles aussi puérils en apparence, quoique aussi sérieux pour eux, en réalité, que ceux auxquels l'armée du Bengale vient d'obéir. Si, jusqu'ici, toutes ces insurrections avaient été étouffées, c'est qu'elles ne s'étaient pas produites dans les circonstances exceptionnelles qui ont accompagné la révolte actuelle ; c'est que les conspirateurs de Barrackpore, de Vellore, de Bangalore, de Kurnawl, etc., n'avaient pas à compter dans le pays sur les auxiliaires que l'insurrection de 1857 a rencontrés.

Ces auxiliaires, nous allons les définir dès à présent, d'une façon sommaire, en ce qui touche à la

Digitized by Google

politique et à l'administration de la Compagnie. Quant à la question militaire proprement dite, nous la réservons pour le moment, regardant comme préférable de ne la traiter qu'après l'exposé des événements accomplis, ces derniers devant nous fournir de nombreux enseignements à l'appui des modifications et des réformes que réclame, suivant nous, l'organisation de la puissance militaire des Anglais dans les Indes.

Toutefois, puisque c'est l'armée qui a joué le principal, disons même le seul rôle, dans la révolte, nous devons avant tout mentionner ici quelques-uns des vices de son organisation, sauf à reprendre plus tard, et en détail, une discussion que nous allons seulement effleurer.

Tous les organes de la presse se sont trouvés d'accord pour assigner les causes suivantes au sourd mécontentement qui a fait explosion dans les rangs indigènes et à la facilité avec laquelle l'armée du Bengale a disparu dans la tourmente de 1857 : d'abord, l'ancienneté admise comme seul moyen d'avancement; ensuite, la qualité médiocre des officiers qui servent dans les rangs; en général, leur manque de goût et d'aptitude pour le métier des armes; puis, l'absence complète de sympathie entre eux et leurs soldats; enfin, les vices de l'administration militaire placée sous le contrôle du service civil.

C'est seulement en inquiétant le soldat indigène sur sa paye ou sur les priviléges de sa caste qu'on peut l'amener au mécontentement et à l'indiscipline.

Digitized by Google

Or, la perte de la caste est pour l'Hindou une question sociale plutôt que religieuse. Il peut croire ce que bon lui semble, il croira même jusqu'à un certain point tout ce que vous voudrez; mais son rang dans la société, la considération de ses amis, l'attachement de sa famille, tout lui échappe à la fois s'il déchoit de sa caste. Aucun autre motif, nous avons déjà insisté sur ce point, ne réunirait trois cipayes dans une action commune.

Aussi, est-ce une question de caste qui a tenu la première place dans le soulèvement de 1857, comme nous le verrons plus loin. Lorsqu'on a dit au cipaye qu'il avait mangé de la graisse de porc ou de vache sans le savoir et qu'il était déchu de sa caste; lorsqu'en voulant vérifier le fait il a pu croire qu'en effet l'usage de ses cartouches avait d'aussi terribles conséquences, il n'en a point fallu davantage pour amener une indignation universelle. Il n'entre pas, en effet, dans l'esprit d'un cipaye que le gouvernement ait pu se tromper, qu'il n'ait point agi volontairement et avec l'intention de le faire déchoir de sa caste.

En ce qui touche à la solde, le gouvernement, pressé par d'impérieuses circonstances, n'a pas tenu toujours très scrupuleusement ses engagements vis-à-vis du soldat indigène. Sans parler de sa promesse de ne lui point faire traverser la mer, promesse dont la violation a déjà, à d'autres époques, occasionné des mutineries, la Compagnie, qui, malgré ses incroyables richesses, s'est trouvée presque continuel-

Digitized by Google

lement en déficit depuis plusieurs années, a dû supprimer des allocations devenues trop onéreuses pour ses finances.

Lors de la guerre des Sicks, l'armée refusa, à un moment décisif et difficile, de passer le Sutledge si on ne lui accordait un *batta* ou augmentation de solde. Les généraux furent obligés de céder : le *batta* fut accordé. Mais, après l'annexion d'Oude, le gouvernement, qui se sentait fort à cette époque, déclara que le *batta* cesserait d'être payé. Ces faits, joints au mécontentement occasionné par la distribution des cartouches graissées, ont motivé, avec l'or des radjahs et des princes dépossédés, la rebellion actuelle de l'armée indienne.

La prétendue *mutinerie*, pour parler le langage adopté par la presse anglaise, est en réalité une révolution non pas nationale, mais fomentée cependant dans toute l'Inde par les rois détrônés ou par les princes musulmans dépossédés. L'attribuer uniquement à ces malencontreuses cartouches ou au seul mécontentement des cipayes serait une erreur. Dans ces dernières conditions, l'insurrection de 1857 eût été étouffée comme celles qui l'avaient précédée.

Les causes véritables en sont plus nombreuses et ont un caractère plus élevé. Nous énumérerons les principales : la politique d'annexion suivie à outrance par les représentants de l'honorable Compagnie dans l'Inde, le traitement injuste à l'égard des femmes et des héritiers des rois et princes dépossédés, la tendance du gouvernement à absorber les fortunes des

Digitized by Google

radjahs et des nababs millionnaires, une fausse application de ce qu'il se complaît à appeler philanthropie, enfin la licence de la presse indigène.

Nous dirons quelques mots sur chacune de ces causes.

Le gouvernement de la Compagnie a, en effet, sans raison valable et très injustement, annexé le royaume d'Oude à son territoire. Cette fausse et maladroite politique a soulevé les ressentiments de toute cette riche et populeuse contrée, et les cipayes, qui sont en grande partie natifs du royaume d'Oude, ont été facilement entraînés à prendre fait et cause pour leur roi.

Un grand nombre d'autres princes et princesses, dépouillés de leurs États, sont aujourd'hui à la solde de la Compagnie; mais, comme celle-ci trouve continuellement des moyens de diminuer ses charges, en prétendant que les femmes et les héritiers de ses pensionnaires ne sont pas légitimes (1), il existe parmi tous une solidarité de mécontentement qui en fait les ennemis jurés du gouvernement. Les événements ont prouvé que ces rois et ces princes étaient à la tête d'une partie du complot qui a éclaté. Le gouvernement a profité de l'occasion pour enfermer au fort de Calcutta, comme prisonniers, le roi d'Oude et son premier ministre; mais cette mesure tardive n'a fait que donner un nouvel aliment à la révolte.

La licence de la presse, dans un pays courbé sous

(1) L'ennemi le plus acharné et le plus féroce de la Compagnie, Nana-Saïb, doit être rangé dans cette catégorie.

Digitized by Google

une domination étrangère, a contribué encore à hâter le mouvement. Les faux philanthropes de l'Inde, les missionnaires, ont pris à partie tous les employés blancs de l'administration et se sont déclarés les amis de l'Indien. Ils se sont livrés à d'interminables déclamations au sujet de la torture; ils ont fait l'éloge du natif, ont vanté sur tous les tons ses bonnes qualités, etc. Bref, ces débats au grand jour n'ont abouti qu'à discréditer les administrateurs de l'Inde, et il en est résulté de la part des indigènes, sinon un mépris complet pour l'Européen, au moins une grave atteinte portée à ces sentiments de respect et d'admiration qui les avaient maintenus jusqu'ici dans l'obéissance.

Le gouverneur-général lui-même a subi à cet égard le sort de ses subordonnés : toute dignité a été enlevée au gouvernement, qui s'est ainsi laissé vilipender; les égards lui ont été refusés, et, ce qui est pire peut-être, il n'a plus trouvé de crédit; le dernier emprunt ouvert un an avant la révolte appelle en vain les prêteurs. La signature de la Compagnie ne vaut plus celle du dernier banquier du bazar.

De leur côté, les Bengalis et les Musulmans ont abusé de la liberté de la presse pour faire des proclamations contre le gouvernement, pour remuer les régiments au nom des anciennes dynasties, enfin pour prêcher la révolte à main armée. Il va sans dire que les agents les plus actifs dans ces circonstances ont été surtout ces princes dépossédés dont nous parlions plus haut. Pendant ce temps, les missionnaires, les

Digitized by Google

saints, comme on les appelle aux Indes, ne restaient pas inactifs. Des colonels et des généraux, faisant partie de la secte des Prédicants, s'immisçaient dans les tentatives ayant pour but de changer les croyances religieuses des soldats; ils les sermonnaient et essayaient d'en convertir quelques-uns au christianisme. Les cartouches sont venues par-dessus tout cela, comme la dernière goutte qui fait déborder la coupe, de telle façon que les rois détrônés d'une part, les radjahs dépossédés de l'autre, se sont joints dans une haine commune aux cipayes, suspectant les intentions du gouvernement et rendus furieux par la seule idée du danger qu'ils couraient de perdre leur caste s'ils continuaient à obéir à leurs officiers.

Tels sont, en résumé, les causes et les auxiliaires de l'insurrection de 1857. Autant qu'il est permis d'en juger depuis un an qu'elle suit son cours, il n'y a dans cette révolution, malgré les proportions gigantesques qu'elle a prises, aucun signe d'un mouvement réellement national ou d'un mécontentement populaire. L'aristocratie indienne, s'il est permis d'employer ce terme pour désigner une portion de la société indigène qui tient dans la colonie anglaise une place si différente de celle occupée en Europe par les classes que nous appelons du même nom, l'aristocratie indienne, c'est-à-dire tous les princes, radjahs et grands propriétaires lésés dans leurs intérêts par la politique de la Compagnie, ont fait cause commune avec les mercenaires révoltés; leur or a remplacé pour les cipayes la solde du gouvernement;

Digitized by Google

mais le peuple, c'est-à-dire la masse de la nation, dans la majeure partie de l'empire anglo-indien, est resté étranger à cette immense catastrophe.

L'insurrection de 1857 a donc été avant tout, par-dessus tout, une insurrection militaire, et les révoltes de ce genre ne sont malheureusement pas un phénomène nouveau dans l'Inde. La conduite actuelle de l'armée indigène n'a rien d'étrange ou d'inaccoutumé ; elle ne diffère en rien de celle que les cipayes ont tenue plusieurs fois depuis un demi-siècle. Bien plus, il faut l'avouer, en 1857, comme il ressort des considérations dans lesquelles nous sommes entré, aussi bien que dans les insurrections précédentes, ainsi que nous allons le montrer, on peut affirmer sans crainte que, dans tous les cas où les soldats se sont rendus coupables de rebellion, ils y avaient été provoqués.

L'insurrection de Java pendant la grande guerre avec la France avait son origine dans une violation de promesse de la part du gouvernement, qui retenait les volontaires au service au delà du temps pour lequel ils étaient engagés.

La grande insurrection de Vellore, dans laquelle périrent, il y a cinquante ans, un si grand nombre d'Européens et d'indigènes, bien qu'elle eût été fomentée par la famille de Tippoo-Saïb, devait son origine première à quelques innovations intempestives concernant les signes distinctifs apparents des castes pour chaque homme.

L'insurrection de Barrackpore, qui eut lieu il y a

Digitized by Google

un quart de siècle et dans laquelle périrent une centaine de soldats, eut lieu sous l'influence de causes suffisantes pour excuser une insurrection, si jamais une insurrection pouvait être excusée. C'était pendant la guerre des Birmans : un régiment européen et un régiment indigène reçurent l'ordre de se rendre dans le foyer d'infection d'Arracan. Les Européens étaient pourvus de toutes les ressources convenables pour cette fatigante et dangereuse expédition, et certes il était bon qu'il en fût ainsi. C'est là de la véritable économie.

Le soldat européen, si précieux, tant à cause des services qu'il rend qu'à cause des difficultés que l'on trouve à le remplacer, ne peut être utilisé aux Indes sans précautions. Les soldats indigènes étaient naturellement témoins de toutes les preuves de sollicitude que l'on donnait à leurs camarades européens; mais ils étaient froissés en même temps de l'extrême incurie avec laquelle étaient prises toutes les dispositions intéressant le bien-être et la santé du régiment natif. Aussi, lorsqu'ils reçurent l'ordre de marcher, ils répondirent en disant qu'ils ne pouvaient se mettre en route si on ne leur donnait, comme aux Européens, des animaux pour transporter leurs bagages.

Le gouvernement accorda une petite somme et laissa aux troupes le soin de pourvoir aux moyens de transport. Les hommes, indignés, répondirent qu'on ne pouvait pas se procurer du bétail avec une allocation aussi insuffisante; que c'était une moquerie de leur offrir un argent dont les circonstances rendaient

Digitized by Google

d'ailleurs l'emploi impossible; bref, ils déclarèrent qu'ils ne bougeraient pas si le gouvernement ne leur donnait pas les moyens de marcher. Le gouvernement et les soldats avaient dit leur dernier mot. Le régiment indigène fut passé en revue. Deux régiments européens étaient placés en face de lui, indépendamment de plusieurs autres bataillons et d'une batterie de six canons, masquée, dit-on, malheureusement pour l'honneur de ceux qui y sont intéressés.

Le refus que firent les séditieux de déposer leurs armes fut immédiatement suivi d'une salve à mitraille et des décharges des régiments européens, dont tous les coups étaient dirigés à un quart de portée de fusil sur la colonne insurgée. Peu de temps après cette catastrophe parut un ordre général portant que, toutes les fois qu'un régiment de natifs serait mis en route, le gouvernement lui donnerait des animaux pour le transport de ses bagages.

La conspiration de Bangalore, en 1833, n'eut pas même un commencement d'exécution, parce que, dans cette affaire, le gouvernement n'avait donné réellement aucun sujet de plainte aux cipayes. Les deux soubadars (ou capitaines indigènes) qui étaient à la tête du complot furent attachés à la bouche d'un canon, et toute velléité de résistance disparut avec la rapidité de l'explosion qui dispersait leurs membres sanglants.

Si nous avons cru devoir nous étendre aussi longuement sur les insurrections militaires qui ont précédé celle de 1857, c'est que leur exposé nous a sem-

Digitized by Google

blé la meilleure démonstration de l'analogie parfaite qui existe entre ces soulèvements et la révolte actuelle. A Vellore, presque tous les incidents qui se sont produits récemment s'étaient déjà présentés. L'ordre du jour du général Craddock, prescrivant la suppression des insignes de caste, a tenu il y a cinquante ans la même place que les cartouches graissées en 1857. Si la fermeté de sir John Lawrence, le gouverneur du Pendjaub, au lieu de se déployer à 400 lieues du premier foyer de la révolte, et alors que celle-ci était devenue générale, avait pu s'exercer comme celle du fameux Gillepsie à Vellore dès le début de la conspiration, à Barrackpore, par exemple, ou tout au moins à Meerut, nul doute que l'insurrection actuelle n'eût été comme sa devancière étouffée dès son berceau.

Les mêmes moyens employés, la même attitude prise par les chefs militaires, auraient obtenu les mêmes résultats, et c'est ce que les généraux Hearsey et Hewitt ne semblent malheureusement pas avoir compris. Théoriquement parlant, les officiers européens rompus au service des Indes et aux nécessités que créent l'énorme disproportion entre l'armée indigène et le contingent anglais n'ont jamais varié d'opinion, tant sur le péril incessant qui résulte de cette situation que sur les moyens de le conjurer. Il n'en faut pas d'autre preuve que la similitude complète entre ce qui s'est pratiqué depuis un an, là où l'insurrection a été domptée, et ce qui s'était fait autrefois dans les circonstances que nous avons rapportées.

Digitized by Google

Tout se ressemble à un demi-siècle de distance, tout, depuis la mise en scène qui accompagne le désarmement ou l'extermination des cipayes révoltés jusqu'au genre d'exécutions, jusqu'aux supplices qui deviennent leur châtiment. Malheureusement, de pâles ou inintelligents copistes ne suffisent plus pour remplir le rôle des rudes guerriers qui ont donné les Indes à l'Angleterre, et les énergiques traditions que ceux-ci ont fondées ne souffrent pas de caducs interprètes. Employés trop tard, maladroitement ou d'une façon inopportune par un Hewitt ou un Lloyd, ces moyens de répression terribles, mais nécessaires, ne pouvaient que produire des résultats diamétralement opposés à ceux que l'on poursuivait.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer au début de cette étude, la première phase de la révolte des Indes n'offre aucune importance au point de vue de la science militaire proprement dite. Dans cet épouvantable guet-apens, la stratégie et la tactique n'avaient rien à faire. Pendant six mois, disséminés sur toute la surface de leur immense empire, dispersés en petites bandes, les Anglais, au milieu des insurrections qui se déclaraient chaque jour, ne pouvaient que disputer leur vie et maintenir intact l'honneur de leur drapeau en déployant sur tous les points un courage héroïque, une énergie surhumaine ; mais, par la force même des choses, leurs divers détachements se trouvaient sans conduite, sans direction d'ensemble et sans communications praticables. Jusqu'au moment ou le général Campbell a pu entrer en campagne, à

Digitized by Google

l'exception du siége de Dehli et des opérations des généraux Havelock, Neill et Outram, les malheureux débris, harassés, malades et mutilés qui tenaient garnison dans l'Oude et le Rohilcund, dans les districts de Dehli et de Meerut, n'ont pu tenter aucune opération suivie contre les révoltés.

Nous passerons donc rapidement sur la partie épisodique de la révolte des cipayes; nous ne pouvons relever tout ce qu'il y a d'instructif et de touchant dans les nombreuses correspondances privées qui ont été publiées par les journaux anglais, bien qu'elles reproduisent de la façon la plus saisissante le véritable caractère de cette lutte. Ce sont, le plus souvent, des lettres écrites par de jeunes officiers, nous sommes tentés de dire par des enfants, qui, surpris à seize ou dix-sept ans par les hasards d'une guerre qui n'a rien de civilisé, en racontent les incidents avec la vivacité naturelle à leur âge, avec l'énergie naturelle à leur sang. En général, cette population européenne, dispersée sur un immense espace, et tout à coup assaillie, s'est montrée héroïque, pleine de mépris pour la mort, pleine de mépris surtout pour l'ennemi.

Dès le mois de janvier 1857, le 19e régiment indigène avait témoigné toute sa répulsion pour les malencontreuses cartouches qui ont joué un si grand rôle au début de la révolte. Ce régiment était en garnison à Barrackpore (cantonnement déjà célèbre, comme nous l'avons vu, dans l'histoire des insurrections militaires), et le 3 avril, sur son refus d'accepter les nouvelles munitions, il était licencié.

Digitized by Google

Un mois plus tard, le 5 mai, un autre régiment, le 34e, également en garnison à Barrackpore, était aussi licencié, après avoir assisté à l'exécution d'un soldat qui avait tiré sur un officier européen, et à celle d'un djemadar ou lieutenant indigène qui, commandant la garde de police du 34e au moment de la tentative de meurtre, avait refusé de prêter son concours pour arrêter l'assassin.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails au sujet de ce premier épisode; le gouvernement anglais a publié la correspondance échangée, dans ces circonstances, entre le gouverneur de Calcutta, le général Hearsey, commandant à Barrackpore, et le directeur du dépôt d'artillerie de Dumdum, d'où les cartouches avaient été expédiées. Un membre du parlement a fait ressortir toute la mollesse, toute la négligence avec lesquelles on avait procédé dans cette circonstance. Les retards subis par les ordres et les correspondances au milieu d'une situation aussi grave sont aussi inqualifiables que la réponse de ce directeur de l'artillerie, déclarant « qu'aucune pré-
» caution n'a été prise pour s'assurer qu'on n'eût
» point fait usage de l'espèce de graisse qui peut
» froisser les préjugés des Indiens, et ajoutant *qu'il*
» *n'avait pas même fait attention à cette circonstance...*
» (*but the subject did not occur to me*). »

La faute commise (et le précédent du général Craddock était cependant de nature à ouvrir les yeux sur les conséquences que pouvait avoir une mesure portant atteinte à l'esprit de caste), la seule façon de

Digitized by Google

la réparer était l'emploi des moyens énergiques. Le licenciement pur et simple des régiments qui refusaient d'obéir était absurde. C'était tout simplement offrir une prime à l'esprit de révolte qui travaillait l'armée.

Sans doute, comme on l'a fait observer, le licenciement des cipayes a pour eux des conséquences toutes différentes de celles qu'une pareille mesure entraînerait dans tout autre pays, où elle serait acceptée comme une récompense par les troupes. Ce licenciement constitue réellement une punition, à cause de la misère à laquelle il condamne le soldat renvoyé, et qui n'a d'autre profession que celle des armes pour subsister; mais, d'un autre côté, par la même raison, ainsi que le faisait remarquer l'illustre Wellesley à propos du licenciement des armées à la solde des princes dépossédés, le soldat natif que vous chassez des rangs n'a plus d'autre ressource que de se faire bandit et coupeur de routes.

Le 19e et le 34e ont donc formé le premier noyau de l'armée de meurtriers et de pillards dont les Koer-Sing, les Nana-Saïb, les Mahomet-Hussein étaient tout prêts à prendre la direction.

Ce premier pas était à peine fait dans la voie fatale suivie depuis par le gouvernement de l'Inde que l'insurrection s'étendait comme une vaste traînée de poudre dans toutes les provinces du nord-ouest.

C'est à Meerut que la rébellion ouverte a commencé, et voici dans quelles circonstances : un détachement du 3e de cavalerie indigène ayant été con-

Digitized by Google

duit sur le champ de manœuvre, on lui distribua les nouvelles cartouches confectionnées par l'artillerie, et quelques instructeurs, placés au milieu du régiment formé en carré, furent appelés, afin d'enseigner une nouvelle manière de charger les armes sans déchirer les cartouches avec les dents. Joignant la pratique à la théorie, ces instructeurs chargèrent et déchargèrent plusieurs fois leurs carabines en présence de la troupe. Pendant tout le temps que dura cette instruction, le régiment resta grave et silencieux, puis se retira sans aucune manifestation.

Le lendemain, la troupe ayant été réunie de nouveau, le colonel voulut éprouver l'obéissance des hommes, et fit avancer la 1re compagnie, qui reçut ordre de charger ses armes et de faire feu. Sur quatre-vingt-dix soldats, cinq seulement obéirent. Une cour martiale fut immédiatement convoquée pour prononcer sur le sort des premiers, et les condamna à un emprisonnement variant de cinq à dix ans. Le samedi, 9 mai, ils reçurent leurs fers devant toutes les troupes assemblées. Pour ôter aux cipayes toute idée de résister, on eut recours, il est vrai, au déploiement de forces usité en pareille circonstance; mais il étaif trop tard, le complot était formé, et les soldats indigènes savaient que l'heure de le mettre à exécution ne se ferait pas attendre. Pour le moment, protester devant la gueule des canons prêts à vomir la mitraille eût été une folie, tout ce qui était indien se retira donc en silence, mais la rage dans le cœur.

Par suite d'une imprévoyance ou d'un mépris

Digitized by Google

exagéré pour le ressentiment des Indiens, le général Hewitt ne fit prendre aucune mesure extraordinaire pour la sûreté de la prison et de la ville. Les forces ne manquaient pas cependant, puisqu'il se trouvait cantonnés à Meerut deux régiments européens, le 6e des dragons de la garde, le 60e carabiniers (armé de carabines de précision), enfin un bataillon d'artillerie européenne. La nuit du samedi et la journée du dimanche furent calmes; mais sur le soir, au moment où la population européenne ne songeait qu'aux loisirs ou aux offices du jour consacré, toutes les troupes indiennes (3e de cavalerie et 11e et 20e d'infanterie) se soulevèrent simultanément, et massacrèrent la plupart de leurs officiers. Soutenues par la populace, elles se ruèrent en même temps sur la prison, et délivrèrent leurs camarades ainsi qu'un millier de bandits renfermés dans la geôle. L'incendie et le massacre des Européens commencèrent aussitôt; les femmes et les enfants des soldats anglais furent les premières victimes. Cependant les deux régiments européens ayant pris les armes, dès la seconde décharge les rebelles se dispersèrent et s'enfuirent, laissant Meerut aux Anglais.

On poursuivit les cipayes révoltés à quelques milles de la station, et les dragons en sabrèrent bon nombre; mais la poursuite cessa trop tôt, et de là les malheurs qui ont frappé Dehli. La mollesse du commandant de Meerut devait achever ce que son imprévoyance avait commencé (1).

(1) Meerut étant séparé de Dehli, où se rendaient les insurgés,

Digitized by Google

La malheureuse ville de Dehli, dont le nom devait servir de cri de ralliement aux insurgés, et qui est devenue le théâtre des scènes les plus sanglantes en 1857, contient, selon les derniers recensements, 137,000 habitants, et 160,000 avec la banlieue qui l'entoure. La grande majorité de la population est musulmane. D'un esprit toujours indocile, renfermant dans ses murs la famille impériale déchue et réduite à l'humble position de pensionnée des Anglais, Dehli a souvent donné des inquiétudes au gouvernement de l'Inde, surtout quand la Compagnie avait quelque guerre à soutenir sur les frontières de son empire. En 1825, pendant que l'armée anglaise était engagée dans l'Ava, Dehli parut sur le point de s'insurger, et les nombreux serviteurs de l'ancienne cour mogole, qui s'y trouvaient en majorité, n'attendaient évidemment qu'un échec des armes anglaises pour se révolter contre leurs maîtres. Il ne faut donc pas s'étonner que les régiments dispersés à Meerut aient fait de Dehli le centre de leur résistance, et que tous les cipayes déserteurs, licenciés ou insurgés l'aient regardé, dès le début de la révolte, comme leur asile le plus sûr.

C'est le lundi matin, 11 mai, que Dehli a été en-

par le cours de la Jumna dont le passage offre de grandes difficultés, n'est-il pas permis de se demander comment on a pu négliger une circonstance aussi favorable, comment on n'a pas profité de la rivière pour acculer et cerner les révoltés? En empêchant l'entrée des 11e et 20e régiments à Dehli, on eût peut-être arrêté la rébellion dans son principe.

Digitized by Google

vahi par les fugitifs de Meerut. Les bandits délivrés par les cipayes, et qui s'étaient joints à eux, étaient évidemment prêts à accomplir les plus horribles forfaits, car ils étaient armés jusqu'aux dents, et semblaient comme fous de rage et d'exaltation. Ils entrèrent par la porte de Calcutta sans rencontrer d'opposition, et se dirigèrent sur Deriowgunge, abattant tous les Européens qu'ils rencontraient sur leur passage.

Ces faits ayant été immédiatement signalés au commandant militaire, il se hâta d'envoyer contre les rebelles un régiment et deux canons. Ce régiment, le 54e indigène, se dirigea en bon ordre sur la porte de Cachemyre ; mais, à l'approche des rebelles, les cipayes se rangèrent subitement de chaque côté de la rue, laissant au milieu leurs officiers, que les cavaliers du 3e rejoignirent au galop et tuèrent à coups de pistolet. Ces officiers étaient tous sans armes, ainsi que M. Fraser, le résident anglais auprès du Grand Mogol, qui fut massacré en même temps que le capitaine Douglas et M. Nixon, attachés tous deux à la chancellerie.

Après avoir tué les officiers du 54e, les cavaliers descendirent de cheval et fraternisèrent avec les cipayes. Leur attitude était celle de véritables maniaques, bien qu'ils fussent en uniforme, et que quelques-uns portassent encore les médailles qui distinguent les anciens soldats. Quelques hommes du 54e avaient fait semblant de tirer, mais les coups passaient par-dessus la tête des rebelles, et ceux-ci

Digitized by Google

étaient évidemment pleins de confiance dans les bons sentiments de leurs camarades indigènes à leur égard : aussi ne peut-on douter que le plan de ce massacre n'eût été concerté d'avance.

En attendant, la populace se rassemblait dans la ville; on mettait le feu aux bengalows (1) à Deriowgunge; les villages aux environs de Dehli se préparaient à l'action; bientôt toute la ville fut en armes. Les cipayes envahirent les maisons européennes, déclarant hautement qu'ils voulaient, non pas les dépouilles, mais le massacre de ceux qui les habitaient.

Aussitôt que l'on sut l'extension que l'insurrection avait prise, les résidents durent chercher à se mettre en sûreté, et la plupart se rendirent à la tour du Drapeau. Une compagnie du 38e et deux canons devaient y défendre les officiers et autres Européens, et les femmes; tout le monde était armé.

La tour du Drapeau est ronde et solidement construite en briques; mieux que tous les autres bâtiments de Dehli elle se prêtait à la défense. Malheureusement les tristes débris qui s'y étaient réfugiés ne connaissaient pas encore toute l'étendue de la catastrophe. Les officiers du 38e avaient confiance dans leurs hommes, et s'efforçaient de les raffermir dans le devoir; mais lorsque le colonel Greaves les eut harangués à son tour, il devint évident qu'ils n'étaient que trop disposés à se joindre au mouvement général, et que la moindre cause suffirait pour amener ces

(1) On nomme ainsi les baraques dans lesquelles campent les troupes indigènes.

Digitized by Google

hommes à attaquer leurs officiers et les autres Européens qui se trouvaient dans la tour.

A quatre heures moins un quart, le magasin de poudres sauta, et l'on sut depuis que le lieutenant Willougby y avait mis le feu, et qu'il avait pu s'échapper quoiqu'il eût été blessé. 500 hommes, tant des habitants que des insurgés, qui attaquaient l'arsenal, avaient sauté avec le magasin à poudre.

Les Européens réfugiés à la tour du Drapeau n'étaient pas encore remis de l'émotion causée par l'explosion qu'ils virent les hommes du 38e prendre les armes, et se disposer à les attaquer. Ce fut alors un sauve qui peut général, et chacun profitant de la proximité des remparts se précipita hors de la ville, cherchant à gagner les stations de Kurnawl, de Meerut, d'Umballah et de Simla, où bien peu malheureusement purent arriver sains et saufs. Quarante-huit personnes qui s'étaient réfugiées dans le palais, et que le Grand Mogol avait pris sous sa protection, furent livrées deux jours plus tard à la populace, et massacrées avec les quelques Européens encore épars dans la ville.

Dans la soirée du 11 mai, une sorte de parlement militaire composé des officiers indigènes des 38e, 54e et 74e, qui tenaient garnison à Dehli, du 3e de cavalerie, et des 11e et 20e, venus de Meerut, se réunit afin d'examiner la situation, et de pourvoir à la première tâche qui incombe aux chefs d'une insurrection victorieuse, c'est-à-dire à la nécessité de rétablir l'ordre qu'ils viennent de bouleverser à leur profit.

Digitized by Google

Jusque-là l'insurrection était exclusivement hindoue ou brahminique, les Musulmans y étaient complétement étrangers. Pour les y rallier, il n'y avait qu'un moyen : se ranger sous l'étendard du Croissant, et relever le trône de Dehli. Ce parti fut pris à l'unanimité, et, bon gré, mal gré, le descendant des Grands Mogols, vieillard de quatre-vingts ans, affaibli par l'âge et terrifié par les événements, dut se résigner au périlleux honneur qui lui était imposé. Le parti musulman partagea, dès cet instant, la responsabilité de l'insurrection dont il n'était nullement l'auteur.

Le document suivant, que nous reproduisons en extrait, est de nature à jeter quelque jour sur les causes si controversées de la révolte, car il émane de l'insurrection elle-même; ce document est la proclamation des chefs militaires qui ont relevé le trône de Dehli, et qui a été mise en circulation à Calcutta :

« Que tous les Hindous et les Mahométans sachent » que les Européens sont unis dans le but de priver » l'armée de sa religion, et de rendre par force tous » leurs sujets chrétiens. *C'est d'après les ordres abso-* » *lus du gouverneur général qu'on a distribué des* » *cartouches confectionnées avec de la graisse de porc* » *et de bœuf.* Si 10,000 hommes résistent, on veut les » faire sauter ; s'ils sont 50,000, on veut les licencier.

» C'est pourquoi, dans l'intérêt de la foi, nous nous » sommes concertés, et nous n'avons pas laissé en » vie un seul infidèle de cette place. Nous avons réta- » bli l'empereur de Dehli sur sa promesse que toutes » les troupes qui tueront leurs officiers européens, et

Digitized by Google

» qui lui engageront leur foi, recevront une solde » double.

» Deux cents pièces de canon et des trésors im- » menses sont tombés entre nos mains; il est donc » désirable que tous ceux qui ne veulent pas devenir » chrétiens s'unissent cordialement avec l'armée; » qu'ils prennent courage, et qu'ils ne laissent sub- » sister cette race infernale en aucun endroit.

» Toutes les dépenses qui pourront être faites pour » la fourniture de munitions seront constatées au » moyen de reçus, et seront payées doublement par » l'empereur. Ceux qui céderont à la crainte et se » laisseront tromper par ces fourbes, et compteront » sur leur parole, auront le sort des habitants de » Lucknow.

» *Il est donc nécessaire que les Hindous et les Maho- » métans soient unanimes dans la lutte*, et veillent à » leur sûreté en prenant conseil de gens dignes de foi. » Partout où les arrangements convenables auront été » pris, ceux qui nous auront rendu service seront » placés dans des postes élevés.

» Faire circuler des copies de la présente procla- » mation partout où cela sera possible est aussi im- » portant que de frapper avec le sabre. Cette pro- » clamation doit être affichée de manière que les » Hindous et les Musulmans puissent en prendre con- » naissance.

» Si les infidèles deviennent traitables, ce ne sera » qu'un expédient pour sauver leur vie. Quiconque » sera trompé par eux s'en repentira. Notre règne

Digitized by Google

» continue; 30 roupies à un cavalier, et 10 roupies » à un fantassin seront le salaire des nouveaux servi- » teurs de Dehli. »

Ce document confirme l'opinion que nous avons émise au sujet du rôle que l'esprit de caste, mis en émoi par les nouvelles munitions, a joué dans la rébellion. C'est pour cette graisse de porc ou de vache des cartouches, dont le directeur de l'artillerie, suivant sa naïve expression, « *n'avait pas songé à se préoccuper*, » que les Hindous ont pillé, brûlé vingt cités, massacré leurs officiers, égorgé les femmes et les enfants, et juré d'exterminer tous les Européens!

Les événements de Meerut et de Dehli devaient ouvrir les yeux aux agents de la Compagnie. On commençait enfin à comprendre à Calcutta que la prétendue mutinerie des cipayes prenait toutes les proportions d'une véritable révolution. Le 16 mai, lord Canning se décidait à faire paraître une proclamation dont la publication trop tardive devait rester sans effet au milieu des insurrections qui continuaient à éclater sur tous les points. Sans doute, il était utile de rassurer les indigènes timorés au sujet des craintes (trop fondées) qu'ils avaient pu concevoir pour leur religion; mais à côté de ces assurances, de ces garanties données aux natifs de bonne foi, n'y avait-il pas de place pour les promesses de châtiment à infliger aux traîtres qui avaient ensanglanté Meerut et Dehli? La sauvage énergie que respire la proclamation des insurgés de cette dernière ville aurait pu, à notre avis, et au moment où s'engageait cette lutte

Digitized by Google

terrible et sans merci, fournir quelques bonnes inspirations à l'honorable gouverneur. Voici le texte de ce document, dont la rédaction assez terne, et la pensée encore plus incolore, ne nous semblent pas accuser de la part du gouvernement de l'Inde une attitude à la hauteur des circonstances :

« Le gouverneur a averti l'armée du Bengale que » les bruits qui ont amené certains régiments à penser » que le gouvernement en voulait à leur religion et à » leur droit de caste sont de pernicieux mensonges (1).

» Le gouverneur a appris que ces soupçons conti- » nuent à être propagés, non-seulement dans l'armée, » mais encore dans d'autres classes du peuple, par » des hommes mal intentionnés.

» Il sait qu'on s'efforce de persuader aux Hindous » comme aux Musulmans, aux soldats comme aux ha- » bitants qui ne font pas partie de l'armée, que leur » religion est menacée secrètement ou ouvertement » par les actes du gouvernement, et que celui-ci » cherche de différentes manières à leur faire perdre » leur droit de caste.

» Quelques-uns ont déjà été trompés et pervertis » par ces mensonges. Le gouverneur met donc en- » core une fois toutes les classes en garde contre les » déceptions auxquelles elles sont en butte.

(1) Allusion sans doute à un ordre du 28 mars sur le même objet, et qui a été lu le 31 aux troupes de Barrackpore. Cet ordre du jour avait le défaut, tout en cherchant à rassurer les troupes, quant au présent, de ne point engager assez formellement l'avenir.

Digitized by Google

» Le gouvernement de l'Inde a toujours scrupuleu-
» sement respecté les croyances religieuses de ses
» sujets. Le gouverneur-général a déclaré qu'il n'en
» serait jamais autrement. Maintenant il réitère cette
» déclaration, et il proclame solennellement que le
» gouvernement de l'Inde ne désire nullement inter-
» venir dans les affaires de religion ou de caste, et
» que rien n'a été fait ou ne sera fait qui puisse nuire
» au libre exercice de la religion et des droits de
» chacun.

» Le gouvernement de l'Inde n'a jamais trompé
» ses sujets; le gouverneur les invite donc à refuser
» tout crédit à ces mensonges séditieux.

» Cet avertissement est adressé à ceux qui ont
» jusqu'à présent, par leur loyauté et leur bonne con-
» duite, montré leur attachement au gouvernement,
» et leur confiance méritée dans sa justice et sa pro-
» tection.

» Le gouverneur général les invite donc à réfléchir,
» avant d'ajouter foi à des meneurs et à des traîtres
» qui les poussent au danger et au malheur. »

Cette proclamation, ainsi que nous l'avons déjà dit, venait trop tard, et la situation des Anglais se trouvait compliquée de circonstances trop défavorables pour que l'essor de l'insurrection pût être arrêté. Quelques jours après l'occupation de Dehli par les révoltés, le Bengale tout entier était en feu, l'armée de cette présidence n'existait plus, et du 11 mai au 8 juin, date de l'arrivée du général Barnard sous les murs de l'ancienne capitale de l'Inde, 30,000 ci-

Digitized by Google

payes, provenant des régiments révoltés ou licenciés, avaient pu s'y jeter. A partir du 8 juin, c'est sur le royaume d'Oude et vers Lucknow que se dirigèrent les contingents de l'armée insurgée.

Nous allons enregistrer sommairement la série des stations où les cipayes se sont soulevés pendant cette période, en faisant précéder cette nomenclature de quelques considérations de nature à faire ressortir l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'armée anglaise d'opposer une barrière à l'insurrection.

Au commencement de 1856, la majeure partie des régiments européens, les seuls sur lesquels il était permis de compter, avait été concentrée, par suite de la guerre avec la Perse, sur la frontière nord-ouest et le long de l'Indus. La crainte d'une intervention de la Russie, cette épée de Damoclès incessamment suspendue sur l'empire indien, motivait cette distribution des forces de la Compagnie. Ainsi, non-seulement on avait dégarni les présidences de Bombay et de Madras, mais même tout l'intérieur de la présidence du Bengale. Trois régiments européens, avec de l'artillerie, étaient dans la vallée de Peshawer; un quatrième à Attock; un autre à chacune des stations de Lahore, Sealkote, Ferozepour, Jallander et Umballah; trois autres appartenant aux régiments de la même frontière étaient en réserve dans les montagnes de Simla, dont le climat moins énervant que celui des plaines devait conserver ces troupes toutes fraîches. Enfin la plus grande partie de l'artillerie était cantonnée dans le Pendjaub. Dans le royaume d'Oude,

Digitized by Google

dont tant de motifs devaient faire redouter les mauvaises dispositions, un seul régiment détaché de la division de Cawnpour était chargé de maintenir Lucknow dans l'obéissance. Dehli ne renfermait pas un seul bataillon de troupes européennes, et dans toute l'étendue des districts d'Agrah, de Meerut, de Muttrah, de Bareilly, d'Alyghur, c'est-à-dire dans les provinces réputées les plus turbulentes du nord-ouest, il n'y avait, en fait d'Européens, qu'un régiment de dragons et le 60e carabiniers à Meerut, et un bataillon à Agrah. Les positions si importantes de Cawnpour, Allahabad, Bénarès, etc., étaient confiées à des troupes indigènes.

Heureusement pour la Compagnie elle avait dans les deux frères Lawrence, à Lucknow et à Peshawer, deux dignes représentants de la vieille Angleterre, qui, à force d'énergie et de dévouement, devaient maintenir intact l'honneur de son drapeau.

A peine la nouvelle des événements de Dehli était-elle parvenue par le télégraphe électrique aux autorités militaires du Pendjaub, qu'un conseil de guerre était réuni à Peshawer sous la présidence du général Reid, et sous l'inspiration du commissaire anglais sir John Lawrence. L'opinion de ce conseil, dans lequel figuraient les meilleurs officiers de l'armée des Indes (les généraux Cotton et Chamberlain, les colonels Edwards et Nicholson), fut qu'il était urgent de désarmer sans délai tous les régiments indigènes originaires du Bengale. Comme complément de cette mesure, on essayerait ensuite de remplacer ces régi-

Digitized by Google

ments par des corps Sicks, qui, par leur composition même, seraient également hostiles aux Mahométans et aux Hindous (1), et que l'on recruterait parmi les vieilles bandes de Rundjet-Sing, dont les vétérans, formés à l'école des généraux Allard, Ventura, Van Cortland, etc., étaient toujours prêts à se battre pour de l'argent.

Afin d'assurer l'exécution de la première partie de ce programme, le désarmement, deux colonnes mobiles, dirigées par Nicholson et Chamberlain, furent organisées à Raowl-Pendee et à Ihelum, et on les fit mouvoir avec tant de rapidité et de résolution que toute résistance devint impossible. Le 13 mai, à l'issue d'un bal donné précisément pour endormir plus complétement les appréhensions des indigènes, toute la garnison de Lahore était convoquée pour une revue. En arrivant sur le terrain de manœuvres, le 8e de cavalerie et les 16e, 26e et 41e indigènes se trouvèrent en face du 81e de ligne européen et de l'artillerie formée en batterie, mèche allumée. Sir John Lawrence et le brigadier Corbett avaient jugé ces forces suffisantes pour opérer le désarmement, qui s'effectua, en effet, sans la moindre résistance, à la grande satisfaction des Européens. Quelques jours après, à Peishawer, quatre autres régiments (21e, 24e, 27e, 50e), et le 5e de cavalerie du Bengale, déposaient également les armes sans effusion de sang.

(1) Voir ce que nous avons dit au sujet des Sicks et de leur religion dans le chapitre II.

Digitized by Google

A Ferozepour, le 13 mai, trois jours après la révolte de Meerut, le 45e et le 51e se révoltaient, mais étaient facilement contenus par le reste de la garnison; le 51e consentait même à livrer ses armes; quant au 45e, il était entièrement dispersé et massacré.

En résumé, à part la désertion du 3e régiment d'infanterie du Bengale, que la proximité de sa garnison (Phillour, sur la frontière orientale du Pendjaub) mit à même de se joindre, dès le 12 mai, aux insurgés; à part la révolte du 9e de cavalerie légère et du 46e d'infanterie à Sealkote, dans laquelle périrent le capitaine Bishop, le docteur Graham, et dans laquelle un colonel d'artillerie, le brigadier Brind, fut blessé, on peut dire que le Pendjaub n'a pas été un seul instant au pouvoir de l'insurrection, grâce à la conduite ferme et habile de son administrateur; et encore doit-on ajouter que, dès le 12 juillet, les deux régiments insurgés partis le 9 de Sealkote étaient presque entièrement détruits par le général Nicholson.

Cette situation du Pendjaub était de la plus haute importance pour la reprise de l'offensive par les Anglais. Du moment où cette province ne se joignait pas à l'insurrection, du moment où les Sicks prenaient parti pour les Européens, le Pendjaub devenait une base d'opérations excellente, comme nous serons à même d'en juger quand nous parlerons du siége de Delhi; de plus, c'était une mine inépuisable en ressources de toute nature, en hommes, en vivres, en moyens de transport, c'est-à-dire fournissant précisément tout ce que la dévastation du Bengale eût

Digitized by Google

obligé d'attendre et de faire venir à grands frais et à grand'peine de Calcutta.

Le tableau qu'offrait le bassin du Gange formait, en effet, un contraste bien triste avec la sécurité relative dont on jouissait sur les bords de l'Indus. Chaque jour une nouvelle révolte venait grossir les rangs des insurgés, et trop souvent ces derniers souillaient par les plus abominables cruautés, par les excès les plus atroces leur éphémère victoire.

Le 13 mai, six compagnies de sapeurs-mineurs parties de Bourkee se révoltaient sur la route en apprenant les événements de Meerut, tuaient le capitaine Fraser, qui les commandait, et parvenaient à gagner Dehli, malgré la poursuite des troupes européennes de Meerut. Le 18 mai, le reste de ce bataillon du génie (trois compagnies) s'insurgeait à son tour, et allait rejoindre le gros de la troupe, apportant ainsi aux révoltés de Dehli un contingent que le siége de cette place allait rendre d'autant plus précieux.

Le 22 mai, des cavaliers (sowars) appartenant au 3e régiment de Meerut (dont les hommes semblent avoir été les promoteurs les plus ardents, les plus fanatiques de la révolte) se présentaient à Alyghur, et soulevaient le 9e régiment d'infanterie du Bengale. Un fait remarquable se passait dans cette circonstance, et il peut donner une idée du caractère que prenait l'insurrection. Le premier sowar qui s'était introduit dans les lignes du 9e ayant été arrêté et condamné, séance tenante, par une commission mili-

Digitized by Google

taire, à être pendu, un second cavalier était arrivé de Dehli au moment même où l'exécution avait lieu en présence du régiment assemblé. Il avait suffi de quelques mots adressés au 9e par ce fanatique pour changer ses dispositions, et le déterminer à se rendre à Dehli.

Le 23 mai, à Umballah, où se concentrait le corps du général Barnard, chargé de reprendre Dehli, les 5e et 60e régiments d'infanterie du Bengale refusaient de marcher contre les insurgés, et étaient désarmés; la nuit suivante ils désertaient en masse, et se rendaient à Dehli.

Sur la rive gauche du Gange, la capitale du royaume d'Oude, Lucknow, donnait dès le 31 mai le signal d'un soulèvement général. Nous avons vu que sir Henry Lawrence n'avait à sa disposition qu'un seul bataillon du 32e pour surveiller à la fois la ville et le camp des troupes indigènes. Dans la nuit du 31 mai, ces dernières, formant trois régiments (les 13e, 48e et 71e), et le 7e de cavalerie régulière, mettaient le feu aux bengalows et attaquaient les Européens. Grâce à l'énergie du commissaire anglais, ce premier mouvement était comprimé; mais il était facile de prévoir que le moment approchait où les quelques soldats de la Compagnie qui se trouvaient à Lucknow seraient réduits à s'enfermer avec leurs familles dans le petit fortin que la prévoyance de sir H. Lawrence avait ménagé comme un dernier refuge.

Le 2 juin, la révolte prenait à Bareilly, dans le

Digitized by Google

Rohilcund, un atroce caractère, triste précurseur du sombre drame de Cawnpour. Toutes les maisons étaient incendiées dans la campagne; les 18e et 68e d'infanterie indigène, le 8e de cavalerie irrégulière et 6 compagnies d'artillerie, massacraient leurs officiers et 50 Européens, parmi lesquels on comptait un grand nombre de femmes et d'enfants.

Le 3 juin, à Azimgurh, le 17e s'insurgeait à son tour et prenait la route de Dehli, après avoir assassiné l'un de ses officiers, le quartier maître interprète. Cette désertion du 17e et les craintes que l'on éprouvait à Bénarès pour les autres officiers européens, que l'on ignorait réfugiés à Ghazipour, amenèrent une sanglante catastrophe par suite de la nécessité dans laquelle on se crut de désarmer le 37e, alors en garnison à Bénarès, et sur lequel, malgré sa bonne conduite antérieure, on n'osa plus compter. Cette mesure, au milieu de la panique générale, fut effectuée avec une déplorable maladresse. Exaspérés par les nouvelles qui arrivaient de tous les points, des cruautés exercées sur leurs camarades par les cipayes insurgés, les soldats d'un détachement du 10e européen et des artilleurs ouvrirent un feu terrible sur le 37e, qui avait cependant obéi à l'ordre de déposer ses armes. Cet incident eut les conséquences les plus funestes. Le 13e de cavalerie irrégulière, qui n'avait encore donné aucun signe de mauvais vouloir, se débanda immédiatement, et, en portant dans les stations voisines la nouvelle de l'espèce de guet-apens dont les régiments natifs avaient été victimes à Bé-

Digitized by Google

narès, il détermina le soulèvement de toutes les villes environnantes. A Allahabad, le 4 juin, le 6e régiment, qui avait offert de marcher contre les rebelles de Dehli et qui avait été complimenté pour sa fidélité, apprenant le sort du 37e, se rua immédiatement sur ses officiers et les massacra au moment où ils sortaient de la Mess; puis, après avoir pillé le trésor, brûlé le temple et les habitations des Européens, il se dirigea sur Dehli.

A partir de ce moment, la lutte devenait une véritable guerre d'extermination; les sanglantes représailles exercées par les Anglais dans le Pendjaub et sur les autres points où leur autorité restait intacte n'étaient point faites pour en adoucir l'horreur.

Le 5 juin, à Ihansi, le 12e d'infanterie et le 14e de cavalerie massacraient, sans distinction d'âge ni de sexe, toute la population européenne.

A Schahdjihanpour, le 8 juin (c'était un dimanche), pendant la célébration de l'office divin, l'église était entourée par les soldats du 28e, et tous les fidèles, ainsi que les officiers européens, étaient égorgés.

A Ihansi, près Gouâlior, les mêmes atrocités étaient commises, le 4 juin, par le bataillon d'Hurrianah et le 4e de cavalerie irrégulière.

Bref, sur tous les points, c'était une lutte sans merci, dans laquelle les Anglais, surpris, disséminés, étaient écrasés par le nombre et n'échappaient à la mort dans une station que pour être égorgés dans leur fuite par les rebelles des stations voisines. C'est ce qui est arrivé aux officiers du 29e en garnison à

Digitized by Google

Moradabad, dans le Rohilcund, et à ceux du 22e en garnison à Fyzabad, dans l'Oude. Leurs soldats, moins féroces que ceux des autres districts, les avaient épargnés, avaient même facilité leur fuite; mais ils tombèrent la plupart sous les coups des paysans ou des malfaiteurs qui sillonnaient les routes.

A Mynpouree, à Étawah, à Hissar, à Jallander, à Agrah, enfin à Cawnpour (dont nous raconterons en détail la catastrophe, parce qu'elle se lie au récit de la marche du général Havelock, c'est-à-dire à la première opération conduite d'une façon régulière et avec un plan déterminé), sur tous les points, en un mot, des provinces du nord-ouest, le Pendjaub excepté, le désordre était immense et l'autorité des Anglais complétement détruite.

Au milieu de ces cruelles épreuves, la fidélité des armées de Madras et de Bombay, qui repoussaient encore avec indignation toutes les tentatives des émissaires du Bengale, était un consolant spectacle; malheureusement, divers symptômes étaient de nature à diminuer jusqu'à un certain point cette satisfaction.

Une partie de l'armée de Bombay étant engagée dans la guerre contre la Perse, on avait dû recourir aux troupes du Bengale pour occuper certaines garnisons. La station de Nusserabad, dans l'Inde centrale, était ainsi confiée à deux régiments indigènes, le 15e et le 30e, de la présidence de Calcutta. Avec ces deux régiments se trouvaient 250 hommes du 1er régiment de lanciers, de l'armée de Bombay. Aux

Digitized by Google

premières nouvelles des événements de Meerut et de Delhi, les deux régiments du Bengale résolurent de se rendre sur le théâtre de l'insurrection et voulurent entraîner dans leur trahison les lanciers de Bombay. Ceux-ci refusèrent et chargèrent les rebelles. Après un combat inégal et meurtrier, les lanciers furent obligés de céder et ne purent empêcher les rebelles de gagner Dehli ; mais la conduite de ce détachement fut un grand sujet de joie pour le gouvernement au milieu de l'anxiété qui dévorait les autorités de Bombay.

Voici l'ordre du jour par lequel le gouverneur-général a témoigné sa satisfaction au 1er régiment de cavalerie :

« Le gouverneur-général, en conseil, exprime sa » satisfaction de pouvoir publier le rapport rendant » compte de la conduite du 1er régiment de cavalerie » légère (lanciers) de Bombay, lors de la révolte des » troupes du Bengale à la station de Nusserabad, le » 28 mai.

» Depuis, le gouverneur-général a appris que » 11 hommes des lanciers avaient honteusement dé- » serté leur drapeau et s'étaient joints aux rebelles ; » mais le gouverneur ne permettra pas que la honte » qui s'attache à ces membres indignes rejaillisse sur » la conduite pleine de loyauté, de discipline et de » bravoure dont le régiment a fait preuve.

» Pour témoigner la satisfaction avec laquelle il a » lu ce rapport, le gouverneur-général ordonnera » immédiatement la promotion des officiers indigènes

Digitized by Google

» que le commandant en chef aura désignés comme » s'étant le plus distingués à cette occasion et ayant » mérité une récompense particulière, et le gouver- » neur aura soin de faire indemniser les soldats de la » perte de leurs effets, abandonnés dans leurs loge- » ments, qui ont été détruits lorsque les lanciers, » obéissant à l'ordre, sont partis pour protéger les » familles européennes, laissant tout ce qui leur ap- » partenait et leurs propres familles sans protection » dans leurs quartiers. »

Le commandant en chef a décidé que l'ordre du jour et le rapport qui lui est annexé seraient traduits en hindoustani et en mahratte, et qu'ils seraient lus et expliqués à toutes les troupes indigènes de l'armée de Bombay, convoquées spécialement à cette occasion.

Le texte même de l'ordre que nous venons de citer montre combien étaient grandes les inquiétudes, et combien était incertaine et précaire la fidélité des corps qui faisaient le mieux leur devoir.

Il serait bien difficile de condenser, dans le rapide résumé que nous avons présenté au lecteur, le nombre infini d'épisodes à la fois glorieux et sanglants pour l'Angleterre qui constituent l'histoire de la révolution indienne pendant sa première période; nous avons hâte d'ailleurs de détourner les yeux de ces pénibles événements. Qu'il nous suffise de dire qu'à l'époque où les troupes du général Barnard s'établissaient sous les murs de Dehli, l'armée du Bengale n'existait plus. La révolte était universelle dans cette présidence, et

Digitized by Google

commençait à envahir l'Inde centrale, dont les princes subsidiés se voyaient abandonnés par leurs troupes.

Le mouvement de Nusserabad avait été suivi par le 72e régiment, en garnison à Neemuch; et le 3 juin le 1er régiment de Gouâlior (cavalerie), réuni au 7e d'infanterie, avait renouvelé les atrocités commises dans les districts de Meerut et de Dehli. Les deux régiments d'Agrah (44e et 67e) avaient été désarmés; mais deux compagnies chargées d'escorter des fonds du trésor jusqu'à Muttrah s'étaient insurgées dans cette ville, et avaient massacré leurs officiers. Il est vrai qu'un corps de volontaires dirigé par le lieutenant Greathed avait pris une revanche de ce meurtre en s'emparant du Rao de Burtorolee, qui tenait la campagne dans les environs d'Alyghur; mais la faiblesse du détachement ne lui avait pas permis de poursuivre ce mouvement offensif, et l'exécution du Rao, que M. Watoon, juge d'Alyghur, avait fait pendre, n'était qu'une bien faible compensation à la défection du contingent de Gouâlior. Malgré les efforts sincères ou apparents du Maharadjah, sept régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et cinq compagnies d'artillerie, en tout 10,000 hommes, munis d'un excellent matériel, étaient passés à l'ennemi.

La défection des troupes de Gouâlior était un événement des plus sérieux, non-seulement à cause de l'appoint qu'il apportait aux forces des cipayes insurgés, mais à cause surtout du contre-coup que l'Inde centrale devait en ressentir. La nouvelle en

Digitized by Google

était à peine parvenue, en effet, que le contingent de cavalerie du Malwah, encore hésitant, prenait ouvertement parti pour la révolte, et se joignait aux rebelles de Neemuch. Les levées de Burtpour et le contingent de Mehidpour suivaient cet exemple, si bien qu'à la date du 15 juin on pensait généralement, dans la présidence de Bombay, que le soulèvement de tous les pays mahrattes était imminent. A Sattara, dans le Maharatta méridional, l'activité du lieutenant Kerr parvenait à grand'peine (le 11 juin) à étouffer un commencement d'insurrection ; le 23, le colonel Woodburn détruisait le 1er régiment de cavalerie du Nizzam, qui s'était révolté à Aurungabad ; mais les inquiétudes restaient les mêmes à l'égard des districts de Sangor, de Kotah, de Bhopal et d'Indore, sur lesquels se dirigeait le brigadier Stuart, et que ravageaient les insurgés de Neemuch.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Sommaire : Insurrection des 1er, 53e et 56e à Cawnpour.— Nana-Saïb. — Siége de l'hôpital par les cipayes. — Capitulation du général Wheeler.— Relation du massacre de Cawnpour par un domestique indigène.— Le puits de Cawnpour.— Massacre des fugitifs de Futteghar.— Admirable courage des dames anglaises. — Premières dispositions des Anglais pour reprendre l'offensive.— Le général Anson à Umballah.— Marche du commandant en chef sur Dehli.— Efforts du gouvernement anglais pour venir en aide à l'armée des Indes.— Renforts expédiés.— Nomination du général sir Colin Campbell.— Le général sir Patrick Grant.— Situation critique des garnisons d'Agra et de Lucknow. —Biographie du général Havelock.— Organisation de la colonne expéditionnaire d'Allahabad.— Le général Neill.— Combats de Futtehpoor et de Pandoo-Nuddy. — Affaire du 17 juillet. — Reprise de Cawnpour. — Destruction de Bithoor. — Rapports du général Havelock. — Première marche sur Lucknow, le 21 juillet.— Combats d'Oonao et de Busserut-Gunge (29 juillet).— Retraite sur Mungharwar.— Seconde marche sur Lucknow (4 août). — Deuxième combat de Busserut-Gunge. — Le général Havelock est obligé de battre une seconde fois en retraite.— Deuxième combat d'Oonao (11 août).— La colonne repasse le 13 août sur la rive droite du Gange. — Combat du 16 août.— Combat d'Agra.— Affaire de Dinapore et d'Arrah.— Le général Lloyd.— Résumé de la situation dans les trois présidences.

Il nous reste, pour épuiser la liste des sanglants épisodes qui ont signalé les débuts de l'insurrection indienne, à parler du drame de Cawnpour. Nous passerons rapidement, dans ce récit, sur bien des détails horribles ou touchants connus aujourd'hui du

Digitized by Google

monde entier ; nous devons nous borner aux renseignements de nature à faire apprécier, au point de vue militaire, l'importance du rôle que la station de Cawnpour a rempli dans les opérations du général Havelock d'abord, et plus tard dans celles dirigées par le commandant en chef, sir John Campbell en personne.

Le 8 juin, à la nouvelle des événements de Bénarès, toutes les troupes indigènes de Cawnpour (comprenant les 1er, 53e et 56e d'infanterie du Bengale, le 2e de cavalerie régulière et deux compagnies d'artillerie) s'étaient révoltées, et avaient pris la route de Dehli. Ce mouvement s'était effectué, sinon sans collision avec le détachement européen, du moins sans aucun des excès qui avaient accompagné le soulèvement dans les autres stations. Malheureusement cette mansuétude des cipayes ne devait pas être de longue durée. Rejoints à Kallianpour (1) par le radjah de Bithoor, Nana-Dhoundun-Punt, si tristement connu depuis sous le nom de Nana-Saïb, les révoltés de Cawnpour, cédant aux instigations de ce mahratte, renonçaient à leur projet de marcher sur Dehli, et dans la matinée du 9 juin, retournant sur leurs pas, ils venaient assiéger les cinq ou six cents Européens qui s'étaient réfugiés dans l'hôpital de Cawnpour. Cet établissement, nouvellement construit, non-seulement ne remplissait aucune des conditions néces-

(1) Première étape sur la route de Dehli en partant de Cawnpour.

Digitized by Google

saires pour soutenir un siége en règle, mais il n'eût pas tenu un quart d'heure contre des troupes européennes, et, pour comble de malheur, il était encombré de femmes et d'enfants.

Du 9 au 25 juin, après avoir rallié toutes les bandes qui parcouraient les environs, et délivré les malfaiteurs renfermés dans la prison de Cawnpour, Nana-Saïb poursuivit sans relâche le siége de l'hôpital. Cette lutte de 250 Européens contre un rassemblement d'indigènes, qui s'éleva successivement jusqu'à dépasser 12,000 combattants, peut être à bon droit comparée à l'héroïque défense de Mazagran, dont s'enorgueillit à si juste titre notre armée d'Afrique.

A peine protégés par un mauvais retranchement que l'on n'avait pas eu le temps de terminer, les Anglais n'avaient que trois petites pièces pour répondre à l'artillerie des cipayes. Dès la première semaine, l'hôpital, traversé par plus de quatre cents boulets, n'offrait qu'un monceau de décombres, et aux tortures de la faim venaient s'ajouter, pour les malheureux assiégés, les ardeurs d'un soleil de juin, dont la toiture écroulée n'arrêtait plus les rayons.

La conduite des Anglais, dans cette horrible position, fut admirable. Le dévouement des hommes à l'égard des femmes, celui des mères pour leurs enfants se signalèrent par des traits d'héroïsme que l'on peut attendre en tous pays d'âmes fortement trempées; mais, comme le fait observer M. de Warren, « ce qui fut plus remarquable, et ce qui caractérise

Digitized by Google

» par excellence les Anglais entre toutes les nations, » c'est la résignation chrétienne, le calme silencieux » et digne qui ne les abandonna pas un instant. Des » Français, en pareille position, auraient montré au- » tant d'intrépidité, peut-être plus de ressources, cer- » tainement plus de vivacité ; — un sourire, une chan- » son auraient quelquefois charmé les longues heures ; » — plus impressionnables, ils auraient passé du rire » aux larmes, de la gaieté à la fureur, d'une espé- » rance fiévreuse à un sombre abattement. Mais cette » dignité calme du héros chrétien attendant la mort » pour son pays, comme si son pays tout entier était » là pour le regarder et pour applaudir au sacrifice ; » la mort du Romain sur sa chaise curule, ce n'est » que chez les Anglais qu'il faut la chercher. »

Le feu des rebelles, continué pendant vingt-deux jours sans interruption, avait tué 158 personnes dans le retranchement ; et les débris de la garnison voyaient approcher avec terreur le moment où les munitions et les vivres allaient manquer. Le puits principal n'étant pas couvert par l'épaulement, on ne pouvait se procurer que très peu d'eau, et les soldats étaient obligés de la puiser, en quelque sorte, sous le feu de l'ennemi. Cependant toutes les attaques des assiégeants avaient été repoussées, et les insurgés, commençant à perdre courage, parlaient encore une fois de reprendre le chemin de Dehli, lorsque Nana-Sahib, instruit de la détresse de la garnison, résolut d'en profiter pour obtenir par la ruse et la trahison ce que la force des armes était impuissante à lui donner.

Digitized by Google

Le 26 juin, le Nana fit proposer au général Wheeler, qui commandait à Cawnpour, de lui laisser la liberté de gagner Allahabad avec tout son monde, à la seule condition d'abandonner aux cipayes le poste en ruines qu'il ne pouvait plus défendre. Bien que les assiégés fussent d'accord sur l'impossibilité de se maintenir plus longtemps, la mauvaise foi des Asiatiques inspirait tant de défiance qu'on penchait fortement pour le parti de se frayer un passage les armes à la main. Malheureusement le général Wheeler était père, il avait ses deux filles avec lui, et il pensait aux femmes et aux enfants, dont la plus grande partie ne pouvait manquer de périr dans une tentative désespérée. Cette considération le détermina à accepter les propositions de Nana-Saïb.

Le 26 juin, le feu ayant cessé des deux côtés, le Nana, accompagné de son frère Baber-Dutt, de ses neveux et d'une escorte nombreuse, se rendit à la limite des retranchements, où le général Wheeler devait le recevoir pour traiter de la reddition du poste.

Afin de donner un exemple frappant de cette perfidie, qui semble être l'un des traits saillants du caractère des Hindous, nous allons reproduire textuellement la déposition authentique d'un indigène qui a été au service de l'une des victimes du massacre de Cawnpour (1). Ce récit, dont la naïveté confirme, en quelque sorte, la fidélité, a une couleur locale qui fera

(1) Cet indigène était un ayah domestique de M. Greenway, l'une des victimes de la trahison de Nana-Sahib.

Digitized by Google

mieux apprécier que toutes les relations officielles la véritable nature du seul personnage qui ait marqué jusqu'ici dans les rangs des révoltés.

« Lorsque le général Wheeler et Nana-Saïb furent » en présence, celui-ci dit : « Emmenez toutes les » femmes et tous les enfants à Allahabad, et si les » hommes veulent combattre qu'ils reviennent ; nous » vous tiendrons parole. » — Le général répondit : « Jurez solennellement suivant votre coutume, et moi » je jurerai sur ma Bible, et je quitterai mon retran- » chement. » — Alors le Nana dit : « Voici en quoi » consiste notre serment : Celui dont nous prenons la » main, et qui a foi en nous, nous ne le trompons ja- » mais ; si nous le faisons, Dieu nous jugera et nous » punira. » — Le général dit : « Si vous voulez me » tromper, tuez-moi tout de suite ; je suis sans armes. » » Le Nana répondit : « Ayez confiance en moi ; je ne » vous tromperai pas ; je vous fournirai des approvi- » sionnements, et je vous ferai conduire à Allahabad. »

» Là-dessus le général rentra dans les retranche- » ments, et délibéra avec ses soldats. Ils dirent : « Il » est impossible de se fier aux indigènes. Ils nous » tromperont. » — D'autres, au contraire, en plus » petit nombre, dirent : « Ayez confiance en eux, cela » vaut mieux. » — Le général revint et accepta les » conditions. « Veillez, dit-il, à ce que nous arrivions » sains et saufs à Futtehpore, et de là nous arriverons » facilement à Allahabad. » — On lui répondit : « Non, » monsieur, nous veillerons à votre sûreté jusqu'à » Allahabad. » — On prépara ensuite vingt bateaux

Digitized by Google

» couverts, et lorsque le Nana vit que tout était prêt, » il dit : « Ne prenez pas le trésor, envoyez-le-moi. » » — Le général dit : « Vous pouvez prendre tout » l'argent. » — Il y avait alors trois lacs de roupies » en pièces monnayées (1). Le Nana dit aussi : « Dé- » jeunez demain sur les bateaux et dînez-y, et quittez » le retranchement à onze heures du matin. » — Le » général y consentit. Tout était prêt, lorsque arriva » un message du Nana ainsi conçu : « Les bateaux » ne seront pas préparés aujourd'hui, il faut que vous » partiez demain soir. » — Le général répondit : « Je » ne partirai pas pendant la nuit, vous pourriez nous » tromper. — Fort bien, répondit le Nana, alors par- » tez à quatre heures. »

» Le jour suivant, il fit enlever tout le trésor ; le » général lui demanda : « Emmènerons-nous nos do- » mestiques ou nous en fournirez-vous ? » La réponse » fut affirmative. Le jour suivant, bien que l'on soup- » çonnât la bonne foi du Nana, on se berçait pour- » tant de l'espoir que tout irait bien. Le dimanche, le » Nana fit dire que les domestiques ne partiraient » pas, et que les dames pourraient bien se tirer d'af- » faire toutes seules. Là-dessus tout le monde fut » alarmé. A sept heures, les rebelles entourèrent les

(1) Suivant une autre version, la caisse militaire de Cawnpour, qui renfermait plusieurs millions, avait été confiée par le général Wheeler au Nawab, et Nana-Saïb s'en était emparé dès le commencement du pillage. Ces fonds auraient servi au Mahratte pour le paiement de la solde qu'il s'était engagé à allouer à tous les bandits qui suivaient son drapeau.

Digitized by Google

» retranchements; les domestiques, qui se voyaient » exclus de la capitulation, essayèrent de fuir, mais » ils furent massacrés, à l'exception de quelques-uns » qui parvinrent à s'échapper.

» Pendant tous ces pourparlers, une flottille de » vingt barques avait été rassemblée, et vers les huit » heures les rebelles qui entouraient le retranchement » prévinrent le général que tout était prêt pour le » départ. Les femmes et les enfants furent transportés » au bord du fleuve sur des éléphants, et les hommes » s'y rendirent à pied et s'embarquèrent. Lorsque les » Européens virent qu'on leur avait préparé le déjeu- » ner, et que tout avait été bien arrangé, *ils se ré-* » *jouirent.*

» La garnison était à peine installée dans les em- » barcations qu'un coup de canon chargé à mitraille » partit du bord opposé de la rivière. Ce canon et » d'autres étaient masqués. Tous les délais du Nana » n'avaient eu pour but que de donner à ses gens » tout le temps nécessaire pour préparer les embus- » cades, et assurer le succès de sa trahison. Sous le » feu répété de l'artillerie, une barque prit feu et » quatre autres furent atteintes. Ceux qui les mon- » taient et qui n'étaient pas blessés se jetèrent à l'eau, » mais l'infanterie ouvrit à son tour son feu tout le long » de la rivière, et les sowars (cavaliers), entrant aussi » à cheval dans l'eau, sabrèrent un grand nombre » des fugitifs.

» Quinze embarcations pleines d'Anglais furent » ainsi détruites. Sur ces barques, 108 femmes et en-

Digitized by Google

» fants échappèrent au massacre, mais beaucoup » étaient blessés. Le Nana donna l'ordre de mettre » ceux-là en prison. Quant à la barque qui portait le » général Wheeler, elle avait coupé son amarre et » commencé à descendre le fleuve, poursuivie sur les » deux bords par les rebelles. Cette barque, qui ren- » fermait, sans doute, les officiers, opposa une résis- » tance acharnée; malgré le feu de l'artillerie et des » cipayes, auquel elle était en butte des deux rives, » elle continua à descendre pendant plusieurs heures, » ceux qui la montaient ripostant de leur mieux, et » souvent avec avantage, à la fusillade des cipayes, » dont plusieurs furent tués ou blessés. Pendant la » nuit, ayant eu connaissance de la résistance op- » posée par le dernier bateau, le Nana envoya le » 1er régiment d'Oude se joindre aux cipayes qui le » poursuivaient, et toute résistance devint impossible. » Les Anglais furent entourés et conduits à Cawnpour. » Il y avait dans ce bateau 50 hommes, 25 femmes » et 3 enfants.

» Le Nana ordonna alors que les hommes fussent » séparés des femmes, et que les premiers fussent fu- » sillés par le 1er régiment d'infanterie; mais ce ré- » giment refusa en disant : « Nous ne tuerons pas le » général Wheeler, qui a rendu notre nom célèbre, » et dont le fils est notre quartier-maître, et nous ne » tuerons pas non plus le sahib Corry; qu'on les mette » en prison. » Alors les autres indigènes répondirent : « Quel est ce langage? Nous les tuerons tous. » Les » Anglais furent alors placés pour être fusillés, et

Digitized by Google

» après que le padre (chapelain) eut lu quelques » prières ils se donnèrent la main, et les cipayes firent » feu. Les victimes roulèrent dans tous les sens, et » beaucoup n'étaient que blessées, mais elles furent » achevées à coups de sabre. Après cela, toutes les » femmes et les enfants, 122 en tout (1), furent em- » menés et conduits dans la maison où ils devaient » être massacrés plus tard.

» Parmi les prisonniers fusillés se trouvaient le gé- » néral Wheeler, M. Reid, M. Thomas Greenway, » M. Kirkpatrick, M. Mackenzie, le brigadier Yack, » le colonel Williams Lindsay, sir G. Parker, Quin, » Redman, Supple, Reignolds, Dempster, le capi- » taine Mackenzie et le docteur Harris. Tous se sou- » mirent courageusement à la mort, et le docteur » Harris mourut en disant que ses compatriotes le » vengeraient. »

Il nous reste, pour compléter ce lugubre récit, à dire le sort des malheureuses femmes demeurées prisonnières entre les mains des cipayes (2). Entassées dans des chambres sans air, presque sans nourriture, les prisonnières eurent à souffrir toutes les tortures

(1) A l'exception de la femme du docteur Harris, qui ne voulut pas quitter son mari, et qui fut fusillée avec lui.

(2) L'histoire de la plus jeune fille du général Wheeler, qui aurait tué un sowar (cavalier) et toute sa famille, nous semble ne devoir être acceptée que sous toutes réserves. Il est peu probable qu'une jeune fille délicate ait pu tuer deux hommes, une femme indigène et deux enfants. Les mêmes faits avaient été mis auparavant sur le compte d'une jeune fille portugaise. Quoi qu'il en soit (et bien que ce fait ne soit pas nécessaire, comme on le verra

Digitized by Google

imaginables, jusqu'au moment où le Nana, informé de la marche du général Havelock, se décida à les faire massacrer dans l'intérieur même de leur prison. Ces infortunées paraissent avoir deviné leur sort, car elles déchirèrent leurs vêtements, et s'en servirent pour attacher les portes; mais celles-ci furent forcées, et ce fut le signal de la boucherie. Leurs cris étaient navrants, mais peu à peu ils s'éteignirent, pour faire place à un horrible silence. Toutes les victimes furent laissées pour mortes, et les misérables assassins ne se donnèrent pas la peine d'examiner les cadavres pour voir si la vie était complétement éteinte. Le lendemain, il se trouva qu'une vingtaine de personnes n'étaient que blessées; mais les morts et les mourants, les femmes comme les enfants, furent précipités dans un puits que l'on recouvrit de terre.

Quelques jours avant cet horrible carnage, Nana-Saïb avait ordonné le massacre non moins odieux des Européens échappés de Futteghar. Suivant l'exemple donné par les autres troupes du Bengale, les troupes indigènes de cette station s'étaient insurgées, mais sans répandre le sang des officiers ou des autres Européens. On avait même procuré à ces derniers, pour eux, leurs femmes et leurs enfants, trois barques qui

plus loin à propos du massacre des prisonniers de Futteghar, pour établir l'admirable courage dont les femmes anglaises ont fait preuve), beaucoup de personnes affirment que c'est la fille du général Wheeler qui est l'héroïne de ce drame.

Digitized by Google

devaient leur suffire pour descendre le Gange (1).

Les malheureux fugitifs, arrivés à la hauteur de Bithoor, manquant de vivres et comptant sur l'amitié de Nana-Saïb, abordèrent pour acheter des provisions. Des courriers allèrent immédiatement prévenir le radjah, qui se hâta d'envoyer une troupe de cavalerie et deux compagnies d'infanterie, avec mission de lui amener les Anglais qui étaient venus réclamer son hospitalité. Cent trente-six Européens, dont un grand nombre de femmes et d'enfants, furent ainsi conduits devant Nana-Saïb, qui ordonna de les mettre tous à mort. Les officiers indigènes firent, à ce que l'on prétend, de vains efforts pour l'en détourner. Le monstre avait autour de lui une troupe de malfaiteurs qu'il avait déjà dressés à tuer à son premier signe. Quelques jours auparavant, il avait fait sabrer une dame anglaise réfugiée chez un indigène de Cawnpour, et ses deux jeunes filles, qu'on n'avait pu arracher des bras de leur mère. — Parmi les fugitifs de Futteghar se trouvait, cette fois, une jeune dame qui, parlant à Nana-Saïb avec un admirable courage, lui prédit le sort qui, il faut l'espérer, l'atteindra tôt ou tard. « Vous aurez beau faire, Nana, lui dit-elle, vous n'exterminerez pas la race entière des Anglais, et ceux qui nous survivront seront nos vengeurs. Vous expierez alors vos crimes, car il n'est pas une

(1) Futteghar est situé au sud de Ferruckabad, sur la rive droite du Gange, et à cent milles environ au nord de Cawnpour.

Digitized by Google

religion dans le monde qui approuve le massacre des femmes et des enfants. »

Le moment approchait où le gouvernement de l'Inde, revenu de sa première surprise, allait procéder enfin aux mesures nécessaires pour combattre la révolte. Enchaînées par la nécessité de secourir avant tout, et sur tous les points à la fois, les petits postes isolés dans lesquels s'étaient réfugiés les Européens, les autorités militaires n'avaient pu adopter encore aucun plan ; la dissémination des troupes était un obstacle à toute opération militaire importante et suivie.

Au commencement de juillet, la période ascendante de l'insurrection était loin d'être close, ainsi que nous le verrons plus loin, lorsque nous enregistrerons sommairement les derniers événements qui ont marqué sa plus grande intensité ; mais, dès cette époque, les Anglais étaient en mesure de reprendre l'offensive sur quelques points, en même temps que le gouvernement de la mère-patrie déployait toute son activité, toutes ses ressources pour leur venir en aide.

Le commandant en chef, général Anson, se trouvait à Umballah au moment des affaires de Meerut et de Dehli. Aussitôt la nouvelle reçue au quartier-général, il s'était mis en marche avec le 75e régiment de la Reine, le 9e lanciers, le 1er fusiliers, deux régiments indigènes, et deux détachements d'artillerie européenne. Le 4e régiment de cavalerie légère était venu le rejoindre de Daghsai ; enfin, dans sa marche sur Dehli, ce corps d'armée devait rencontrer les

Digitized by Google

troupes de Meerut (60e carabiniers, 6e dragons, et un fort détachement d'artillerie). L'un des premiers actes du lieutenant gouverneur des provinces du nord-ouest avait été une proclamation énergique, mettant sous la loi martiale les districts environnant Meerut et Dehli.

Le siége de Dehli, constituant comme celui de Lucknow un fait isolé, distinct, au milieu de l'ensemble des événements, nous en ferons l'objet d'une étude à part. Laissant donc, pour le moment, le commandant en chef se diriger à marches forcées sur le foyer principal de la révolte, nous allons examiner ce qui se passait à Calcutta, dans le reste du Bengale, et enfin à Londres.

Du 1er au 3 juillet, les forces qui quittaient l'Angleterre et s'embarquaient pour les Indes peuvent être évaluées comme suit : 2e dragons de la garde, 700 hommes; 3e dragons de la garde, 700 hommes; 7e fusiliers, 1,000 hommes; carabiniers (3e bataillon), 1,000 hommes; 88e régiment, 1,000 hommes; brigade des carabiniers (3e bataillon), 1,000 hommes; détachements, environ 3,000 hommes. Total, 8,400 hommes.

Si on ajoute les 64e et 78e régiments, déjà en route pour Calcutta, on arrive au chiffre de 10,000 hommes. A la même époque, les ordres étaient donnés au 1er bataillon du 1er Royal, à Dublin; au 19e régiment, à Portsmouth; au 38e, à Curragh; au 79e highlanders, à Dublin. Ces divers corps formaient encore un

Digitized by Google

total de 4,000 hommes, dont le départ allait être accéléré par tous les moyens possibles.

Dans la séance du 29 juin de la Chambre haute, lord Granville, répondant à une interpellation de lord Ellenborough, déclarait en même temps que le corps européen de Bushire, devenu disponible par suite de la fin des opérations militaires contre la Perse, avait été dirigé tout entier sur Calcutta. Trois régiments arrivés en fort peu de temps à Bombay en étaient déjà repartis immédiatement pour le Bengale. C'était encore un renfort de 5,000 hommes de troupes victorieuses dont le gouvernement de l'Inde allait pouvoir disposer. Mais ce qui était surtout précieux dans la circonstance, ce qui allait peser dans la balance plus que tous les bataillons de Bushire, c'était le retour des officiers généraux les plus distingués de l'armée des Indes, c'était l'arrivée avec ces troupes des généraux Havelock, Jacob, Outram, etc., pour remplacer les Hearsey, les Lloyd et les Hewitt; c'était enfin, pour fermer cette série d'épouvantables désastres, la nomination de sir Colin Campbell, l'un des héros de la guerre de Crimée, au commandement en chef de l'armée des Indes.

Le 27 mai, le général Anson était mort du choléra, laissant la conduite des troupes de Dehli au général Barnard, et sir Patrick Grant, commandant de la province de Madras, avait été désigné pour prendre provisoirement la direction générale de toutes les troupes de l'Inde. C'était un bon choix et qui permettait d'attendre avec confiance l'arrivée de sir

Digitized by Google

Colin Campbell. La haute réputation militaire du général Grant l'avait fait désigner depuis quelque temps, quoiqu'il appartînt au service de la Compagnie, pour le commandement des troupes de Madras, et bien que ce poste eût été occupé jusque-là par un officier de la reine. Le général Grant avait été quartier-maître général, sous les ordres de lord Gough, pendant les deux campagnes du Pendjaub; il était cité comme un militaire du plus haut mérite et possédant surtout à un très haut degré la confiance de l'armée de l'Inde. Toutefois, sir Henry Sommerset, gouverneur de Bombay, se trouvant le plus ancien officier-général après le général Anson, était, nominalement au moins, investi du commandement suprême jusqu'à l'arrivée de sir Colin Campbell. Parti le 12 juillet, c'est-à-dire presque à l'instant même où il venait d'être nommé, le nouveau général en chef se trouvait dès le 22 à Alexandrie.

Pendant que le gouvernement de la métropole employait toute son activité, toutes ses ressources, pour venir en aide à la Compagnie, les autorités de Calcutta, faisant assaut de dévouement, multipliaient leurs efforts afin de faire face à toutes les difficultés de la situation. L'objet des préoccupations du gouverneur était par-dessus tout la périlleuse situation où se trouvaient les garnisons d'Agra et de Lucknow.

Toutes les forces venant du Pendjaub étant absorbées par le siége de Dehli, ces deux places ne pouvaient attendre leur salut que d'un corps d'armée venant du sud de la présidence. Le général Havelock

Digitized by Google

fut chargé de l'organisation et de la direction des troupes qui devaient concourir à ce but (1).

Havelock, arrivé de Bushire (Perse) à Bombay, puis de Bombay à Calcutta, parvenait le 30 juin seulement à gagner Allahabad. Il y trouvait le général Neill, dont la vigoureuse attitude n'avait pas peu contribué à rétablir dans cette ville l'autorité des

(1) Le général Havelock, qui s'est fait un si grand nom pendant la guerre actuelle, a eu deux biographes tous deux ministres (MM. Owen et Brock). Une troisième biographie est annoncée, émanant cette fois d'un allié, d'un ami, d'un frère d'armes du général. Celle-ci sera probablement plus complète et mieux écrite que les deux autres.

Le brigadier général Henry Havelock était né à Bishopwearmouth, près de Sunderland, en 1795. Son père, qui descendait d'une famille longtemps établie à Grimsley, après avoir acquis une fortune indépendante dans le commerce et la construction des navires, acheta Ingress-Park, près de Dartfort, dans le comté de Kent.

Havelock a servi huit ans en Angleterre, en Écosse et en Irlande, et, après avoir passé dans le 13e d'infanterie légère, il s'embarqua pour les Indes en 1823. Au bout de vingt-cinq ans de services incessants et pénibles, sa constitution s'est ressentie de si rudes épreuves, et, en 1849, les médecins l'envoyèrent en Europe pour rétablir sa santé. Il retourna en 1851 à Bombay, et, grâce à la protection de lord Hardinge, à côté duquel il avait combattu dans les batailles de Suttledge, il fut nommé quartier-maître général, puis adjudant général des troupes de la reine dans l'Inde.

Lors de l'envoi de l'expédition en Perse, il fut nommé à la seconde division, et commanda les troupes à Mohammerah. Quand la paix fut conclue, il s'embarqua pour Calcutta, d'où il fut envoyé immédiatement à Allahabad en qualité de brigadier général, pour commander la colonne mobile qui a joué un si grand rôle dans la campagne de 1857.

Digitized by Google

Anglais. Le 7 juillet, le général Havelock en partait avec moins de 1,200 hommes, dont 1,000 Européens; une avant-garde de 820 hommes, envoyée par le général Neill, le précédait sur la route de Cawnpour. En somme, la colonne, dans ces premiers mouvements, ne comptait que 1,400 baïonnettes anglaises et 8 canons. Le 17 juillet, le général Havelock enlevait Cawnpour aux troupes de Nana-Saïb à la suite d'un combat en règle, et il datait des retranchements du malheureux général Wheeler le premier rapport qui, depuis l'origine de la révolte, vint compenser les nouvelles désastreuses parvenues à Calcutta de tous les points de la présidence.

« *Dépêche du* 20 *juillet.* Le général Havelock a » repris Cawnpour après avoir battu Nana-Saïb en » personne, et a enlevé 2 canons de siége. La nou- » velle du massacre de la garnison n'est que trop » vraie, et les femmes que Nana-Saïb avait gardées » comme ôtages, en laissant le reste partir dans des » bateaux, ont été massacrées par lui quelques jours » avant l'arrivée de la colonne; leurs corps ont été » jetés dans le puits des salles d'assemblée au mo- » ment où la nouvelle de la marche du général est » arrivée. On les en a retirés et on leur a donné la » sépulture.

» Les partisans de Nana-Saïb paraissent l'aban- » donner; il s'est enfui à Bithoor, qui a été occupé » hier (19 juillet) sans résistance; 13 canons ont été » trouvés dans la place; son palais est en flammes, etc.»

Digitized by Google

En revenant de Bithoor, Havelock fut rallié par le général Neill à la tête de *deux cent soixante-dix hommes;* il apprit, en rentrant à Cawnpour, la mort de sir Henry Lawrence, le défenseur de Lucknow.

Dans une seconde dépêche datée du 21, le général Havelock donne quelques détails sur sa marche entre Allahabad et Cawnpour. Nous en extrayons ce qui ne se rapporte pas à des événements déjà connus.

Camp de Cawnpour, 21 juillet.

« Je suis libre pour passer le Gange. La force de » Nana-Saïb à Bithoor est complétement dispersée. » Nous avons enlevé de la place 16 canons et un » grand nombre de bestiaux, mis le feu à son palais » et fait sauter sa poudrière. Une partie de mes » troupes et 5 canons sont déjà en position en tête de » la route qui conduit à Lucknow. Toute l'armée est » pleine de l'espérance que nous serons bientôt tous » réunis sur la rive gauche.

» Nous avons eu une affaire en venant ici (1) : d'a- » bord, à Futtehpoor, nous avions contre nous 9 ca- » nons de 12 et 2 de 24; mais, grâce à la divine » Providence, nous avons tout enlevé aux insurgés » sans une seule égratignure parmi les Européens. » La cavalerie a eu 7 hommes tués par sa faute : elle » n'a pas chargé, quoique l'ordre lui en eût été donné » trois fois, et, quand elle s'y est décidée, elle ne l'a » fait qu'en tirant ses carabines par-dessus la tête de

(1) Dans la marche d'Allahabad à Cawnpour.

Digitized by Google

» l'ennemi. J'ai licencié cette cavalerie n° 1 ; ainsi,
» plus d'embarras avec des gaillards de cette espèce.

» La deuxième affaire a eu lieu à 20 milles de ce
» côté de Futtehpoor ; nous avons eu 17 hommes tués
» ou blessés. L'ennemi en a perdu quatre fois autant.
» Nous lui avons pris 4 canons, et, plus tard, le 15,
» à Pandoo-Nuddy, nous avons pris 3 canons et nous
» avons perdu 5 hommes tués ou blessés. Enfin, à
» 2 milles de Cawnpour, nous avons eu encore une
» affaire où nous avons pris 7 gros canons de 24 et
» des obusiers. L'artillerie de l'ennemi a fait sur nous
» un feu très meurtrier qui nous a tué environ
» 150 Européens et Sickhs.

» La perte des insurgés a été très considérable.
» Nous avons vu 300 sowars et cipayes blessés dans
» une maison et des monceaux de cadavres. Nous
» avions affaire à 12,000 ennemis environ, et nous
» n'étions en tout que 2,000 Européens et Sickhs. Ces
» derniers se sont battus très bravement.

» Le lendemain matin, nous sommes entrés à
» Cawnpour, où l'on nous disait qu'il y avait 175 fem-
» mes et enfants présents. Nous n'avons trouvé que
» leurs vêtements en lambeaux sur la terre rougie de
» sang. Il y en avait 2 pouces coagulé sur le pavé.
» Il paraît qu'après leur défaite les sowars et les ci-
» payes, rentrant en ville la veille au soir, avaient
» massacré toutes les femmes et jeté les enfants pêle-
» mêle avec les cadavres dans un puits. »

En huit jours, l'armée du général Havelock avait donc fait 126 milles, livré quatre batailles inégales et

Digitized by Google

pris 24 canons, et cela au milieu du mois de juillet, dans l'Inde! La petite et victorieuse armée vengeresse, épuisée par ces fatigues inouïes, fut obligée de se reposer deux jours à Cawnpour, après avoir détruit le repaire de Nana-Saïb.

Le 21 juillet, elle traversait le Gange. Le 25, elle commençait sa marche sur Lucknow par un temps de pluies torrentielles qui la rendait des plus pénibles.

Le 29, après avoir chassé l'ennemi de Mungurwar et d'Akrumpoor, elle traversait Shekpoor et rencontrait l'ennemi fortement établi à Oonao. Le même jour, le général Havelock enlevait cette ville, puis Busserut-Gunge, en deux combats successifs livrés le même jour, qui lui coûtèrent 12 morts et 76 blessés. Voici le sommaire du rapport du général Havelock sur ces deux affaires :

Camp de Busserut-Gunge, le 30 juillet.

« Arrivés à Oonao le 29 de ce mois, nous avons » trouvé la ville protégée par un marais imprati- » cable, les maisons percées de meurtrières et défen- » dues par 15 canons. J'ai attaqué et pris la ville, » avec tous les canons de l'ennemi. Celui-ci était » soutenu par une partie des forces de Nana, sous le » commandement de Jepa-Sing.

» Nous avons fait halte quatre heures, puis nous » avons poussé en avant, sur Busserut-Gunge, égale- » ment entourée d'eau et dont l'entrée était protégée » par une batterie de 4 canons. Les retranchements » qui couvraient cette entrée ont été enlevés et la

Digitized by Google

» porte canonnée. Je suis maître de la ville et des » pièces de l'ennemi.

» La perte de l'ennemi a été considérable; la » mienne est très forte : 88 tués ou blessés. Le sol- » dat Cavanagh, du 64e régiment, aurait été recom- » mandé pour la décoration de la croix Victoria; » mais il a été taillé en pièces en donnant l'exemple » du plus brillant héroïsme. J'ai désiré que ses pa- » rents reçussent une pension.

» Les fusiliers de Madras se sont noblement distin- » gués; le lieutenant Dangerfield était le premier sur » la barricade. Le lieutenant Boggle, du 78e highlan- » ders, a été grièvement blessé en pénétrant le pre- » mier dans une maison garnie de meurtrières. Il est » recommandé à l'attention de S. A. R. le général » commandant en chef.

» Le colonel Tylter, qui pouvait à peine se tenir à » cheval, a donné l'exemple de l'audace et de l'acti- » vité; le lieutenant Havelock a eu son cheval tué » sous lui; le lieutenant Seton, des fusiliers de Ma- » dras, a été grièvement blessé. »

Les combats d'Oonao et de Busserut-Gunge, tout glorieux qu'ils avaient été pour les Anglais, n'avaient pu déterminer la dispersion des insurgés. Privé de cavalerie, trop faible pour poursuivre son succès, le général Havelock se trouvait à 16 milles de Cawnpour et, le lendemain même de sa dernière victoire, en présence d'un rassemblement de cipayes plus considérable que tous ceux qu'il avait culbutés depuis son départ d'Allahabad. D'un autre côté, le choléra

Digitized by Google

faisait plus de ravages dans ses rangs que le feu de l'ennemi. La colonne expéditionnaire comptait à Bussèrut-Gunge plus de 300 malades. Pour les conduire à Cawnpour, il fallait une escorte aussi nombreuse, et Lucknow était encore à 48 kilomètres.

C'est dans cette triste alternative que le général Havelock se décida à battre une première fois en retraite jusqu'à Mungharwar, où il attendit de nouveaux renforts, que Neill, resté à Cawnpour, put lui envoyer encore (1). Dès qu'il se vit à la tête de 1,400 hommes, le général Havelock se remit en route, le 4 août, dans la direction de Lucknow.

Le 5, à Busserut-Gunge, sur le même champ de bataille où il avait triomphé une première fois, il fut contraint d'enlever les mêmes positions, réoccupées après sa retraite par les insurgés. Faute de cavalerie, cette victoire nouvelle resta sans résultats; elle avait été livrée sur un terrain couvert de marécages, d'où s'exhalaient des miasmes pestilentiels. Le choléra se remit à sévir le soir même avec une intensité qui ne permettait pas de se risquer plus avant. Il fallut battre une seconde fois en retraite et revenir à Mungharwar, position plus élevée et plus salubre.

Le 11 août, apprenant que les rebelles, devenus plus entreprenants, avaient dépassé Busserut et s'étaient réunis près d'Oonao en forces considérables, le général Havelock alla leur livrer bataille et enle-

(1) Le 20 juillet, le *Brahmapoutre*, steamer de la Compagnie, avait remonté le Gange et débarqué un faible détachement à Cawnpour.

Digitized by Google

ver un village où ils s'étaient fortement retranchés au nombre d'environ 20,000. Havelock n'avait guère plus de 1,000 hommes; il en perdit près de 140 dans cette victoire désastreuse. Aussi dut-il, ajournant décidément son entreprise, revenir le 12 à Mungharwar, repasser le Gange dans la journée du 13 et aller ensuite à Cawnpour rejoindre Neill, mis dans un grand péril par un retour hostile de Nana-Saïb. La cavalerie de Nana était déjà dans les faubourgs de la ville, et les communications avec Allahabad pouvaient être coupées d'un moment à l'autre; Havelock chassa Nana-Saïb jusqu'à Bithoor.

Le 16 août, à la tête de 1,300 hommes, comprenant la totalité des forces disponibles à Cawnpour, le général Havelock se porta de nouveau dans la direction de Bithoor, afin de déloger un corps ennemi de 4,000 hommes environ, qui occupait, avec 2 canons, une position assez forte dans un village situé à l'ouest de la résidence de Nana-Saïb. Après un engagement très vif, le corps insurgé fut débusqué et forcé de se retirer dans le plus grand désordre, laissant ses canons derrière lui. Dans cette affaire, où les rebelles eurent 250 hommes tués ou blessés, les Anglais n'avaient eu que 14 tués et 30 blessés.

Le combat terminé, la colonne, victorieuse pour la neuvième fois (dans un intervalle de cinq semaines!), se retira de nouveau sur Cawnpour, où elle arriva le 20 août, après une marche des plus pénibles. Le choléra continuait à sévir et emportait chaque jour 10 ou 12 hommes. Le général Havelock dut se rési-

Digitized by Google

gner à attendre de nouveaux renforts avant de tenter une nouvelle entreprise pour dégager Lucknow, et c'est le 19 septembre seulement que l'état sanitaire de sa petite armée lui permit de repasser le Gange.

Avant de passer aux opérations du siége de Dehli, qui suivaient leur cours depuis le 8 juin, date de l'arrivée du général Barnard sous les murs de la ville, il nous reste à résumer les événements qui s'accomplissaient sur les autres points de l'Inde pendant que sir Henry Lawrence et son successeur le major Banks défendaient Lucknow, pendant que le général Havelock livrait, pour dégager cette résidence, les combats désespérés que nous venons d'enregistrer.

Nous avons dit plus haut que les Européens du district d'Agra s'étaient réfugiés dans la citadelle de cette place et que leur situation n'inspirait pas moins d'inquiétudes que celle de la garnison de Lucknow; leur énergie devait rivaliser avec celle des soldats d'Havelock et de Lawrence. Le récit de la bataille livrée près d'Agra aux insurgés de Neemuch donnera mieux que tout commentaire la mesure de l'audace des Anglais dans l'Inde.

« Nous sommes ici entassés comme des rats dans » un piége, » écrivaient les assiégés. Le 5 juillet, ils forment une colonne de 650 hommes, composée des quelques soldats du fort et des *civilians* (1), juges, collecteurs ou employés de toute sorte qui avaient cherché un refuge dans Agra. Cette petite colonne va

(1) Fonctionnaires civils.

Digitized by Google

attaquer *en plaine* les insurgés de Neemuch, qui traînaient 11 canons avec eux, et qui, renforcés par de nombreux contingents, ne comptaient pas moins de 10,000 hommes. L'explosion de ses caissons de munitions détermina seule la retraite de la colonne d'Agra; mais, ainsi qu'il n'est que trop facile de le concevoir, ce ne fut pas sans avoir essuyé des pertes nombreuses qu'elle parvint à regagner le fort en bon ordre. Harcelée par la cavalerie ennemie, dont le chiffre dépassait 1,500 sabres, cette poignée d'Européens laissa ses meilleurs officiers sur le terrain. Au nombre de ceux qui périrent dans cette affaire, on cite le major Thomas, le capitaine Doyby, les lieutenants Lamb, Pond, Fellowes, et, parmi les fonctionnaires civils, MM. O'Connor, C. Hern, P. Hern, Carlton, Smith, Jerdan, Prendergast, Whiteray, Black, Burdbranck, Freeze, Outram, Oldfield et Deedes.

A son retour, la colonne d'Agra trouva la ville en flammes. « C'était absolument comme le cinquième » acte du *Prophète*, » s'écrie l'auteur du récit le plus animé de cette affaire, et il conclut ainsi : « Nous » sommes ici 500 hommes en état de combattre, en- » fermés avec des femmes et des enfants; mais nous » saurons bien résister jusqu'à l'arrivée des secours.»

Cette espérance devait être réalisée, et la petite garnison d'Agra parvint, en effet, à maintenir sa position jusqu'au jour où elle fut débloquée. Quant aux insurgés de Neemuch, fatigués de cette longue résistance, ils prirent le parti d'aller à Dehli.

Digitized by Google

Le 23 juillet, un événement fort grave se passait à Dinapore, où commandait le général Lloyd. Quatre régiments indigènes, les 7e, 8e et 40e d'infanterie, et le 12e de cavalerie irrégulière, qui jusque-là étaient restés fidèles, se soulevaient et engageaient la lutte avec le 10e régiment anglais, composant toutes les troupes européennes de la station. A en juger par les nombreuses correspondances, qui toutes s'accordent à rejeter sur le général Lloyd la responsabilité de cet événement, il semble évident que l'apathie et l'indécision de cet officier ont particulièrement contribué au désastre dont l'opinion s'est si vivement émue en Angleterre et dans l'Inde. « Le général (trouvons-» nous dans une de ces correspondances), qui est un » vieillard en enfance, a mené très mal cette affaire, » ou plutôt ne l'a pas menée du tout. Personne ne » savait seulement qui commandait les Européens ni » où il fallait aller chercher des ordres, ni où l'on » pouvait trouver le général. Le résultat de tout cela » a été que les régiments insurgés ont pu s'en aller » tout à leur aise en emportant leurs armes et leurs » munitions. »

Une dame, qui a failli périr dans l'insurrection de Dinapore et qui raconte l'histoire de sa fuite, est aussi sévère pour le général Lloyd : « Toutes les » lignes des cipayes étaient en feu, et nous appre-» nons que ces 3,000 hommes se sont révoltés et » marchent sur Knockar, Arrah et les autres stations » du pays. *Imagine-t-on cette vieille femme* de géné-» ral qui laisse ces trois régiments se soulever et

Digitized by Google

» chaque cipaye prendre soixante cartouches sans » permettre qu'on les dérange! » (1)

L'affaire de Dinapore fut immédiatement suivie de celle d'Arrah, qui coûta cher aux Anglais, mais qui donna une preuve de plus de ce que peut l'énergie européenne dans les circonstances les plus défavorables. Les Anglais d'Arrah, au nombre de douze, un juge, un collecteur d'impôts, un ingénieur et quelques employés du chemin de fer, avaient fortifié une maison dans laquelle ils comptaient pouvoir tenir quelques heures en cas d'attaque. Quand l'affaire de Dinapore éclata, ils se jetèrent dans cette maison avec 45 Sickhs. C'est à détruire cette poignée d'hommes que les cipayes insurgés à Dinapore se sont inutilement attachés. Grâce à l'impéritie, aux déplorables

(1) Le général Lloyd, devenu l'objet d'accusations si vives et si nombreuses, avait annoncé un mémoire justificatif de sa conduite. C'est principalement à sa vieillesse, au défaut d'activité résultant de ses infirmités, qu'on attribuait l'affaire de Dinapore et celle d'Arrah, dans laquelle deux cents hommes avaient perdu la vie, et qui en avait été la suite.

Le mémoire du général Lloyd a paru, et l'on y trouve ce moyen de défense, passablement singulier : « *Quoique ma goutte me » rende physiquement incapable d'action*, j'affirme qu'en jugement et en intelligence, je suis complétement égal, sinon supérieur, à aucun des officiers plus jeunes qui commandent à » Dinapore. » N'est-ce pas le cas de répondre, avec raison, qu'il faut à l'Angleterre des généraux qui aient, non-seulement de l'intelligence, mais encore *des pieds*. Au reste, comme nous le verrons ailleurs, la responsabilité de l'échec occasionné par le général Lloyd doit remonter plus haut. C'est un des nombreux effets de cette organisation défectueuse de l'administration de l'armée anglaise, sur laquelle nous aurons à insister.

Digitized by Google

mesures prises par le général Lloyd, un détachement de 400 hommes, envoyé, sans reconnaissance préalable, au secours des assiégés, tomba dans une embuscade et perdit les deux tiers de son monde. On était persuadé que cet échec condamnait les gens d'Arrah à périr. Leur énergie et la fidélité des Sickhs les sauvèrent. Ils parvinrent à tenir huit jours encore, et, dans la soirée du 3 août, le major Eyre, officier d'artillerie de l'armée du Bengale, parvint à les dégager. Cet officier, venu de Buxar avec 3 canons et 200 hommes, défit complétement les rebelles, commandés par le radjah Kouer-Sing, que nous verrons bientôt jouer un rôle important dans la suite de la campagne.

A la suite des affaires de Dinapore et d'Arrah, le général Lloyd fut remplacé dans son commandement par le général Outram, que nous voyons apparaître pour la première fois sur la scène, où il va remplir un rôle si brillant et si profitable aux succès des armes anglaises.

Si nous résumons la situation générale de l'Inde au commencement du mois de septembre 1857, nous voyons que, malgré les efforts tentés sur plusieurs points pour reprendre une offensive efficace, elle était loin encore de se présenter dans des conditions satisfaisantes pour le présent ou rassurantes pour l'avenir.

Les généraux Neill et Havelock, bloqués en quelque sorte à Cawnpour, se trouvaient renfermés dans un cercle de feu, menacés à chaque instant d'être coupés de leurs communications avec Allahabad par

Digitized by Google

les troupes de Neemuch, de Dinapore et de Gouâlior. Lucknow, qui n'avait pu être secouru, inspirait toujours les plus vives inquiétudes. Il en était de même d'Agra.

A Lahore, le soulèvement du 26e, qui avait tué son chef après avoir été désarmé, montrait dans le Pendjaub, jusque-là tranquille, une agitation qui constituait un contre-temps fâcheux pour les assiégeants de Dehli, obligés de tirer toutes leurs ressources de cette partie de l'Inde.

Dans le Bengale, on avait pris le parti de désarmer la faible portion de l'armée indigène qui paraissait encore fidèle au drapeau. Cette mesure avait été appliquée aux régiments de Bourampour, et jusqu'aux gardes du gouverneur général.

Dans la présidence de Bombay, le désarmement du 12e régiment, à Nusserabad, était un indice inquiétant des dispositions de l'armée de cette province, dispositions que tendait à confirmer la révolte du 27e, à Kolapour.

Un refus formel de marcher avait amené le désarmement du 8e de cavalerie de l'armée de Madras, et donnait raison aux inquiétudes que l'armée de cette présidence commençait à donner. Enfin, pour terminer la partie la plus sombre de ce tableau, l'Inde centrale était en combustion. Le Radjepoutna suivait l'exemple des districts de Neemuch, Bhopal, Sangor, etc. Le 9 septembre, la légion de Joudhpour s'était soulevée, avait battu les troupes du radjah, et s'était dirigée avec ses canons sur Gouâlior pour faire

Digitized by Google

sa jonction avec Kouer-Sing, qui commandait les rebelles de Dinapore, à l'est. A Hyderabad, dans le Scinde, à Shikarpour, à Kurrachee, les symptômes de désaffection du 21e, du 16e et de l'artillerie se révélaient par les complots les plus inquiétants. A l'est, l'Assam s'agitait, ainsi que les Santhals, à peine distants de 30 lieues de Calcutta. Au sud, l'insurrection de Subbulpour obligeait le commissaire de Nagpour à demander en toute hâte la protection d'un détachement de Madras.

Sur tous les points, en un mot, du nord au sud, de l'est à l'ouest, les Anglais marchaient sur un volcan, dont un succès immédiat et d'une importance hors ligne pouvait seul arrêter les ravages.

A la liste, déjà si longue, des officiers tombés depuis le commencement de la révolte, de nouvelles pertes venaient s'ajouter chaque jour. Sur cette liste figuraient déjà les généraux : sir Henry Barnard, Anson, Adam, sir Henry Lawrence, sir Hugh Massey Wheeler; les brigadiers Isaac Henley Handscomb, Alexander Jack et Hugh Sibbald, etc., etc.

Les colonels : Frédéric Brind, de l'artillerie du Bengale; Charles Chester, du 23e du Bengale; et Robert Abercromby Yule, du 9e lanciers de la reine.

Les lieutenants-colonels : Frédéric William Birch, du 41e régiment du Bengale; William Case, du 32e d'infanterie anglaise; John Finnes, du 11e du Bengale; Samuel Fisher, Philippe Godney, du 22e du Bengale; John Platt, du 23e du Bengale; John Peter Ripley, du 54e du Bengale; E. Wiggins, du

Digitized by Google

56e du Bengale; John Penney, du 1er lanciers de Bombay; Stephen William, du 56e du Bengale, etc.

Les majors : Lionel-Percy Eld, du 9e du Bengale; Alfred Herries, du 1er du Bengale; James, Gasner, Holmes, du 59e du Bengale; William Lindsay, du 10e du Bengale; Henry, Edward, Pearson, du 18e du Bengale; Robert Walter, du 56e du Bengale; Georges Charles, Sydenham Renaud, du 1er fusiliers de Madras; Rives, du 61e; Shirsheff, du 65e; Spencer, du 26e; Jacob, Arthur Mills, du 22e du Bengale, etc., etc.

A ce long martyrologe il faut ajouter plus de cent capitaines, autant de lieutenants, enseignes et cornettes; quatorze chirurgiens, trois vétérinaires, plusieurs chapelains, sans compter une foule de fonctionnaires civils, et des milliers de soldats, de femmes et d'enfants.

Comme compensation à ce triste tableau, on avait besoin de se répéter que le moment approchait où la lutte allait enfin se poursuivre sans cette effrayante disproportion de nombre que le récit de tous les engagements survenus dans l'Inde n'a que trop constatée jusqu'ici.

Depuis le 1er juillet, date du premier départ, jusqu'au 24 septembre, 29,935 hommes de toutes armes étaient déjà expédiés d'Angleterre pour les Indes sur soixante-dix-sept bâtiments du commerce. En outre, 5,000 hommes, à la même date, étaient sur le point de partir pour la même destination. En supposant, pour le voyage, une durée moyenne de quatre-vingt-

Digitized by Google

dix jours, et en comptant les troupes appelées dans l'Inde de la Chine, du Cap et de Maurice, on pouvait estimer à 48 ou 50,000 hommes au moins les renforts qui devaient être débarqués dans l'Inde avant la fin de l'année 1857.

Pour remplacer cette pléiade de braves officiers moissonnés par le fer des assassins bien plus que par le sort des armes, le gouvernement faisait appel à tous les militaires distingués par leurs talents, et dont les services éprouvés garantissaient la capacité. Il rappelait du continent les généraux Windham, Dupuis, Rose (William), etc. Aux officiers généraux et brigadiers Wilson, Havelock, Neill, Van Cortland, Nicholson, Chamberlain, et qui avaient défendu avec tant de courage l'honneur du drapeau britannique, de nouveaux frères d'armes allaient s'adjoindre, non moins dévoués.

Augmenté de ces nouveaux auxiliaires, parmi lesquels se plaçait en première ligne l'illustre général en chef sir Colin Campbell, l'état-major général de l'armée de l'Inde devait, suivant les bruits les plus accrédités, se composer de la manière suivante :

Bengale. — Commandant en chef, le général sir Colin Campbell (G. C. B.); chef d'état-major, le major-général Mansfield; lieutenants-généraux, Beresford, de Madras, le général Thomas Asburnham (C. B.), de Chine (1); majors-généraux, Windham, Ha-

(1) Ce général est rentré en Angleterre à l'époque où les troupes de Chine ont été détournées de leur destination par lord Elgin, et employées à renforcer l'armée indienne.

Digitized by Google

velock, sir Robert Garrett (K. C. B.), de Chine, Cotton.

Commandant de l'artillerie royale, général Dupuis. — Député adjudant-général, l'honorable W.-E. Pakenham (C. B.); député quartier-maître général, le comte Wetherall (C. B.).

Madras. — Sir Patrick Grant (K. C. B.), commandant en chef; major-général, Craigie.

Bombay. — Général sir M. Sommerset (K. C. B.); major-général, sir Hugh Rose (K. C. B.), etc., etc.

A en juger par le chiffre de ces désignations, l'état-major devait comporter un officier général par 5,000 hommes pendant la campagne qui allait s'ouvrir sous les ordres de sir Colin Campbell.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

SOMMAIRE : *Le siége de Delhi.* — Description de Delhi. — Son importance sous les princes Affghans. — Dévastations de Timour et de Nadir-Shah. — Sa restauration par Shah-Djihan. — Sa splendeur sous la dynastie mongole. — Sa décadence depuis l'occupation anglaise. — Description de l'enceinte et des fortifications de Delhi. — Le rôle joué par la place de Delhi pendant l'insurrection a trompé toutes les prévisions qui avaient dicté son établissement militaire. — Population, statistique de Delhi. — Considérations qui ont dicté le plan suivi par l'état-major anglais à l'égard de Delhi. — Marche du général Anson sur Delhi. — Combats du 30 mai et du 1er juin livrés par le général Wilson. — Mort du général Anson, remplacé par le général Barnard. — Jonction des troupes de Simla et de Meerut. — Leur arrivée sous les murs de Delhi. — Considérations qui ont déterminé le choix du front d'attaque. — Affaire du 8 juin, rapport du général Barnard. — Établissement du camp et des avant-postes anglais. — Journal du siége de Delhi pendant le mois de juin; affaires des 9, 10, 12 et 13. — Destruction des travaux extérieurs de la porte de Caboul par les assiégeants, le 17 juin. — Attaques des insurgés de Nusserabad le 19 et le 20. — Affaire de Subzee-Mundee, le 23. — Mort du général Barnard, le 5 juillet. — Sorties du 3 et du 9 juillet. — Situation critique des Anglais au mois de juillet. — Affaires du 14, du 18 et du 23. — Le brigadier Chamberlayn blessé. — Le général en chef T. Reid succombe, comme ses deux prédécesseurs, au choléra. — Le brigadier général Wilson le remplace. — Sorties du 1er août. — Arrivée du général Nicholson. — Pertes des Anglais en officiers et soldats pendant la première période du siége. — Aversion des Anglais pour les travaux de siége. — Ordre du jour du général Wilson. — Composition de l'armée de siége au commencement de septembre. — Combat de Nujjuffghur. — Arrivée du train de siége, le 4 septembre. — Ouverture du feu contre la place le 8 septembre. — Continuation du bombardement pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 septembre. — Assaut du 14. — Combats dans la ville pendant les journées des 15, 16, 17, 18 et 19 septembre. — Évacuation de la ville par les insurgés. — Conséquences de la prise de Delhi.

Le siége de Delhi restera incontestablement l'épisode le plus important de la révolte des cipayes, non-seulement à cause de l'intérêt qu'il a excité comme

Digitized by Google

fait militaire, mais encore, et surtout, à cause des nombreux enseignements qui doivent en découler pour l'avenir des possessions anglaises. Au milieu des étonnements de cette grande crise, jamais épreuve plus décisive n'aura mis en lumière l'irrémédiable infériorité de la race indienne en présence des Européens. Il faut, en vérité, toute l'incontestable autorité des faits accomplis et des résultats obtenus pour n'être point tenté de rejeter comme un roman ou une fable l'incroyable récit que nous allons offrir au lecteur.

« Il ne s'agit plus ici, comme le dit M. de Warren, » de la tactique européenne abritée derrière les rem- » parts d'une citadelle, et suppléant au nombre par » la science. C'est une poignée d'hommes, 3,000 ou » 4,000 Européens tout au plus, qui viennent auda- » cieusement, en rase campagne, planter leurs tentes » sous les fortifications d'une ville de 150,000 âmes, » avec une garnison sans cesse renouvelée de plus de » 30,000 soldats disciplinés, pourvue du plus grand » parc d'artillerie que l'on puisse rencontrer, et qui » se maintiennent là pendant quatre mois, fondant » sous la pluie, se tordant sous le choléra, mais tou- » jours cloués au sol, et repoussant jour et nuit des » attaques désespérées. En vérité, ce peuple prodi- » gieux n'a jamais donné un plus admirable exemple » de sa ténacité, et, dans les annales du monde, le » siége de Delhi restera toujours une page immortelle. »

Delhi, en sanscrit *Indra-prast'ha*, c'est-à-dire demeure d'*Indra*, est située sur la rive occidentale de la Jumna. Dans le temps de sa splendeur, elle s'éten-

Digitized by Google

dait jusqu'à une distance de 30 milles anglais, mais elle n'avait qu'une seule rue parallèle au fleuve (1). Cette ancienne capitale des empires patans et mogols, aujourd'hui simple chef-lieu du district qui porte son nom, est passée par des phases bien diverses. Des souverains hindous y régnèrent jusqu'en 1393, époque où commença la dynastie des princes affghans ou patans, qui finit en 1413. Ce fut pendant leur règne, en 1398, que Tamerlan ou Timour prit et pilla Delhi. Ce ne fut que deux cent trente ans plus tard, lorsque Schah-Djihan monta sur le trône, en 1628, qu'elle se releva et reprit son ancienne splendeur. Ce prince fit construire l'enceinte crénelée et flanquée de tours qui existe encore aujourd'hui. La nouvelle Delhi, nommée *Schah-Djihan-Abad* par son restaurateur, acquit bientôt son plus haut degré de prospérité, et l'on prétend qu'en 1525 elle contenait 2 millions d'habitants, évaluation qui n'est peut-être point exagérée, à en juger par la description suivante de l'un des plus intelligents explorateurs de l'Inde : « Des ruines d'une grandeur inaccoutumée annon-» cent, dit Victor Jacquemont, l'approche de Delhi » de quelque part qu'on y arrive. En venant d'Agra, » elles bordent, pendant plus de 5 milles, la route » qui mène à la ville moderne. Ici ce sont des tours » massives qui flanquaient jadis une forteresse dont » les murailles sont tombées; là c'est une route éle-» vée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail » encore garni de créneaux; quelques pans de muraille

(1) Malte-Brun.

Digitized by Google

» se tiennent debout alentour. Ce sont les restes d'un » palais, alors qu'il n'y avait de sécurité pour le pou- » voir et la richesse que derrière les remparts. Des » obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent » de toute part dans la campagne, restes de la lourde » architecture des édifices patans; leur base est en- » terrée dans des monceaux de débris où fleurissent » tristement quelques arbustes épineux. L'on marche » sans cesse sur des murs nivelés avec le sol. Leur » mosaïque de briques marque le plan des humbles » demeures où jadis habita la multitude. Parmi les » ruines d'un âge plus ancien, on voit dispersés çà » et là des monuments d'une forme élégante et lé- » gère, peints de couleurs éclatantes... Ce sont des » tombes mogoles, avec les dômes dorés de leurs » mosquées et leurs minarets recouverts d'émaux : » ainsi des images adoucies de la mort disputent le » premier plan de ce tableau mélancolique aux scènes » effroyables de carnage et d'incendie que rappellent » ces campagnes solitaires et désertes, car il n'est » pas de lieu sur la terre où tant de sang ait coulé. » L'histoire garde le souvenir de désastres plus » grands encore, il est vrai; à peine savons-nous où » fut Carthage... Mais Carthage ne tomba qu'une » fois, et en moins de quatre siècles Timour et Nadir » passèrent à Delhi. »

La ville de Delhi fut saccagée en 1738 par Nadir-Schah, et dépouillée de ses trésors, qu'on évalue à plus d'un milliard, et parmi lesquels on cite des collections de diamants, un trône en or massif chargé

Digitized by Google

de pierreries, et des statues d'éléphants en or ciselé. Ainsi que nous l'avons vu lorsque nous avons raconté l'histoire de la décadence de l'empire mogol et les désastres de Delhi, 50,000 personnes furent massacrées pendant le sac de la ville.

L'expédition de Nadir-Schah porta un coup mortel à l'empire mogol, qui tomba en 1761 sous le joug des Anglais. Nous avons résumé les principaux épisodes de leur lutte avec les Mahrattes; ces derniers disputèrent avec acharnement aux Européens la possession de cette importante conquête. En 1803, à la suite de la campagne de lord Lake contre le général Perron, Delhi fut occupée définitivement par les Anglais, et depuis cette époque jusqu'en 1857 elle n'était point sortie de leurs mains. La Compagnie des Indes avait laissé au descendant des empereurs mogols, déjà déchu depuis longtemps, la jouissance du palais de ses pères, et le titre dérisoire de sultan. Une pension de 4 millions de francs devait servir à l'entretien de sa nombreuse famille, laquelle, d'ailleurs, était toujours surveillée et comme prisonnière dans son immense palais.

La Delhi moderne se divise en plusieurs parties : on nomme *Indouanié* celle qui est habitée par les indigènes, *Mongolanié* celle qu'occupent les Musulmans. Un canal, qui n'est qu'un petit affluent de la Jumna, sépare les établissements européens de la véritable cité indoue (*Schah-Djihan-Abad*), qui se trouve au sud. Dans le quartier nord, on trouve le palais de l'infortuné sultan *Dara-Chekoh*, frère d'Aureng-Zeb; cet édifice, restauré par les Anglais, sert

Digitized by Google

de logement au résident. Autour se groupent l'église de Saint-James, l'arsenal, les magasins, les casernes, les postes de sûreté, etc.

Le plus bel édifice de Delhi, celui qui a joué le rôle le plus important pendant la dernière période du siége, est le palais des empereurs mogols (*Daouri-Seraï*), situé sur la Jumna. Cet immense et somptueux bâtiment constitue, en effet, à lui seul une forteresse, et offrait un excellent réduit aux assiégés, maîtres d'ailleurs du pont de bateaux dont nous parlerons plus loin, et par lequel s'est effectuée leur retraite. Construit en grès rouge, et d'une belle ordonnance, le palais impérial est entouré d'une muraille crénelée qui s'élève à une hauteur de 30 pieds, et dont le développement a près d'une lieue. Le *Zenané* ou palais des princesses se joint par une galerie à celui de l'Empereur; de l'autre côté du canal, le palais de *Selimgurh* (*Selim-Seraï*) servait de demeure aux frères et aux proches parents des souverains mogols. Le fort de Selimgurh commande le pont de bateaux qui conduit sur la rive gauche de la Jumna, et au débouché duquel se trouvent les routes de Meerut et de Calcutta. C'est par cette porte que les premiers régiments révoltés ont envahi Delhi.

Le périmètre de Delhi s'étend sur une longueur de près de 10 kilomètres, soit de 2 lieues, dont 6 kilomètres pour la partie du côté de la terre (1). Sa configuration se rapproche de celle d'un arc de cercle fortement courbé, la rivière figurant la corde. Le rayon de l'arc a en moyenne de 1800 à 2000 mètres.

(1) Voir le plan de Delhi.

Digitized by Google

Les fortifications de Delhi sont fort simples. Elles se composent, du côté de la terre, d'un glacis, d'un fossé sec, et d'une enceinte revêtue et bastionnée, se combinant, dans certaines parties, avec la forte muraille qui date de Schah-Djihan. Les bastions sont au nombre de neuf, et laissent entre eux de longues courtines dont la faiblesse est rachetée par des tours à la Martello (1), qui alternent avec les bastions sur la partie sud-ouest de la place. Le front du nord, adjacent à la rivière, diffère des autres, et se rapproche davantage du système de la fortification moderne. Il s'appuie sur les bastions de l'Eau et de Cachemyre, et forme une sorte de petite citadelle qui couvre les établissements européens et la résidence. A l'est du bastion de Cachemyre se trouve le bastion Moree, qui couvre la porte du même nom. A partir de ce point, l'enceinte court du nord au sud, et est défendue par le bastion Burn, le bastion Garstion, le bastion d'Akbar, qui se relie au tombeau de Ghazi-Khan. Sur la face méridionale, les bastions de Tourkman et de Wellesley complètent l'enceinte.

Sept portes principales, toutes en pierre de taille, donnent accès dans la ville : la porte de Cachemyre, sur la face septentrionale; les portes Moree, de Caboul, de Lahore et de Jeypour, sur la face occidentale; les portes de Tourkman et d'Agra (ou de Delhi), sur la face méridionale.

(1) La tour à la Martello se rapproche, par sa forme, de la tour Napoléon, employée pour la défense des côtes. Elle porte un canon sur sa plate-forme. Il en a été fait usage pour la défense de la Manche.

Digitized by Google

La ville est fermée du côté de la rivière par un mur flanqué de deux bastions et de deux tours. Le pied du mur est garanti contre les attaques de vive force par un fossé plein d'eau qui est une dérivation de la Jumna. Au centre de la gorge, et adossé à ce mur, se trouve le palais impérial dont nous avons parlé plus haut.

Les Anglais se sont occupés à diverses époques, mais plus activement vers 1838, d'améliorer les défenses de Delhi. Ils ont construit successivement les glacis et les tours, établi les bastions, approfondi le fossé, et restauré soigneusement la muraille qui ferme la gorge de la place. Delhi était devenue une grande place de dépôt, avec d'immenses approvisionnements en matériel de guerre, réunis là pour servir contre les peuples du Pendjaub et de l'Affghanistan. Un armement de sûreté considérable (neuf pièces par bastion, sans compter le canon des tours Martello) mettait la ville à l'abri d'une surprise venant de l'extérieur.

On a vu combien ces prévisions avaient été trompées.

La situation de Delhi, pendant l'insurrection de 1857, a eu cela de singulier qu'elle a confondu toutes les combinaisons politiques qui avaient présidé à l'installation de ses établissements. Dans la guerre qui s'est agitée sous ses murs, tous les rôles, comme nous le verrons bientôt, ont été renversés. Les arsenaux et l'accumulation du matériel et des munitions avaient été préparés contre les dangers qui pouvaient

Digitized by Google

venir de la frontière du nord et du nord-ouest des possessions anglaises. C'est contre les Sickhs, les Ghoorkas et les montagnards de toute espèce que Delhi avait été si soigneusement fortifiée. Or, c'est précisément par les populations dont on redoutait jadis l'approche, par les habitants du Pendjaub, de Peishawer, du Mooltan, du Beloutchistan et du pied de l'Himalaya, que Delhi a été, en effet, assiégée. Les armements et les munitions qui étaient réunis dans cette ville ont servi à sa défense contre ces adversaires prévus. Mais quel étrange changement dans la situation des acteurs de ce grand drame! C'est l'Angleterre elle-même qui a lancé contre Delhi ces peuplades du nord, contre lesquelles Delhi était construite. Le Pendjaub a combattu pour l'Angleterre, et c'est dans Delhi qu'était l'ennemi. Il y a dix ans, l'idée que l'Angleterre assiégerait un jour Delhi avec les vieilles bandes de Runjeet-Singh, et qu'elle attaquerait le Bengale avec des troupes venues de la vallée de Cachemyre, n'aurait pu entrer que dans la tête d'un insensé. Telle est pourtant l'étrange situation qui devait sortir naturellement de l'insurrection de l'armée du Bengale.

D'après les derniers recensements, la population de Delhi, au moment de l'insurrection, était de 138,000 âmes : 66,000 Mahométans, 72,000 Hindous, et 500 Européens environ. Les villages qui entourent Delhi renfermaient 25,000 habitants, qui ont fait cause commune avec les révoltés; enfin, d'après les renseignements les plus dignes de foi, on

Digitized by Google

peut porter de 30 à 40,000 le nombre des cipayes insurgés qui ont afflué à Delhi de toutes les parties de l'Inde.

Delhi possède 261 mosquées, parmi lesquelles la Djemâa-Musjid, bâtie par Schah-Djihan, est la plus remarquable. On y compte également 188 temples hindous. Ces édifices étaient transformés, pendant le siége, en autant de forteresses qu'il a fallu enlever successivement à la suite de l'assaut du 14 septembre, et cette situation explique comment le 20 seulement les derniers défenseurs ont évacué la ville.

Il nous reste, pour compléter la description de Delhi, à dire un mot de sa situation relativement au pays environnant. Soit au point de vue stratégique, soit au point de vue commercial, si l'on étudie la carte de l'Inde, on chercherait vainement une position plus admirable que celle de Delhi. Située sur une magnifique rivière, au point de jonction de deux grands canaux (le Schah-Nehr et le canal du Doab) qui ont coûté des sommes immenses, et qui fertilisent de riches contrées, sur la ligne du grand Trunck-Road (seule grande route carrossable dans l'Inde), sur le plus gigantesque chemin de fer qui doive jamais être construit, celui qui reliera Lahore à Calcutta, à l'embranchement de sept routes secondaires qui se dirigent comme autant de rayons autour d'un même centre, vers la Perse, la Russie, la Chine, l'Inde centrale, Bombay, Madras et Calcutta, Delhi est bien le véritable cœur de la puissance anglaise, dont les trois chefs-lieux de présidence ne sont que

Digitized by Google

les extrémités. C'est pour cela que, malgré son détestable climat, Delhi avait été choisie comme une sorte de Sébastopol indienne, élevée contre les attaques pouvant venir du nord-ouest, c'est-à-dire (on l'avait cru jusqu'en 1857) du seul côté vulnérable de l'empire anglo-indien.

Indépendamment de son importance comme foyer de la révolte, Delhi avait dû aux souvenirs, aux traditions qui se rattachent à son ancienne splendeur d'être choisie par les révoltés pour le siége du nouvel empire des Babers. La raison politique prescrivait impérieusement de renverser, dès le principe, ce semblant d'organisation; la raison militaire faisait une loi non moins rigoureuse d'enlever aux cipayes révoltés la possession d'une ville dont l'action, pour les raisons que nous avons indiquées plus haut, avait une si grande portée sur les districts soulevés.

De la prise de Delhi dépendait le sort des faibles garnisons renfermées dans Agra, dans Lucknow, et dans presque tous les postes du nord-ouest. Si l'on veut bien songer à l'éloignement des bases d'opération sur lesquelles il eût fallu s'appuyer pour reconquérir le pays, en partant de Calcutta, de Madras ou de Bombay, il faut reconnaître, au grand honneur de l'état-major anglais, que cette manœuvre hardie qui conduisit l'armée du Pendjaub sous les murs de Delhi fut bien supérieure à celle exécutée par le maréchal Radetzky, en Italie, pendant la guerre de 1849, et dans des conditions presque identiques. Le parti extrême d'abandonner tout le théâtre de l'in-

Digitized by Google

sufrection pour le reconquérir ensuite était préconisé cependant, au plus fort de la crise, comme le meilleur, comme le seul que l'on pût adopter pour étouffer promptement l'insurrection. En substituant à la guerre méthodique, qui en serait résultée, l'audacieuse opiniâtreté des commandants qui se succédèrent sous les murs de Delhi (1), et les manœuvres hardies des généraux libérateurs de Lucknow (2), le gouvernement de l'Inde a donné un exemple mémorable de ce que l'on peut obtenir de la ténacité, de la persévérance exceptionnelles qui caractérisent le soldat anglais.

Nous avons vu qu'au moment de la révolte de Meerut, et à la nouvelle des événements de Delhi, le général Anson avait réuni à la hâte les troupes cantonnées à Umballah, Simla, Daghsai, etc., et s'était dirigé sur l'ancienne capitale de l'Inde. La petite armée du commandant en chef se composait du 75e de ligne, des 1er et 2e européens du Bengale, du 9e lanciers, et de deux compagnies d'artillerie à cheval. A cette force, il convient d'ajouter encore quelques détachements de cavalerie du Bengale, et une troupe de Sickhs employés comme pionniers du génie.

Le général Hewitt avait été remplacé dans son commandement à cause de la mollesse qu'il avait montrée, et le général Wilson, son successeur, avait ordre de rejoindre le commandant en chef avec toutes

(1) Anson, Barnard, Reid, Wilson.
(2) Havelock, Neill, Outram.

Digitized by Google

les troupes disponibles de la division de Meerut. Ces troupes se mirent en marche dans les derniers jours de mai, et le 30 elles arrivaient sur les bords de la petite rivière de Hindun, et occupaient le village qui garde le pont suspendu de la route de Delhi. Le même jour, l'ennemi parut en forces avec cinq canons. Le détachement du général Wilson se composait d'un bataillon européen (60e carabiniers), de deux escadrons (quatre compagnies) du 6e dragons de la garde, de deux compagnies d'artillerie européenne, dont une à cheval, avec six pièces, et une à pied avec deux pièces de 18. Un régiment de Ghoorkas complétait cette division.

Le général Wilson attaqua, sans hésiter, les révoltés qui lui disputaient le passage de l'Hindun, et les refoula dans un village qui fut incendié. Un grand nombre de cipayes furent sabrés par les dragons en cherchant à échapper aux flammes. Malgré cet échec, le lendemain, 1er juin, la division de Meerut étant restée dans ses positions, conformément aux ordres qui lui prescrivaient d'attendre le passage des troupes d'Umballah, les cipayes, attribuant cette inaction à la timidité des Anglais, essayèrent de revenir à la charge. Ils furent battus de nouveau, et se dispersèrent, laissant complétement libre la communication avec Delhi. A la suite de ce combat, dans lequel elle avait perdu quarante hommes, la division de Meerut se dirigea sur Baghput, et après avoir traversé la Jumna sur le pont de cette ville, elle fit sa jonction avec les troupes du commandant en chef dans les

Digitized by Google

environs d'Alipoor, à une journée de marche de Delhi.

Deux jours auparavant, le 27 mai, le général Anson était mort à Kurnawl, foudroyé par le choléra. Le général Barnard lui succéda dans le commandement des deux corps réunis. Ce chétif noyau, qui prit superbement le nom d'*armée de Delhi*, comptait à peine 4,500 européens et 2,000 indigènes.

En examinant les fortifications de Delhi au point de vue d'un siége en règle ou d'opérations qui s'en rapprochent, on voit du premier coup d'œil qu'il ne peut être question d'investir complétement une place de cette étendue (1). L'armée anglaise, lors même qu'elle eût été dix fois plus forte, n'aurait pu interdire à l'assiégé les sorties par les portes du sud, et le libre accès sur la rive gauche de la Jumna.

La position occupée par les cipayes en avant de la ville de Delhi, et dans le voisinage des cantonnements incendiés au moment de la révolte, d'une part; de l'autre, la nécessité de conserver la communication du Trunck-Road, par lequel devaient arriver tous les renforts du Pendjaub, déterminèrent le général Barnard à s'établir au nord de la ville, et à choisir pour front d'attaque la partie de l'enceinte qui s'étend entre la Jumna et la porte de Caboul. Une autre considération militait encore en faveur de ce choix : les rues de Delhi sont étroites, à l'exception de deux qui partent du palais et vont à la porte de Lahore et à la porte de Delhi. Bien que le front

(1) *Journal de l'armée belge* (van de Velde).

Digitized by Google

du nord soit le plus fort de l'enceinte, comme il couvre précisément les établissements européens, magasins et arsenaux dont la réoccupation était le premier but à atteindre, il y avait avantage à tenter l'assaut par un point qui, une fois enlevé, dispenserait l'armée de s'engager dans le dédale inextricable que présentent les rues de Delhi, ou du moins permettrait de l'aborder avec la base solide que devait offrir le quartier européen.

Nous n'entrerons pas dans le détail des engagements qui précédèrent l'établissement des troupes anglaises sur les hauteurs situées entre la ville de Delhi et les anciens cantonnements.

Le 8 juin, l'ennemi occupait une forte position à Badlee-Seraï; il en fut débusqué avec perte de tous ses canons, et le soir même les Anglais campaient sur l'ancien champ de manœuvres, ayant en leur pouvoir les hauteurs qui dominent le côté nord de la ville.

Une dépêche du général Barnard rend compte du succès du 8 juin et des dispositions prises pour commencer immédiatement le siége :

« Camp de Delhi, le 8 juin.

« Les forces que je commande partirent d'Alipoor » à huit heures du matin, et en arrivant à Badlee-» Seraï trouvèrent l'ennemi fortement établi dans une » position retranchée. Je suis heureux de vous annon-» cer que nous l'en avons débusqué, après un enga-» gement de près de trois quarts d'heure. Nous nous

Digitized by Google

» sommes occupés alors de nous établir dans la posi-
» tion que nous tenons en ce moment, et qui est dé-
» fendue depuis le point le plus avancé jusqu'à l'Hin-
» doo-Raw-House.

» Nos troupes ont marché avec le plus grand en-
» traînement et la patience la plus persévérante, et,
» après avoir vaincu une résistance fort vive, ont jeté
» l'ennemi dans les murs de la place. Tout était ter-
» miné à neuf heures du matin.

» Notre perte est comparativement petite : un seul
» officier est tué, mais je ne vous dirai qu'avec le plus
» grand regret que cet officier est le colonel Chester,
» adjudant-général de l'armée, qui était estimé pour
» toutes les qualités qui font l'ornement d'un soldat.
» Je n'ai pas pu me rendre compte du nombre de nos
» pertes particulières ou du nombre des canons que
» nous avons pris, mais je crains d'être obligé de por-
» ter à 40 ou 50 le nombre des morts; le nombre des
» canons est de 16 ou 18.

» Je ne puis, dans cette dépêche faite à la hâte,
» essayer de vous recommander personne. J'ai reçu
» du brigadier Wilson, du brigadier-général et de
» l'adjudant de l'armée les marques du plus grand
» dévouement. L'adjudant de la division, le capitaine
» Barnard et le lieutenant Turnbull me sont aussi
» tout dévoués.

» La conduite des Ghoorkas, des sapeurs sikhs,
» et autres troupes indigènes que j'ai employées, est
» au-dessus de tout éloge; ils vivent en bonne intel-
» ligence avec leurs camarades européens.

Digitized by Google

» Je ne puis fermer ma dépêche sans donner une » mention spéciale à plusieurs personnes attachées à » l'armée comme volontaires, qui, non-seulement » nous ont accompagnés dans la campagne, mais qui » nous ont rendu des services que notre position rend » surtout importants, en gardant derrière nous les » communications.

» J'espère vous envoyer bientôt de plus grands » détails. Pour le moment j'attends notre train de » siége, et je pense ouvrir le feu aussitôt son arrivée.

» H. BARNARD,

» Major-général commandant l'armée de siége. »

Les deux fronts et la partie convexe de l'enceinte comprise entre la porte de Cachemyre et celle de Lahore se trouvent dominés par le prolongement de la crête sur laquelle étaient établis les avant-postes du camp anglais. Cette disposition permettant de les envelopper et de les battre par des feux convergents, toute l'attention des assiégeants fut dirigée, dès le principe, sur ces points, et le bastion Moree, qui forme le saillant le plus vulnérable, devint l'objet des premiers efforts. La faiblesse de ce point ne pouvait être rachetée que par l'établissement d'ouvrages assez avancés pour prendre vue sur le terrain en avant du saillant, et par suite y croiser leurs feux. Les cipayes semblent ne pas avoir ignoré ces premiers principes de la défense des places. On en trouvera la preuve par ce fait que les Anglais ont dû enlever, le 12 août, au prix de douloureux sacrifices, une bat-

Digitized by Google

terie établie devant la porte de Cachemyre. Elle se composait de quatre obusiers (1).

On doit observer aussi que les feux du bastion de Cachemyre, situé à droite, en sortant par la porte de ce nom, battant les fossés de l'enceinte depuis le bastion Moree jusqu'à la Jumna, et l'attaque étant résolue sur la face nord, les assiégeants se trouvaient dans l'obligation de réduire au silence l'artillerie du bastion de Cachemyre en même temps que celle du bastion de l'Eau, qui termine l'enceinte du côté de la rivière. Ces diverses considérations dictèrent l'emplacement des batteries établies par les Anglais pendant la seconde période du siége.

Nous passerons rapidement sur les opérations qui ont précédé l'arrivée des renforts amenés par le général Nicholson; assiégés, en quelque sorte, plutôt qu'assiégeants, les Anglais, jusqu'au milieu du mois d'août, eurent à repousser vingt-trois sorties, dans lesquelles les cipayes subirent d'énormes pertes, mais qui furent également meurtrières pour la petite armée du général Barnard.

Nous avons dit que les avant-postes de l'armée de siége étaient établis sur la crête située au nord de la ville, et qui la séparent des anciens cantonnements. La gauche des grand'-gardes fut appuyée à l'ancien observatoire, désigné, dans les relations du siége, sous le nom de *Tour des signaux*. Le centre corres-

(1) Le plan annexé à cette étude présente l'emplacement des travaux extérieurs exécutés par les défenseurs de Delhi.

Digitized by Google

pondait à une ancienne mosquée, et la droite, à l'endroit où les hauteurs commencent à s'abaisser vers la plaine, était couverte par une maison entourée de fortes murailles d'enceinte. Cette maison est connue sous le nom de son ancien propriétaire, un chef mahratte appelé Hindoo-Rao. Il résulte de la position oblique des montagnes, par rapport au front d'attaque, que la droite des Anglais se trouvait en avant, tandis que la gauche était fortement refusée. La distance moyenne du camp, assis en arrière des hauteurs et à l'abri du feu de la place, était d'un mille un quart environ.

Le 9 et le 10 juin, les premières dispositions de l'installation des assiégeants furent troublées par les attaques des cipayes, dont les efforts se portèrent principalement sur la droite de la ligne anglaise.

Le 12 juin, une sortie vigoureuse et bien combinée fut dirigée par les assiégés sur les deux extrémités de la chaîne des avant-postes. Sur la droite, à la maison d'Hindoo-Rao, les guides et les Ghoorkas repoussèrent facilement l'ennemi, mais sur la gauche il y eut presque une surprise. La batterie de la Tour du signal fut un moment entourée, et aurait été probablement emportée sans le courage d'un détachement du 75e, qui donna le temps de prendre les armes aux troupes de soutien. Le flanc de la position était en danger d'être tourné, et le combat se maintint très vif sur ce point pendant près de deux heures. Le feu d'une batterie établie sur le centre, et qui prit à revers les assaillants, les obligea enfin à se retirer. Le

Digitized by Google

2e et le 75e eurent surtout à souffrir dans ces deux engagements.

Le 13, les Anglais occupèrent un vaste enclos connu sous le nom de Meltcalf-House, situé vers la gauche, et où l'on commença à élever une batterie. Une sortie dirigée contre ces travaux fut facilement repoussée, ainsi qu'une autre tentée le même jour sur la droite.

Le 17 juin, un détachement formé des Ghoorkas, de l'artillerie à cheval et de la cavalerie, sous le commandement du major Tombs, enleva les travaux extérieurs que les cipayes avaient commencés du côté de la porte de Caboul, et d'un vaste bâtiment qui porte le nom d'Eedhagh. Ces travaux, dirigés avec intelligence, pouvaient devenir inquiétants pour le flanc de l'Hindoo-Rao. Le lieutenant Wheatley fut tué sur ce point.

Le 19 juin, les révoltés de Nusserabad (1) parurent en vue des lignes anglaises, et tentèrent un coup de main qui fut déjoué par les troupes du radjah de Jhend, appuyées par l'artillerie et le 9e lanciers. Le lendemain 20, ce contingent revint à la charge sans plus de succès, et fut repoussé, abandonnant 200 morts sur le terrain. Du côté des Anglais, les pertes furent sensibles : le colonel Yule, du 9e lanciers et deux autres officiers furent tués, plusieurs autres furent blessés.

(1) Le 15e et le 30e avec la batterie que les lanciers de Bombay s'étaient en vain efforcés de leur enlever.

Digitized by Google

Les journées du 21 et du 22 juin se passèrent sans combat, mais le 23 l'ennemi se présenta en grandes masses du côté de Subzee-Mundee (la droite et l'arrière du camp). L'affaire dura presque toute la journée, et les cipayes combattirent avec acharnement. Quelques maisons entourées de jardins, dans lesquelles ils s'étaient logés, furent disputées vigoureusement, et les pertes furent considérables de part et d'autre, bien que celles des insurgés fussent infiniment supérieures à celles des assiégeants.

La fin du mois de juin se passa en escarmouches insignifiantes. Rendus plus prudents par ces échecs multipliés, les défenseurs de Delhi se renfermèrent dans leurs murailles, et semblèrent avoir perdu la vigueur et la résolution dont ils avaient fait preuve antérieurement.

Le 5 juillet, le général sir Henry Barnard succomba au choléra, comme son prédécesseur le général Anson. Le major-général Thomas Reid prit le commandement de l'armée de Delhi (1).

Le 8 et le 9 juillet, les Anglais eurent à repousser deux sorties, dont la seconde fut particulièrement

(1) Le major-général Thomas Reid, nommé au commandement des troupes de Delhi après la mort du général Barnard, et qui a succombé depuis lui-même sous les murs de la ville, était un officier d'expérience et depuis longtemps au service. Il était entré dans l'armée en 1813, et avait commandé une division de l'armée du Bengale. En 1846, commandant une brigade à l'armée du Sutledje, il avait eu un cheval tué sous lui à la bataille de Ferozeshah. Une citation et une médaille témoignaient de sa bravoure dans cette campagne.

Digitized by Google

meurtrière. Les cipayes se présentèrent au nombre de 8,000 environ, avec une batterie de campagne. Le combat dura longtemps, et les assiégés ne perdirent pas moins d'un millier des leurs; les Anglais eurent 220 hommes hors de combat.

Malgré la supériorité obtenue par l'armée assiégeante dans tous les engagements qui s'étaient succédé depuis le 8 juin, la position des Anglais devenait chaque jour plus critique. La saison des pluies allait contribuer encore à augmenter les ravages du choléra. La situation du camp dans un bas-fond, abrité, il est vrai, des feux de la place par les hauteurs de l'Hindoo-Rao, mais inondé, en temps de pluie, par les eaux de tous les terrains environnants, était détestable au point de vue hygiénique. La fièvre et l'épidémie enlevaient autant d'hommes que le feu de l'ennemi. D'un autre côté, comme au début de la guerre de Crimée, l'organisation des ambulances était déplorable, et chaque soldat blessé sérieusement pouvait être considéré comme un homme perdu. Vers le milieu de juillet, les troupes européennes disponibles devant Delhi ne dépassaient pas 2,000 hommes. Il était urgent que les renforts attendus du Pendjaub arrivassent au plus tôt.

Malgré la tranquillité relative dont jouissait cette partie de l'Inde, quelques soulèvements avaient dû être réprimés, et la nécessité de ne point dégarnir complétement les provinces du nord-ouest avant d'avoir assuré leur obéissance, contribuait encore à retarder l'arrivée du général Nicholson, si impatiem-

Digitized by Google

ment attendu devant Delhi avec les parcs et les renforts réunis par sir John Lawrence. Le 12 juillet, le général Nicholson avait été forcé d'interrompre sa marche, afin d'arrêter les rebelles de Sealkote (9e de cavalerie légère et 46e d'infanterie). Il était parvenu à les disperser en leur tuant 200 hommes près de Goodhapoor, et leur avait enlevé leurs bagages et leur butin. Malgré ce succès, les forces des insurgés allaient toujours en s'augmentant; si ceux du nord étaient interceptés, ceux de l'ouest avaient les chemins libres pour se rendre à Delhi, et les rebelles de Neemuch, repoussés dans leur tentative contre Agra (5 juillet), étaient venus se joindre aux assiégés avec les débris des régiments de Nusserabad.

Réduits à la défensive la plus absolue pendant la seconde moitié du mois de juillet, les Anglais avaient eu à repousser le 14, le 18 et le 23 les sorties des cipayes, et leur avaient tué beaucoup de monde, mais au prix, de leur côté, de 4 ou 500 hommes hors de combat. Dans la première de ces sorties, le brigadier Chamberlayn avait été blessé.

Dans les derniers jours de juillet, le général Reid, atteint à son tour par le fléau qui avait emporté Anson et Barnard, remettait le commandement de l'armée au brigadier-général A. Wilson (1).

Le 1er août, les assiégés sortirent par la porte de Lahore, tournèrent de suite à droite en prenant le

(1) Le général Wilson avait remplacé le général Hewitt dans le commandement de la division de Meerut.

Digitized by Google

chemin qui traverse le petit canal et le pâté de maisons à proximité. De là ils gagnèrent le chemin qui mène aux hauteurs pour tomber sur la droite de la position des Anglais. Dans ces conditions, ils pouvaient aborder franchement le camp anglais, d'autant mieux que l'artillerie de campagne ne leur faisait pas défaut. Mais les cipayes se laissèrent aller à une fusillade sans but qui dura même toute la nuit, et qui ne mena à rien de décisif.

Quelques jours plus tard, une seconde tentative fut faite par la porte de Cachemyre. Les assiégés prirent le chemin qui court parallèlement à la Jumna, et arrivés à la maison de sir Thomas Metcalfe ils se disposèrent pour l'attaque de front de la ligne anglaise. Les Européens n'attendirent pas que les insurgés fussent arrivés jusque sur eux. Descendant rapidement des hauteurs, ils les abordèrent vigoureusement à la baïonnette, et les rejetèrent dans la place.

Le moment approchait enfin où l'arrivée des renforts du Pendjaub allait permettre aux assiégeants de prendre à leur tour l'offensive. 22 officiers et 500 hommes avaient été tués dans les différentes affaires que nous venons de passer en revue ; 1,100 blessés ou malades encombraient l'ambulance au moment de l'arrivée du général Nicholson. Le 20 août, le 52e d'infanterie légère, un détachement du 61e, une batterie de campagne, un bataillon de Beloutches entraient dans le camp anglais, et, ce qui n'était pas moins précieux pour l'armée assiégeante, un millier

Digitized by Google

de pionniers sikhs accompagnaient la division du général Nicholson.

Jusque-là, décimée par les maladies, obligée de repousser les attaques incessantes des cipayes, l'armée anglaise n'avait pu élever que les batteries indispensables à la protection du camp ; et, il faut bien, du reste, le reconnaître, elle avait montré, comme en Crimée, une incapacité, une aversion extraordinaires pour les travaux de siége. Le général Wilson, devenu commandant en chef par la mort de ses trois prédécesseurs (Anson, Barnard, Reid), tous les trois enlevés par le choléra, avait été obligé de publier l'ordre du jour spécial que nous transcrivons, pour faire comprendre aux soldats la nécessité de leur coopération aux travaux de tranchée (1) : « Le major général » fait appel à tous les officiers de ce corps d'armée » pour qu'ils prêtent une assistance zélée et efficace » à l'établissement des travaux de siége qui vont » commencer. C'est plus particulièrement sur les offi- » ciers de tous grades, qui sont personnellement atta- » chés à chaque régiment, qu'il compte pour faire » comprendre aux soldats que travailler dans la tran- » chée pendant un siége est aussi nécessaire et aussi

(1) Voici les termes de cet ordre : « The major-general calls upon the officers of the force to lend their zealous and efficient cooperation in the erection of the works of the siege about to be commenced. He looks especially to the regimental officers of all grades, to impress upon their men that to work in the trenches during a siege is as necessary and honorable as to fight in the ranks during a battle. »

Digitized by Google

» honorable que de se battre dans les rangs pendant » un combat. »

C'est le 29 août seulement que la tranchée fut réellement ouverte devant les bastions Moree et de Gachemyre.

A cette date, par suite des renforts qu'elle avait reçus, l'armée anglaise s'élevait à 11,000 hommes, sur lesquels il fallait compter 5,000 Européens, et 6,000 indigènes, Sikhs et Ghoorkas.

Cette force était ainsi divisée :

Une brigade d'artillerie (commandée par le brigadier Garbet) composée de : 5 compagnies d'artillerie européenne montée, dont une sans ses canons ; 4 compagnies d'artillerie européenne à pied ; enfin 2 compagnies d'artillerie sikhe de nouvelle formation.

Une brigade du génie (commandée par le lieutenant-colonel Baird Smith) composée de : 3 compagnies de sapeurs du génie (volontaires tirés des régiments européens) ; 3 autres compagnies de sapeurs sikhs ; enfin 1,000 pionniers sikhs (*not armed or disciplined*) sans armes ni organisation régulière.

Une brigade de cavalerie (brigadier Grant) : 9e lanciers anglais ; 4 compagnies du 6e dragons de la garde ; 2 compagnies du 1er régiment du Pendjaub ; 2 compagnies du 2e régiment du Pendjaub ; enfin 2 régiments de cavalerie du Mooltan de nouvelle formation.

Deux divisions d'infanterie formant quatre brigades :

1re *brigade* (brigadier Showers) : 75e de ligne an-

Digitized by Google

glais; 2e européen du Bengale; un bataillon ghoorka de Kemaon.

2e *brigade* (brigadier Longfield) : 52e de ligne anglais; 60e de ligne anglais; un bataillon ghoorka de Sirmoor.

3e *brigade* (brigadier Jones) : 8e de ligne anglais; 61e de ligne anglais; un régiment sikhe de nouvelle formation.

4e *brigade* (brigadier Nicholson) : 1er régiment européen du Bengale; 2 régiments sikhs (Green et Coke) de nouvelle formation.

En dehors des brigades, le corps des guides.

Le 26 août, le train de siége tiré des places de Ferozepore, de Phillour, etc., et dont le départ avait été retardé par la révolte du 10e dans la première de ces villes, étant annoncé au camp, le général Nicholson se porta à sa rencontre avec une division, afin de protéger son arrivée. Les insurgés de Delhi, de leur côté, envoyèrent un détachement nombreux avec du canon, afin d'intercepter l'entrée de ce matériel dans les lignes anglaises. La rencontre de cette troupe avec la division de Nicholson eut lieu près de Nujuffghur, et fut suivie d'un combat meurtrier dans lequel les cipayes perdirent leurs canons et leurs bagages. Les lieutenants Lumsden et Gabbett furent tués dans cette affaire.

Le 4 septembre, on vit enfin arriver au camp l'équipage de siége si impatiemment attendu. Ce matériel se composait de 40 pièces de gros calibre, tant canons que mortiers et obusiers, avec un appro-

Digitized by Google

visionnement considérable en munitions. Avec ce train marchait un renfort de cent artilleurs européens, le 4e régiment sikhe, d'ancienne formation, un demi-bataillon de Belouches (de l'armée de Bombay), et les compagnies détachées du 8e et du 61e de ligne.

A dater du 7 septembre, l'établissement des batteries de brèche et les préparatifs de l'assaut furent poussés avec activité. Plusieurs batteries furent élevées pour contrebattre et éteindre le feu du front d'attaque, à petite distance de l'enceinte, ce qui rendit l'opération meurtrière pour les Anglais. Deux officiers, le lieutenant Hildebrand, de l'artillerie, et le lieutenant Bannerman, du bataillon beloutche, furent tués en dirigeant les travaux.

Le 8 septembre au matin, la batterie élevée contre le bastion Moree, pendant la nuit précédente, ouvrit son feu avec une supériorité marquée.

Le même jour (8 septembre), on vit arriver le contingent de Cachemyre, envoyé par le maha-radja Rhambeer-Sing, fils de Goulab (1), pour faire partie de l'armée de siége. Ce contingent se composait de 2,350 fantassins, 150 cavaliers, et une compagnie d'artillerie sikhe avec 6 pièces de 9 en bronze, et 24 zembourecks, petites pièces employées en Perse, et qui sont portées sur des dromadaires.

(1) Goulab-Sing, dont la principauté avait été formée, après les guerres du Pendjaub, d'une portion des anciens états de Runjeet-Sing, s'est montré d'une fidélité à toute épreuve pendant la guerre de 1857. Il est mort au mois d'août, et son fils, qui lui a succédé, semble décidé à suivre la même politique à l'égard des Anglais.

Digitized by Google

Dans la nuit du 8 septembre, les Anglais s'emparèrent d'un enclos appelé le Koudsia-Bagh, situé à 300 mètres du bastion Moree, entre ce bastion et celui de Cachemyre. On y commença aussitôt l'établissement de nouvelles batteries, qui reçurent 16 pièces du plus fort calibre et 10 gros mortiers. Ces batteries ouvrirent leur feu le 11 sur le bastion de Cachemyre et sur celui de la porte d'Eau (*Water bastion*).

Le 12, l'attaque dirigée du côté de la douane et du bastion de l'Eau fut renforcée par plusieurs batteries, qui reçurent 4 canons de 18 et 2 mortiers de 5 pouces 1/2. L'artillerie de la place fit tous ses efforts pour entraver l'établissement de ces batteries, et dirigea le feu le plus vif sur les pionniers. Ceux-ci se trouvaient exposés, non-seulement au feu des canons du bastion de l'Eau, mais encore à celui des pièces du Selimgurh, tirant à toute volée, et à celui d'une batterie placée par les cipayes sur la berge opposée de la rivière.

C'est en face du bastion de l'Eau que le capitaine Fagan, excellent officier dont l'activité avait rendu les plus grands services, eut la tête emportée par un boulet.

A partir du 11 septembre, 50 mortiers ou canons avaient entretenu un véritable orage de bombes et de boulets sur le front d'attaque. Pendant trois jours et trois nuits, ce feu terrible continua sans que l'obstination des rebelles parût céder. L'inclinaison des glacis ayant obligé les Anglais à établir leurs batteries très près de l'enceinte, les cipayes, lorsque les

Digitized by Google

pièces qui garnissaient les bastions eurent été démontées, n'en continuèrent pas moins la défense, en entretenant du haut des murs une fusillade très nourrie et que la proximité des assaillants rendait très efficace.

Le 13, le bastion de Cachemyre était démantelé et cessait de répondre au feu qui était continuellement dirigé contre lui. Les courtines environnantes de chaque côté étaient également ruinées. De temps en temps, un ou deux faibles canons, qui avaient remplacé les pièces de position sur les ruines du bastion Moree, répondaient encore à l'active canonnade et au bombardement dirigés sur cette portion de l'enceinte.

A l'autre extrémité du front d'attaque, le bastion de l'Eau n'avait pas moins souffert : son magasin à poudre avait fait explosion, et le seul canon qui, depuis le 12, continuât encore à enfiler les batteries anglaises venait d'être démonté. Le 13 au soir, le général A. Wilson jugea que le moment était venu de donner l'assaut et fit paraître un ordre du jour relatif aux dispositions à prendre pour cette opération suprême, qui fut fixée pour le 14. Les prescriptions contenues dans cet ordre étaient résumées de la façon suivante :

« Les troupes réunies devant Delhi ont eu à sup-
» porter de grandes fatigues depuis leur arrivée dans
» ce camp ; elles ont été gaiement endurées par les
» officiers et les soldats. Le moment est enfin arrivé
» où le major-général espère que la fin de leurs
» peines est proche et où elles seront récompensées,

Digitized by Google

» par la prise de la ville, du courage avec lequel » elles ont supporté les fatigues et les dangers du » siége.

» Le major-général est certain que, quand le signal » de l'assaut sera donné, l'énergie et la résolution » anglaises surmonteront tous les obstacles, et que les » assassins insurgés, avides de sang, contre lesquels » les troupes vont combattre, seront poussés tête bais- » sée hors de leur repaire ou exterminés dans ses » murs; mais il avertit que, pour obtenir ce résultat, » il est absolument indispensable que les troupes se » tiennent serrées et que les soldats ne s'écartent » point de leurs colonnes, car, à ce prix seulement, le » succès peut être assuré.

» Le major-général Wilson n'a pas besoin de rap- » peler aux troupes les meurtres cruels commis contre » leurs officiers et leurs camarades, et contre leurs » femmes et leurs enfants, pour les exhorter dans » cette lutte suprême. Aucun quartier ne doit être fait » aux insurgés. En même temps, par humanité et » pour l'honneur du pays auquel elles appartiennent, » il leur recommande d'épargner les femmes et les » enfants.

» C'est une nécessité tellement impérieuse, non- » seulement pour leur propre sûreté, mais encore » pour le succès de l'assaut, que les soldats ne s'é- » cartent pas de leurs colonnes, que le major-général » croit qu'il est de son devoir de recommander à tous » les officiers de le faire comprendre à leurs soldats, » et il espère fermement qu'après ces avertissements

Digitized by Google

» le bon sens et la discipline suffiront à maintenir » chacun dans la ligne de son devoir.

» On doit expliquer aussi à chaque régiment qu'il » n'est pas permis de piller indistinctement; que des » commissaires aux prises ont été désignés pour réu- » nir et vendre tous les objets capturés, et dont la » valeur sera répartie entre tous les combattants, » conformément aux règlements établis sur ces ma- » tières, et que tout homme qui serait trouvé coupable » d'avoir voulu cacher des objets capturés serait forcé » de les restituer et perdrait tous ses droits aux prises » générales; il serait en outre, suivant le cas, livré » au maréchal-prévôt pour être jugé sommairement. »

Le 14, au point du jour, les colonnes d'attaque, au nombre de quatre, furent disposées pour l'assaut. Deux d'entre elles devaient opérer contre le front d'attaque, la troisième en réserve. La quatrième, composée des Ghoorkas et du contingent nouvellement arrivé de Cachemyre, avait l'ordre d'opérer une diversion en attaquant le faubourg de Kissengunge, qui fait face à la porte de Lahore, du côté occidental de la ville. Si elle réussissait à enlever ce faubourg, cette colonne devait attaquer et faire sauter la porte. L'ennemi occupait en forces le faubourg de Kissengunge avec une batterie de fort calibre.

Malgré la bravoure des Ghoorkas, dont le commandant, le major Reid, fut grièvement blessé, la quatrième colonne fut repoussée sans avoir pu remplir sa mission. Les Cachemyriens ne montrèrent que peu d'élan et n'appuyèrent que très faiblement le

Digitized by Google

bataillon Sirmoor, qui marchait en tête et qui dut se replier après avoir essuyé des pertes assez sérieuses.

Sur le front d'attaque, tout se passait, au contraire, pour le mieux. L'ouverture de la porte de Cachemyre devait être le signal du combat, car les brèches n'étaient point assez praticables pour permettre l'escalade sans échelles. La mission de faire sauter la porte de Cachemyre fut confiée au lieutenant Salkeld; des ingénieurs, qui s'en approcha, avec trois sergents portant les sacs de poudre, sous un feu terrible de mousqueterie.

Un sergent fut tué; le lieutenant Salkeld eut le bras traversé par une balle, mais il n'en continua pas moins à avancer avec ses deux compagnons. Ils étaient sous le feu de vingt fusils dirigés contre eux à travers les ouvertures de la porte et les meurtrières du mur. Malgré cette périlleuse situation, ils parvinrent cependant à placer la poudre contre les montants de la porte; mais le lieutenant Salkeld reçut une seconde blessure à la jambe et fut tué; le second sergent fut criblé de balles au moment où il approchait la mèche du pétard; le troisième seul survécut.

Une explosion terrible renversa la porte au même instant et livra passage à l'une des colonnes d'assaut. Les hommes de la seconde se précipitèrent dans le fossé et entrèrent par les brèches. Quelques instants plus tard, les troupes anglaises envahissaient la ville comme un torrent sur tous les points du front d'attaque et défiaient toute résistance.

Les premiers assaillants s'emparèrent sans tarder

Digitized by Google

des grands bâtiments qui environnent la porte de Cachemyre, puis, faisant irruption le long des remparts, dans la direction de la porte de Caboul, ils occupèrent le bastion Moree et la partie de l'enceinte qui s'étend jusqu'à cette porte.

Sur la gauche, la ligne du *Water Bastion* jusqu'à la porte de Cachemyre tombait presque en même temps aux mains des Anglais, ainsi que le temple, le collége, les bâtiments de la douane et une grande partie du quartier européen.

L'ennemi, qui d'abord croyait être repoussé sur tous les points, n'opposa dans la première phase de l'assaut qu'une résistance assez faible; mais, vers le milieu de la journée, instruit de l'échec essuyé par la quatrième colonne du côté de la porte de Lahore, il reprit courage et se maintint en possession du bastion de Lahore et du bastion Burn, ainsi que, du reste, de l'enceinte du côté des bastions Garstion, Akbar et Tourkman. Ses tirailleurs continuèrent à occuper également le palais impérial, le Selimgurh, les arsenaux et magasins, ainsi que la plus grande partie de la ville. Toutefois, ils n'essayèrent pas de reprendre la ligne d'ouvrages qu'ils avaient perdus sur le côté nord de la place, et les Anglais purent employer la nuit du 14 et la journée du 15 à s'établir solidement sur la portion de l'enceinte comprise entre la porte de Caboul et le bastion de l'Eau. Dans la même journée, on commença à battre en brèche le mur de l'arsenal, et l'on mit en batterie les pièces destinées à répondre à l'artillerie dont les insurgés disposaient

Digitized by Google

encore, notamment à la batterie de Kissengunge, qui, armée de cinq mortiers de 18, était fort incommode pour les troupes établies sur la portion nord-ouest de l'enceinte.

Le 16, à la pointe du jour, les magasins étaient pris d'assaut à l'aide d'une brèche pratiquée du côté du collége, dans le voisinage de l'enceinte. Les cipayes avaient sur ce point six canons chargés à mitraille auxquels l'impétuosité des assaillants ne laissa pas le temps de mettre le feu. Le 61e de ligne et les détachements du bataillon beloutche et des carabiniers de Wilde se distinguèrent particulièrement dans cette affaire, dont le résultat remit 125 pièces de canons aux mains des Anglais.

Pendant toute cette phase de l'assaut, le quartier-général avait été établi dans la maison qui était autrefois occupée par le régiment de cavalerie irrégulière renouvelé (1). C'est de là que partaient tous les ordres prescrivant les dispositions à prendre pour chasser l'ennemi du Selimgurh et de la Djemâa-Musjid, qui restaient encore en son pouvoir le 16 au soir.

Les pertes éprouvées par les Anglais dans cette série de combats étaient déjà grandes : 9 officiers avaient été tués sur place; plusieurs autres, parmi lesquels se trouvait le général Nicholson, moururent, après la prise de la ville, de leurs blessures; 34 étaient

(1) Cette maison, appelée le Skinner's house, est ainsi nommée parce qu'elle avait été construite par le fameux mulâtre ou Eurasien de ce nom, un des plus brillants officiers parmi les troupes irrégulières de l'Inde.

Digitized by Google

hors de combat, et 900 hommes, tant européens qu'indigènes, étaient tués ou blessés.

Dans la matinée du 17, la Banque était prise, et ce progrès donnait tout d'abord aux canons anglais l'avantage de commander le palais. Cependant, les insurgés, dont les pertes avaient été considérables jusque-là, mais qui savaient leur retraite assurée par le pont de la Jumna, ne paraissaient pas encore découragés et continuaient à se défendre énergiquement, tout en se repliant sur la partie orientale de la ville, afin de n'être point coupés de leurs communications avec le pont. Cette dernière considération leur faisait abandonner complétement, dans la soirée du 17, la batterie de Kissengunge, et les pièces qui la composaient portaient bientôt à 200 le nombre des canons récupérés par les Anglais.

Dans la même journée du 17, le commandant de la force auxiliaire de Cachemyre, le dewan Hurree-Chund, succombait au choléra. C'était une perte regrettable pour le maharaja Rhumbeer-Sing, dont le dewan était un des serviteurs les plus dévoués et les plus expérimentés.

Pendant les journées du 18 et du 19, les Anglais continuèrent à faire de nouveaux progrès; l'ennemi ne soutenait plus qu'une lutte partielle et inconstante du haut des maisons dans le quartier de la Djemâa-Musjid; son but n'était plus que de donner à ses bagages le temps de prendre les devants sur la rive gauche de la Jumna. Les cipayes avaient reconnu, dès le 18, que la ville n'était plus tenable, et ils avaient

Digitized by Google

immédiatement pris toutes leurs mesures pour mettre en sûreté leur butin et leurs familles, en se proposant de les suivre à leur tour lorsque l'encombrement aurait cessé sur le pont. Des flots d'hommes et d'animaux sortaient aussi par la porte Adjmeere, et cette étrange émigration n'est certainement pas l'un des épisodes les moins frappants dans l'histoire de cette guerre.

Le 20 septembre, par suite de l'abandon de Kissengunge par les révoltés, le bastion Burn et la porte de Lahore, avec six canons et un mortier, étaient pris sans combat. La porte Adjmeere et les ouvrages extérieurs qui l'entouraient du côté du camp des cipayes avaient cessé leur feu et étaient abandonnés. Il en était de même de la Djemâa-Musjid et du palais, dont les derniers défenseurs étaient exterminés ou en fuite.

Après six jours d'un combat ininterrompu, Delhi était enfin aux Anglais; 61 officiers et 1,718 hommes tués ou blessés attestaient l'énergie déployée par les cipayes dans la défense de la ville.

Le général Nicholson, le major Reid, du bataillon de Sirmoor; le colonel Campbell, du 52e, figuraient parmi les officiers blessés. Les lieutenants Bradshaw, du 52e, et Fitzgerald, du 75e, comptaient au nombre des tués.

A partir du 19 septembre, une panique générale semblait s'être emparée des insurgés. Ils avaient déserté leur camp devant la porte Adjmeere, abandon-

Digitized by Google

nant leurs tentes, leurs vêtements et leurs munitions. Quelques jours plus tard, Delhi était complétement dépourvue d'habitants. Les maisons, les mosquées, les bazars, étaient vides; la capitale de l'Inde musulmane, avec ses 150,000 âmes, ressemblait à Pompeï ou à une de ces villes des contes arabes dont les habitants sont changés en pierres.

Le 21 septembre, le capitaine Hodson, envoyé, avec un détachement de cavalerie légère, à la poursuite des insurgés, atteignit le vieux roi, qui fut ramené prisonnier à Delhi. Le même détachement, ayant entouré la tombe d'Humaioun, non loin de Kootub, s'empara des princes Mirza-Moghul, Mirza-Khisra et Mirza-Aboo-Buser, fils et petit-fils de l'Empereur. Ces rebelles royaux avaient pris, on le savait, la part la plus active à la rébellion; ils furent exécutés sur place et leurs corps exposés devant la résidence, aux regards des rares habitants qui commençaient à rentrer en ville et à reprendre possession de leurs maisons.

Le 23, deux fortes colonnes furent organisées pour rétablir l'ordre dans les environs de Delhi et sortirent de la place dans la matinée. Chacune comptait 1,600 hommes d'infanterie, 500 hommes de cavalerie, un détachement d'artillerie à cheval et 16 canons. Ces colonnes, lancées sur la rive droite et sur la rive gauche de la Jumna, devaient empêcher toute tentative de rassemblement des rebelles, en fuite dans les directions de Muttra et d'Alighur.

La première de ces colonnes, commandée par le

Digitized by Google

colonel Greathed, surprit la queue des fuyards qui se dirigeaient sur l'Oude à Bolundshuhur, où les rebelles d'Ihansi avaient pris position avec du canon, afin de couvrir la retraite. Après un engagement assez meurtrier, les insurgés furent culbutés et poursuivis dans toutes les directions, abandonnant leurs canons et leurs munitions. Le lendemain, le colonel Greathed fit sauter le fort de Malarghur, qui était évacué par l'ennemi, et, le 29, il occupait Alighur, ayant complétement nettoyé les abords de Delhi sur la rive gauche de la Jumna.

La seconde colonne, qui devait être commandée dans le principe par le général Nicholson (mort de ses blessures le 23), avait suivi de son côté la route d'Agra et atteint les fuyards de la rive droite, le 28, à Muttra. Quelques coups de canon avaient suffi pour les disperser, et, à dater de ce jour, la tranquillité était complétement rétablie dans le district de Delhi. Toute l'attention allait se porter désormais sur l'Oude, dont le général Havelock dégageait le 25 septembre l'héroïque garnison à la suite d'une série de combats qui feront l'objet d'un chapitre spécial de ce résumé historique.

Il est inutile de faire ressortir ici l'importance de la prise de Delhi et l'influence qu'elle ne pouvait manquer d'exercer sur la suite des opérations. Pour employer l'expression d'un des organes les plus accrédités de la presse anglaise, cette victoire *avait cassé le cou à l'insurrection*, la tête de la révolte était écrasée, il n'en restait plus que des tronçons dis-

Digitized by Google

persés qui allaient se tordre dans leur impuissance.

Toutefois, bien que l'attention fût concentrée sur Delhi et que la chute de cette capitale fût à bon droit considérée comme le point capital de la lutte, les difficultés de la guerre, en changeant de nature, ne cessaient point pour cela d'exister.

La prise de Delhi devait avoir pour conséquence naturelle la liberté d'action rendue à bon nombre de ses défenseurs, qui allaient se présenter sur d'autres points et grossir d'autres corps de rebelles. On devait s'attendre à les voir errer en troupes suffisamment nombreuses pour piller les malheureux habitants dans les districts situés en dehors de la sphère d'action des détachements anglais. De tout temps, ce genre de vie a été familier aux tribus militaires de l'Inde, qui estiment plus honorable de vivre par l'épée que par la charrue.

On n'a pas oublié les ravages exercés par les Mahrattes et les Pindarries, et les brigandages commis dans l'Inde centrale par les Radjpoots. On a vu l'un des meilleurs généraux de l'Angleterre, l'illustre Wellesley, obligé de lutter contre un chef de voleurs (Hoondiah-Waught) et réduit à le combattre en batailles rangées comme une puissance régulière. Jusqu'à l'époque des grandes guerres dans lesquelles l'Angleterre a dispersé les tribus pillardes de l'Inde et assis définitivement son autorité sur des contrées qui, jusqu'alors, avaient été des repaires où le brigandage s'exerçait sur la plus grande échelle, il y avait en Asie des millions d'hommes qui ne vivaient

Digitized by Google

que de pillages, de vols et de meurtres. Formés en bandes de plusieurs milliers d'hommes, recrutant tous les soldats des contingents licenciés dans les États annexés, ils s'élançaient à la recherche du butin le plus riche ou le plus facile, soit dans une ville, soit dans une province.

La guerre actuelle, il faut raisonnablement s'y attendre, doit avoir pour effet de ramener jusqu'à un certain point les choses à cet ancien état, que bien des vieux indigènes, Musulmans ou Hindous, regrettent vivement comme l'âge d'or de leur pays. L'armée du Bengale, les cipayes chassés de Delhi, de Lucknow, reprendront, pour un temps au moins, les usages de leurs ancêtres, dont ils conservent, dit-on, le souvenir par des histoires et des poëmes traditionnels.

Ce qui importe le plus aujourd'hui, c'est que les mesures adoptées soient les plus propres à diminuer la durée de cette ère de désordres et de dévastation, et, il ne faut pas se le dissimuler, ce ne sera pas une tâche facile que de purger le sol de maraudeurs à qui le désespoir peut donner quelque courage et qui, certainement, multiplieront leurs crimes en proportion de la brièveté du temps qui leur sera laissé.

L'étude des moyens à employer pour dominer cette situation, l'examen des modifications ou des réformes que l'Angleterre doit apporter dans l'organisation de sa puissance militaire dans les Indes, enfin la discussion du plan de campagne et du mode de guerre qui seront suivis par les généraux anglais, sont autant de

Digitized by Google

questions qui doivent mériter toute l'attention du monde militaire et sur lesquelles nous nous proposons de nous arrêter en terminant notre travail.

Si grave, du reste, que soit la position des Anglais en présence de leurs colonies révoltées, il ne faut pas oublier, pour la juger sainement, tout ce que ce peuple apporte de persévérance dans ses entreprises. La volonté, la ténacité, qui caractérisent à un si haut degré la race anglo-saxonne, sont précisément les qualités qui lui seront le plus utiles pour mener à bonne fin la pacification de l'Inde; elles pèseront plus dans la balance que les gros bataillons. Ces qualités ont brillé du plus vif éclat au milieu des épreuves de 1857, et, comme le proclame à juste titre le gouverneur-général dans l'ordre du jour par lequel nous terminons ce chapitre, l'Angleterre leur a déjà dû de voir se terminer heureusement, et sans l'aide des renforts de la mère-patrie, l'épisode le plus important qui soit à enregistrer depuis le commencement de la guerre.

Fort William, 2 octobre.

« Le très honorable gouverneur-général a reçu en » conseil la nouvelle que Delhi est tombé entre les » mains de l'armée du major-général Wilson.

» Delhi, le centre de la trahison et de la révolte » qui, pendant quatre mois, ont agité l'Hindoustan, » et la forteresse dans laquelle l'armée mutinée de » Bengale a essayé de se concentrer, ont été arrachées » aux rebelles. Le roi de Delhi est prisonnier dans » son palais. Le quartier-général du major-général

Digitized by Google

» Wilson est établi dans le palais impérial. De fortes » colonnes poursuivent les fuyards.

» Quels que soient les motifs qui ont excité les sol- » dats à la rébellion et au crime, il est certain qu'ils » y ont été encouragés par cette croyance, que les » Indes étaient faiblement protégées par l'Angleterre » et qu'avant que le gouvernement pût rassembler ses » forces ils auraient atteint leur but.

» Ils sont maintenant détrompés.

» La tâche s'est donc trouvée accomplie avant que » les bataillons détachés au Bengale par les forces de » la Reine qui sont en Chine et ceux envoyés par les » colonies de l'Est aient pu parvenir jusqu'à l'armée » du major-général Wilson. C'est par le courage et la » patience de cette armée seule, par l'habileté, la » prudence et l'énergie de leur brave chef, par l'aide » de quelques indigènes restés fidèles au devoir, enfin » par la bénédiction de Dieu, que la tête de la rébel- » lion a été écrasée et que la cause du patriotisme, de » l'humanité et de la civilisation a été vengée.

» Le gouverneur-général ne veut pas tarder un » instant à exprimer sa reconnaissance aux officiers, » aux soldats et au commissaire du Pendjaub, qui » vient de rendre dans cette crise un service signalé » à l'empire.

» C'est à sir John Lawrence, K. C. B. (1), qu'on » doit le salut de l'armée devant Delhi. Depuis long-

(1) Ces initiales, que l'on retrouvera quelquefois encore à la suite du nom des fonctionnaires ou généraux anglais que nous aurons à citer, indiquent leur grade dans l'ordre du Bain.

Digitized by Google

» temps privée de tout secours, elle aurait été anéan-
» tie peut-être sans l'activité de sir John Lawrence,
» qui a su lui faire passer des renforts et a mis son
» commandant en état de garder sa position et de
» remporter un succès complet.

» Par ordre du gouverneur-général de l'Inde en
» conseil,

» R.-J.-H. BIRCH,
Colonel et secrétaire du gouvernement de l'Inde.

Cet ordre du jour et les éloges qu'il renferme n'étaient que justes. Les vainqueurs de l'antique cité mogole avaient bien mérité de l'Angleterre. En disant : *Il était de l'armée de Delhi*, on devait résumer dans l'avenir, pour tous ceux qui avaient assisté à cette lutte mémorable, tous les titres de gloire que peut ambitionner un soldat.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

SOMMAIRE : *La guerre d'Oude et le siége de Lucknow.* — Traités de la Compagnie avec les souverains de l'Oude. — Détails sur le prince dépossédé et sur sa famille. — Situation du dernier roi vis-à-vis des Taloukdars ou grands propriétaires. — Anarchie résultant de la faiblesse du gouvernement. — Caractère de la révolte dans l'Oude. — Elle n'est pas plus nationale dans cette province que dans le reste de l'Inde. — Villes principales de l'Oude, description de Lucknow; esprit de sa population. — Forces militaires, européennes et indigènes, au début de la révolte. — Mesures adoptées par sir Henry Lawrence. — Affaire de Chinât. — Évacuation des cantonnements et du Muchee-Bawan. — Description de la Résidence, son enceinte, son système de défenses. — Mort de sir Henry Lawrence. — Souffrances inouïes des assiégés. — Mort du major Banks, second commandant de la Résidence. — Le Français Duprat. — Assauts du 2, du 8, et du 20 juillet; du 18 août et du 5 septembre. — Les généraux Havelock et Outram. — Forces et composition de la colonne de Cawnpour. — Passage du Gange (19 septembre). Combat de Mungarwar (21 septembre). — Combat d'Alumbagh (23 septembre). — Ravitaillement de la Résidence et mort du général Neill (25 septembre). — Ordre du jour du gouverneur-général. — Second siége de la Résidence. — Expédition du général en chef sir Colin Campbell. — Seconde délivrance de la Résidence. — Évacuation du poste. — Mort du général Havelock. — Rapport du colonel Inglis, troisième et dernier commandant de la Résidence. — Ordre publié par le gouverneur-général en conseil, à l'occasion des siéges de Lucknow.

Fondé en 1711, à l'époque du premier démembrement de l'empire mogol sous Schah-Alum Ier, le royaume d'Oude, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 6, eut pour premier souverain Saadet-Khan, le chef de la dynastie actuelle, dont le dernier héritier, Wajid-Ali, dépossédé en 1856 par lord Dalhousie, est, au moment où nous écrivons, prisonnier à Calcutta (1).

(1) Malikah Kischwar (la souveraine du pays), la reine douai-

Digitized by Google

C'est à l'année 1765 qu'il faut remonter pour trouver le premier traité conclu par l'Angleterre avec les souverains de l'Oude. Trois ans auparavant, Souja-Doula, le roi régnant, s'était acquis une grande influence dans le haut Hindostan par la victoire remportée à Paniput sur les Mahrattes; mais, en 1764, son intervention dans les démêlés de la Compagnie avec le soubah du Bengale, Mir-Cossim, avait gravement compromis son indépendance. Défait à la ba-

rière d'Oude, qui est venue mourir à Paris au mois de février dernier, était veuve du roi d'Oude Amjad-Ali-Schah, et mère du sultan Mohammed Wajid-Ali-Schah, le roi dépossédé en 1856. Cette reine, à qui son dévouement aux intérêts de son fils et ses malheurs assurent une place distinguée parmi les personnages de l'Inde contemporaine, était fille du nabab Hussein-Uddin-Khan-Bahadour, lequel était fils du nabab Nizam Uddaula-Muin-Ulmuk, grand visir d'Alum-Ghuir II, empereur de Delhi.

Le roi d'Oude Wajid-Ali, sous la direction de cette mère énergique et dévouée, a reçu (au point de vue oriental du moins) la plus brillante éducation. Ce n'est pas une *brute* comme certains journaux l'ont affirmé; il est versé dans l'histoire et dans la littérature ancienne et moderne, et auteur de plusieurs ouvrages estimables dont on trouve même des exemplaires dans les bibliothèques de l'Europe. Quelque opinion que l'on ait d'ailleurs sur Wajid-Ali, quant à la politique et à l'administration, on doit néanmoins le considérer comme un écrivain hindoustani remarquable. Le choix des personnages qu'il avait désignés pour accompagner sa mère en Europe, et qui semblent tous avoir été ses commensaux et ses amis, vient à l'appui de cette opinion sur la culture d'esprit du monarque d'Oude. Parmi les serviteurs en question, le Moulvie Mahi-Eddin est auteur d'une géographie et de plusieurs histoires; — le saïd Abdullah, l'interprète de la reine défunte, et qui a épousé une Anglaise, est également un poëte rempli de grâce. Les journaux ont rendu compte de son élégie sur la mort de sir Henry Lawrence, et de ses impressions de voyage : *Guldasta-i-Inglistan* (le bouquet d'Angleterre).

Digitized by Google

taille de Bouxar par sir Hector Munroe, Souja-Doula avait été réduit à se rendre au colonel Carnac et à implorer la clémence des Anglais.

A cette époque, les Goorkhas, les Porbottis, les Nepaulèses, aujourd'hui les alliés fidèles de l'Angleterre et qui résident dans les montagnes situées au nord du royaume d'Oude, vivaient dans des habitudes de désordres et de brigandages qui les rendaient un sujet d'inquiétudes perpétuelles pour les provinces du sud.

Lord Clive, appréciant le caractère de Souja-Doula, résolut de faire du royaume d'Oude une barrière infranchissable entre le Bengale et ces tribus guerrières du haut Hindostan. C'est dans ce but qu'il rétablit Souja dans ses États et que fut conclu, au mois d'août 1765, le premier des seize traités qui ont réglé successivement jusqu'en 1837, date du dernier, la situation politique du royaume d'Oude vis-à-vis de la Compagnie.

Sans prétendre justifier ces annexions de territoires qui se sont accomplies d'année en année sous la pression de la nécessité, et souvent par des conquérants sans le vouloir, nous allons entrer, à cause du rôle important que joue le royaume d'Oude au milieu des événements contemporains, dans quelques détails sur les circonstances qui ont amené son *absorption* par la Compagnie.

En 1801, quelque temps après l'apparition des Affghans de Zemanschah sur la rive gauche de l'Indus, préoccupé des dangers que pouvait faire courir à l'empire anglo-indien le retour de ces peuplades

Digitized by Google

guerrières, le comte de Mornington crut devoir leur enlever des auxiliaires probables en poursuivant le licenciement des armées indigènes entretenues par les souverains soumis à l'ascendant de la Compagnie. Le roi d'Oude était du nombre. Sous la main de fer qui l'étreignait, le malheureux prince dut céder. Par le traité de 1801, son pouvoir militaire fut annulé, ses troupes indigènes furent licenciées, et la Compagnie lui imposa l'abandon d'un territoire dont les revenus étaient l'équivalent de la solde d'un corps de troupes anglaises mis gratuitement à sa disposition. Les districts cédés à la Compagnie représentaient un revenu d'environ 38 millions (13,523,474 roupies). En échange, la Compagnie garantissait au roi d'Oude et à ses successeurs la possession du surplus de son royaume, *avec l'exercice de leur commune autorité.* Le roi s'engageait, en outre, à établir dans ses possessions réservées un système d'administration favorable à la prospérité des habitants et calculé de manière à sauvegarder leurs vies et leurs propriétés; « *il devait, d'ailleurs, consulter sur toutes choses les agents de l'honorable Compagnie, afin d'agir de tous points conformément à leurs conseils.* »

L'état de choses ainsi constitué en 1801 par Henry Wellesley (1) s'est maintenu jusqu'en 1856, époque de l'annexion. On comprend aisément à quoi s'est trouvée réduite, pendant cette période, la souveraineté garantie aux princes de l'Oude. Plongés dans les

(1) Frère cadet du comte de Mornington et du duc de Wellington, chargé, sous l'administration du premier, de régler la situation des princes d'Oude vis-à-vis de la Compagnie.

Digitized by Google

infâmes voluptés du zenanah, ce mauvais lieu où, suivant l'expression d'un écrivain anglais, il n'y avait de chaste que les eunuques, de raisonnable que les animaux apprivoisés, les prédécesseurs de Wajid-Ali sont passés tour à tour sur le *musnud* sans laisser trace d'une initiative politique quelconque.

Leurs ministres, dépositaires de cette ombre de pouvoir qui leur avait été laissée, et incapables de maintenir dans l'obéissance les *Zemindars* ou *Taloukdars*, ces sujets émancipés qui, dans le domaine royal, se taillaient chaque jour des baronnies indépendantes, ont été tenus dans une terreur incessante de cette féodalité turbulente organisée dans l'Oude, comme dans le reste de l'Inde, pendant les années d'anarchie qui suivirent la chute de l'empire mogol.

La population du pays d'Oude étant essentiellement militaire, en vertu de traditions et de circonstances historiques qui se perdent dans la nuit des âges, les *Zemindars* n'éprouvaient aucune difficulté à enrôler des bandes d'hommes d'armes prêtes à marcher au premier signal de leur patron, et contre n'importe lequel de ses ennemis, fût-ce le souverain lui-même. Sous les derniers rois d'Oude, et particulièrement sous le règne de Wajid-Ali, les *Zemindars* n'étaient plus, comme dans le principe, les riches propriétaires ou fermiers dont nous avons marqué la place et les attributions dans notre tableau de l'organisation politique et sociale de l'empereur Akbar : c'étaient de hauts et puissants seigneurs ayant forteresse à créneaux, menant leur contingent à la guerre et toujours prêts à se révolter contre leur souverain si

Digitized by Google

celui-ci s'avisait de prendre trop au sérieux ou ses droits ou ses devoirs monarchiques.

Voici en quels termes le colonel Sleeman (1) résume la situation du pays d'Oude pendant les dernières années qui ont précédé l'annexion : « Au-dessus d'une population misérable, que déciment les » guerres privées, qu'épuise l'impôt perçu sous mille » formes, règnent en définitive les *Taloukdars*, ces » grands barons dont nous avons parlé. Autour d'eux » tout est corvéable à merci. Ils peuvent impunément » commettre les crimes les plus odieux ; aucun redressement possible contre leurs usurpations tyranniques. Le gouvernement, auquel ils dérobent ouvertement les deux tiers du revénu que les taxes » produisent, n'a pas le pouvoir de punir ces insolents déprédateurs ; il en a encore moins la volonté. » Pourvu qu'ils achètent à beaux deniers comptants » le ministre en exercice, pourvu que les jongleurs, » les musiciens, les bayadères du palais, soient amplement défrayés ; pourvu que le nabab voie s'étaler dans les orgies dont on le berce le même luxe » grossier, tout est bien et tout peut marcher ainsi. » Cette insouciance brutale n'existât-elle pas, que » pourrait un prince comme celui qui règne à Luck-

(1) Le colonel sir William Sleeman, depuis général et chevalier de l'ordre du Bain, etc., est surtout connu par son histoire des Thuggs (étrangleurs), et par la participation active qu'il a prise à la destruction de cette secte soi-disant religieuse ; il a publié la relation de son voyage dans l'Oude six ans avant l'annexion. (*A journey through the kingdom of Oude*, 1849-1850 ; with a private correspondance relative to the annexation, etc.)

Digitized by Google

» now contre 250 grands vassaux, *dont un seul peut* » *mettre sur pied* 10,000 *hommes*, et qui possèdent » entre eux tous 500 pièces d'artillerie? Aussi se » garde-t-on de les mécontenter en quoi que ce » puisse être, et, encouragés ainsi, ces fiers seigneurs » en viennent parfois à d'étranges extrémités. L'un » d'eux, Gholam-Husrut, a deux forteresses où il se » retire lorsqu'il se croit menacé. S'agit-il de recru- » ter ces garnisons, il envoie à Lucknow des hommes » à lui, chargés de faciliter l'évasion des prisonniers » détenus pour crimes et délits. Une de ces tentatives » (1849) eut les résultats suivants : 5 des prisonniers » furent tués, 25 furent repris, 47 s'échappèrent et » allèrent prendre du service sous le drapeau de leur » libérateur. »

Faut-il à cet exemple en ajouter mille autres? Faut-il parler des radjahs de Bitholee, des deux Gorbuksh, père et fils, dont l'un écume les routes, tandis que l'autre s'empare ouvertement des deniers de l'État, et le tout en cumulant comme leurs ancêtres, depuis nombre de générations, les fonctions de magistrats héréditaires, d'officiers publics, d'administrateurs des revenus du gouvernement!

Ce qu'une pareille situation entraînait de conséquences déplorables est facile à deviner. Les petites guerres féodales de Taloukdar à Taloukdar, sous le dernier règne, allaient chaque jour ruinant davantage le pays. On ne cultivait plus en paix que les terres possédées par ces riches seigneurs, et là seulement pouvait s'apprécier la fertilité de ce magnifique

Digitized by Google

territoire réduit à l'état de désert par le désordre de l'administration.

Le laboureur, quand il avait vu sa moisson ravagée, sa chaumière détruite, désertait ou le pays ou son ingrat métier. Il émigrait ou se faisait brigand. Pour peu qu'on suive les conséquences inévitables d'une pareille insécurité, on comprendra aisément pourquoi le pays d'Oude est si essentiellement un pays guerrier. De tous côtés, des forteresses cachées dans les bambous, dans les jungles, que l'on s'abstenait tout exprès de défricher; des partis errants, des bandes de pillards auxquelles on en opposait d'autres. Le gouvernement était obligé de recouvrer une partie de ses contributions à force ouverte; la police était organisée en guérillas; une foule d'hommes vivaient sans autre vocation, sans autre industrie, que le maniement du *tulwar* ou du fusil à mèche; puis, brochant sur le tout, le recrutement pour l'armée de la Compagnie, pratiqué là sur une plus grande échelle que dans toute autre partie de l'Inde. Sur la portion de territoire cédée en 1801, dit le colonel Sleeman, cette classe de *condottieri* avait disparu, grâce à l'ordre, à la sécurité qui découlaient de l'administration européenne; à peine trouvait-on 5,000 hommes à enrôler, tandis que plus de 50,000 officiers ou cipayes étaient recrutés dans les provinces soumises au roi d'Oude.

Si l'on se reporte aux termes du traité de 1801 et si l'on veut bien considérer que la responsabilité doit se mesurer au pouvoir que l'on exerce, on doit se

Digitized by Google

demander naturellement comment, sous l'influence anglaise, un régime aussi abusif que celui dont nous venons de tracer le tableau a pu se maintenir et se développer? Le royaume d'Oude s'en allait en dissolution, le fait est incontestable; il n'y avait plus d'autorité reconnue, plus de sécurité personnelle, plus de propriété certaine; partout un peuple sous les armes; chaque district, chaque *pungannah* (village) était à tout instant le théâtre de luttes sanglantes. Ce sont là, dira-t-on, les motifs qui ont rendu l'absorption de l'Oude nécessaire. Soit : il est clair que, dans tous les pays du monde, une province, un royaume tombés dans un pareil état d'anarchie constituent un danger sérieux, permanent, pour tous les états voisins, et appellent, au nom même de la conservation de chacun, la plus énergique intervention. Mais n'a-t-on pas droit aussi de demander à la Compagnie comment, avant de recourir au remède héroïque qu'elle a employé vis-à-vis de l'Oude, comment, avant d'en arriver à cette dépossession du souverain héréditaire qui constitue une violation si flagrante des traités, elle n'a pas épuisé tous les moyens de prédominante influence qu'elle avait entre les mains, aux termes mêmes de ces traités? Là est tout le procès, et, si la Compagnie parvient à se faire absoudre sur ce dernier chef d'accusation, il restera encore, pour la condamner, pour constater son insuffisance en tant que puissance civilisatrice et moralisante, le triste résultat obtenu par ses efforts plus ou moins sincères pendant tout un demi-siècle de patronage et de tutelle exercés de la façon la plus absolue.

Digitized by Google

Il est facile de comprendre, après cet exposé, pourquoi et comment le royaume d'Oude est devenu en 1857 le principal théâtre de la formidable insurrection qui a ébranlé l'empire anglo-indien. Avant d'entrer dans le détail des événements accomplis à Lucknow et dans le reste de l'Oude, il est bon de leur restituer leur véritable caractère, singulièrement dénaturé par quelques écrivains en Angleterre, tout aussi bien qu'en France.

Nous croyons avoir démontré que l'insurrection de 1857 avait été essentiellement militaire et nullement nationale; nous ne reviendrons pas sur cette thèse, qui a pu rencontrer des contradicteurs au début des événements, mais sur laquelle, en présence de l'indifférence complète dont ont fait preuve les populations du Bengale et du reste de l'Inde pendant la guerre, il serait puéril d'insister aujourd'hui. Une observation analogue doit être faite à propos de l'Oude.

On se tromperait étrangement si l'on pensait que le patriotisme, l'amour de l'indépendance, le dévouement à la dynastie dépossédée, ont contribué en quoi que ce soit à donner dans l'Oude à la résistance des rebelles les proportions importantes qu'on a pu reconnaître. L'état même de cette province, dont nous avons cherché à donner une idée au lecteur, suffit à faire comprendre pourquoi, là plus qu'ailleurs, l'insurrection a dû trouver des auxiliaires. Au moment de la révolte, indépendamment des 50,000 cipayes de l'armée du Bengale, qui étaient originaires de l'Oude et qui ont regagné leurs foyers; indépendamment des 40,000 soldats licenciés par suite de l'an-

Digitized by Google

nexion, il y avait encore dans ce pays les 100,000 satellites des *Taloukdars*, que les habitudes traditionnelles et militaires maintenaient toujours sous les armes. Par le fait, l'annihilation de la vieille royauté dynastique n'a été un véritable grief pour personne. On avait supporté Wajid-Ali et ses prédécesseurs en les méprisant; on les voyait tomber sans regret. Mais, si, par là, aucun intérêt vital ne se trouvait froissé, il n'en était pas de même, en ce qui regardait les classes élevées, de l'application du régime européen aux états de l'ex-roi. Les *Taloukdars* et *Zemindars*, habitués à trouver dans Wajid-Ali un créancier fort commode, se sont vus menacés dans leur indépendance graduellement conquise, menacés aussi dans leurs intérêts, dans la possession de ces vastes domaines agrandis depuis un siècle par tous les moyens permis ou défendus.

Après avoir plié pendant un an, mais non sans irritation, tous ces grands feudataires, jusque là divisés, se sont réconciliés dans la prévision d'une résistance prochaine. L'un d'eux, le radjah de Toulsepore, plus audacieux que les autres, avait même devancé le signal donné par le soulèvement des cipayes du Bengale. Il s'était révolté ouvertement. Fait prisonnier, il est mort dans la geôle de la Résidence pendant le premier siége de Lucknow. Instruits par cet exemple, les autres ont dissimulé pendant un an leurs sourdes rancunes, afin de les satisfaire plus sûrement. 1857 leur a donné raison. La guerre d'Oude n'est donc pas plus une guerre nationale que celle

Digitized by Google

qui a désolé le reste de l'Inde. Dans le Bengale, c'était la guerre des cipayes; dans l'Oude, c'est la guerre des *Taloukdars*. Ni les cipayes ni les Taloukdars ne représentent les populations; quant aux facilités que les derniers ont rencontrées dans l'organisation du pays pour fortifier leur résistance, nous les avons expliquées plus haut et ne croyons pas avoir besoin d'y revenir.

Le territoire d'Oude, nommé en sanscrit *Ayod'hya*, c'est-à-dire l'*Inattaquable*, s'étend au sud-est des districts de Delhi et d'Agra, au nord et à l'ouest du Behar. Borné lui-même au nord par le Nepaul, il se trouve entouré de tous les autres côtés par les possessions de la Compagnie. Il n'a pas une bien grande étendue, et sa population ne dépasse guère 5 millions d'habitants; mais il est un des pays les plus fertiles du globe et un des plus intéressants par ses souvenirs, qui remontent à la plus haute antiquité.

Nous ne dirons qu'un mot de ses villes principales, toute l'attention devant se concentrer sur la capitale, Lucknow, où se sont passés les événements les plus importants de la guerre. L'ancienne résidence des souverains, Aoudh ou Oude, ville antique et très grande, sur la rivière de *Dewah* ou *Gograh*, est aujourd'hui dépeuplée et déchue de son ancienne splendeur. Il y reste beaucoup de monuments, entre autres un vaste temple appelé *Swergedrari*, auprès duquel se trouve un magnifique château converti en mosquée par Aureng-Zeb.

Feyzabad ou *Fizabad*, grande ville bâtie non loin

Digitized by Google

d'Oude, au commencement du siècle dernier, a servi de résidence aux souverains du pays pendant quelque temps. Les derniers rois s'étaient établis à *Lucknow*, que l'on écrit aussi *Lacknau*, ville ancienne et immense, mais irrégulière et mal bâtie, sur la rivière de Goumty.

Pendant les années qui suivirent la chute de l'empire mogol, la cour de Lucknow fut la plus brillante de l'Inde. Trois quartiers séparés font de cette cité trois villes distinctes : l'ancien quartier, qui est le plus mal bâti, est habité par les basses classes (1). Le nouveau quartier, qui s'étend le long de la Goumty et qui a été presque entièrement construit sous le règne de Saadet-Ali, renferme une suite de splendides édifices aux dômes dorés, avec tours, tourelles et minarets. Là se trouve le *Mottie-Mahal* (palais de perles), célèbre par sa riche collection de manuscrits orientaux; là se trouve aussi le Ferad-Bakhs (réjouissant), qui était la résidence particulière du roi. C'est encore dans la partie orientale de la ville que se trouvent les bâtiments du *Kaiser bagh*, le *Secunder bagh*, le *collége de Lamartinière* (2), enfin les vastes parcs de Dilkhosa (qui dilate le cœur) et de Mohammed. Ces différents points ont joué un rôle

(1) Voir le plan de Lucknow annexé à cette étude.

(2) Le collége de Lamartinière a été fondé et légué à la ville de Lucknow par un Français nommé Claude Martin. Parti comme simple soldat et devenu général-major au service de la Compagnie, ce Français était originaire de Lyon. Sa ville natale a participé aux excentriques libéralités de son testament.

Digitized by Google

important pendant les opérations militaires dont Lucknow a été le théâtre. Dans la partie nord-ouest de la ville, on rencontre une foule d'édifices religieux construits dans le style moresque par Azaf-el-Daoulah et ses prédécesseurs. C'est là que se trouve l'*Immanbarah* (ou mosquée) de ce prince, dont le minaret dépasse en hauteur tous les autres de la ville.

Le *Muchee-Bawan* et la *Résidence*, où se retira la garnison anglaise, se trouvent également dans la partie occidentale de la ville de Lucknow. Deux ponts, l'un en pierre et l'autre en fer, donnent passage sur la rive gauche de la Goumty, indépendamment d'un autre pont de bateaux plus spécialement destiné aux habitants du quartier oriental.

La population de Lucknow, qu'il serait fort difficile d'évaluer exactement, dépassait de beaucoup 150,000 habitants au début des événements. A l'époque du second siége, un grand nombre avaient été chassés de leurs maisons par suite des dangers qu'entraînait la guerre. L'absorption du royaume d'Oude avait amené la dispersion des milliers de parasites que le prince entretenait autour de lui; le harem, objet de folles dépenses, n'alimentait plus diverses industries spéciales, qui avaient à se créer de nouvelles ressources au milieu de tous les inconvénients d'une situation transitoire. L'état-major de l'armée de Wajid-Ali, brusquement rejeté dans la vie civile, peuplait Lucknow d'aventuriers affamés pour qui le métier des armes n'avait pas d'équivalent. A côté de ces soldats oisifs pullulaient les prêtres, les fakirs,

Digitized by Google

ardents à prêcher la guerre sainte contre les infidèles, puis une population misérable comme il en grouille dans tous les bas-fonds d'une ville d'Orient. Tels étaient les éléments, très inflammables on le voit, qui s'agitaient au centre d'un pays nouvellement occupé, où l'Angleterre n'avait pour toute force armée que 900 soldats européens et 22,000 soldats indigènes, ceux-ci tout disposés, l'événement l'a prouvé, à donner le signal de l'insurrection.

1 régiment d'infanterie (c'est-à-dire 1 bataillon), le 32e, 1 compagnie d'artillerie à cheval, 2 compagnies d'artillerie à pied, 1 régiment de cavalerie légère, composaient toutes les forces européennes.

7 régiments d'infanterie indigène, 3 batteries de campagne, 3 régiments de la cavalerie irrégulière de l'Oude, 10 régiments d'infanterie irrégulière levés dans le pays, enfin 3 régiments de police, représentaient les forces indigènes.

Nous ne reviendrons pas sur les événements accomplis à Lucknow pendant les derniers jours du mois de mai et le courant du mois de juin, nous les avons résumés succinctement dans le chapitre XII de cette étude. Chaque jour de cette période était marqué par les nouvelles les plus désastreuses arrivant de tous les points de la province. Les villes se soulevaient l'une après l'autre : à Fyzabad, à Sultampore, à Deriabad, à Salona, à Setapour, où se trouvaient des cantonnements de cipayes, l'insurrection triomphait, sans résistance possible de la part des malheureux *civilians*, isolés dans ces localités. On n'enten-

Digitized by Google

dait parler que de collecteurs massacrés, de maisons de péage incendiées, d'Européens réduits à fuir et impitoyablement massacrés sur les routes. Presque chaque jour on envoyait en reconnaissance de petits détachements qui ramenaient parfois quelques-uns de ces *Feringhees* (Européens) proscrits, ceux-ci mutilés, ceux-là presque fous de douleur ou de souffrances.

Sir Henry Lawrence déployait de son côté une activité surhumaine. Il avait divisé ses forces de manière à défendre les cantonnements situés sur la rive gauche de la Goumty, ainsi que le Muchee-Bawan (1) et la Résidence, où il accumulait toutes ses ressources dans la prévision du rôle que devait jouer cette position comme dernier refuge de la garnison.

4 à 5,000 coolies (travailleurs indiens) furent occupés jour et nuit, pendant le mois de juin, à creuser des fossés, à élever des retranchements et des palissades, à installer des batteries. Stimulés par l'incessante surveillance et les excitations continuelles du commandant de la garnison, les ingénieurs multipliaient les parapets qui devaient former autour de la Résidence un cercle complet de fortifications. Aux abords de cette enceinte, toutes les maisons situées

(1) Le Muchee-Bawan était une forteresse élevée par des Taloukdars révoltés à l'époque où les souverains d'Oude résidaient à Fyzabad. Devenue propriété particulière après l'installation de la cour à Lucknow, cette citadelle qui dominait les ponts et la partie occidentale de la ville avait été achetée par sir Lawrence, pour la somme de 125,000 francs, au radjah Yah-Aly-Khan.

Digitized by Google

favorablement étaient transformées en autant de forts détachés, d'ouvrages extérieurs devant lesquels le terrain était déblayé à grand renfort de sape et de mine.

C'est au milieu de ces travaux que s'écoulèrent les derniers jours où sir Henry Lawrence demeura libre de ses mouvements. Dès le 31 mai, la révolte des 13e, 48e et 71e d'infanterie indigène, et du 7e de cavalerie irrégulière, avaient déterminé l'abandon des cantonnements situés sur la rive gauche de la Goumty. Le petit nombre des troupes indigènes sur lesquelles il était encore possible de compter avait été obligé à borner l'occupation aux deux centres de résistance dans lesquels se trouvaient entassés les vivres et les munitions : le Muchee-Bawan et la Résidence.

Le 5 juin, on apprenait à Lucknow la révolte de Cawnpour et la position critique du malheureux général Wheeler ; aucun secours ne pouvait plus être espéré de ce côté.

Le 11, un grave symptôme de désaffection vint montrer combien il fallait peu compter sur la fidélité dont se targuaient encore les régiments indigènes auxquels on pensait pouvoir se confier avec le plus de sécurité. Malgré les efforts des capitaines Orr et Weston, qui les commandaient, deux régiments de police à pied et à cheval passèrent à l'ennemi avec armes et bagages. Après avoir incendié leurs casernes et commis toute espèce de désordres et d'excès, ces détachements évacuèrent la ville et prirent la direction de Cawnpour. Un conseil de guerre, convoqué

Digitized by Google

au milieu de la nuit, décida qu'il fallait leur donner la chasse, et une petite colonne fut rassemblée en toute hâte pour cette expédition. Un engagement insignifiant eut lieu avec les rebelles, auxquels on fit quelques prisonniers; mais il fallut rentrer presque aussitôt. Le colonel Inglis, chef de cette petite colonne, jugea, bien évidemment avec raison, que les chances d'une attaque sérieuse étaient trop inégales et que les canons qui avaient été mis à sa disposition seraient trop compromis si leur petite escorte venait à essuyer un échec. Il ordonna de revenir sur Lucknow.

Le 17 juin, les rapports des espions signalaient des agglomérations menaçantes dans le voisinage des cantonnements; le 25, ces rapports mentionnaient l'arrivée d'une force considérable à Nawabgunge, sur la rive gauche de la Goumty, et, le 27, on parlait de cette armée comme grossissant d'heure en heure, mais indécise encore dans ses plans d'attaque.

Le 29 juin, une patrouille fut envoyée du côté de Cawnpour, afin d'obtenir, si cela était possible, quelques renseignements sur le sort de la place, que de vagues rumeurs disaient avoir été livrée à Nana-Saïb par le général Wheeler. Elle revint, annonçant que deux régiments de rebelles étaient campés à quelque distance dans cette direction. Un peloton de cavalerie sickh, sous les ordres du capitaine Forbes, alla battre le pays du côté de la route de Nawabgunge. Il rapporta la nouvelle que les insurgés s'étaient concentrés à Chinât, à neuf milles environ de

Digitized by Google

Lucknow. Pouvait-on permettre à ce corps, dont on ne connaissait pas bien la force, de venir se loger dans la capitale de l'Oude, ce qui ne pouvait manquer de déterminer l'insurrection de la ville entière? ou bien fallait-il marcher résolûment au-devant de lui, en assez grande force, pour pouvoir au besoin lui livrer combat? Telle était la question. Elle fut, paraît-il, vivement débattue dans le conseil de défense, et définitivement on adopta la seconde des alternatives.

Sir Henry Lawrence prit en personne le commandement de la colonne expéditionnaire. 600 hommes environ composaient toutes les forces que la prudence permettait de distraire de la garde des retranchements. Sur ce nombre, il n'y avait que 300 hommes du 32e (anglais), empruntés en partie à la garnison du Muchee-Bawan. L'infanterie comptait, en outre, 150 hommes du 13e indigène, plus les débris du 48e et du 71e indigènes, comprenant environ 80 baïonnettes. En fait de cavaliers, il y avait 36 Européens, la plupart servant comme volontaires, et environ 120 hommes pris dans tout ce qui restait de la cavalerie irrégulière de l'Oude. L'artillerie avait 11 pièces, dont 4 canons servis par des Européens, 6 par des natifs, plus un obusier de 8 pouces trouvé dans la ville quelques jours auparavant. Deux éléphants traînaient cette pièce énorme.

Dans la matinée du 30 juin, sir Henry Lawrence traversa le pont de fer de la Goumty, entre la Résidence et la Muchée-Bawan. La colonne se mit im-

Digitized by Google

médiatement en route dans la direction de Chinât et fit une première halte au pont de Kocaralie, à 6 milles de Lucknow. Cette marche, pendant laquelle les hommes eurent à lutter contre une chaleur excessive, les éprouva cruellement. Ajoutons que, marchant dans la direction de l'est, ils avaient en plein visage le redoutable soleil de l'Inde, dont les ardeurs sont presque mortelles au mois de juin (1).

Quarante cavaliers sikhs et européens formaient l'avant-garde, avec quarante soldats à pied, pris également par moitié dans l'infanterie indigène et dans l'infanterie européenne. Les canons suivaient sous l'escorte immédiate des soldats du 32e (anglais) et du 13e (indigène). A l'arrière-garde étaient les 50 hommes du 48e (indigène) et le surplus de la cavalerie.

Ce fut dans cet ordre qu'on déboucha dans la plaine de Chinât, à laquelle donne son nom une grosse bourgade située sur les bords d'un lac, près duquel est bâti un palais de chasse jadis à l'usage des rois d'Oude. En avant du village, la colonne anglaise rencontra l'armée ennemie, non pas 4 ou 5,000 hommes, comme l'avaient annoncé les espions, mais 15 ou 16,000, ayant de six à sept batteries de canons, qui comportaient 36 pièces de calibres divers.

Un des défenseurs de Lucknow, un *civilian*, l'associé du français Duprat, qui lui-même a si digne-

(1) Tous ces détails sont extraits du rapport adressé le 26 septembre par le colonel (depuis général) Inglis, au gouverneur de Calcutta.

Digitized by Google

ment représenté son pays dans cette sanglante tragédie, M. Rees, a publié une relation très détaillée du combat de Chinât (1). Suivant cet écrivain, dès le début de l'affaire, sir Henry Lawrence parut concevoir de tristes pressentiments sur l'issue probable de cette lutte trop inégale. Le colonel du 32e venait d'être tué en conduisant ses hommes à l'attaque du village dont nous avons parlé plus haut, et la désertion aussi bien que le feu de l'ennemi avait déjà grandement éclairci les rangs de sa petite colonne, lorsque le commandant anglais dut donner l'ordre de battre en retraite. Il n'y avait pas une minute à perdre. Les rebelles, à qui l'énorme supériorité de leurs forces donnait une confiance inaccoutumée, s'avançaient de toutes parts en bon ordre, colonnes ouvertes, l'artillerie et la cavalerie dans l'intervalle des lignes, la masse entière cherchant à se jeter, par une manœuvre bien combinée, entre les Anglais et Lucknow (2). La droite des Anglais fut obligée de reculer, et la gauche, qui ne comprit pas ce mouvement, se vit forcée néanmoins de l'imiter. Peu à peu le mouvement s'accen-

(1) Ruutz Rees's *Personnal narrative.*

(2) Suivant M. Rees, les insurgés semblaient dirigés par un officier habile qui portait l'uniforme de petite tenue de cavalerie européenne. Peut-être était-ce un russe; — beaucoup de personnes l'ont affirmé. On avait arrêté, puis relâché, quelque temps auparavant, un voyageur que l'on soupçonnait d'appartenir à cette nation; — peut-être était-ce simplement un de ces renégats qui, en renonçant à leur religion, adoptent les mœurs et jusqu'aux passions politiques de leur nouvelle patrie. — Ce fait n'a jamais été éclairci.

Digitized by Google

tua et s'accéléra ; une sorte de panique se glissa dans les rangs, et sans les hommes du 32e (anglais), qui, placés à l'arrière-garde, entretenaient un feu bien nourri, la débandade fût devenue complète, le désastre sans remède. Soldats, officiers tombaient de distance en distance, marquant chaque pas de cette triste retraite.

Plusieurs retours offensifs tentés par la cavalerie volontaire avec une audace désespérée dégagèrent autant de fois l'arrière-garde, mais ce ne fut pas sans éprouver des pertes cruelles. Les hommes qui n'étaient que blessés, et que leurs camarades ne pouvaient enlever, se battaient « comme des dogues acculés, » dit M. Rees, jusqu'à ce que l'ennemi les eût achevés. Parmi ces hommes laissés sur le terrain, plusieurs n'étaient qu'épuisés de fatigue et de soif; plusieurs tombèrent frappés d'apoplexie.

Au milieu de ce désastre, partout où les balles sifflaient, partout où l'on voyait tomber le plus d'hommes, sir Henry Lawrence était présent. Toujours serrée de près par l'ennemi, et semant la route de ses débris, la colonne anglaise parvint enfin à rentrer dans Lucknow, grâce à la protection d'une compagnie européenne qui fut détachée de la Résidence, en avant des ponts, avec une batterie d'artillerie. Cette démonstration, du reste, ne devait pas empêcher l'occupation de la ville par les insurgés. Le dernier soldat de la colonne de sir Henry Lawrence n'avait pas franchi la rivière que la cavalerie ennemie la traversait à gué, et allait occuper la partie orientale et le sud de la ville.

Digitized by Google

Au nord et à l'ouest, les canons de la Résidence et du Muchee-Bawan tenaient encore les rebelles en respect; mais les pertes énormes essuyées à Chinât allaient déterminer l'abandon du second de ces postes. Le 32e avait perdu 112 hommes et 5 officiers. La perte des soldats indigènes en tués, blessés ou manquant allait à 182 hommes. La colonne expéditionnaire était donc rentrée affaiblie de moitié. Il n'y avait plus de salut à espérer qu'en se tenant désormais sur la plus stricte défensive, et pour que cette dernière fût efficace il était indispensable de limiter sa tâche au nombre de bras dont on pouvait disposer. Le siége de Lucknow était à peine commencé (jeudi, 30 juin 1857) que ces considérations dictaient impérieusement l'évacuation du Muchee-Bawan.

Grâce au respect traditionnel que les indigènes avaient pour cette forteresse, et à l'idée que l'on avait eu soin de propager qu'elle était imprenable, l'opération délicate de la réunion des deux détachements put s'effectuer heureusement dans la nuit du 1er juillet. En réalité, le Muchee-Bawan n'avait d'autre puissance que le prestige exercé par la hauteur imposante de sa massive construction, ses murailles délabrées n'auraient pu résister longtemps, ne fût-ce qu'à l'action destructive et à l'ébranlement des pièces dont elles étaient armées. Toutefois, il était urgent de ne pas laisser aux rebelles la libre disposition des immenses approvisionnements qu'on avait entassés dans ce poste, et sa destruction dut accompagner l'évacuation. Le capitaine Francis, qui en avait le com-

Digitized by Google

mandement, après avoir encloué ses canons, fit disposer un fourneau avec une mèche à combustion assez lente, pour donner à ses hommes le temps de gagner la Résidence. Le dernier en avait à peine franchi l'enceinte que le Muchee-Bawan s'écroulait avec une magnifique explosion : 240 barils de poudre et 600,000 cartouches venaient de sauter en l'air. Un feu violent d'artillerie, ouvert à la fois dans toutes les directions et de tous les points de la Résidence, avait si bien détourné l'attention des assiégeants que le détachement du Muchee-Bawan, se glissant silencieusement au milieu des ténèbres, avait pu effectuer sa retraite sans tirer un seul coup de fusil et sans perdre un seul homme.

Malgré tout l'intérêt que présentent les divers incidents du premier siége de la Résidence, jusqu'au moment de son ravitaillement (25 septembre) par les généraux Havelock et Outram, la rapidité de ce résumé ne nous permet pas de nous arrêter aux opérations qui devinrent, dès les premiers jours du blocus, et pendant toute la durée des mois de juillet et d'août, l'occupation de chaque jour, et, pour ainsi dire, de chaque nuit, des malheureux assiégés (1).

C'est aux témoins oculaires de ces scènes terribles qu'il faut laisser la parole, sous peine d'en affaiblir

(1) Un excellent article publié par M. Forgues dans la *Revue des Deux-Mondes*, et intitulé *La guerre de l'Oude*, donne une peinture des plus émouvantes, de tous les dangers, de toutes les souffrances qu'eurent à supporter pendant deux mois et demi les défenseurs de Lucknow.

Digitized by Google

l'imposante majesté. Grâce à cet esprit particulier aux Anglais, et qui les porte à suppléer par leurs correspondances, par le récit de leurs impressions personnelles, le laconisme des rapports officiels, les matériaux ne manqueront pas, du reste, aux futurs historiens de la campagne d'Oude.

C'est à l'ouvrage de M. Rees, que nous avons déjà cité (1); c'est au journal de M. Anderson (2) et de M. Macleod Innes (3), tous deux officiers du génie; c'est au bulletin d'un des officiers d'état-major de la Résidence (4), ou au rapport du colonel (depuis général) Inglis, le dernier survivant de ses commandants, que nous renvoyons nos lecteurs, et que nous emprunterons les renseignements indispensables pour donner une idée générale de l'attaque et de la défense pendant le siége de Lucknow.

Située sur la rive droite de la Goumty, et formée d'agrégations successives déterminées par les besoins du moment, la Résidence, au moment du ravitaillement par le général Havelock, formait une sorte de pentagone irrégulier (5) s'étendant en longueur du nord-ouest au sud-est. La rivière coule au nord de cette enceinte, dont la séparent deux mosquées (que sir Henry Lawrence, arrêté par d'honorables scrupules, avait trop hésité à faire abattre) et un

(1) Ruutz Rees's *Personnal narrative.*
(2) Anderson's *Personnal Journal.*
(3) Innes's *Rough narrative of the siege of Lucknow.*
(4) *The defense of Lucknow*, by Staff-Officer.
(5) Voir le plan annexé à cette étude.

Digitized by Google

vaste bazar (*Captan-Bazar*), dont les bâtiments sont perpendiculaires à la face orientale de l'enceinte. A l'est du *Captan-Bazar*, et longeant le bord de l'eau, se trouve une suite de palais (*Taree-Kholee*, *Dil-Aram*, *Ferad-Bakhs*, *Chuttur-Munzil*, etc.) qui ont été occupés par les troupes d'Havelock et d'Outram pendant le second siége, mais qui ne faisaient point partie de la Résidence avant le ravitaillement. A la pointe nord du pentagone est une éminence au pied de laquelle coule un canal profond (*deep ditch*), qui forme un fossé naturel jusqu'à la Goumty. Là se trouvent des habitations d'officiers (*officers Bungalows*), qui étaient disposées en forteresse, et occupées par un de ces petits corps que l'on regardait comme autant de garnisons détachées : la garnison *Innes*, ainsi désignée du nom de l'officier qui la commandait. Deux batteries défendaient la face occidentale sur laquelle se trouve l'église anglaise, et à l'angle de cette face avec celle du sud se trouvait encore la *batterie Gubbins*. La face méridionale, celle qui a été le plus vivement attaquée, est tournée vers la route de Cawnpour. C'est là que se trouvait la garnison commandée par le capitaine Anderson; c'est là qu'était aussi la maison de ce Français dont nous avons déjà parlé (Deprat ou Duprat); c'est là que se trouvait enfin la batterie de Cawnpour. Deux autres bâtiments reliés à ceux-ci par des épaulements (*Judicial-Garrison* et *Sago's Garrison*) défendaient par leurs feux croisés la poste, la prison et l'hôpital. De la maison *Sago* au *Baillie-Guard*, poste qui défend l'une

Digitized by Google

des deux portes de l'enceinte, il y avait trois bâtiments retranchés (*Fayrer's Garrison*, *Financial-Garrison* et *Baillie-Guard*). La porte était couverte par un ouvrage armé de quatre pièces. La face septentrionale s'étendait jusqu'à la pointe d'un redan construit sur une sorte de promontoire escarpé, auquel son élévation permettait de balayer la rivière et les abords du pont de fer. Sur cette face s'ouvrait la porte d'Eau (*Water Gate*), défendue par une batterie (*Alexander's battery*) qui, avec les canons du redan, tenait en respect les insurgés installés dans le Captan-Bazar et les mosquées voisines. Enfin, entre la pointe du redan et le saillant occupé par la garnison Innes, le terrain avait été balayé et fortifié par une sorte de marécage dérivé de la Goumty.

L'enceinte dont nous venons de donner la description n'avait pas 700 mètres dans sa plus grande largeur, et atteignait à peine 400 dans sa partie la plus étroite. Sur ce terrain si limité, derrière un réseau de fossés, d'épaulements, de barricades, étaient entassés 5 ou 600 hommes armés pour le défendre, environ 250 femmes européennes, et à peu près pareil nombre d'enfants, tous voués au massacre si, sur un seul point de l'enceinte, une brèche livrait passage aux bandes furieuses qui les cernaient de tous côtés.

Le 2 juillet, l'homme qui, de l'aveu de tous, s'était condamné depuis le commencement des hostilités à une existence sans repos ni trève, dont l'activité surhumaine avait ménagé à ses frères d'armes le dernier asile où flottait encore le drapeau anglais, sir

Digitized by Google

Henry Lawrence était tué dans son bureau par une bombe dont les éclats renversaient en même temps son secrétaire et le capitaine Wilson. Avant d'expirer, et malgré les souffrances intolérables que lui causait une épouvantable blessure (1), le héros de Lucknow trouvait encore la force de donner ses instructions à son successeur, le major Banks, qui allait le remplacer comme commissaire en chef. Il remettait en même temps le commandement des troupes au colonel Inglis.

Le 8 juillet, le capitaine Francis, l'ancien commandant du Muchee-Bawan, succombait à son tour. Sur tous les points de la Résidence une véritable pluie de projectiles éclaircissait d'heure en heure les rangs des défenseurs. Les femmes (2) au fond de leurs retraites; les chapelains récitant les prières suprêmes au chevet des agonisants; les médecins au milieu de l'exercice de leur laborieux ministère (3), étaient frappés tout aussi bien que les soldats ou les officiers obligés de veiller nuit et jour sur les parapets. La fièvre, le choléra, la dysentérie sévissaient à la fois dans les rangs de la garnison. L'hôpital était encombré, et les soins manquaient forcément. De malheureux blessés, se tordant sur quelques lambeaux d'étoffe jetés à terre, demandaient en vain quelque

(1) Un éclat de bombe lui avait ouvert le ventre et fracassé plusieurs côtes.

(2) Miss Palmer, fille du colonel de ce nom.

(3) Le ministre Polehampton et le docteur Brydon; ce dernier fut renversé par un boulet au moment où il faisait une amputation à l'hôpital.

Digitized by Google

assistance, et n'obtenaient même pas toujours le verre d'eau qu'ils mendiaient en gémissant. Ils respiraient un air infect dans ces salles basses, dont la moitié des fenêtres devaient rester closes, afin d'abriter, souvent bien imparfaitement, les malades contre les balles ennemies.

C'est au milieu de ces souffrances inouïes que s'écoulèrent les mois de juillet et d'août. Pendant ces tristes journées, le moral de la petite garnison, relevé un moment par l'exaltation de ses premiers succès, avait fini par baisser rapidement. Déçue dans ses espérances de secours, elle commençait à s'abandonner à ce découragement sombre, amer, obstiné, qui ne laisse plus qu'une pensée, tuer avant de périr soi-même. On n'a pas oublié cette première campagne des généraux Neill et Havelock, si remplie de palpitantes péripéties, et dont nous avons résumé les principaux incidents dans le chapitre XIII. L'insuccès de cette tentative, la navrante déception qui en avait été la suite, avaient porté le désespoir dans tous les cœurs. Chaque soir on faisait le compte des morts et des blessés, ce qui revenait à peu près au même, les blessés étant d'avance envisagés comme morts dès qu'ils étaient atteints sérieusement, et l'on calculait qu'en un temps donné ces pertes continuelles rendraient toute résistance impossible.

Le 20 juillet, il avait fallu repousser une furieuse attaque des assiégeants, et les malades et les blessés eux-mêmes, quittant les matelas sanglants de l'hôpital, avaient dû concourir à la défense. L'énergie de

Digitized by Google

la garnison n'avait suffi qu'à grand'peine à dominer celle de l'attaque. Le lendemain, le successeur désigné par sir Henry Lawrence, le major Banks, qui s'était montré digne de ce choix périlleux, fut atteint par un boulet pendant qu'il examinait, du haut de la batterie Gubbins, quelques maisons occupées par les insurgés. Il tomba mort, la tête fracassée, et sans pousser un cri. Le commandement suprême se trouva ainsi dévolu au colonel Inglis, déjà désigné précédemment pour la direction des troupes.

Le mois d'août fut principalement employé à déjouer les tentatives des assiégeants pour miner les fortifications de la Résidence. Il serait trop long d'entrer dans le détail des opérations de ce genre, qui devinrent, pendant cette période du siége, des incidents de chaque jour et de chaque nuit. Le 18 fut marqué par l'explosion d'une mine qui enleva toute une face du *Seikh-Square*. Les insurgés se présentèrent aussitôt pour escalader la brèche, une brèche de 30 pieds, que la garnison eut toutes les peines du monde à défendre et à remettre en état. C'est dans cette affaire, où il avait montré le plus brillant courage, que le Français Duprat reçut la blessure dont il mourut un mois plus tard.

Le 28 août, une lettre du général Havelock, datée de Cawnpour, annonçait que les secours ne pouvaient arriver avant vingt-cinq jours. L'espion qui en était porteur complétait ce laconique billet en racontant les pertes essuyées par la petite colonne du général, et la retraite forcée qu'il avait dû faire après les com-

Digitized by Google

bats désespérés d'Onao et de Busserut-Gunge. Heureusement que les insurgés, dégoûtés, sans doute, par les pertes énormes qu'ils avaient essuyées dans toutes les attaques de vive force, semblaient déterminés à transformer le siége en blocus, et laissaient quelque trève à la garnison. Depuis le milieu d'août ils se bornaient à entretenir leur canonnade habituelle, mais sans tenter aucun assaut. La journée du 5 septembre fut marquée cependant par une opération de ce genre. L'excitation déterminée par les fêtes du Moharrem avait ranimé le courage des plus fanatiques, et vers les dix heures du matin, au signal donné par l'explosion de deux mines, qui ne produisirent heureusement aucun dommage sérieux, 8,000 cipayes, appuyés par une colonne de 500 cavaliers, se ruèrent sur les parapets. Ce fut la dernière attaque à force ouverte; à partir de ce jour jusqu'au 25 septembre, date de l'arrivée des généraux de Cawnpour, les cipayes semblèrent décidés à user lentement, patiemment cette énergie désespérée, contre laquelle échouaient tous leurs coups de main. Il était temps; la garnison, décimée par le feu et la maladie, avait perdu plus de 400 hommes depuis le 1er juillet, et n'aurait pu supporter une seconde fois les rudes épreuves de la journée du 5 septembre.

Épuisé par les nombreux combats qu'il avait livrés dans ses tentatives pour forcer la route de Cawnpour à Lucknow, le général Havelock, après l'affaire du 16 août, près de Bithoor, s'était vu condamné à l'inaction la plus absoluc. Décimée par le feu, les maladies et des fatigues inouïes, sa petite troupe, un

Digitized by Google

millier d'hommes à peine, était incapable de reprendre la campagne. Il fallait de toute nécessité attendre des renforts, sous peine d'exposer à un désastre inévitable ce faible détachement, seul espoir des défenseurs de la Résidence.

Le 16 septembre, le général sir James Outram, nommé au commandement du district (1), arrivait à Cawnpour. Il amenait avec lui des détachements du 5e fusiliers, du 78e et du 90e. Les généraux Outram et Havelock avaient fait ensemble la campagne de Perse; vieux compagnons d'armes, ils se connaissaient à fond, et comptaient l'un sur l'autre. Le premier acte officiel du général Outram fut empreint d'une générosité chevaleresque. Déposant provisoirement tous les priviléges de son grade, il déclara, par un ordre du jour spécial, qu'il se mettait comme volontaire à la disposition de son digne camarade. Il accompagnerait l'armée en cette simple qualité, et aussi à titre de commissaire en chef de l'Oude; Havelock devait conserver la direction de l'entreprise qu'il avait si vaillamment commencée.

L'armée sous les ordres d'Havelock se composait, au moment de la reprise des opérations, de deux brigades d'infanterie et d'un détachement d'artillerie, savoir : 1° sous les ordres du général Neill, une première brigade entièrement européenne, composée des 5e fusiliers, 84e de ligne, et des détachements du

(1) Le général Outram avait pris le commandement des districts d'Allahabad, Dinapour, etc., à la place du général Lloyd, dont l'impéritie avait contribué à créer tant de difficultés pour les communications du général Havelock.

Digitized by Google

64e de ligne et 1er de Madras; 2e sous les ordres du général Hamilton, une deuxième brigade, composée des 78e et 90e de ligne, et du régiment sikh de Ferozepour; plus tard, à cette brigade se joignirent les débris du 32e qui s'étaient maintenus dans la Résidence.

A cette force, il fallait ajouter trois compagnies d'artillerie européenne, et une batterie de six pièces de 24 traînée par des éléphants, le tout sous les ordres du major Cooper, qui fut tué, ainsi que le général Neill, dans une des premières attaques.

Une compagnie de cavalerie formée de gentlemen volontaires, et trois compagnies de cavalerie indigène, sous les ordres immédiats du général Outram, complétaient à 2,600 hommes le chiffre de la petite armée de Cawnpour.

Le 19, le général Havelock passait le Gange sous une pluie diluvienne. Le 21, il emportait les positions de l'ennemi au-dessus de Mungarwar, dans ces plaines marécageuses, arène sanglante des nombreux combats livrés pendant les mois d'août et de juillet précédents. De Mungarwar à Busserut-Gunge les rebelles se bornaient à harceler l'arrière-garde, et au pont de Bunnee une démonstration plus sérieuse de leur part restait sans résultat, malgré la nombreuse artillerie qu'ils amenaient en ligne pour défendre le passage de la Sye (1). On avait cette fois de quoi leur répondre.

(1) Rivière qui se jette dans la Goumty et qui coupe la route de Cawnpour à Lucknow au-dessus de Busserut-Gunge.

Digitized by Google

L'armée anglaise, qui avait fait 20 milles le jour même du combat de Mungarwar, 14 dans la marche suivante, toujours sous la pluie, arrivait enfin le 23 en vue de Lucknow; elle rencontrait l'ennemi fortement établi à Alumbagh, à 3 milles environ en avant de la capitale de l'Oude.

L'Alumbagh (jardin des beautés du monde) est une vaste enceinte renfermant plusieurs corps de bâtiments, mosquées, immanbarahs, puits couverts, etc., etc., située au sud de Lucknow, au milieu d'un beau jardin qu'entoure un parc admirable. Les rebelles avaient appuyé leur gauche à cette position, et garnissaient les mamelons qui ferment la plaine de Lucknow du côté de Cawnpour.

Commencé dans l'après-midi, le combat fut soutenu pendant plusieurs heures avec beaucoup de ténacité de part et d'autre; le bruit de la canonnade arrivait à la Résidence, où il éveillait mille espérances, mille inquiétudes. On avait vu toute la journée des mouvements de troupes dans la ville. Le colonel Inglis faisait tirer avec ses obusiers sur ces bataillons, qui, le matin, se dirigeaient vers la droite, le soir, au contraire, vers la gauche de la Résidence. L'ennemi, de son côté, entretenait son feu habituel, et sur les huit heures, au moment où se terminait le combat livré par le général Havelock près d'Alumbagh, les assiégés avaient eu à repousser une fausse attaque sur la batterie de Cawnpour.

La journée du 24 fut employée par les généraux Havelock et Outram à réunir le convoi, à rassembler

Digitized by Google

les bagages et les munitions; ces impédimenta et les blessés devaient être concentrés dans l'enclos d'Alumbagh, sous la garde d'un détachement du 64e commandé par le major Sibley. Cet officier avait ordre de ne se mettre en marche que quand le passage serait déblayé jusqu'à la Résidence.

Le 25, les généraux Outram et Havelock abordaient l'épreuve décisive. Dès le matin, l'armée anglaise franchissait le pont de Char bagh (les quatre jardins), sur lequel la route de Cawnpour traverse un profond canal qui entoure la partie orientale de Lucknow, entre Alumbagh et la Goumty. Un détachement du 78e highlanders restait sur ce point pour assurer le passage du convoi.

Deux chemins mènent d'Alumbagh à la Résidence. Le premier et le plus court débouche du pont de Char bagh, et se dirige vers le nord en traversant, sur une étendue de 2 milles environ, un véritable dédale de constructions, bazars et jardins. Suivre cette route, c'était, d'après les renseignements reçus, s'exposer aux chances les plus hasardeuses; on devait rencontrer à chaque pas des retranchements, des palissades, de larges et profonds fossés, et sur les maisons qui dominaient ce chemin une sur deux était crénelée et occupée par les rebelles.

Au lieu de traverser le canal, si l'on tournait à l'est dans la direction de Dilkhosa et de Lamartinière, comme devait le faire plus tard le général en chef, sir Colin Campbell, on allongeait considérablement l'itinéraire, et chaque minute était précieuse dans la

Digitized by Google

circonstance où l'on se trouvait. D'ailleurs les pluies continuelles de la dernière semaine avaient détrempé le terrain outre mesure, et il n'était pas certain que les canons et le convoi se tirassent des boues que présenterait ce chemin à travers champs.

Les généraux se décidèrent à suivre une ruelle intermédiaire entre les deux routes dont nous venons de parler, et qui, courant parallèlement au canal, allait déboucher sur le chemin de la Résidence à Lamartinière et à Dilkhosa, dans les environs du Kaiser bagh.

Une grande partie de la journée du 25 fut employée à franchir cet espace. La résistance était énergique, et les pertes de la colonne anglaise s'élevèrent au cinquième de son effectif. Le général Outram, blessé à l'attaque du Kaiserbagh (1), n'en resta pas moins à cheval, et continua à diriger l'une des colonnes, qui se séparèrent à hauteur du palais de Chuttur-Munzil, pour gagner par deux chemins différents la porte du Baillie-Guard.

Le feu des insurgés était formidable, surtout dans le voisinage du palais du roi. « On n'y pouvait vivre, » écrit le général Havelock dans une de ses dépêches. Les colonnes venaient se heurter à chaque pas contre les nouvelles batteries élevées par les cipayes. Il fallait les enlever successivement à la baïonnette. C'est dans l'un de ces assauts que fut mortellement frappé le chevaleresque général Neill, le héros et l'idole de

(1) Il avait reçu une balle dans le bras.

Digitized by Google

l'armée, ainsi que le major Perrin, et les lieutenants Graham, Preston et Nunn, du 90e. Là aussi furent atteints le colonel Hamilton, le capitaine Hay et le lieutenant Swanson, du 78e; le lieutenant Haig, du 5e fusiliers; le capitaine Shute, les lieutenants Turner et Batteman, du 64e, et bien d'autres qui tombèrent blessés et moururent quelques jours plus tard.

C'est au prix de ces cruelles pertes que la colonne anglaise parvint enfin à gagner la Résidence. A l'entrée de la nuit, le général Havelock y pénétrait à la tête du régiment sikh de Ferozepore et des highlanders du 78e. Les blessés et la portion du convoi qui avait suivi la colonne étaient dirigés, pendant ce temps, sur le Ferad-Bakhs, qui, avec les palais voisins, allait servir de logement aux troupes venues de Cawnpour.

Voici l'ordre par lequel le gouverneur de Calcutta annonça à l'armée le résultat obtenu par les généraux Outram et Havelock :

Fort William, 2 octobre.

« Le gouverneur général, en conseil, est heureux » d'annoncer qu'il a reçu aujourd'hui du major-géné- » ral sir James Outram la nouvelle que la Résidence » de Lucknow était en la possession des forces du » général Havelock le 25 du mois dernier, et que la » garnison était sauvée.

» Il est rare qu'un commandant ait eu le bonheur » de consoler par ses succès autant de cœurs désolés, » ou de recueillir une récompense de gratitude sem-

Digitized by Google

» blable à celle qui sera offerte au général Havelock » et à sa brave armée partout où sa victoire sera » connue.

» Le gouverneur général, en conseil, offre à sir » James Outram et au général Havelock ses remer- » ciements et ses félicitations à l'occasion de l'heu- » reux événement dont la Providence les a faits les » principaux instruments.

» Le gouverneur général, en conseil, ne peut » qu'exprimer en même temps le profond regret que » lui a causé la mort du brigadier-général Neill.

» Le général Neill, pendant sa carrière courte, » mais si bien remplie, s'est acquis le respect et la » confiance du gouvernement de l'Inde; il s'est fait » remarquer comme un soldat intelligent, actif et dé- » terminé, plein de ressources et de courage. Le gou- » verneur général s'associe aux regrets du gouver- » nement et de l'armée de Madras pour la perte d'un » homme qui était l'honneur de leur présidence.

» Par ordre du gouverneur général en conseil,

» R.-J.-H. BIRCH,

» Colonel et secrétaire du gouvernement de l'Inde. »

Nous passerons rapidement sur les incidents du second siége de Lucknow. Cette histoire est celle du premier, moins ce que celle-ci a de plus dramatique, moins la terreur et les angoisses qui planèrent si longtemps sur le sort des premiers défenseurs de la Résidence. Dès le lendemain du jour où les soldats de Havelock et d'Outram eurent pénétré au cœur de

Digitized by Google

Lucknow, ils se trouvèrent bloqués comme l'étaient la veille ceux qu'ils venaient de délivrer. La ceinture de feu, quelque peu élargie cependant, entoura, non plus seulement la Résidence, mais les palais voisins militairement occupés, et que leurs nouveaux hôtes s'appliquèrent immédiatement à fortifier. Toute communication avec le dehors se trouva rompue, et la petite garnison laissée à Alumbagh avec le gros des provisions et des bagages s'y vit, elle aussi, complétement cernée.

Cette situation dura jusqu'au 25 novembre, époque de l'évacuation sous les auspices du commandant en chef sir Colin Campbell.

Pendant les derniers jours d'octobre, de nombreux détachements avaient été dirigés sur Cawnpour, et de grands approvisionnements avaient été envoyés à Alumbagh, qui devait être la base naturelle pour les opérations ultérieures. Le 3 novembre, le commandant en chef arrivait à Cawnpour, et trouvait tous les préparatifs terminés avec la sagesse et la prudence que commandaient les circonstances. Renforcés par tous les insurgés chassés de Delhi et des autres stations réoccupées par les forces anglaises, les rebelles de Lucknow comptaient bien près de 100,000 hommes sous les armes.

Sir Colin Campbell quitta Cawnpour le 9, et le 13 il arrivait à Alumbagh, où la colonne du colonel Grant l'avait précédé (1). Les malades et les blessés

(1) Cette colonne, primitivement sous les ordres de Greathed,

Digitized by Google

laissés par le général Havelock à Alumbagh furent immédiatement renvoyés à Cawnpour sous la garde d'un détachement sikh.

Le 13, les dispositions étaient prises pour marcher en avant; seulement, afin d'éviter la route périlleuse suivie par Havelock, et les pertes que sa colonne avait subies en traversant la ville, le général en chef, obliquant à droite, se dirigeait sur le parc de Dilkhosa en longeant le canal, dont les berges avaient été fortifiées et garnies d'artillerie par les insurgés.

Le 15, après un combat de deux heures, l'ennemi était chassé de Dilkhosa et des bâtiments de Lamartinière, et la colonne anglaise y concentrait toutes ses forces.

Le 16, sir Colin Campbell passait le canal qui sépare Alumbagh et Dilkhosa de Lucknow, et marchait sur le Secunder bagh, qu'on emportait après un violent combat, dans lequel les rebelles éprouvaient des pertes énormes. La brèche faite, les highlanders et les Sikhs s'étaient élancés dans cette enceinte, close de toutes parts, et un horrible combat s'était engagé avec les rebelles, qui savaient ne pouvoir espérer de capitulation. Deux mille cadavres nageant dans leur sang encombraient, après l'assaut, les salles du Secunder bagh. Jamais les atrocités de Cawnpour

avait été chargée de balayer les insurgés sur la rive gauche de la Jumna, apres la prise de Delhi; elle avait défait les rebelles dans plusieurs rencontres, et, arrivée le 27 octobre à Cawnpour, elle avait été dirigée de suite sur Alumbagh.

Digitized by Google

n'avaient été mieux vengées. Il fallut s'emparer ensuite de la mosquée de Schah-Nuzzif, à laquelle l'assaut ne put être donné qu'après une canonnade de trois heures. Sir Colin Campbell parle de ce combat comme d'une des plus terribles luttes qu'il ait jamais vues.

Le 17 au matin, le Schah-Munzill était enlevé, et les Anglais s'emparaient du Mottee-Mahal, dernier poste qui s'interposât encore entre la colonne libératrice et les assiégés. Avant la nuit, Outram et Havelock étaient sortis de leurs retranchements, et avaient fait leur jonction avec le général en chef sous les murailles de la Mess-House. Quoique considérables, les pertes éprouvées pendant ces cinq journées de combats incessants étaient moins fortes que l'on aurait pu s'y attendre : on comptait 467 hommes tués ou blessés, 10 officiers avaient succombé, 33 étaient hors de combat.

Lucknow n'était pas pris cependant. Y rester avec 6 ou 7,000 hommes était une entreprise chimérique; dès lors il n'y avait pas un moment à perdre pour en sortir avec la moindre perte possible. Toutes les dispositions furent prises en conséquence. L'opération la plus délicate était l'évacuation, sous le feu de l'ennemi, des femmes, des enfants et des blessés qui encombraient la Résidence; grâce à la sagesse et à l'habileté avec laquelle les ordres furent donnés et exécutés, elle eut lieu dans la journée du 18, sans qu'on eût à déplorer de nouvelles pertes.

Au nombre des infortunés qui composaient ce pré

Digitized by Google

cieux et douloureux convoi, se trouvait le général Havelock. Le vieux guerrier se mourait au moment où sir Campbell, dans tout l'enthousiasme du triomphe, venait rendre à son courage, à ses services l'hommage solennel qu'il avait si bien mérité. Il ne devait pas vivre assez longtemps pour apprendre ce que sa patrie pensait de ses actions, ni pour recevoir les honneurs que lui conférait sa souveraine. Mais il laissait sa famille aux soins de son pays, et sa mort ne devait que trop montrer combien étaient fondés les pressentiments de ceux qui demandaient que son titre et sa pension fussent reversibles sur son fils (1).

Les prisonniers, les femmes et les enfants une fois en sûreté, ainsi que les blessés, l'abandon de ces fortifications, jusque-là si vaillamment défendues, s'effectua dans le plus grand ordre, et conformément à toutes les règles d'une habile tactique, en présence d'un ennemi exaspéré, et que son immense supériorité numérique rendait toujours redoutable.

Dans la nuit du 22 au 23, l'armée reprenait la route de Cawnpour, après avoir détruit tout ce que la Résidence renfermait encore d'artillerie, d'engins et

(1) La reconnaissance nationale a fait passer à sir Henry Marsham Havelock, avec une pension de 1000 livres sterling, le titre de baronnet dont son père n'avait pu recevoir l'investiture. La veuve du général a reçu pareille pension. Les familles des généraux Neill, Nicholson, Lawrence, ont été l'objet de témoignages de gratitude analogues. L'Angleterre, il faut le dire, ne marchande ni sa reconnaissance, ni ses récompenses, à ceux qui meurent pour elle.

Digitized by Google

d'approvisionnements militaires hors d'état d'être transportés. Derrière elle, et fortement établi à Alumbagh avec de l'artillerie de campagne et du canon de position, elle laissait un détachement de 4,000 hommes sous les ordres du général Outram. Ce corps était destiné à tenir Lucknow en échec, en attendant le jour où le commandant en chef pourrait reparaître sous ses murs avec une armée suffisante pour la réduire à merci.

Nous n'insisterons pas sur l'immense service rendu au gouvernement des Indes par l'héroïque résolution de sir Henry Lawrence, et l'admirable persévérance de son détachement. Les instructions qui avaient été envoyées au commissaire de l'Oude, en même temps que le grade de brigadier-général, lui laissaient toute latitude : il était libre d'évacuer la ville de Lucknow, et même la province, s'il le jugeait à propos. Le gouverneur général savait d'avance qu'à moins d'une nécessité absolue un homme de la trempe d'Henry Lawrence ne voudrait ni reculer, ni lâcher prise. De fait, si Lucknow eût été abandonné avant que les révoltés eussent été contraints de rendre Delhi, on ne saurait dire combien le prestige du pouvoir britannique eût souffert, et ce que ce double désastre eût ajouté de révoltes à celles qui s'étaient déjà produites. Nous terminerons ce chapitre par quelques passages de l'ordre publié à l'occasion de la délivrance de Lucknow par le gouverneur général; en même temps qu'il rend à chacun des acteurs de ce drame toute la justice qui lui est due, il résume d'une

Digitized by Google

façon complète le caractère exceptionnel de ce fait de guerre.

« Le gouverneur général, en conseil, a reçu du » brigadier Inglis, qui commandait la garnison de » Lucknow, le rapport de la défense de la Résidence » depuis le commencement des hostilités jusqu'à » l'arrivée des forces commandées par le général » Outram et le regrettable sir Henry Havelock.

» Le gouverneur général pense que jamais récit » n'a dû émouvoir des cœurs anglais comme la simple » narration du brigadier Inglis.

» Le rapport commence par le témoignage bien » mérité rendu par un compagnon d'armes aux qua- » lités de sir Henry Lawrence, dont on connaît la » mort fatale...

» ... La défense de Lucknow a non-seulement fait » briller l'énergie et l'audace des Anglais au moment » du péril, mais elle a provoqué continuellement et » au plus haut degré ce courage noble et persévérant » qui a permis de se maintenir d'un jour à l'autre, et » de triompher malgré une infériorité numérique » considérable et d'énormes désavantages, malgré la » perte de tout espoir, et un travail incessant de corps » et d'esprit.

» Les canons des assaillants étaient placés à cou- » vert, à 50 yards des retranchements, et même à » une telle proximité que les prières, les menaces et » les injures adressées par les rebelles à la garnison » indigène pouvaient être aisément entendues par ces » hommes loyaux ; le feu de l'ennemi était tellement

Digitized by Google

» violent qu'il pénétrait jusque dans les retraites des » femmes, des enfants et des blessés; les tentatives » désespérées et réitérées de faire sauter les défenses » et de miner les ouvrages; les veilles incessantes » dans l'attente de secours, et la perte de vies pré- » cieuses, si considérable que le nombre des artilleurs » n'atteignait pas celui des canons, tout cela ne re- » produit que faiblement l'histoire que les compa- » triotes des héros de Lucknow liront avec des cœurs » saignants, et qui sera une leçon éternelle pour ceux » qui espéraient renverser par la trahison et le nombre » la puissance de l'Angleterre en Asie... »

L'ordre en conseil, après avoir donné la liste de tous ceux qui ont été tués pendant le siége, se termine ainsi :

« A tous les braves, et à leurs compagnons d'armes, » Européens ou indigènes (1), qui ont partagé ces » dangers avec le même courage héroïque, le gou- » verneur général offre ses remerciements.

» Les officiers et soldats de Sa Majesté recevront » d'une autorité plus élevée les félicitations qu'ils ont » méritées. Mais cet ordre ne peut se terminer sans » qu'il soit fait mention de ces nobles femmes qui,

(1) Nous avons dit que quelques Français (Duprat, Geffroi, etc.) faisaient partie de la garnison de Lucknow; un italien, M. Barsoletti, comptait aussi dans ses rangs. Les uns et les autres doivent prendre leur part des éloges du gouverneur général. Toutefois, Duprat (l'ancien chasseur d'Afrique qui a été tué) était un homme d'une trempe bien supérieure à celle des autres volontaires, et dans les circonstances critiques, il semble avoir commandé bien autrement l'attention.

Digitized by Google

» bien que si peu faites pour de pareilles scènes, ont
» accompli avec tant de courage leur œuvre de cha-
» rité en soignant les malades et les blessés. Il est
» probable que cette louange qui leur est donnée
» publiquement ne leur sera pas agréable; mais le
» gouverneur ne peut se priver du plaisir de rendre
» justice à leurs noms, et d'offrir à celles dont les
» actes sont si glorieux le tribut de son admiration
» et de sa reconnaissance. »

Suivent les noms des femmes qui se sont trouvées enfermées dans la Résidence avec la garnison, et quelques dispositions relatives à la formation d'un régiment dit *de Lucknow*, qui sera composé avec les soldats d'infanterie indigène qui ont pris part à la défense.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

SOMMAIRE : Situation générale après la délivrance de la Résidence par le général en chef. — Ajournement de l'occupation définitive de Lucknow.— Situation des provinces de l'Inde centrale. — Les résidents de Sangor. — Occupation de Calpy par le contingent de Gouâlior. — Affaires du général Windham. — Combats du 6 décembre. — Affaire de Seraï-Ghat (10 décembre). — Plan de campagne adopté pour la destruction des rebelles dans l'Oude. — Emplacement et opérations des divers corps d'armée. — Colonne du Rohilcund (brigadier Penny). — Colonne du Radjepoutna septentrional (brigadier Showers). — Colonne du Doab (colonel Seaton). — Colonne du Radjepoutna méridional (brigadier Roberts et major Raines). — Colonne de l'Inde centrale ou armée de la Nerbuddah (général sir H. Rose et brigadier Stuart). — Colonne de Madras ou du Gandouana (colonel Whitelock). — Colonne de la frontière méridionale de l'Oude (brigadier Franks). — Colonne de la frontière orientale (colonel Rowcroft). — Colonne de la frontière septentrionale (Jung Bahadoor, colonel Mac-Gregor). — Opérations préliminaires, marche du général en chef sur Futtehghur et du général Walpole sur Etawah (24 décembre 1857). — Hésitations et incertitudes de l'état-major anglais. — Divergences d'opinion à l'égard de la conduite des opérations. — On renonce à l'expédition du Rohilcund. — Le quartier-général est réinstallé à Cawnpour (janvier et février 1858). — Prise de Ratgurh et délivrance de Sangor. — Force de l'armée de sir C. Campbell. — Prise de Lucknow. — Dispersion des forces de l'armée de Lucknow. — Colonnes des généraux Hope Grant, E. Lugard et Walpole. — Prise de Ihansi. — Prise de Kotah. — Combat de Kounch.— Prise de Calpy.— Les insurgés s'emparent de Gouâlior. — Ils reperdent cette ville le 19 juin. — Opérations dans le Rohilcund.—Prise de Schahdjihanpour et de Bareilly.—Affaire du général Walpole. — Opérations du général Lugard dans les districts du sud de l'Oude. — Les troupes anglaises prennent leurs quartiers d'été. — Situation générale au moment de la cessation des hostilités. — Appréciation des résultats obtenus. Discussion critique des opérations de 1857-1858. — Résultat probable de la prochaine campagne.

On a vu, dans le chapitre précédent, que l'énorme disproportion qui existait entre les forces des insur-

Digitized by Google

gés de Lucknow et la petite armée du général Campbell n'avait pas permis l'occupation définitive de la capitale de l'Oude. Malgré les pertes nombreuses qu'ils avaient éprouvées, les rebelles comptaient encore 60,000 combattants au moment de l'évacuation de la Résidence. Ils ne s'étaient pas retirés et semblaient déterminés à défendre la ville proprement dite, maison par maison. Entrepris dans de pareilles conditions, le siége eût équivalu au sacrifice de la force, déjà bien réduite, dont pouvait disposer le général anglais et eût peut-être nécessité une troisième délivrance de Lucknow.

La part faite à l'impatience légitime que pouvait causer l'ajournement de la soumission de l'Oude, les résultats de la première campagne étaient encore de nature à produire en Angleterre une satisfaction bien légitime. L'armée qui avait emporté Delhi pouvait rappeler avec fierté que ce fait d'armes avait été accompli par moins de 5,000 Européens, et que la colonne d'assaut ne s'était guère élevée à plus de 3,500 hommes. La capture du roi de Delhi devait exercer une grande influence sur la désorganisation et la dispersion des rebelles. Les fugitifs de la garnison avaient été poursuivis dans l'est, du côté du Rohilcund et de l'Oude, dans le sud du côté de Muttrah. Ces débris, que la direction même de leur fuite rabattait sur les forces européennes, semblaient voués à une destruction certaine.

Quant à Lucknow, on peut concevoir la joie que causait en Angleterre cette tardive délivrance, lorsqu'on songe que, du 31 mai au 25 septembre, date

Digitized by Google

du premier ravitaillement par Havelock, et du 25 septembre au 16 novembre, six longs mois s'étaient écoulés pendant lesquels ce petit nombre d'hommes, groupés autour de leurs femmes et de leurs enfants, avaient dû passer par toutes les alternatives de la consternation et de l'espérance.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ces premiers succès remportés par l'armée des Indes et ce qu'on ne saurait assez répéter, parce que rien ne donne mieux la mesure de l'infériorité de la race indienne, c'est que l'armée de 50,000 hommes, si laborieusement formée en Angleterre, flottait encore sur l'Océan à l'époque de cette première campagne et n'avait pu y prendre part. Jusqu'ici, ce sont les troupes dispersées que l'insurrection a surprises à des distances prodigieuses les unes des autres; ce sont les nouvelles levées faites chez les Sickhs; ce sont quelques régiments détournés de la Chine ou détachés du Cap et de Maurice, qui ont tenu tête à l'armée du Bengale et qui ont fini par l'accabler. Certes, l'armée d'Europe devait être la bienvenue dans un pays où sont encore dispersés une centaine de mille de pillards armés; mais elle ne devait plus avoir affaire à une force organisée, à des places fortes, à une dynastie consacrée par les traditions. Cette armée ne devait plus faire qu'une guerre de police, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toutefois, nous allons voir que, malgré l'amélioration de la situation, il s'en fallait pourtant de beaucoup que cette armée manquât d'occupation dans un tel pays et après de telles secousses.

Digitized by Google

La nécessité de présenter avec le plus de suite possible les événements de l'Oude nous a conduit à négliger jusqu'ici les opérations accomplies dans les autres parties de l'Inde pendant les derniers mois de l'année 1857. Nous allons les résumer succinctement, afin d'établir leur liaison avec le plan général suivi en 1858 par le général en chef.

Toutes les parties de l'Inde centrale et de la présidence du Bengale que les troupes anglaises avaient été forcées d'abandonner se trouvaient, au mois de novembre 1857, en proie à une désorganisation complète. Des bandes d'aventuriers, composées en grande partie de cipayes échappés de leurs corps dispersés et conduites par des chefs indigènes, parcouraient les campagnes, infestaient les routes et portaient partout la dévastation et le pillage. Comme il était facile de le prévoir, le brigandage et la *chouannerie* avaient remplacé la guerre ouverte et régulière.

Cernés par les rebelles d'Indore, de Mhow, de Mundisore, les résidents de Sangor, dans l'Inde centrale, avaient dû se réfugier dans le poste fortifié dont on avait augmenté tant bien que mal les défenses. La petite troupe qui tenait cette position, 123 combattants environ, se trouvait dans la situation critique qui avait pendant si longtemps pesé sur les défenseurs de la Résidence. A Sangor comme à Lucknow, un grand nombre de femmes et d'enfants se trouvaient exposés aux souffrances d'un blocus rigoureux et renouvelaient toutes les anxiétés dont on avait espéré se voir affranchi par la délivrance de la Résidence.

Digitized by Google

Entre Cawnpour et Allahabad, les rebelles de Dinapore, auxquels leur désertion en masse avait permis de conserver une sorte d'organisation, avaient quitté Bandah. Sous la conduite de Kouer-Sing, ils avaient traversé la Jumna dans les environs de Calpy et s'étaient dirigés sur Futehpoor. Le 1er novembre, le major Powell s'était porté à leur rencontre à la tête de 800 hommes environ et les avait rencontrés près de Kudjeneea, où ils occupaient une forte position défendue par 3 pièces d'artillerie. Cette position avait été emportée par le détachement anglais, mais au prix de pertes assez considérables. Le major Powell avait été tué dans ce combat, à la suite duquel les rebelles avaient repassé sur la rive droite de la Jumna.

Le contingent de Gouâlior, dont nous avons raconté la révolte, après être resté longtemps inactif, s'était enfin mis en marche, malgré les efforts de Sindhya pour le retenir, et il s'était concentré à Calpy dans une attitude expectante. La ville de Calpy n'est qu'à environ 46 milles au sud-ouest de Cawnpour; la Jumna, qui coule entre ces deux stations, ne devait offrir qu'un obstacle très insuffisant à la marche du contingent de Guoâlior, dont le mouvement était habilement combiné dans l'attente des événements qui se passaient dans l'Oude.

Le pays entre Bénarès et Raneegunge était battu par les rebelles du 5e irrégulier et du 32e, qui avaient échappé à la poursuite du major English sur les bords de la Soane; toutefois, l'annonce de la formation d'un camp permanent à Raneegunge, au débouché du chemin de fer de Calcutta, semblait déjà rendre quel-

Digitized by Google

que sécurité à la portion du Trunck-Road qui traverse ces districts.

A Jubbulpoor et sur les frontières du Bundelkund et du Gandouana, ce n'était que pillages et violences exercés par les rebelles du 52e. Le plus grand nombre d'entre eux s'était mis à la solde d'un chef nommé Mhirwan-Sing, qui s'était proclamé radjah de Tejghur. Le capitaine Ternan poursuivait ce rebelle, dont le repaire avait été détruit, mais sans amener la dispersion de ses adhérents.

Le pays au nord d'Allahabad était infesté de rebelles. A Sarun, Mohamed-Ali-Khan s'était établi avec 6,000 hommes et 4 canons, et s'intitulait Nazim d'Allahabad; mais, au lieu de chercher à s'emparer de sa capitale, ce qui eût permis d'en finir avec lui, il se contentait de piller les paysans.

Du côté de Jouanpoor et d'Azimgurh, la situation n'était guère meilleure; cependant, grâce au concours des premiers détachements de Goorkhas, Hassan-Yar-Khan, qui commandait les rebelles dans ces districts, avait été refoulé vers le nord.

Les provinces de Delhi et de Meerut étaient les seules qui, au moment de la marche de sir Campbell sur Lucknow, goûtassent une tranquillité relative, grâce aux opérations des colonnes de Greathed et de Showers, dont nous avons rendu compte. Le premier de ces officiers avait joint ses forces à celles du général en chef pour la délivrance de la Résidence; à la date du 15 octobre, le second avait pris possession de Dadree, à 21 milles environ au sud-est de Delhi. Le 17, la colonne du brigadier Showers, composée

Digitized by Google

de 1,200 hommes, avec le contingent de Cachemyre, s'était rendue à Ihujjur. On avait trouvé la place évacuée par l'ennemi; mais on avait pris 21 canons et beaucoup de munitions abandonnées par les rebelles.

Du côté du Rohilcund, l'abandon de toutes les stations militaires par les Anglais, au début de l'insurrection, avait complétement livré le pays aux rebelles. La situation de cette province, intermédiaire entre l'Oude et les provinces du nord-ouest, rendait sa soumission indispensable pour le succès des opérations à diriger contre Lucknow; le brigadier Chamberlain fut chargé de l'attaquer par le nord, de manière à concourir à l'exécution du plan général arrêté par le gouvernement de l'Inde et dont nous allons donner un aperçu.

Le but à atteindre était la concentration de l'insurrection dans les limites de l'Oude et du Rohilcund : là était le véritable foyer dont il fallait étouffer jusqu'à la dernière étincelle. Il ne suffisait pas, en effet, que chaque détachement de rebelles fût dispersé, que chaque repaire fortifié fût détruit, il fallait que la révolte fût non-seulement vaincue, mais encore anéantie. Il était nécessaire de prévenir à tout jamais le retour des bandes de fugitifs qui avaient traversé le Gange et la Gogra; il fallait les empêcher de répandre de nouveau la désolation dans les districts récemment délivrés de leur présence; en un mot, il s'agissait de ne pas permettre aux insurgés de l'Oude d'en sortir et, autant que possible, de détruire, avant qu'ils pussent y entrer, ceux qui cherchaient à en gagner la frontière. Pour exécuter ce plan, il fallait

Digitized by Google

avant tout entourer l'Oude d'un cordon de troupes continu et puissant dont la concentration permettrait ensuite de frapper un grand coup au moment décisif.

Nous verrons plus loin comment et par quelles dispositions ce résultat fut obtenu; mais nous devons auparavant rendre compte des mouvements qui suivirent immédiatement la délivrance de la Résidence.

Nous avons parlé, dans un des chapitres précédents, de la révolte du contingent de Guoâlior. Scindhya, par la force et la persuasion, et à l'aide de sa propre armée restée fidèle, était parvenu dans le principe à contenir cette troupe et l'avait empêchée de se joindre aux insurgés de Delhi et de Cawnpour. Plus tard, ce contingent avait fini par se soustraire à son contrôle et était parvenu à s'échapper. Depuis le commencement de l'insurrection, les mouvements de cette armée, qui devait jouer un rôle si important et qui, à l'heure actuelle, forme encore le principal noyau de la résistance que rencontrent les Anglais, avaient été caractérisés par une indécision remarquable, et rien ne pouvait faire prévoir le succès qu'elle devait obtenir plus tard.

Nous avons dit que la force de ce contingent était considérable. Malgré les pertes qu'il avait pu éprouver, il comptait, au mois de novembre 1857, 8,000 hommes environ, parfaitement organisés et équipés. Il avait son artillerie de campagne et de siége, sa cavalerie, son commissariat, en un mot tout ce qui était nécessaire pour le service de guerre.

Pendant que les généraux anglais étaient occupés dans l'Oude, cette petite armée n'avait fait aucun

Digitized by Google

mouvement décisif; elle s'était bornée à errer, pleine d'irrésolution, sur les bords de la Jumna, sans s'aventurer à venir au secours de ses complices. Vers le milieu de novembre, cédant enfin aux excitations des émissaires de Nana-Saïb, ses chefs lui avaient fait traverser la rivière, et elle s'était avancée dans la direction de Cawnpour, où le général Windham avait été laissé avec 2,000 hommes environ par le général en chef sir Colin Campbell (1).

Le 27 novembre, le général Windham sortit de son camp, et marcha contre les troupes de Gouâlior, sur lesquelles il avait déjà remporté, la veille, un avan-

(1) Le général sir Colin Campbell, nommé au commandement en chef de l'armée des Indes, a de nombreux et glorieux antécédents. Il débuta en Espagne comme enseigne au 9e d'infanterie, combattit en 1814 et 1815, en Amérique, et se distingua, en 1823, à l'époque de l'insurrection de Demerara. En 1842, il commandait le 98e régiment. Au moment de la guerre de Chine, on l'appela au commandement d'une brigade de la 3e division, alors dans le Pendjaub. Quoique blessé à Chillianwallah, il se distingua à Kohat, devint chef de sa division, et se signala dans plusieurs engagements successifs. Nous croyons inutile de rappeler ici les services récents rendus par sir Colin Campbell en Crimée; son nom figure sur la liste des généraux anglais nommés grands-officiers de la Légion d'honneur. Au nombre des distinctions dont sir Colin Campbell a été honoré, nous mentionnerons le titre de Bourgeois d'honneur de la ville de Glascow, patrie de son père, et qu'il n'avait pas revue depuis un demi-siècle; 5,000 habitants de cette ville se sont en outre cotisés pour lui offrir une épée.

Le général Windham (le héros du Redan) a servi également en Crimée; il était colonel à son départ pour l'Orient. Nommé major-général devant Sébastopol, il avait été désigné, après la prise de la ville, pour remplir les fonctions de commandant militaire pour les Anglais.

Digitized by Google

tage dont la chute du jour n'avait pas permis de recueillir les résultats. Pendant la nuit, l'ennemi avait été renforcé par les rebelles de Dinapore, et les trois régiments (64e, 82e, 88e) qui composaient toute la force du général Windham, 2,000 hommes environ, étaient hors d'état de lutter contre les 10,000 cipayes qui allaient les assaillir. La colonne du général Windham fut mise en déroute, et perdit son camp avec 500 tentes, les harnais des bêtes de somme, et du matériel (équipement et chaussures) pour une somme considérable. Dans cet engagement malheureux, le brigadier Wilson, le major Stirling, les capitaines Saunders, Morphy et Macroe, les lieutenants Parsons et O'Graddy succombèrent, tués ou blessés, après avoir fait des prodiges de valeur. Le 64e, dont le brigadier Wilson était colonel, perdit la moitié de son monde.

Les débris de la colonne Windham, abandonnant le camp de Nawabgunge, s'étaient retirés dans les retranchements de Cawnpour, autour desquels l'ennemi grossissait d'heure en heure, lorsque le général Campbell parut sur la rive gauche de la rivière, escortant le convoi de Lucknow. Ce retour inespéré changea promptement la face des affaires. Le 6 décembre, le contingent de Gouâlior était attaqué à son tour par les forces réunies de sir Colin Campbell et du général Windham, et il était rejeté en désordre sur ses anciennes positions, aux environs de Calpy, après avoir perdu la plus grande partie de son artillerie et tout le butin dont il s'était emparé.

Digitized by Google

Le 10 décembre, une partie des fugitifs du contingent qui avaient tenté de gagner l'Oude étaient atteints à Seraï-Ghat par le général Hope Grant (du 9e lanciers) au moment où ils cherchaient à passer le Gange. Après un rude engagement, les rebelles étaient mis en complète déroute et perdaient tous leurs bagages.

Grâce au retour opportun du général en chef, l'échec de Nawabgunge se trouvait réparé; mais, d'un autre côté, la retraite de l'armée anglaise sur Cawnpour, en laissant le champ libre aux insurgés de l'Oude, déterminait dans le sud de cette province des résultats qui, pour être prévus, n'en étaient pas moins fâcheux. Les Goorkhas, chargés de protéger Jouanpour et Azimghur, étaient obligés de se retirer, et ces deux districts tombaient au pouvoir des rebelles.

Afin de couvrir Bénarès et la rive droite du Gange entre Allahabad et Patna, le colonel Franks reçut l'ordre d'organiser une force imposante sur la rive gauche du fleuve, et fut autorisé à arrêter provisoirement tous les détachements qui se dirigeaient de Calcutta sur Cawnpour. Dès les premiers jours de janvier, cette force était en mesure de remplir sa mission, et fermait complétement la frontière du sud de l'Oude, pendant que Jung-Bahadoor, le roi du Népaul, envahissait le nord de cette province à la tête de 9,000 Goorkhas réunis à Segowlee par le colonel Mac-Gregor.

La première moitié du mois de décembre fut employée par le général en chef à régler et coordonner

Digitized by Google

les mouvements des différentes colonnes qui devaient concourir à l'exécution du plan dont nous avons donné plus haut l'exposé. Livrés jusque-là à eux-mêmes, obligés de secourir les garnisons assiégées, et de faire face à l'ennemi dans toutes les directions, réduits à combattre, en quelque sorte, au jour le jour, sans plan arrêté d'avance, les chefs des différentes colonnes dont nous avons résumé les opérations avaient manœuvré suivant leurs inspirations personnelles, toujours avec audace, souvent avec talent, mais rarement avec l'ensemble que réclamait la situation. Le moment était arrivé où l'unité du commandement allait se faire sentir dans la direction des troupes disséminées sur le plus vaste théâtre d'opérations dont les annales militaires aient jamais fait mention.

Dans le conseil de guerre qui avait été tenu à Calcutta à l'arrivée du général en chef, il avait été décidé que les gouverneurs de Bombay et de Madras, déduction faite des troupes nécessaires pour maintenir l'ordre dans leurs présidences, fourniraient leurs contingents pour la campagne du printemps, afin de compléter le réseau dans lequel les insurgés devaient être renfermés. Nous allons indiquer l'emplacement des colonnes qui, conformément à ces instructions, avaient été mises en marche du Pendjaub, de Bombay et de Madras, ainsi que la disposition des troupes établies sur le théâtre même de la guerre.

1° Au nord, une colonne détachée du Pendjaub par sir John Lawrence avait mission d'envahir le

Digitized by Google

Rohilcund, sous les ordres des généraux Chamberlain et Penny, en descendant par Umballah et Hurdwar. Cette force devait appuyer les opérations des troupes qui rayonnaient autour de Delhi sous les ordres de Seaton et Cotton.

2° A Delhi, le brigadier Showers commandait les troupes chargées d'observer les insurgés du Radjepoutna septentrional, et particulièrement la légion de Joudpour, qui, formée, comme le contingent de Gouâlior, de troupes disciplinées, jouait dans l'Inde centrale un rôle analogue à celui des troupes de Scindhya dans le Bundelcund. Le brigadier Showers, après s'être emparé de Dadree le 15 octobre, occupa Juffghur, et défit le 16 novembre la légion de Joudpour, qui ne comptait pas moins de 6,000 hommes en ligne. Le 25 du même mois, dans un second engagement près de Curnaul, les insurgés du Radjepoutna essuyèrent une nouvelle défaite, et perdirent toute leur artillerie; malheureusement, la mort du colonel Gérard, tué au début de cette affaire, vint diminuer la satisfaction causée par ce succès, qui avait déterminé la dispersion de la légion de Joudpour.

3° Sur la rive gauche de la Jumna, le colonel Seaton remplissait, avec une force détachée de Delhi, la mission dévolue au brigadier Showers sur la rive droite. Cet officier devait suivre l'itinéraire tracé au mois d'octobre précédent par la colonne Greathed. Partie d'Alyghur le 12 décembre, la colonne Seaton, dans sa marche sur Mynpooree, rencontra le 14 les insurgés, au nombre de 3,000 hommes environ, près

Digitized by Google

de Gungeree. La surprise fut complète, et, après avoir subi une charge vigoureuse des carabiniers, les rebelles prirent la fuite dans la direction de Futtehghur, abandonnant leur convoi et leurs canons. Le 27 décembre, le colonel Seaton livrait un nouveau combat, à la suite duquel ses troupes occupaient Mynpooree.

4° Dans le Radjepoutna, le général Roberts était à la tête d'une colonne détachée de Bombay. Parti de Deesa dans le courant de décembre, il devait occuper Nusserabâd, où son avant-garde, commandée par le major Raines, l'avait précédé. Après avoir balayé les insurgés dans le Radjepoutna méridional, la colonne du général Roberts devait marcher sur Kotah, où les insurgés étaient en force, de manière à couvrir le flanc gauche de l'armée de sir Hughes Rose, qui manœuvrait dans l'Inde centrale. Le 24 janvier, la force du Radjepoutna, après s'être emparée du fort d'Avah, se trouvait en mesure de concourir à l'exécution du plan général.

5° Nous avons exposé plus haut la situation de Sangor dans l'Inde centrale. Le brigadier Stuart avait pour mission de dégager la garnison de cette place, assiégée depuis plusieurs mois, et de rétablir l'ordre dans les districts de Neemuch, d'Indore, de Mehidpoor et de Mondesore. La base d'opération de cette colonne était la ville de Mhow, située au centre des provinces insurgées.

6° Au commencement de décembre, une seconde colonne, qui, réunie à celle du brigadier Stuart, prit le nom d'armée de la Nerbuddah, fut placée sous les

Digitized by Google

ordres du général sir Hughes Rose. Cette force, après avoir dégagé Sangor, devait marcher sur Calpy et Ihansi, où le contingent de Gouâlior était toujours fortement établi, et fermer le Bundelcund aux insurgés de l'Oude sur cette portion de la frontière.

7° Sur la limite du Bundelcund et du Gandouana, la présidence de Madras avait envoyé un détachement vers le commencement de décembre. Cette force, sous les ordres du colonel Whitelock, était partie de Secunderabad le 14, et s'établissait à Nagpore vers le milieu de janvier. Elle avait pour premier point objectif Djubbulpour. Après la pacification de ce district et la dispersion des insurgés de Rewah, elle devait appuyer le flanc droit de l'armée de sir Hughes Rose dans ses opérations contre Ihansi, Bandah et Calpy.

8° Nous avons déjà indiqué sommairement le rôle que devait remplir la colonne du brigadier Franks sur la frontière méridionale de l'Oude. Conformément à ses instructions, cet officier-général s'était tenu sur la défensive pendant les mois de décembre et de janvier, afin de coordonner ses mouvements avec ceux des Goorkhas réunis à Segowlee. Au commencement de février, il avait franchi le Gange et s'était porté à Budnapoor. Après avoir battu l'ennemi à Shandina, où Mohamed-Hussein avait réuni des forces considérables, le brigadier Franks avait pris position au nord de Sultanpoor, sur la route de Lucknow, réglant ses mouvements sur ceux de Jung-Bahadoor, qui arri-

Digitized by Google

vait par le nord, et sur ceux du colonel Rowcroft, qui manœuvrait dans le district de Sarun, de manière à fermer aux rebelles toute issue vers l'est.

9° Jung-Bahadoor, à la tête de 10,000 Ghoorkhas, était parti de Segowlee, et devait fermer, du côté de Gooruckpoor, les dernières mailles de l'immense filet destiné à envelopper la rébellion. Aidé par les succès du colonel Rowcroft, Jung-Bahadoor était entré à Gooruckpoor le 6 janvier. De cette ville, il devait se rendre par Bustee, Fyzabad et Deriabad sous les murs de Lucknow.

Nous croyons avoir indiqué aussi clairement que possible l'emplacement des troupes anglaises au moment de la seconde campagne de sir Colin Campbell dans l'Oude. Nous n'entrerons pas dans le détail des avantages remportés par les diverses colonnes dans leur marche convergente sur le Gange. Il nous suffira de dire que, pendant les derniers mois de l'année 1857, la supériorité des Anglais s'était maintenue d'une façon incontestable dans toutes leurs rencontres avec les insurgés.

Vers la fin de décembre, le général en chef, afin de hâter la conclusion des opérations préliminaires de la campagne, ordonna quelques mouvements aux troupes placées dans sa sphère d'action immédiate, et transporta lui-même son quartier-général de Çawnpour à Futtehghur. Les insurgés s'étaient réunis en grande force dans les environs de cette place, sous la conduite de l'ancien nawab. Il était nécessaire de les débusquer de cette position importante, et d'où

Digitized by Google

l'on peut surveiller à la fois le Doab, le Rohilcund et l'Oude.

Sir Colin Campbell se mit en mouvement le 24 décembre, et le 27 il battait les troupes du nawab à Kalee-Nuddy ; le 2 janvier, il s'établissait à Futtehghur. Le général Walpole, détaché du corps principal, sur la route d'Etawah, devait observer Calpy et le contingent de Gouâlior, puis se réunir au colonel Seaton, qui avait son quartier-général à Mynpoorie. Les deux colonnes de Seaton et de Walpole devaient ensuite marcher conjointement sur Futtehghur pour se réunir au corps d'armée du général en chef.

Ces divers mouvements étaient terminés vers le milieu de janvier.

Il semble qu'à partir de cette époque, et jusqu'au mois de mars, une certaine indécision ait caractérisé les mesures adoptées par l'état-major anglais. Doit-on l'attribuer à la divergence des opinions qui s'agitaient dans le conseil de l'Inde, ou bien faut-il en chercher l'explication dans le retard involontaire de quelques-unes des colonnes dont nous avons indiqué la mission et la marche? Peut-être est-ce à ces deux causes qu'il faut attribuer d'abord la cessation des opérations contre le Rohilcund, dont l'occupation de Futtehghur semblait devoir être le prélude ; puis, en second lieu, l'inaction de l'armée principale à Cawnpour, après la réinstallation du quartier-général dans cette ville, vers le commencement de février.

Deux opinions, s'il faut en croire les correspon-

Digitized by Google

dances, se seraient partagées le monde officiel de l'Inde, et leur discussion, silencieusement poursuivie à Allahabad, où s'était transporté lord Canning, aurait déterminé les modifications que nous venons de signaler. Un parti, ayant à sa tête le gouverneur-général et le conseil de Calcutta, voulait attaquer Lucknow sans délai. Là, prétendait-on, se trouvait le véritable siége de la révolte. Une fois la capitale de l'Oude emportée, les bandes qui parcouraient le pays devaient perdre tout espoir; chaque jour de retard ne pouvait qu'ajouter à la force de Lucknow. Tant que cette position centrale serait debout, la révolte devait conserver un drapeau et un point de ralliement.

L'autre parti, celui du commandant en chef, pensait qu'il était essentiel de balayer préalablement les insurgés du Rohilcund. Les bandes qui erraient dans cette province pouvaient rendre incomplet le résultat des opérations, intercepter les communications, tandis que leur concentration à Lucknow et dans l'Oude permettrait d'en finir d'un seul coup avec la révolte. Quant au surcroît de force que cette capitale pouvait puiser dans le répit qui lui était laissé, on ne pensait pas devoir s'en inquiéter beaucoup. Ses rues fortifiées ne pourraient jamais tenir contre l'artillerie, et sir Colin Campbell en avait une magnifique.

A ces diverses considérations venait s'ajouter le retard des contingents sikhs, sans lesquels l'armée du général en chef était loin d'être considérable.

Quels que soient les motifs qui dictèrent le mouve-

Digitized by Google

ment rétrograde de l'armée sur Cawnpour, le quartier-général, ainsi que nous l'avons dit plus haut, y fut installé de nouveau le 4 février, et le mois tout entier fut employé à compléter l'organisation des troupes, à réunir les convois et les approvisionnements.

C'est au milieu de ces occupations que le général en chef reçut la nouvelle des résultats obtenus par les colonnes de l'Inde centrale. Le 29 janvier, sir Hughes Rose, à la tête des troupes de la Nerbuddah, avait enlevé la forteresse de Ratgurh. L'ennemi s'était échappé pendant la nuit en escaladant les murailles. Le 3 février, la même colonne avait ravitaillé Sangor, et délivré la garnison, bloquée depuis six mois. Une centaine de femmes et d'enfants, réfugiés dans les murs de cette ville, avaient partagé, comme à Lucknow, les souffrances des assiégés. De Sangor, le général Rose annonçait sa marche prochaine sur Calpy et Ihansi, où les insurgés de Gouâlior et de Dinapore se trouvaient réunis.

La délivrance de Sangor était un événement important à plusieurs titres. Il ne restait plus, dans l'Inde, de chrétiens non combattants, placés dans l'horrible situation où s'étaient trouvés les résidents de Delhi et de Cawnpour. L'Angleterre pouvait se féliciter de ce que les scènes de sang dont ces deux villes avaient été le théâtre, et les représailles stériles qu'elles avaient amenées allaient enfin disparaître sans retour avec le nouveau caractère imprimé à la lutte.

Dans les premiers jours de mars 1858, les mou-

Digitized by Google

vements prescrits par le général en chef se trouvaient exécutés, sinon avec toute la précision désirable, du moins avec assez d'ensemble pour permettre à l'armée de passer le Gange. Sur plusieurs points, le manque de transports avait arrêté les colonnes convergentes, notamment sur la frontière du Bundelcund, dont les rassemblements n'étaient pas dispersés, et où les insurgés occupaient encore Calpy et Ihansi. Du côté du Rohilcund, le pays n'était aussi que très imparfaitement occupé et surveillé; toutefois, l'approche de la saison des pluies ne permettait plus de différer davantage la marche sur Lucknow, si l'on voulait frapper le grand coup avant l'époque où les hostilités se trouveraient forcément interrompues par les chaleurs et les pluies.

Après avoir reçu d'Agra, le 23 février, le matériel de transport et de siége jugé nécessaire d'après les renseignements obtenus sur les ouvrages défensifs élevés par les insurgés de Lucknow, le général sir Colin Campbell partit de Cawnpour le 2 mars, et se dirigea sur Alumbagh.

Cette position, si vaillamment défendue depuis trois mois par le général Outram, avait été le poste de l'honneur comme celui du danger pendant les opérations qui avaient signalé cette période; elle devenait la base naturelle de celles qui allaient être dirigées contre Lucknow.

L'armée du général en chef, si lentement et si laborieusement formée, comprenait : 15 régiments d'infanterie européenne, 3 régiments d'infanterie in-

Digitized by Google

digène, 3 régiments de cavalerie européenne, 3 régiments et détachements de deux autres régiments de cavalerie indigène, deux batteries de canons et mortiers de fort calibre, et 63 pièces de campagne.

En chiffres, cette force se décomposait de la façon suivante : 10,000 baïonnettes et 1,500 sabres européens; 3,000 fantassins et 5,000 cavaliers indigènes, plus 3,500 hommes de l'artillerie, dont un tiers environ recrutés parmi les indigènes.

L'armée comprenait donc, à sa sortie de Cawnpour, un total de 20,000 hommes environ, dont 15,000 Européens.

A cette force devaient s'ajouter 10,000 hommes environ, fournis par les colonnes qui manœuvraient sur la frontière méridionale de l'Oude, commandées par les brigadiers Franks et Campbell, et les Goorkhas de Jung-Bahadoor, qu'on évaluait à peu près au même chiffre.

Le 6 mars, le général Campbell arrivait à Alumbagh sans avoir eu d'engagement sérieux avec l'ennemi. Le pont de Bunnee, qui dans les marches précédentes avait toujours été le théâtre de combats acharnés, avait été occupé par un détachement fourni par le général Outram.

Le 8 mars, sir Colin Campbell, suivant le même itinéraire que dans la campagne de l'année précédente, occupait le parc de Dilkhosa, et se dirigeait sur La Martinière (1), en tournant à distance la ligne

(1) Voir le plan de Lucknow annexé à cette étude.

Digitized by Google

d'ouvrages élevés par les insurgés sur les berges du canal qui entoure Lucknow du côté de l'est.

Le 9, toutes les dispositions étaient prises pour l'attaque simultanée sur les deux bords de la Goumti. Afin de couper la retraite aux insurgés du côté du nord, le général Outram passait la rivière, et s'emparait du Bad-Schah-Bagh, situé sur la rive gauche, en face des palais qui bordent la rive droite; au même moment, sir E. Lugard, à la tête de la 2e division, donnait l'assaut aux bâtiments de La Martinière.

A l'exception de la diversion opérée par le général Outram sur la rive septentrionale de la Goumti, les divers incidents du second siége de Lucknow s'étant reproduits en tout semblables à ceux qui avaient signalé la délivrance de la Résidence, au mois de novembre précédent, nous allons nous borner à les résumer succinctement.

Le 10 mars, sir Colin Campbell s'emparait de l'hôtel de la Banque, et s'établissait fortement en avant de ce bâtiment. Sir James Outram, de son côté, poussait sa division sur la gauche de la rivière, où la résistance de l'ennemi était opiniâtre.

Le 11 mars, le 42e régiment de Sa Majesté et le 93e highlanders enlevaient d'assaut le Secunder-Bagh et le palais de la reine; ce succès conduisait les troupes anglaises jusqu'à la deuxième ligne de défense élevée par les insurgés, en avant de Tara-Khotee, du Mess-House et du Mottee-Mahal.

Le 13, une sape était poussée jusqu'à l'Immam-

Digitized by Google

Barrah, qui touche à la clôture du Kaiser-Bagh; les Goorkhas s'emparaient des ouvrages élevés sur le canal.

Le 14, l'Immam-Barrah était enlevé d'assaut, et les troupes, suivant de près l'ennemi, entraient à sa suite dans le Kaiser-Bagh. Le général Outram passait, de son côté, le pont de fer en refoulant devant lui tous les rebelles qui cherchaient à s'échapper dans cette direction. A trois heures de l'après-midi, le Kaiser-Bagh et tous les bâtiments environnants étaient occupés par les troupes anglaises, qui s'y installaient solidement.

Le 15, l'ennemi commençait à fuir dans toutes les directions, et le 16 le général Outram occupait toute la partie de la ville située entre le Muchee-Bawan et le Moosa-Bagh. Lucknow était dès lors au pouvoir de sir Colin Campbell, bien que, sur quelques points, un petit nombre de fanatiques continuassent encore une lutte désespérée.

Dès le 15 mars, deux colonnes commandées par le brigadier Campbell et le général Hope Grant étaient détachées sur les routes du Rohilcund et du Bundelcund, vers lesquels semblait se diriger la plus grande masse des fugitifs de Lucknow. Le général Grant, avec un millier de sabres, avait ordre de s'arrêter à Setapour, sur la route qui conduit aux grandes stations de Bareilly et de Schahdjihanpour, de manière à former l'avant-garde de l'armée destinée à opérer contre le Rohilcund.

La prise de Lucknow, si elle n'achevait pas l'œuvre

Digitized by Google

que la prise de Delhi avait commencée, était du moins un grand pas vers son accomplissement. Les Anglais pouvaient se féliciter à bon droit de la ruine de cet important foyer de l'insurrection, et ce succès était venu couronner un ensemble remarquable d'opérations stratégiques, et clore avec un certain éclat une campagne habilement conduite par sir Colin Campbell.

Toutefois, le plan du général en chef, qui consistait à cerner l'ennemi dans la place assiégée, n'avait pu recevoir sa complète exécution. Le général Rose, sur lequel on avait compté pour fermer une dernière issue aux insurgés, ayant éprouvé à Sangor un fatal retard de trois semaines, sir Colin Campbell avait le vif regret de voir l'armée rebelle lui échapper presque tout entière, et s'enfuir vers le Rohilcund et le Bundelcund.

Sans doute, c'était un beau et précieux succès d'avoir enlevé à la révolte la ville qu'elle avait choisie pour en faire sa deuxième citadelle; et il est évident que l'armée insurgée ne pourra trouver désormais une autre place où elle puisse se créer une position aussi forte, et s'assurer d'aussi solides avantages que ceux dont elle disposait à Delhi et à Lucknow. Toujours est-il, cependant, que l'insurrection se trouvait déplacée plutôt que vaincue, la guerre allait changer de nature, mais elle était loin d'être terminée.

Aux grandes opérations qui avaient replacé Delhi et Lucknow sous la domination anglaise allait succé-

Digitized by Google

der une guerre de partisans, de guérillas, qui ménageait une rude besogne aux colonnes mobiles lancées par sir Colin Campbell sur les traces des fugitifs.

Il ne pouvait résulter de cette prolongation de la lutte aucune crainte pour les Anglais de perdre leurs possessions de l'Inde. L'insurrection en elle-même était comprimée; arrêtée dans son développement, elle n'avait plus ni plan, ni ensemble, ni chances de succès pour l'avenir. Cependant, si, à ce point de vue, la situation était grandement améliorée, l'existence des bandes armées dont on allait avoir à purger le pays ne pouvait, d'un autre côté, manquer de causer de grands dommages aux Anglais. Les chaleurs commençaient, en effet, à se faire sentir, et déjà les maladies exerçaient de terribles ravages dans les rangs des troupes royales.

Il nous reste, pour clore cette étude, à résumer succinctement les opérations de détail accomplies par les différentes colonnes dont nous avons indiqué l'emplacement jusqu'au moment où la saison des chaleurs excessives et des pluies diluviennes a forcé le général en chef à suspendre complétement la marche des troupes.

Cette dernière phase embrasse, à partir de la prise de Lucknow, une période de cinq mois, peu fertile en événements importants, mais caractérisée cependant par la désorganisation toujours croissante de la rébellion.

Dans l'Oude, deux partis, l'un représentant les adhérents de l'ancienne dynastie, l'autre les musul-

Digitized by Google

mans fanatiques, avaient rallié un certain nombre de fugitifs sur la frontière orientale de la province. Le premier de ces groupes suivait le drapeau de la Begum (1), le second obéissait à un moulvie ou chef religieux qui s'était établi à Sundela, non loin de Lucknow. La reine ou begum s'était retirée dans une forteresse sur la Gogra. Pendant ce temps, la grande armée anglaise avait été divisée de manière à assurer la possession de la capitale de l'Oude, tout en poursuivant les opérations de la campagne.

Les 23e, 38e, 53e, 90e, 97e, les fusiliers de Madras avec de la cavalerie et de l'artillerie, avaient été désignés pour rester à Lucknow sous les ordres du général Hope Grant. Cette garnison était suffisante, non-seulement pour rétablir l'ordre dans la ville et appuyer les mesures des commissaires Outram et Montgommery, chargés de la réorganisation de l'administration, mais encore pour tenir la campagne et pourchasser les rebelles dans un certain rayon autour de la capitale de l'Oude.

Le 26 mars, le général Walpole s'était mis en marche vers le nord avec la majeure partie de l'armée, en suivant la route du Rohilcund. Le général en chef se préparait à prendre la même route, quand une affaire fâcheuse survenue dans le sud de l'Oude vint contrarier ses dispositions. Le 23 mars, le colonel Milman, qui occupait Azimghur avec un détachement du 37e, ayant appris que les rebelles arrivaient du nord, se porta à leur rencontre et les battit, tout

(1) L'une des femmes de Wajid-Ali prisonnier à Calcutta.

Digitized by Google

comme le général Windham avait fait de l'avant-garde des rebelles de Gouâlior. Ce succès fut de courte durée; en revenant à Azimghur après le combat, le colonel Milman fut poursuivi par une force considérable commandée par Kouer-Sing, et ne parvint qu'avec peine à regagner son poste, où il fut aussitôt assiégé par les rebelles. Cet incident vint gêner, comme nous l'avons dit plus haut, l'entrée en campagne du général en chef; sir Colin Campbell dut changer ses premières dispositions et détourner vers Azimghur une assez forte colonne qui, sous les ordres de sir E. Lugard, avait reçu une autre destination. Toutefois, le 12 avril, le général en chef transportait son quartier-général à Cawnpour et se préparait à marcher sur Futtehghur, où le brigadier Seaton, à la tête d'une colonne volante, venait de battre un rassemblement d'insurgés, et, le 15 du même mois, sir E. Lugard débloquait Azimghur et refoulait Kouer-Sing et ses adhérents dans le bassin de la Gogra.

Nous avons laissé, dans l'Inde centrale, sir Hughes Rose arrêté à Sangor par le défaut de transports. Vers le milieu du mois de mars, étant parvenu à se procurer les bêtes de somme et les convois qui lui manquaient, cet officier-général partit le 22 pour Ihansi, où les rebelles, au nombre de 12,000 hommes environ, s'étaient rassemblés. Le général Rose fut rallié dans sa marche par le brigadier Stuart, qui avait été détruire Chandery. Le 23 mars, les insurgés avaient évacué cette place.

Digitized by Google

Le 27, les deux brigades de l'armée de la Nerbuddah se trouvaient réunies sous les murs de Ihansi, et le siége commençait dès le lendemain.

Le 1er avril, des forces considérables, commandées par Tantea-Topi, oncle de Nana-Saïb, firent une démonstration pour secourir la ville. Sir H. Rose, sans lever le siége, attaqua ce corps et remporta une victoire complète : 18 canons, plusieurs éléphants et tous les bagages des rebelles tombèrent entre ses mains.

Le 4 avril, après une lutte assez sérieuse dans laquelle la division anglaise éprouva quelques pertes, la ville de Ihansi fut prise d'assaut, et, le 6, le fort était emporté. La reine d'Ihansi, qui jouait dans l'Inde centrale le rôle de la begum dans l'Oude, prit la fuite dans la direction de Jaloum, poursuivie par la cavalerie qui ne put la joindre.

Dans son mouvement sur Ihansi, le général Rose avait été appuyé par la division du général Roberts, que nous avons laissé marchant sur Kotah à l'époque de la prise de Lucknow.

Le 30 mars, cette division avait attaqué la position des insurgés et emporté la ville de Kotah. L'ennemi s'était enfui, et, dans la poursuite, on en avait fait un grand carnage. Toutefois, malgré la désorganisation des rebelles, leur nombre étant de nature à inquiéter pour les communications de sir Rose, sur lesquelles ils se trouvaient rejetés par suite de ces divers mouvements, le brigadier Smith fut détaché de l'armée du Radjepootna, afin de couvrir le flanc gauche et les

Digitized by Google

derrières de la division de l'Inde centrale pendant sa marche sur Calpy.

La colonne du brigadier Smith remplit cette mission en prenant position à Goona, puis à Chandery, qu'elle enleva pour la seconde fois, le 25 mai, aux rebelles, et enfin en s'établissant à Sippree, d'où elle pouvait surveiller les différentes routes qui conduisent à Kotah, à Gouâlior, à Calpy et à Bandah.

Les inquiétudes que pouvaient causer les fugitifs de Kotah, et qui avaient retardé la marche de sir Rose sur Calpy, ayant cessé, la division de l'Inde centrale se mit en marche le 26 avril, en laissant à Ihansi une garnison composée du 58e d'infanterie indigène. Un fort détachement, sous le commandement du colonel Maxwell, devait appuyer, du côté du nord et d'Étawah, le mouvement sur Calpy; du côté du sud, le colonel Withelock devait s'avancer par Chirkari, Pannah et Bandah, de manière à couvrir et appuyer au besoin le flanc droit de la division de sir Rose.

Le 7 mai, sir Rose rencontrait à Koonch, sur la route de Calpy, un corps de 10,000 rebelles environ, appuyé par une batterie d'artillerie, et qui semblait disposé à défendre le passage. Koonch est une ville assez grande et ouverte, mais difficile à attaquer, parce qu'elle est masquée par des bois, et entourée de jardins et de temples protégés par un fossé profond.

Les rebelles avaient élevé un retranchement pour fermer la ville du côté d'Otay et d'Ihansi, par lequel

Digitized by Google

arrivait la colonne de sir Rose. Ce général, au lieu d'aborder directement cet ouvrage, le fit tourner du côté du nord-est par le major Orr, et, après avoir nettoyé les bois environnants, donna l'assaut à la ville avec sa première brigade. Les cipayes, voyant que leur retraite était sur le point d'être coupée, se retirèrent en masse sur Calpy.

Sir Hughes Rose ordonna la poursuite, qui fut continuée pendant près de 8 milles. L'artillerie et la cavalerie étaient tellement épuisées par les longues marches qui les avaient amenées sur le champ de bataille, par la chaleur et les fatigues de la journée, qu'il fut impossible d'aller plus avant.

Le 23 mai, la division de l'Inde centrale couronnait la longue série de ses succès par la prise de Calpy. A la suite du combat du 8 mai, sir H. Rose avait fait sa jonction avec le colonel Maxwell et était venu camper sous les murs de cette ville. Le commandant du détachement d'Étawah avait pris une position sur la rive gauche de la Jumna, de manière à pouvoir bombarder à la fois le fort et la ville de Calpy elle-même. Les insurgés prirent l'offensive et attaquèrent sir Rose avec beaucoup de résolution; mais, repoussés sur tous les points, ils durent abandonner bientôt la ville.

Les résultats de cette victoire furent très brillants: les Anglais trouvèrent dans le fort de Calpy, occupé depuis près d'un an par les insurgés, 50 canons et 2 mortiers. Dans un magasin souterrain, il y avait 10,000 livres de poudre anglaise en barils, des pro-

Digitized by Google

jectiles, des obus, des munitions, des fusils, des engins de toute sorte, des tentes et des provisions, pour une valeur de trois lacs de roupies (75,000 francs). Dans la ville étaient installés une fonderie et un atelier de voitures. Outre plusieurs étendards des rebelles, on trouva aussi dans le fort le drapeau du contingent de Kotah.

La prise de Calpy devait être, avec celle de Bareilly, dont nous rendrons compte bientôt, le dernier acte de la guerre régulière commencée à Delhi et continuée à Lucknow. Il ne restait plus entre les mains des rebelles aucun centre important. Toutefois, les nombreuses bandes qui continuaient à parcourir le Bengale, l'Inde centrale et le sud de l'Oude, devaient, plus d'une fois encore, inquiéter à la même heure les points les plus éloignés du territoire. Aucune de ces bandes n'était plus assez forte pour inspirer des craintes sérieuses; mais elles devaient continuer à troubler le pays et obliger les forces européennes à se disperser à leur poursuite sur un espace immense.

Les troupes de sir Rose semblaient arrivées, après la prise de Calpy, au terme de leur tâche. Depuis le 10 décembre 1857, elles avaient parcouru 500 milles, délivré Sangor, pris six forteresses, livré quatre batailles rangées, sans compter une infinité de combats moins importants; il semblait qu'on ne pouvait refuser à la division de l'Inde centrale le repos qu'elle avait si bien mérité et sans lequel sa désorganisation par les fatigues et les maladies devenait

Digitized by Google

imminente. Un événement inattendu la rejetait cependant de nouveau, le 1er juin, au milieu des épreuves qui l'avaient décimée et montrait en même temps les dangers inhérents à l'existence de ces bandes armées dont l'extermination seule pourra rendre la sécurité au pays.

A la suite de la prise de Calpy, le gros des fugitifs, avec Tantia-Toppe, la reine de Ihansi et le nawab de Bandah, s'étaient enfuis dans la direction d'Indoor-Kee, où Kouer-Dowlut-Sing était venu les rejoindre avec 1,300 hommes environ et quelques pièces de canon. Le 1er juin, ils se dirigeaient brusquement sur Gouâlior, où Sindhya cherchait vainement à les arrêter. Après un combat insignifiant, dans lequel ses troupes passaient honteusement à l'ennemi, Sindhya était obligé de prendre la fuite avec quelques serviteurs fidèles et parvenait à grand'peine jusqu'à Agra. Les rebelles occupaient Gouâlior le 2 juin.

Outre l'effet moral que pouvait produire ce succès des rebelles, l'approche de la saison des pluies ne permettait pas de différer d'un seul instant la reprise du poste de Gouâlior. L'importance de cette citadelle, l'une des plus fortes de l'Asie, sa position stratégique, qui en fait en quelque sorte la clef de l'Inde centrale, imposaient un retour offensif immédiat aux Anglais. En conséquence, sir H. Rose, laissant une garnison à Calpy, partit le 2 juin pour Gouâlior; le 5, il était à Indoor-Kee, aux deux tiers de la route. Le brigadier Showers se dirigeait en même temps sur Dholepour avec les forces d'Agra,

Digitized by Google

auxquelles Sindhya avait joint les quelques troupes qui lui étaient restées fidèles. Du côté du sud, le brigadier Smith quittait également son poste d'observation à Sippree et remontait vers le nord, en longeant la vallée de Sinda-Nuddy.

Grâce à ces efforts combinés, Gouâlior, le 19 juin, retombait aux mains des Anglais à la suite d'un rude combat dans lequel la reine de Ihansi faisait des prodiges de valeur. Les rebelles poursuivis par le brigadier Napier se retiraient successivement sur Hindoune et sur Tonk, d'où leurs bandes s'enfonçaient dans le Radjepoutna, où les chaleurs excessives et l'épuisement des troupes anglaises ne permettaient plus de les suivre. Les différents corps européens de l'Inde centrale s'établissaient, au commencement de juillet, dans leurs quartiers d'été ; sir Rose, cruellement éprouvé par les fatigues et les inquiétudes de sa laborieuse mission, résignait son commandement et se retirait à Poonah pour rétablir sa santé, emportant l'expression publique de la reconnaissance du gouvernement pour sa glorieuse campagne.

Afin de mettre un peu de suite dans le récit des opérations compliquées exécutées dans l'Inde depuis la prise de Lucknow, nous avons dû scinder les événements et les grouper par théâtres distincts. Après avoir épuisé ce qui est relatif à l'Inde centrale, où le général Roberts reste seul en campagne, afin de garantir les districts de Bhopal, de Neemuch, de Mundisore, sur lesquels les rebelles tendent à se replier et dont l'entrée, malgré leur succès momentané contre

Digitized by Google

Djalrapatam, a été victorieusement défendue par le combat du 14 août, nous allons examiner rapidement les opérations accomplies dans le Rohilcund, dans l'Oude proprement dit et enfin dans les districts des deux rives du Gange, situés au sud de cette province.

Sur ce dernier théâtre, que la difficulté des communications et l'existence des *jungles* (1) rendent particulièrement favorable à la portion des fugitifs de Lucknow qui s'est jetée dans le sud, nous avons laissé sir E. Lugard débloquant Azimghur le 15 avril et réparant l'échec essuyé par le colonel Milman. Quelques jours auparavant, une autre affaire malheureuse avait eu lieu dans les environs d'Arrah, dont la petite garnison, en cherchant à arrêter Kouer-Sing, auquel le brigadier Douglas donnait la chasse, avait été très maltraitée et qui avait perdu plusieurs officiers, entre autres le capitaine Legrand, son commandant.

Le 2 mai, sir E. Lugard passa le Gange pour ravitailler la place d'Arrah, et culbuta les rebelles, qui se réfugièrent dans les jungles de Judigspoor. Le 9 mai, cet officier-général occupait Judigspoor et en chassait les insurgés, auxquels, le 26 mai, il infligeait encore une seconde défaite.

Cette poursuite persévérante avait été habilement combinée avec les mouvements du brigadier Douglas,

(1) Fourrés épais formés de bambous et de roseaux dans lesquels toute poursuite de l'ennemi devient impossible.

Digitized by Google

qui opérait du côté de l'Allahabad, et avec la marche du colonel Rowcroft dans le district de Sarun. Le 17 mai, les troupes chargées de fermer la frontière orientale de l'Oude, sous les ordres de cet officier, avaient rencontré les rebelles près de Bilwaa-Bazaar, sur la route de Gornepoore, et leur avaient fait éprouver une perte importante, en les refoulant sur le territoire de l'Oude.

Dans le sud-ouest de l'Allahabad, le colonel Whitelock avait gardé ses positions dans les environs de Bandah, et rayonnait autour de cette ville, dont le nawab était en fuite, avec la reine d'Ihansi et Tantia-Topee, dans l'Inde centrale. Le 8 mai, le colonel Whitelock s'était emparé de Tirohan, qui avait servi pendant quelque temps de place de dépôt aux rebelles de Rewah et de Jubbulpour, et où il avait trouvé des munitions et des approvisionnements importants.

Grâce à ces diverses opérations, le Bengale méridional avait été préservé de l'invasion des fugitifs, qui s'étaient dirigés vers le sud de Lucknow, et dans l'Oude même, sir Hope Grant leur avait fait une rude guerre dans le sud-est de la province, jusqu'au moment où les chaleurs intolérables de juillet l'avaient obligé à regagner ses quartiers.

Il ne nous reste plus, pour terminer cette rapide analyse de la guerre des Indes pendant l'année 1858, qu'à suivre les opérations dirigées contre le Rohilcund par le général en chef en personne.

La begum ou reine d'Oude et le moulvie, chef du

Digitized by Google

parti musulman, avaient pris la direction du nord au moment de la prise de Lucknow. Ce dernier, après avoir échappé à la poursuite du général Grant sur la route de Setapour, avait obliqué à l'ouest avec ses contingents et était venu s'établir à Sundelah, comme nous l'avons dit plus haut, interceptant la seconde grande communication qui de l'Oude mène au Rohilcund.

Le 26 mars, le général Walpole, avec le gros de l'armée de Lucknow, moins la division de Lugard et la force laissée au général Hope Grant, s'était engagé dans le nord de l'Oude, poussant devant lui les rebelles, et détruisant les forts qu'il rencontrait sur son chemin.

Le 15 avril, l'ennemi, qui jusque-là n'avait tenu nulle part, sembla reprendre courage et voulut défendre le fort de Rowah (ou Herowra). Une reconnaissance imparfaite de la position, peut-être aussi le manque d'unité dans une attaque tentée à la suite d'une longue marche, occasionnèrent un échec que la désorganisation des rebelles ne permettait pas de prévoir. La division anglaise éprouva quelques pertes, qui frappèrent principalement le 42e et le 4e du Pendjaub, et le brigadier Adrien Hope, excellent officier, fut tué dans cette affaire. Toutefois le lendemain le fort était évacué, et les rebelles reprenaient leur course désordonnée vers le haut pays.

Le 22 avril, le général Walpole prenait sa revanche et battait complétement les rassemblements qu'il rencontrait à Alygunge, et le 27 il faisait

Digitized by Google

sa jonction à Futtehghur avec le général en chef.

Le 18 avril, sir Colin Campbell était parti de Cawnpour pour gagner la station de Futtehghur, en suivant la rive droite du Gange, après avoir coordonné les mouvements des différentes colonnes qui devaient envahir à la fois le Rohilcund.

Pendant que le général Walpole opérait sur la rive gauche, une autre colonne, partie de Roorkee, sous les ordres du brigadier Jones, passait le fleuve à Nagul-Ghat, le 17 avril, battait les rebelles et entrait dans le Rohilcund par le nord, en se dirigeant sur Moradabad. Le 18 avril, cette colonne s'emparait du fort de Nuggeedabad, et le 22 elle arrivait à Naginah, à quelques lieues de l'ancienne capitale du Rohilcund. Le 25 avril, après quelques engagements peu importants, le brigadier Jones occupait Moradabad, d'où il repartait bientôt en suivant la route de Bareilly.

Au-dessus de Futtehghur, le brigadier Penny courait le pays avec la brigade amenée du Pendjaub; il devait passer le Gange de manière à rejoindre le général en chef sur la route de Bareilly.

Le 27 avril, la jonction de la colonne de Walpole avec les troupes de sir Colin Campbell avait lieu à Futtehghur. Le lendemain, le général en chef passait la Ramgonga et remontait vers le nord jusqu'au fort de Tingri, qu'il trouvait abandonné; de ce point il se rendait à Jellalabad, à cinq milles de distance; puis, tournant à l'est, il traversait une plaine fermée par deux petites rivières, et arrivait, le 30 avril, à

Digitized by Google

Schahdjehanpore, où les insurgés, disait-on, avaient juré de résister et de mourir. Il ne trouvait qu'une ville à moitié dépeuplée; Nana-Saïb, le moulvie, Khan-Bahadour, le chef le plus influent du Rohilcund, étaient en retraite sur Bareilly.

Le 7 mai, sir Colin Campbell entrait à Bareilly, après un combat qui se transformait bientôt en déroute du côté des insurgés. L'artillerie anglaise leur faisait éprouver quelques pertes en les mitraillant au passage des cours d'eau qui entourent Bareilly. Un millier de fanatiques musulmans, qui avaient tenté de se défendre dans les rues de la ville, et au milieu desquels le général Walpole courut quelque danger, furent massacrés jusqu'au dernier.

Le général Campbell avait trouvé la brigade du colonel Jones débouchant sous les murs de Bareilly par la route de Moradabad, et sur la route de Schahdjihanpore, il avait été rejoint par la brigade du général Penny. Cette colonne, après avoir passé le Gange le 27 avril, avait perdu son chef dans un engagement avec les rebelles, aux environs de Chuklara, sur la route de Budaon.

L'armée était à peine installée à Bareilly, que le général en chef reçut la nouvelle de la réapparition des rebelles à Schahdjihanpore. Le moulvie, avec un corps de 8,000 hommes et 15 pièces d'artillerie, assiégeait la garnison des 600 hommes du 42e régiment européen qui avait été laissée dans cette ville. Le brigadier Jones partait le 8 mai, et se dirigeait à marches forcées sur Djihanpore. Le 11, cet officier avait un

Digitized by Google

premier engagement avec les rebelles, dont le nombre allait sans cesse croissant, et parvenait cependant à le culbuter et à ravitailler la ville. Mais pendant les jours suivants, les contingents ennemis devenaient assez forts pour l'obliger à se tenir sur la défensive, et le 15 mai, il se trouvait complétement cerné par les insurgés.

A cette même date, le général en chef, informé de la situation de Schahdjihanpore, se mettait en marche vers le sud avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, et arrivait le 18 au secours du brigadier Jones.

Le 23, les divisions réunies des deux généraux se mettaient à la poursuite de l'ennemi. Le brigadier Jones l'atteignait dans l'est à Mohundy et le mettait en complète déroute, avec perte de toute son artillerie.

Le 26 mai, le général en chef se trouvait à Jellalabad, sur la route de Futtehghur; de là il se rendait à Cawnpoor le 4 juin, puis à Allahabad, où l'attendait le gouverneur, lord Canning. Un ordre du quartier-général annonçait en même temps aux troupes l'interruption des hostilités, et, à l'exception de la colonne du général Hope Grant, qui tenait encore quelque temps la campagne pour dégager le grand tributaire de l'Oude, Maun-Singh, assiégé à Shahabad par le moulvie, à cause de ses tentatives de soumission, les différents corps de la grande armée de Lucknow se dispersaient et se rendaient sur les points les plus importants du territoire reconquis pour y prendre leurs quartiers d'été.

Digitized by Google

Jusqu'au mois d'octobre, c'est-à-dire jusqu'à la cessation des pluies qui allaient succéder aux chaleurs torrides, toute opération militaire importante se trouvait forcément ajournée.

Si nous récapitulons les résultats obtenus par les Anglais pendant la campagne d'hiver de 1857 et pendant la campagne de printemps de 1858, nous devons reconnaître que leur situation, fort précaire au commencement de cette période, se trouvait complétement changée et améliorée par les succès importants qui en ont signalé la clôture.

Nous croyons utile de revenir ici sur ce que nous avons dit à propos des divergences d'opinions qui se seraient manifestées entre le gouverneur-général et le commandant en chef, à l'occasion de la campagne dirigée contre l'Oude au mois de mars. On avait pu s'apercevoir bien vite que le fruit de ce triomphe était en partie perdu, puisque la révolte, que l'on espérait concentrer pour la détruire, se trouvait seulement refoulée, et continuait à survivre à la prise de la capitale de cette province.

On avait chassé l'ennemi, il est vrai, de sa meilleure position; mais en le dispersant, on lui avait fourni les moyens de faire une guerre nouvelle par corps détachés, ce qui lui assurait un avantage considérable.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer dans un des chapitres de cette étude, le système suivi par les rebelles, depuis la prise de Lucknow, est traditionnel chez les Indiens; c'est celui, d'ailleurs, qui compense

Digitized by Google

le mieux, pour un peuple barbare aux prises avec une nation civilisée, l'infériorité de sa tactique et de ses moyens d'action ; c'est la guerre que l'émir Abd-el-Kader a soutenue pendant quinze ans contre la France, et qui lui a permis de tenir en échec pendant si longtemps l'une des meilleures armées de l'Europe ; c'est encore la guerre que Schamyl soutient contre la Russie dans le Caucase, et dans laquelle ont toujours excellé les Orientaux. Or, pour les Anglais, dans quelque condition que ce fût, une guerre de partisans, de guérillas, était ce qu'il y avait de moins désirable après la prise de Lucknow, car on touchait à une saison de l'année où les chaleurs excessives et les maladies qu'engendre le climat allaient soumettre les troupes à ces épreuves contre lesquelles viennent se briser le courage, l'énergie des soldats, contre lesquelles demeurent impuissantes les meilleures combinaisons d'un général.

Nous croyons qu'on peut le reconnaître sans hésiter aujourd'hui, la campagne du mois de mars contre Lucknow fut prématurée. Il eût été plus sage, après la délivrance de la Résidence, de différer la réduction de l'Oude pendant quelque temps, de laisser le champ libre aux insurgés parmi lesquels (ce qui est arrivé à l'égard de Maun-Sing le prouve surabondamment) les dissensions n'auraient pas manqué d'éclater, et d'employer toutes les forces disponibles à rétablir l'ordre sur la rive droite du Gange et dans toutes les possessions anciennes.

L'armée de sir Colin Campbell eût amplement

Digitized by Google

suffi à cette tâche pendant la saison froide, et à son expiration toutes les places importantes de la frontière eussent été garnies des postes militaires qui pouvaient seuls assurer le succès de la grande combinaison du général en chef sur la Goumty. La saison chaude aurait été employée à rétablir l'administration civile du pays sur ses bases primitives, et à préparer à loisir contre tous les rebelles refoulés dans l'Oude la campagne définitive où la rébellion eût trouvé son tombeau.

Certes, ce n'est pas sans une extrême réserve que nous abordons cette critique du plan général suivi pendant les dernières opérations dont l'Inde a été le théâtre. Sur ce gigantesque champ de bataille, plus que partout ailleurs, nous comprenons combien, dans la pratique, les meilleures plans sur le papier perdent de leur valeur, combien il faut accorder à l'imprévu et aux besoins du moment. Cependant il y a à la guerre des principes fondamentaux qui sont de tous les temps et de tous les lieux, et dont le mépris ou l'oubli entraîne fatalement des revers ; or ces principes, qui sont indépendants de toute circonstance particulière aux peuples qui se combattent, ne nous semblent pas avoir été suffisamment respectés dans la conduite générale de la guerre de l'Inde en 1858.

Après le revers infligé au général Windham par les troupes de Gouâlior au mois de novembre précédent, il était imprudent de laisser sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée ce contingent impor-

Digitized by Google

tant; il était contraire aux règles de la guerre de marcher sur Lucknow avant d'avoir détruit et dispersé un foyer de résistance d'autant plus dangereux qu'il devait nécessairement servir de point de ralliement aux fugitifs que la grande armée rejetterait sur sa droite en avançant dans l'Oude.

D'un autre côté, au nord, le Rohilcund pouvait être regardé comme un des principaux centres de la rébellion. Situé, par rapport aux possessions anglaises, de telle manière qu'en l'occupant on peut toujours être en mesure d'attaquer simultanément les postes les plus importants qui l'avoisinent, ce district était appelé à jouer sur le flanc gauche de la grande armée de Lucknow le rôle que le Bundelcund et les districts du sud-est de l'Oude remplissaient sur le flanc droit.

Il nous semble regrettable que les premiers projets du général en chef contre le Rohilcund, tels que semblait les indiquer l'établissement de son quartier-général à Futtehghur au mois de janvier, n'aient point été suivis d'exécution. Si, d'une part, sir Colin Campbell avait continué son mouvement vers le nord, et si, de l'autre, la division Walpole, qu'il avait détachée sur la route d'Étawah au moment où il quittait Cawnpour, avait prononcé plus nettement son mouvement vers le sud, de manière à appuyer les opérations des colonnes de Roberts, de sir Rose et de Whitelock, le Rochilcund, qui opposa si peu de résistance au mois de mai, alors que tous ses forts étaient remplis des rebelles de Lucknow, en eût

Digitized by Google

opposé bien moins encore au mois de janvier quand il était dégarni, et l'armée anglaise eût pu l'occuper assez fortement pour en interdire l'entrée aux rebelles après la prise de la capitale de l'Oude.

Soutenu par les troupes de Walpole, sir Rose eût pu terminer bien plus promptement ses opérations contre Ihansi et Calpy. Cernés à l'ouest par le général Roberts, au sud et à l'est par les colonnes de sir Rose et de Whitelock, contenus au nord par la division de Walpole, les rebelles du Bundelcund eussent été exterminés, et Gouâlior ne serait pas tombé entre leurs mains. Les débris de cette force au lieu de s'enfoncer dans l'Inde centrale, comme ils l'ont fait après leur marche sur Tonk et Hindown, ce qui menace de prolonger, sinon d'éterniser la guerre, les débris du contingent de Gouâlior, disons-nous, n'auraient pas eu d'autre ressource que de passer le Gange, et de se jeter dans l'Oude au mois de janvier, et la réussite du plan de sir Campbell en eût été mieux assurée que jamais.

Enfin, comme dernière conséquence de la soumission préalable du Rohilcund et du Bundelcund, quant à ce qui touche aux résultats de la prise de Lucknow, nous devons mentionner les entraves qu'elle eût apportées à cette sorte de retraite circulaire opérée par les rebelles devant la manœuvre en éventail exécutée par la grande armée de Lucknow. Cette retraite ou cette fuite, comme on voudra l'appeler, on ne doit pas se le dissimuler, a beaucoup amoindri les espérances qu'on eût été en droit de concevoir après la

Digitized by Google

prise du poste le plus important de la révolte, s'il eût été emporté dans d'autres conditions. Lucknow pris, alors que le Rohilcund et le Bundelcund étaient réduits, *c'était la fin de la guerre;* Lucknow emporté, alors que les portes de ces deux districts se trouvaient ouvertes aux fugitifs, ce n'était plus que la *guerre déplacée*, rejetée du centre à la circonférence. Comme preuve à l'appui de cette assertion, et comme conséquence de cette sorte de fuite que nous avons appelée circulaire, faute de meilleurs termes pour la caractériser, nous nous contenterons de rappeler cette remarquable coïncidence de la prise de Gouâlior (2 juin), du blocus de Schahdjihanpore (23 mai), de l'occupation de Judigspoor (26 mai) par les rebelles aux extrémités du théâtre de la guerre, précisément à l'instant où les colonnes de sir Campbell, de sir Lugard et de sir Rose semblaient avoir porté le dernier coup à leur désorganisation.

Ainsi que nous avons eu occasion de le faire remarquer, la présence du gouverneur-général à Allahabad semble avoir exercé une certaine influence sur les déterminations de l'état-major et sur la direction donnée aux opérations. Depuis, au dire de certaines correspondances de Calcutta, le commandant en chef aurait, en quelque sorte, confirmé officiellement que le plan qu'il a suivi lui a été imposé par le gouverneur. Nous examinerons, dans le dernier chapitre de cette étude, les conséquences d'une pareille situation pour les autorités militaires dans l'Inde; pour le moment, bornons-nous à nous féliciter gran-

Digitized by Google

dement de ce qu'en France, comme en Algérie, notre gouvernement, nos ministres, nos autorités civiles n'interviennent dans la guerre que pour la déclarer ou rédiger les traités qui y mettent un terme, et laissent fort sagement à nos généraux le soin de faire leurs plans de campagne et de conduire leurs troupes.

Nous avons cru devoir exposer comment et pourquoi les travaux accomplis par l'armée anglaise n'avaient pas été couronnés par un succès aussi complet qu'on pouvait le désirer pour la pacification du pays, et l'espérer en raison des efforts et du dévouement des troupes. On se tromperait fort, néanmoins, si l'on croyait pouvoir en inférer que la situation actuelle peut inspirer la moindre inquiétude pour le résultat de la campagne qui va s'ouvrir.

La cessation des hostilités dans l'Oude semble avoir plus nui à la cause des rebelles que les victoires inopportunes exigées par le gouvernement de Calcutta. De tous côtés se manifestent les symptômes de la désorganisation des confédérés. Ils ne demandaient qu'une occasion pour se quereller entre eux, l'inaction des troupes anglaises la leur a fournie. Le 30 juillet, Maun-Sing était dans le camp du général Grant, à Fizabad, et quelque motif que l'on ait pu avoir de douter de sa sincérité vacillante, son abandon final de la cause des rebelles est un avantage important et qui confirme ce que nous disions plus haut de la désorganisation des insurgés.

Après la chute de Delhi, de Lucknow, de Bareilly, de Ihansi, de Calpy et de Kotah, toute guerre régu-

Digitized by Google

lière a dû cesser, ainsi que nous l'avons dit; quant à la guerre de partisans qui lui a succédé, et dont il faut attendre patiemment le terme, les défaites successives subies par les insurgés, malgré leur succès momentané à Gouâlior et à Djalrapatam, semblent réduire la révolte au désespoir dans l'Inde centrale. Sur tous les points elle touche, par la force des choses, à la dernière phase de son existence; mais encore faut-il que les Anglais sachent bien en discerner le véritable caractère; il faut que le génie militaire des généraux et les habitudes des troupes se modifient en vue de cette nouvelle forme que revêt la résistance. Le système des grandes batailles et des grands corps d'armée a donc fait son temps dans l'Inde; les petits combats qui vont les remplacer doivent rapporter plus de fatigues que de gloire, et à ce titre il ne faudra pas s'étonner s'ils deviennent antipathiques aux Anglais. Nous examinerons dans notre dernier chapitre les modifications générales que doit subir une armée européenne appelée à guerroyer dans de pareilles conditions; l'apprentissage en est pénible et difficile. Il ne se poursuit souvent, pour des troupes nouvelles, qu'au prix de mécomptes sur lesquels notre expérience de la guerre d'Afrique nous a éclairé, et mis à même de parler avec quelque connaissance de cause.

Quoi qu'il en soit de ces dernières difficultés, nous touchons au moment où le retour de la saison favorable va permettre aux Anglais de reprendre activement la campagne, et d'achever leur tâche. Lord

Digitized by Google

Clyde, au milieu d'octobre, a dû se trouver à la tête d'une armée de 40,000 hommes, dont 15,000 indigènes. Avec une pareille force, sagement distribuée et employée, si la soumission générale de l'Inde n'est pas encore assurée, il est évident pour tous les esprits non prévenus qu'elle est bien près de l'être. Ce sera très probablement le résultat de la campagne qui va s'ouvrir, et nous ne croyons pas trop nous aventurer en disant que le commencement de l'été prochain verra la fin de cette lutte opiniâtre qui dure depuis dix-huit mois.

Lorsque la pacification du pays sera terminée, lorsque l'autorité civile aura repris son ascendant et sa liberté d'action, le moment sera venu d'appliquer les mesures propres à rendre impossible le retour de la catastrophe de 1857. Après avoir trouvé la marche à suivre pour réprimer, il faudra poser les jalons de celle à adopter pour contenir, et surtout pour améliorer ce grand pays dont l'Angleterre a charge, non pas seulement au point de vue des avantages qu'il peut lui rapporter, mais aussi à celui des devoirs que toute nation conquérante et civilisée doit remplir vis-à-vis d'une nation barbare et dégradée.

Que deviendrait la légitimité, la raison d'être de la conquête sans l'accomplissement de ces devoirs?

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Sommaire : ***Politique nouvelle à pratiquer dans l'Inde :*** **Oraison funèbre de l'honorable Compagnie. — Transformation du gouvernement de l'Inde. — Procès de l'ancien gouvernement. — Ce que doit être la domination anglaise en Asie. — La Compagnie a exploité l'Inde au lieu de la civiliser. — Les vices et l'immoralité du système ne pouvaient être compensés par la bonne volonté et l'honnêteté des agents. — Nouvelle organisation. — C'est à juste titre que la Compagnie a été la victime expiatoire des derniers événements. — Amélioration réelle de la situation. — Bilan de l'année 1858. — Comment l'Angleterre parviendra à civiliser et à christianiser l'Inde. — Un mot sur la situation des catholiques romains en Asie. — L'Inde a été conquise par l'épée et doit être conservée par l'épée. — Le parti des poltrons. — Sentiment de l'armée. — L'amnistie et la conciliation.**

« Ce fut certainement pour l'Angleterre un grand, » un glorieux exploit, que d'avoir conquis l'Inde et » de l'avoir gardée si longtemps à l'aide même des » meilleurs soldats tirés de ce pays subjugé ; d'avoir » ajouté presque chaque année quelque nouveau fleu- » ron à cette couronne, et d'avoir trouvé, non une » diminution de ressources, mais un accroissement » de puissance dans cette colonie de 200 millions » d'âmes.

» A l'improviste, cette juste fierté, ces magni- » fiques souvenirs, cet avenir brillant, devaient rece- » voir le coup le plus rude. Nous avons vu cent mille

Digitized by Google

» hommes se soulever comme par enchantement, et » tourner leurs armes contre les Anglais. Cette ré- » volte a eu lieu avec une spontanéité, un ensemble » des plus mortifiants pour les maîtres de l'Inde. Elle » s'est signalée d'ailleurs par les plus impitoyables » cruautés. »

C'est dans ces termes que l'un des organes les plus accrédités de la presse anglaise ouvrait naguère le champ aux recherches des causes qui ont déterminé l'insurrection des cipayes. Nous ne suivrons pas le *Times* dans l'énumération des fautes qu'il impute à ceux qui ont gouverné l'Inde. Le reproche de n'avoir pas su gagner la confiance et la sympathie des populations indigènes, de n'avoir pas conquis le respect que la supériorité de race, la supériorité des lumières et de la civilisation aurait dû leur assurer, résume toutes les accusations que l'on est en droit d'adresser aux agents de l'honorable Compagnie défunte.

La catastrophe de 1857, si terrible, si humiliante pour nos voisins, en les conviant à mieux remplir leurs devoirs sociaux et politiques envers les Indiens, devait amener la chute nécessaire d'un système usé, vermoulu, dont l'insuffisance pour prévenir la révolte n'avait été égalée que par l'incapacité pour la réprimer.

Un autre avertissement non moins important doit découler de la gravité du péril dans lequel l'empire anglo-indien a été mis par l'insurrection des cipayes.

Digitized by Google

Il faut que l'état militaire de cette immense colonie subisse une transformation non moins radicale que son système politique.

Telles sont les deux graves questions qui devront, longtemps encore, absorber toute l'activité d'esprit des hommes d'État de l'Angleterre. Un grand pas a déjà été fait vers la solution de la première de ces questions par l'abolition du gouvernement intermédiaire, et, au lieu du procès de la Compagnie des Indes, que nous comptions faire au début de cette étude, ce n'est plus qu'une oraison funèbre qu'il nous reste à prononcer.

Aujourd'hui, la reine Victoria est souveraine de l'Inde, sans qu'aucune fiction ou tradition du passé intervienne dans ses justes prétentions, et les changements qui résultent de cette modification sont loin d'être sans importance, malgré le maintien provisoire des rouages les plus essentiels de l'ancien gouvernement. Aujourd'hui, tous les employés civils de la Compagnie deviennent les serviteurs de la reine ; les forces militaires et navales de la Compagnie deviennent l'armée et la marine de l'Inde. Désormais c'est en son nom qu'on déclarera la guerre, qu'on fera la paix et que l'on conclura des traités. C'est en son nom qu'on fera des lois et qu'on administrera, que l'on contractera des emprunts, qu'on exécutera des travaux publics et tout ce qui constitue le gouvernement d'un peuple.

Cette importante transformation devait rencon-

Digitized by Google

trer une approbation unanime ; il y a bientôt un demi-siècle que l'un des hommes les plus illustres de l'Angleterre l'avait proclamé : « L'Inde doit être gou-» vernée du haut d'un palais avec le sceptre d'un » homme d'État, et non d'un comptoir avec une aune » de marchand. » Si, depuis cinquante ans, l'aune ne l'avait pas trop souvent emporté sur le sceptre dans la balance de la politique indienne, peut-être eût-on évité la catastrophe qui a ébranlé l'Angleterre.

Nous applaudissons sans réserve à ce grand événement, qui doit changer la face de l'Inde, et nous pensons que tous les amis éclairés de la civilisation y applaudiront avec nous. Nous l'avons déjà dit, et l'on nous pardonnera de le répéter encore dans cette circonstance, le triomphe de l'Angleterre sur la révolte des Asiatiques, c'est le triomphe de la civilisation sur la barbarie ; pour l'honneur et le bien de l'humanité, nous aimons mieux voir l'Inde gouvernée aujourd'hui par lord Canning au nom de la reine Victoria, que de la voir tomber sous le joug d'un Nana-Saïb.

Nous concevons la conquête lorsqu'elle a un but de civilisation : c'est l'histoire de la Francé en Afrique, ce doit être aussi la mission de l'Angleterre en Asie.

Nous concevons la conquête lorsqu'elle a pour terme une assimilation de races ou une fusion d'intérêts utiles au progrès. Si nous applaudissons à la chute du gouvernement de la Compagnie, c'est que son règne est demeuré étranger à toute grande fin

Digitized by Google

de cette sorte. Pour être chrétienne, la conquête doit reposer sur l'alliance de l'intérêt et de l'équité. La source de cette idée, que les siècles ont développée, que les lumières ont fortifiée, que les mœurs ont consacrée, est dans la religion qui condamne depuis longtemps la violence et l'abus de la force. Or, que pouvait avoir à démêler avec cette morale la politique d'une association fondée pour l'exploitation exclusive des richesses et des sueurs d'un peuple, la politique qui a réalisé, un siècle durant, l'union intime de l'arbitraire du proconsul et de l'avidité du trafiquant !

On a pu se demander, en vérité, si l'entraînement du moment n'avait point poussé les Anglais à une trop grande sévérité à l'égard d'une institution qui, après tout, avait doté leur patrie de sa plus magnifique possession. On a pu se demander, à l'étranger surtout, si ce rôle du bouc émissaire de la fable, assigné à la Compagnie depuis les derniers événements, était aussi bien justifié que l'ont prétendu ses détracteurs. Les ruines sur lesquelles s'est écroulé son pouvoir ne seraient pas là pour témoigner de l'impéritie de la Compagnie, que l'étude impartiale du régime qu'elle avait appliqué aux Indiens suffirait à confirmer le jugement qui l'a condamnée.

Excellent pour conquérir cet immense empire, le système suivi jusqu'ici, dès qu'il n'a plus eu dans le pays même de puissants auxiliaires sur lesquels il pouvait s'appuyer pour les combattre les uns par les

Digitized by Google

autres, s'est trouvé incapable de résister au premier choc. Inhabile à conserver, la Compagnie a été dans l'impuissance de comprimer le soulèvement sans l'appui de la mère patrie, parce que, obstinée dans son isolement séculaire, elle avait négligé de répandre aucune idée féconde, aucun des germes de la civilisation occidentale dans ces contrées qu'elle lui avait soumises. Insouciante du bien-être, de la moralité, de la vie de ses innombrables sujets, insensible à tout ce qui n'était pas matière d'exportation ou d'importation, monopoles, traitements, profits ou dividendes, elle s'était bornée à exploiter l'Inde au lieu de la civiliser. Elle avait cherché à rendre ses populations incapables de se gouverner elles-mêmes, plutôt qu'à les initier à des connaissances, à des arts qui inspirent d'ordinaire à ceux qui les possèdent le désir de s'émanciper. Cette politique pouvait être habile, mais à coup sûr elle n'était point libérale.

C'est donc avec raison que l'on a reproché à la Compagnie des Indes sa mauvaise foi, son ambition, son égoïsme et ses exactions de toutes sortes. En entretenant la barbarie de ses nouveaux sujets, elle ne pouvait que récolter les fruits sauvages qu'elle a produits. Quant aux atrocités qui ont jeté le deuil sur tant de familles anglaises, c'est encore à la Compagnie qu'il faut remonter pour en trouver l'origine et la cause. N'est-ce pas pour se venger de la rigueur de ses agents que les insurgés ont commis les épouvantables cruautés qui ont soulevé contre leur cause

Digitized by Google

l'indignation de l'Europe tout entière. Un an à peine avant l'explosion de la révolte, une enquête ordonnée par le gouvernement révélait, en effet, l'existence d'un système régulier et horrible de torture, pratiqué à l'égard des Indiens, et auquel les femmes elles-mêmes étaient soumises. A la suite de cette enquête, il fallut se résigner, en Angleterre, dans la patrie des Howard, des Wilberforce, à admettre que des supplices atroces, d'un cynisme et d'un raffinement inouis, étaient mis en usage dans les possessions indiennes par les employés de la Compagnie.

Ces odieuses révélations, Burke les avait déjà faites lorsqu'il osait dire en pleine Chambre des communes : « Si les Anglais avaient été chassés de l'Inde, ils n'au» raient pas laissé de meilleures traces de leur domi» nation que la hyène et le tigre ! »

Shéridan n'était pas moins explicite, lorsque, dans un de ses discours contre Hastings, il caractérisait en ces termes le gouvernement de la Compagnie :

« ..... Je me souviens d'avoir entendu dire à un » savant et honorable gentilhomme, M. Dundas, qu'il » y avait dans la constitution et dans la forme de la » Compagnie des Indes quelque chose qui commu» niquait à toutes ses opérations les principes sordides » de son origine, quelque chose qui mêlait à l'admi» nistration politique, et même aux entreprises les » plus hardies, la mesquine avidité d'un brocanteur » et l'audace d'un pirate. Ainsi, dans leurs transac» tions militaires et civiles, on voit les membres de la

Digitized by Google

» Compagnie envoyer des ambassadeurs qui mettent » à l'enchère, et des généraux qui font le commerce. » Nous avons vu une révolution faite par déposition » de témoins assermentés. Une ville est assiégée pour » le payement d'une lettre de change, un prince dé- » trôné pour la balance d'un compte. C'est ainsi qu'ils » ont fait un gouvernement qui unit à la majesté » dérisoire d'un sceptre sanglant les petits trafics d'un » marchand, et qui, tenant un gourdin dans sa main » gauche, vide les poches de sa main droite. »

Il est inutile de dire que nous faisons la part de l'exagération dans ce langage des deux orateurs les plus illustres de l'Angleterre ; cependant on ne peut nier que la misère des Indiens ne fût devenue extrême, et que, depuis quelques années, elle n'allât sans cesse en augmentant. C'est l'opinion de Metcalf, de Henry Russell, de Macaulay, de Montgommery-Martin ; c'est ce dernier qui, naguère encore, s'exprimait en ces termes au sujet de l'exportation continue des richesses de l'Inde en Angleterre :

« La situation de l'Inde peut être comparée à celle » d'un individu privé de nourriture, et à qui cepen- » dant on enlève journellement une partie de sang. » Le résultat est atrophie, convulsions, mort. »

Sans doute, à diverses époques, sur différents points, certains agents, hommes de cœur et d'intelligence, effrayés de l'immense responsabilité assumée par la Compagnie, ont compris l'étendue des devoirs que leur imposait l'immoralité des débuts de leur

Digitized by Google

égoïste patronne. C'est grâce aux résultats partiels qui ont couronné les efforts de ces fonctionnaires éclairés, que la soumission de l'Inde a pu être maintenue aussi longtemps. Malheureusement, ce qui a toujours manqué à ces généreuses tentatives, c'est un esprit d'unité et d'ensemble que ne pouvait comporter l'essence du gouvernement de la Compagnie. La civilisation, la morale, la religion, ne peuvent se mettre en actions et s'exploiter du fond d'un bureau de commerce. En vain la domination anglaise a été pour les populations indiennes la plus douce, en réalité, de toutes celles qui se sont succédé en Asie. La forme même du gouvernement adopté par les conquérants s'est toujours opposée à ce que cette domination devînt un bienfait.

L'action directe du gouvernement anglais et l'unité dans le pouvoir pouvaient seules créer des lois, corriger les mœurs, éveiller l'industrie, encourager le travail et l'intelligence, civiliser, christianiser en un mot ce qui dans l'Inde est encore barbare ou grossier, mettre un terme enfin à la torpeur et à la léthargie de cette pauvre et magnifique contrée.

La Compagnie des Indes a été la victime expiatoire de la crise que l'Angleterre vient de traverser, et que sa caduque impéritie n'avait su ni prévoir ni dominer (1). C'était justice. Tout ce que l'on peut,

(1) D'après la législation nouvelle, le gouvernement de l'Inde est transféré à la couronne. Les pouvoirs du bureau de contrôle, qui ne contrôlait rien, et dont toute l'activité se dépensait le plus

Digitized by Google

tout ce que l'on doit espérer désormais, c'est que la paix soit promptement rétablie et que l'Inde puisse entrer maintenant dans une voie d'amélioration qui soit sous quelques rapports comparable à celle de l'Europe et de l'Amérique. Il n'y a plus lieu à conquérir, et l'esprit de conquête a reçu une sévère leçon, mais il n'y a aucune raison inhérente à la race, au pays, ou au gouvernement actuel, pour que l'Inde ne reçoive pas toutes les améliorations matérielles qui ont modifié la face de ce continent comme celle du nouveau monde. C'est surtout à cause de sa lenteur sous ce rapport que le gouvernement mixte qui

souvent en luttes stériles avec les directeurs, sont conférés à un ministre responsable, et ce ministre sera membre du Parlement, afin de pouvoir toujours tenir les mandataires du pays au courant de ce qui se passe.

La cour des directeurs sera remplacée à l'avenir par une nouvelle institution appelée conseil de l'Inde, qui se composera de quinze membres; sept ont été désignés par la cour des directeurs avant la cessation de ses fonctions, et huit par la couronne. Lorsqu'un poste de conseiller deviendra vacant, il y sera pourvu alternativement par la couronne et par le conseil, dont les membres ne siégeront pas au Parlement.

Le conseil, sous la direction du ministre secrétaire d'État, dirigera en Angleterre les affaires relatives au gouvernement de l'Inde et à la correspondance. Le gouverneur-général, placé à Calcutta, ne pourra plus prendre de mesures importantes en dehors de la partie administrative qui lui appartient et en demander la ratification; il devra, avant tout, proposer ces mesures, qui seront acceptées ou refusées en conseil secret. Le conseil, présidé par le secrétaire d'État, qui nomme aussi le vice-président, est divisé en divers comités correspondants à la division adoptée pour les affaires.

Digitized by Google

avait été adopté jusqu'ici pour l'Inde a été trouvé inférieur. Si le gouvernement plus simple qui aura lieu au nom de la reine devait se montrer également insuffisant, le patriotisme lui-même ne saurait considérer le gouvernement de l'Angleterre comme un bienfait pour l'Inde.

L'Angleterre a rempli la moitié de la tâche qui lui a été imposée par la révolte indienne, et c'est méconnaître à plaisir les progrès réels qu'a faits la répression de cette révolte, que mettre en doute la défaite et la dispersion définitive des cipayes dans un avenir prochain. Il est tout naturel que des bandes d'insurgés et de fugitifs parcourant le pays et rejetés incessamment d'un point sur l'autre par les mouvements de l'armée anglaise, répandent partout un sentiment de trouble et d'insécurité. Mais ce n'en est pas moins une œuvre considérable que d'avoir détruit tous les centres de ralliement de la révolte, que de l'avoir chassée de toutes les villes importantes où elle a tenté de s'établir, que de l'avoir forcée à tenir désormais la campagne sans qu'elle ait pu nulle part prendre quelque consistance et quelque durée.

A la fin de l'année dernière, les Anglais avaient dû abandonner de vastes provinces aux rebelles. L'armée n'occupait plus un pouce de terrain dans le Rohilcund; Alumbagh était la seule possession dans l'Oude. Sur la Gogra, les Anglais avaient à peine un ou deux postes fortement compromis. Dans le Malwah et le Bundelcund, ils n'avaient conservé

Digitized by Google

que Saugor. Aujourd'hui, il n'y a plus un ennemi dans le Rohilcund. L'Oude et Lucknow ont été reconquis. Le Doab n'est plus infesté que par quelques bandes. Les bateaux remontent sans encombre le Gange et la Gogra. Enfin, lorsque Gôualior, dans l'Inde centrale, est tombé au pouvoir des insurgés de Calpe, on a pu réunir presque immédiatement quatre colonnes sur ce point. Il est très évident qu'avec les corps d'armée peu mobiles dont les Anglais disposent, il faudra du temps pour purger les provinces où a sévi l'insurrection des bandes armées qui les parcourent; mais c'est persister dans une exagération déraisonnable que d'attribuer à une insurrection sans cesse vaincue et dispersée plus de puissance qu'avant ses défaites, et surtout que de continuer à prédire, après une si longue déception, l'affranchissement de l'Inde par ses propres forces et l'expulsion des Anglais.

Les Cipayes sont vaincus; l'Inde est reconquise, mais il reste, pour que tout soit fini, à la pacifier, à la réorganiser, à la gouverner. Nos voisins et nos alliés ont trop de lumières et d'expérience, ils ont trop le génie des affaires pour ne pas comprendre que cette seconde partie de la tâche qu'ils ont à remplir est aussi grave, et plus difficile et plus compliquée que la première. Il s'agit, en effet, de remplacer aujourd'hui un système d'administration qui fonctionnait depuis un siècle par un système de création entièrement nouvelle. Quel problème à résoudre

Digitized by Google

que celui d'improviser un plan d'organisation politique et administrative pour un empire de 150 millions d'âmes! Quel est l'esprit assez vaste et assez ferme pour envisager d'un regard assuré la perspective que va créer cette réforme ou plutôt cette révolution devenue indispensable, pour en calculer la portée exacte, pour apprécier et mesurer l'influence qu'elle peut exercer, non-seulement sur l'avenir et la situation de l'Inde, mais encore sur l'avenir et la situation de la métropole, sur la marche et le mouvement de ses institutions fondamentales!

Ni le talent, ni l'expérience ne manquent aux nouveaux législateurs de l'Inde (1), mais ce serait tom-

(1) En raison de la division adoptée par lord Stanley pour faciliter l'expédition des affaires, les trois comités du conseil de l'Inde sont composés de la façon suivante :

Comité des finances, de l'intérieur et des travaux publics : MM. Charles Mills, E. Mac-Naghten, J. Sepherd, sir Proby Caunley, et M. Arbuthnot.

Comité politique et militaire : Sir John Lawrence, le major général sir Robert Vivian, sir H. Rawlinson, Willoughby et le capitaine Lastwick.

Comité judiciaire de législation et du revenu : Sir James Weir Hogg, M. Mangles, sir Frederick Curry, M. Prinsep et sir Henry Montgommery.

Il suffit de parcourir cette liste et d'être quelque peu versé dans l'histoire des événements de l'Inde, pour reconnaître que le secrétaire d'État a consulté dans sa répartition l'expérience et l'aptitude spéciale des divers membres pour les divers services auxquels ils sont attachés. Ajoutons que le secrétaire d'État a plein pouvoir pour reconstituer les comités, et en général pour diriger leurs travaux.

Digitized by Google

ber dans une grave erreur que de croire à la simplicité de leur mission réorganisatrice, par cette raison que, dans le nouveau système, le couronnement de l'édifice de l'ancien gouvernement indien se trouve changé. Supprimer les lenteurs et faire plus vite n'est pas, comme on semble le croire, ou, du moins, se plaire à le répéter, la seule modification qui était à réaliser. Il faut aussi faire mieux, et pour cela, si l'on en juge par le bilan de la Compagnie, faire tout autrement que par le passé. L'ancien gouvernement a légué le chaos à celui qui lui succède ; pour en sortir, il faut que l'édifice indien soit reconstruit en entier, les murailles peuvent à peine en servir, et si l'on ne veut pas que l'avenir soit menacé de nouveau par leur chute, il faut se garder d'un simple replâtrage, il faut une refonte radicale de l'ancienne machine et l'application pour la remettre en fonction de forces puisées à des sources nouvelles.

Si glorieux qu'aient été pour l'Angleterre les résultats obtenus pendant l'année qui va se terminer, on ne peut considérer ces succès qu'avec des sentiments bien mélangés. C'est en réalité un triomphe de la race britannique sur des sujets britanniques que nos alliés ont à enregistrer. Ils ne voient pas s'ouvrir devant eux les portes d'un nouvel empire, avec un nouveau territoire pour leurs négociants, et une nouvelle carrière de gloire pour leurs soldats. Ils ne recouvrent que ce qui était perdu, et dans quel état ! ils n'ont soumis que des rebelles. Ils ne regagnent que ce qui est endommagé, ruiné,

Digitized by Google

amoindri, non-seulement par la haine et l'animosité qui survivront à leur victoire, mais plus encore par la manière dont ils l'ont reconquis. Les pertes de l'ennemi sont les pertes de l'Angleterre ; elle a perdu une noble armée, nous devrions dire deux : l'armée indigène du Bengale, et tant de braves et généreux compatriotes victimes de la trahison. Ce ne sont pas seulement ses édifices, ses arsenaux, œuvres enfantées par des siècles, dont elle compte aujourd'hui les ruines, l'Angleterre doit compter aussi toutes les années de paix et d'heureuses espérances qui lui sont enlevées.

Le système qui doit réparer de pareils désastres peut-il conserver rien de commun, dans la forme comme dans le fond, dans l'ensemble comme dans les détails, avec le système qui les a accumulés? Nous ne saurions le répéter assez, c'est bien une création de toutes pièces, c'est une œuvre nouvelle dans toutes ses parties, qui incombe aujourd'hui au gouvernement de l'Inde; Dieu veuille que l'impatience du peuple anglais ne prenne pas le change sur les difficultés d'une pareille situation ; il a reproché amèrement, quoique avec justice, à l'ancienne administration ses lenteurs; il lui faudra tenir compte des embarrâs de la nouvelle, se rappeler qu'un monde nouveau doit sortir de cette période d'épreuves, et que le temps ne doit pas se marchander à la création.

Le principal blâme que l'Angleterre s'est adressé à elle-même, la faute fondamentale dont elle s'est

Digitized by Google

accusée, c'est d'avoir négligé de répandre dans l'Inde les lumières du christianisme et d'y avoir au contraire appuyé l'idolâtrie. Ce regret n'a point été exprimé seulement par les prédicateurs, et n'a point été formulé comme un simple scrupule religieux; c'est aussi l'avis des hommes les plus éminents dans la politique, qu'en faisant profession non plus d'indifférence en matière de religion, mais de la foi chrétienne hautement avouée, et en s'efforçant d'y convertir les indigènes par la persuasion, le gouvernement anglais dans l'Inde accomplira un acte de sage politique autant qu'un devoir de conscience.

Il ne peut être mis en doute que si l'Angleterre reste maîtresse de l'Inde, c'est à la condition de la civiliser. Or, l'histoire de dix-huit siècles est là pour démontrer que le plus puissant véhicule de la civilisation réside précisément dans le christianisme. On dira sans doute que *christianiser* les Indiens est un but difficile à atteindre; cela est incontestable, mais, jusqu'à ce que l'Angleterre ait prouvé au monde qu'il est inaccessible, elle doit s'efforcer d'y arriver. Comme nation chrétienne, elle n'a pas d'autre alternative.

Maintenant comment doit-on s'efforcer de convertir les Hindous? là est le point délicat de la question; nous l'avons dit, la persuasion est le seul mode qui doive être employé. La morale éclairée du XIXe siècle ne permet pas d'employer la force, et les théories des anciens conquérants musulmans ne peuvent pas plus être pratiquées de nos jours que

Digitized by Google

les persécutions qui ont accompli tant de merveilles au moyen âge. Baber et son système de propagande religieuse ont disparu de l'Inde comme Charlemagne et ses Saxons de l'Europe.

Il est impossible que la manière dont le christianisme présente la vie humaine, son but et ses résultats, ne finisse pas par frapper les esprits dans lesquels la lumière ne sera pas totalement étouffée par de fausses traditions. Il est impossible qu'il n'arrive pas à paraître plus raisonnable que ce chaos sans signification qui constitue l'avenir et la destinée du croyant hindou.

Si l'on veut bien, en remontant la succession des âges, réfléchir aux conditions sociales au milieu desquelles le christianisme a fait son apparition, ne semble-t-il pas que sa propagation dans l'Inde doit présenter plus d'une analogie avec les circonstances qui ont entouré son berceau? Jésus-Christ paraît au moment où le paganisme s'écroule; du haut de ses ruines, il voit une société souffrante, misérable pour la plus grande partie, sans espoir d'amélioration dans sa condition matérielle, ignorant jusqu'à la possibilité d'une compensation dans sa vie morale; il voit un monde esclave de Rome dont l'empire commence à se disloquer, pas une idée religieuse, pas une croyance pour lutter contre cette désorganisation. Alors, à ce monde de maîtres et d'esclaves, il vient prêcher l'égalité de tous devant la divinité, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, et toutes ces théories si pures, si consolantes, dont Platon avait

Digitized by Google

fait retentir le cap Sunium, que Socrate avait payées de sa vie, que lui-même devait sceller de son sang.

Aux esclaves, aux opprimés, Jésus-Christ promet une vie future, une vie éternelle, dans laquelle chacun trouvera la peine ou la récompense de ses œuvres ; aux maîtres, il annonce un Dieu juste, mais sévère, devant lequel tous les hommes sont égaux. Avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme ne devait-il pas être écouté par ces millions de vaincus que Rome foulait aux pieds. Cette rémunération compensatrice, avec quelle ferveur ne devaient-ils pas l'accueillir ?

Faut-il un grand effort d'imagination pour retrouver dans la constitution de la société hindoue la majeure partie des imperfections et des vices sous lesquels a succombé la société païenne? Quel abîme entre le brahmine et le paria ; quelle antipathie concentrée, quel exclusivisme méprisant dans les hautes castes, quelle dégradation dans les castes inférieures ! Mélange étonnant de force et de faiblesse, de douceur et de férocité, l'Indien nous présente le tableau d'une race humaine qui, sans passer par les divers degrés d'une civilisation libre, a été enchaînée, avilie et dégradée par un système à la fois théocratique et despotique. Bien que le code civil et religieux des Hindous soit en vigueur depuis des milliers de siècles, malgré l'apathie avec laquelle les plus déshérités comme les plus favorisés continuent de nos jours à obéir à ses règles les plus absurdes, il ne serait pas parfaitement exact de déduire

Digitized by Google

son invulnérabilité dans le présent, de son immuabilité dans le passé. Le brahmanisme a éprouvé très anciennement une grande révolution par la réforme de Bouddha ; le renversement de la théocratie des brahmanes, l'abolition de la distinction des castes et de l'idolâtrie étaient le but des efforts de ce réformateur. Malgré les persécutions devant lesquelles le bouddhisme fut obligé de céder vers le premier siècle de notre ère, il n'en réussit pas moins à prendre pied dans l'Inde ; aujourd'hui encore, il est répandu dans les contrées du nord de l'Hindoustan et dans l'île de Ceylan. D'un autre côté, tous les sectateurs actuels de l'islamisme dans l'Inde ne descendent pas exclusivement des Hindous convertis par Baber et Akbar ; en dehors de la propagande par le sabre que notre siècle réprouve, il reste le prosélytisme pacifique, plus d'une fois employé avec succès par les Musulmans ; il reste comme exemple à suivre par les missionnaires anglais le dévouement des missionnaires catholiques, couronné de si beaux succès en Chine et même dans l'Inde, où, malgré la triste et misérable situation faite au clergé romain par la magnifique Angleterre (1), un certain nombre de conversions vient augmenter chaque année le petit

(1) Le gouvernement de la Compagnie n'a pas eu honte, jusqu'ici, de limiter à 30 roupies (75 fr.) par mois le traitement des curés (*padree*) catholiques, et encore, sur cette somme devaient-ils entretenir leur église. On leur ôtait ainsi l'instrument le plus puissant pour toucher et convertir les âmes, l'exemple de cette charité qu'ils prêchent, puisqu'ils n'avaient rien à donner aux

Digitized by Google

troupeau dont saint Thomas fut le premier pasteur.

L'Inde a été conquise par l'épée, et, il ne faut pas se le dissimuler, elle ne pourra être conservée que par l'épée tant que la conquête morale de ses populations ne sera pas accomplie. Dans la situation où l'Angleterre s'est trouvée placée par l'insurrection de son armée indigène, c'est par la force seule qu'elle a dû chercher le rétablissement de son prestige ébranlé. La répression devait être terrible; l'entraver, user d'une imprudente clémence pour complaire à cette philanthropie babillarde et mal dirigée qui, pendant un moment, a été beaucoup trop à la mode, eût été un non-sens, alors que cent mille démons déchaînés sur la colonie commettaient les plus horribles forfaits.

Aujourd'hui les circonstances sont bien changées.

La puissance britannique s'est manifestée avec assez d'éclat pour que le règne de la force brutale puisse céder enfin la place à celui d'une politique de

malheureux que leurs prières. Et encore ce clergé si misérablement rétribué, n'est pas même suffisant sous le rapport du nombre. Est-il honorable pour un gouvernement chrétien de contempler avec une si froide indifférence le retour possible au paganisme de ses sujets catholiques, faute des premiers subsides pour leurs pasteurs? Les droits du clergé catholique à la bienveillance de la métropole ne valaient-ils pas ceux des moullahs et des pundits, si largement rétribués dans les écoles de Calcutta et de Bénarès, dans les mosquées d'Agra et de Delhi, dans le temple de Jaggernauth enfin, dont l'honorable Compagnie ne craignait pas d'honorer l'abominable culte, les épouvantables cérémonies par la présence de ses fonctionnaires et de ses troupes.

(Édouard DE WARREN.)

Digitized by Google

conciliation, beaucoup plus propre à ramener les populations au respect de son autorité que la continuation du système d'implacable vengeance que certaines gens continuent à préconiser. Nous n'avons pas mêlé notre voix au concert de récriminations dont l'armée anglaise a été l'objet dans ces derniers temps; sur le théâtre des atrocités qui se sont commises dans l'Inde, en présence des restes mutilés de nos femmes et de nos enfants, nous sommes convaincu qu'officiers et soldats nous eussions agi comme nos alliés; notre opinion ne saurait donc être suspecte, lorsque nous les engageons aujourd'hui à se défier de cette meute d'impitoyables poltrons, de cette tourbe de trembleurs dont rien n'a pu calmer les craintes, et dont rien ne peut calmer les fureurs. Si l'épée de la justice n'a pas toujours été l'arme de la conquête indienne, elle doit être au moins celle de sa conservation; l'Angleterre doit se venger comme une grande nation qui punit, et non comme une minorité qui a eu peur.

Parce que les fuyards tiennent encore la campagne, parce que des troupes de bandits, qui n'ont d'autre chance de salut que d'errer sans repos ni trêve, traversent encore les routes, et tuent parfois les voyageurs imprudents qui s'aventurent trop loin des détachements anglais, on est convenu, dans la presse indienne, si nous en jugeons par une correspondance du *Times*, de dire que rien n'est fait, et qu'il eût mieux valu laisser les rebelles tranquillement dans les villes que de les chasser dans la campagne. Cer-

Digitized by Google

taines gens trouvent qu'on ne tue pas assez : « Tuez! tuez! » voilà leur mot d'ordre. Les gens dont nous parlons ne se préoccupent pas d'autre chose, ils voient l'ennemi s'enfuir, et ils sont furieux de ne pas le voir massacrer; ils oublient que l'histoire tout entière proteste contre ces théories sanguinaires, et que les supplices et les proscriptions ne suffisent pas pour calmer les haines et donner la sécurité.

Depuis le commencement de la révolte, la même correspondance nous l'apprend, 30,000 cipayes sont tombés sur le champ de bataille ou morts des suites de leurs blessures ou de maladies. On peut admettre que 8 ou 10,000 hommes des villes et villages ont péri dans les diverses rencontres. Quant à ceux qui ont été fusillés ou pendus par arrêt des conseils de guerre, leur nombre n'est pas connu, mais il sera facile plus tard de le calculer.

Certes, il semble que jusqu'ici le bourreau n'a pas manqué d'ouvrage. Sans doute, les condamnés ont mérité leur sort; mais si désireux que l'on puisse être de voir punir des coupables, on ne peut éprouver que de la répulsion pour ceux qui se réjouissent de leur mort, pour ceux qui tombent en extase devant le compte rendu d'un acte de justice nécessaire, et ne craignent pas de faire preuve d'un esprit aussi sanguinaire, aussi inhumain que les meurtriers eux-mêmes. Comme on l'a dit très justement des gens dont nous parlons, ils ont été tellement effrayés par la révolte que dans leur délire ils ne peuvent pardonner aux auteurs de leur frayeur. Ils ne voient de sé-

Digitized by Google

curité, de moyen de prévenir leurs alarmes, que dans l'anéantissement, non-seulement de tous les révoltés, *mais encore de tous ceux qui auraient pu le devenir.*

Tout autre, nous sommes heureux de le constater, est le sentiment qui règne dans l'armée anglaise, et c'est presque lui faire injure que d'insister sur ce fait. La première animation de la lutte ayant disparu, le militaire est retourné à ses instincts naturels; comme tout ce qui est fort, il est redevenu généreux. Il a compris qu'il ne pouvait déclarer une guerre générale, éternelle, à tous ceux que la révolte des cipayes a jetés plus ou moins volontairement dans la lutte. Il ne désire nullement voir s'éterniser une guerre où il n'y a point de merci pour le vaincu, où il reste peu de gloire à acquérir pour le vainqueur. Aussi les officiers s'expriment-ils avec beaucoup plus de modération au sujet de la politique à suivre que les fonctionnaires civils de l'ex-Compagnie.

Le nouveau gouvernement devra réagir sans crainte des récriminations qu'il pourra soulever contre les tendances de ce parti exterminateur; il ne lui permettra pas d'ajouter encore aux embarras déjà trop nombreux qu'il lui a légués; il devra s'attacher à donner de la force à ceux qui désirent, pour la pacification de l'Inde, une autre base que les cadavres et la solitude. Il y a une grande différence entre une amnistie générale et une politique qui distingue ceux qui sont les plus coupables de ceux qui le sont moins; celle-là seule pourra apaiser les passions et les haines, calmer les ressentiments, éteindre l'esprit de révolte.

Digitized by Google

Nous n'insisterons pas davantage sur la ligne de conduite qui nous semble la seule rationnelle, la seule à tenir par le nouveau gouvernement de l'Inde. Les Anglais ne doivent pas contraindre les Hindous à embrasser le christianisme; la propagation s'en effectuera bien plus rapidement s'ils s'efforcent de montrer simplement sa droiture et sa justice que s'ils ont recours à de dangereux essais pour l'introduire violemment ou par surprise au milieu des Musulmans et des Hindous. D'un autre côté, ils ne doivent pas moins renoncer à ce système de tolérance abusive qui, sous le prétexte de respecter, de ne point gêner les croyances, allait jusqu'à craindre de toucher aux coutumes les plus abominables, et servait à encourager, à entretenir les usages les plus inhumains.

L'Angleterre doit se présenter hautement aux Indiens comme une puissance chrétienne, comme une nation professant une religion qu'elle serait désireuse de répandre parmi eux; ensuite abolir complétement certains procédés iniques et barbares, et les remplacer par une administration ferme, à l'abri de tout reproche d'inhumanité.

Au moment où nous écrivons, les corps organisés de cipayes ont disparu : ce ne sont point les chefs que le fanatisme a jetés dans la révolte, comme le moulvie d'Oude et Ferozeh-Shah; ceux que l'ambition a séduits, comme les Kouer-Sing, les Khan-Bahadour, les Nirput-Sing; ceux mêmes que leur haine et leurs exécrables instincts ont changés en bêtes fauves, comme un Nana-Saïb; ce ne sont pas,

Digitized by Google

disons-nous, ces chefs fugitifs, proscrits, qui peuvent inspirer quelque crainte, pas un n'a révélé, pendant la guerre, les talents d'un chef éminent, ni montré l'étoffe d'un Tacfarinas ou d'un Spartacus; leurs bandes armées de fusils à mèche, la cavalerie irrégulière que la fuite a protégée pendant les dernières campagnes, pourront longtemps encore peut-être exercer la patience de l'armée anglaise; mais c'est une nouvelle et dernière phase de la guerre, dans laquelle il n'y a plus de dangers sérieux à redouter. En présence d'une situation aussi singulièrement améliorée, c'est un devoir étroit pour le gouvernement indien de renoncer à ces idées de cruelles et terribles représailles, à ces sentiments d'implacable vengeance qui deviendraient nécessairement le plus grand obstacle à l'apaisement définitif du pays.

Que l'Angleterre mette donc sérieusement en pratique ces résolutions dignes d'une grande et chrétienne nation, et les fautes passées du gouvernement qui vient de disparaître ne lui seront plus comptées que pour rehausser le mérite de la politique de celui qui l'a remplacé.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

SOMMAIRE : *Réorganisation de la puissance militaire des Anglais dans l'Inde.* — Les enrôlements volontaires en Angleterre. — Discussion du système adopté pour le recrutement de l'armée. — Le Hanovre et l'émigration irlandaise. — Épreuves auxquelles a été soumis le système militaire de l'Angleterre depuis quelques années. — La Crimée et la révolte indienne. — Le patriotisme d'une nation ne suffit pas à sauvegarder son territoire. — Double problème à résoudre dans l'état militaire d'un pays. — Opinion de Wellington sur l'armée anglaise. — Nouvelle phase dans laquelle est entrée la guerre des Indes. — Obligations imposées à la Grande-Bretagne par la situation de sa colonie.

Nous avons dit que l'une des questions les plus importantes léguées par la révolte de l'Inde aux méditations des hommes d'État de l'Angleterre était la réorganisation de son armée. Nous ne croyons pas trop nous avancer en ajoutant que la tempête de 1857 doit emporter tôt ou tard les théories condamnées, les usages surannés sur lesquels repose la constitution militaire de la Grande-Bretagne.

Deux fois, et à des intervalles bien rapprochés, nos alliés, pendant ces dernières années, ont reçu de sévères leçons. Deux fois ils ont pu mesurer, dès les premières secousses d'une guerre sérieuse, toute l'étendue des imperfections de leur système de défense. La guerre des Indes a confirmé ce que la campagne de Crimée avait déjà révélé.

Dès le début de la guerre d'Orient, jugeant au

Digitized by Google

point de vue allemand, c'est-à-dire en spectateur désintéressé, le grand conflit où se trouvaient engagées les puissances occidentales, un écrivain militaire distingué formulait en ces termes son appréciation de l'armée anglaise (1) :

« L'armée anglaise, à cause de son effectif et de » son renouvellement par l'enrôlement, à cause aussi, » en général, de l'insuffisance de l'instruction mili- » taire et scientifique de ses officiers subalternes, » reste bien en arrière des armées du continent. Le » courage et le sang-froid habituels des troupes n'ef- » facent pas entièrement ces défauts. Au reste, l'An- » gleterre sera contrainte, tôt ou tard, de réorganiser » son armée d'après les types continentaux, si elle ne » veut pas voir décroître considérablement son in- » fluence dans le monde. »

Quatre mois de campagne ont suffi pour démontrer la justesse de ces prévisions; la difficulté, sinon l'impossibilité de recruter l'armée, l'obligation d'employer les milices hors de l'Angleterre, l'insuffisance absolue de tout le système administratif militaire, sont des faits connus aujourd'hui de tout le monde, et l'Angleterre est unanime pour conjurer ces dangers. La transformation de l'armée anglaise, ou, pour mieux dire, de son organisation, est d'autant plus nécessaire qu'aujourd'hui l'Angleterre est privée des deux principales sources qui alimentaient ses

(1) *Les armées des puissances directement ou indirectement engagées dans la question d'Orient*, par un général allemand, brochure in-8. Leipzig, chez Remmelmann.

Digitized by Google

régiments aux temps passés, l'Irlande et le Hanovre.

La famine, la misère, le choléra, le typhus, et surtout l'émigration aux États-Unis, ont réduit la population de l'Irlande de 8 à 5 millions, et dans ces 3 millions de déficit, morts ou expatriés, se trouvaient jadis les hommes que l'enrôleur trouvait toujours disposés à accepter ses primes. Les économistes anglais s'applaudissaient de voir enfin la question irlandaise résolue par l'émigration ; en même temps qu'on se débarrassait du paupérisme irlandais, on tarissait une des plus fécondes sources du recrutement de l'armée.

Depuis l'avénement de la reine Victoria, le Hanovre a cessé d'être une possession de la couronne d'Angleterre, parce que, la constitution de ce pays éloignant les femmes du trône, un souverain indépendant a dû y prendre les rênes du gouvernement. Pendant tout le XVIIIe siècle, les rois d'Angleterre ont surtout fait la guerre avec des Hanovriens, leurs sujets, et avec des Hessois et des Brunswickois, qu'ils achetaient à tant par tête à leurs alliés les souverains de Hesse et de Brunswick. Depuis la séparation du Hanovre cette source est tarie ; pendant la campagne de Crimée, malgré les répugnances soulevées par le bill pour l'enrôlement des étrangers, l'Angleterre n'a pu faire face à la guerre avec ses propres ressources en hommes (1). Aujourd'hui la

(1) Pendant la guerre d'Orient, six légions étrangères ont été levées par le gouvernement britannique : 1e légion turque à cheval (général Beatson) ; 2e légion turque à pied (général Vivian) ;

Digitized by Google

révolte des Indes ne l'a pas moins épuisée, et malgré ses immenses ressources financières, malgré ses sacrifices, au moment où ses généraux lui demandent des renforts, où la lutte a besoin d'être poussée avec la plus grande activité, nos alliés se trouvent bien près de porter une seconde fois la peine d'un système en désaccord avec les institutions militaires du reste de l'Europe.

Grâce à sa situation géographique, l'Angleterre a pu, depuis un quart de siècle, ne donner qu'une attention secondaire à son armée. Envisagée seulement au point de vue d'une défensive dans laquelle les nombreuses citadelles flottantes dont le pays dispose seraient appelées à jouer le premier rôle, cette armée a été réduite à un chiffre qui n'est plus en rapport avec les éventualités auxquelles, par son rang dans le monde, l'Angleterre est obligée de prendre part. La guerre de Crimée, ainsi que nous le disions plus haut, a donné le premier éveil sur les dangers de cette situation.

Les hommes dont l'esprit d'économie mal entendue a particulièrement contribué à l'amoindrissement de l'état militaire de la Grande-Bretagne ont répété à satiété que le pays n'était point agressif, que l'Angleterre *ne voulait pas* être un pays agressif, que son armée ne devait pas être une armée d'agression.

3° légion anglo-polonaise (prince Czartoryski); 4° légion anglo-allemande (colonel Stennbach); 5° légion helvétique (colonel Dickson), sans parler des tentatives pour la formation de légions américaines, scandinaves, etc.

Digitized by Google

Soit, mais il en est des nations comme des individus, lorsque deux hommes se trouvent en présence, la volonté de ne point porter le premier coup ne constitue nullement une protection suffisante, et cette modération, si elle n'est pas soutenue d'un bon poignet, donne bien vite l'avantage à l'antagoniste moins scrupuleux. D'ailleurs le simple instinct de la *conservation* impose à tous les peuples des obligations qui peuvent varier suivant le rang que chacun occupe dans le monde, mais qui, pour tous, doivent être proportionnées à ce rang, et le premier devoir des gouvernements est de tenir toujours leur pays prêt à toute éventualité.

Sous ce rapport, les événements de 1857 doivent être pour l'Angleterre un avertissement plus sérieux encore que tous les enseignements qui ont pu découler de la campagne de Crimée. Cette dernière guerre ne constituait qu'un accident, et il était concevable, jusqu'à un certain point, que les événements qui ont déterminé le conflit trouvassent au dépourvu les nations appelées à y prendre part. Une révolte indienne, au contraire, est un danger permanent contre lequel l'Angleterre aurait toujours dû être en mesure; si quelque chose doit étonner, en effet, c'est bien moins le soulèvement de l'armée indigène que la longue obéissance dans laquelle on l'a vu se maintenir.

Quand on considère le chiffre des troupes anglaises dans l'Inde au début de l'insurrection, on doit regarder comme un véritable miracle qu'une si faible poignée d'Européens ait pu résister comme elle l'a fait,

Digitized by Google

et n'ait point été emportée au premier coup de cette furieuse tempête. Par un juste retour sur les conséquences qu'un pareil désastre aurait nécessairement amenées, on doit se demander si c'est être prévoyant et prudent que de placer une armée dans une position aussi importante sans lui donner les moyens de faire face aux dangers qui l'assiégent. La catastrophe de 1857 ne doit-elle pas engager la nation anglaise à ouvrir les yeux, à déployer toute son énergie, à remanier enfin de fond en comble des institutions militaires assez défectueuses pour avoir permis qu'à un instant donné ses intérêts les plus précieux fussent aussi fatalement compromis.

Contre les périls d'une semblable situation, il n'est pas de déclamations qui puissent prévaloir. Sans doute, les efforts et le courage de l'armée indienne ont été dignement appréciés ; dans les meetings, dans le Parlement, dans les assemblées de toutes sortes, les éloges, les panégyriques ne lui ont point manqué; mais, qu'on nous permette de le dire, à nous qui sommes si complétement désintéressés dans cette question, nous pensons que... le moindre régiment de renfort eût bien mieux fait son affaire que tout le lyrisme de lord Palmerston et *tutti quanti*.

Enthousiasmés par les résultats du recrutement au commencement de la guerre, certains orateurs se sont étendus avec complaisance sur la facilité avec laquelle il peut être fait appel à l'esprit militaire de la nation anglaise. On s'est récrié vivement contre la réputation faite au peuple anglais, sur le continent,

Digitized by Google

de n'être pas une nation militaire. *Les Anglais*, a-t-on dit, *ne sont pas, autant que les peuples de quelques autres pays, passionnés pour les uniformes, pour les fourreaux d'acier et les talons éperonnés; mais nulle nation ne l'emporte cependant sur eux en esprit militaire. Quand la nécessité l'exige, les Anglais, par l'ardeur avec laquelle ils viennent se ranger sous les drapeaux, prouvent qu'ils représentent bien mieux une nation militaire que la plupart des peuples soumis au régime de la conscription.*

Il est aussi loin de notre pensée de vouloir contester les résultats que peut produire le patriotisme anglais que de refuser à l'armée anglaise les éloges que mérite sa valeur; nous reconnaissons qu'en ce qui touche au dévouement, au sentiment national, nos alliés comptent parmi les premiers en Europe; mais, on le nierait en vain, si développés que puissent être ces sentiments dans un pays, ce sera toujours une imprudence de compter exclusivement sur eux comme sauvegarde de ses intérêts et de l'honneur de son drapeau. Les enrôlements volontaires ne pourront jamais constituer qu'une ressource éventuelle et variable; ils peuvent, concurremment avec les appels ou la conscription, contribuer à la formation des armées modernes, mais nulle part leur emploi exclusif ne pourra fournir une garantie régulière et certaine. L'esprit militaire d'un pays aura beau ne point reculer devant un appel de la patrie en danger, c'est trop en exiger de compter uniquement sur lui : l'enthousiasme, comme tout ce qui est spontané et

Digitized by Google

passionné, ne peut servir de base à rien de fixe ni de régulier.

Le problème qu'une nation doit résoudre dans l'organisation de son état militaire peut être défini en quelques mots : *Constituer son armée de manière à ce que, toujours forte, instruite et exercée, toujours disponible pour le cas de guerre, elle ne soit pas, en temps de paix, d'un entretien trop onéreux pour la population et le trésor public.*

La seconde partie de cette proposition a toujours été prise en plus sérieuse considération que la première par les hommes d'État de l'Angleterre ; ce principe les a conduits à opérer des réductions trop fortes dans le chiffre de l'armée, et il semble que sous l'influence des utopies de Cobden et du congrès de la paix ils aient cru vraiment à la possibilité d'une paix éternelle ! Il en résulte que leur système, circonscrit dans des limites trop restreintes, à peine suffisant dans les conditions ordinaires et normales, ne présente aucune réserve pour les éventualités. Il en résulte qu'au premier choc, à la première complication, l'armée anglaise, absorbée tout entière par le service de paix, n'a rien à mettre en ligne pour le service de guerre, ou, ce qui n'est ni juste, ni prudent, ni même humain, pourrions-nous dire, elle se trouve écrasée sous le poids d'un fardeau que sa faiblesse numérique rend intolérable.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur cette importante affaire du recrutement de l'armée britannique, mais un volume n'y suffirait point, et les

Digitized by Google

limites de notre cadre nous arrêtent. Nous nous proposons d'ailleurs de traiter *in extenso* cette grave question dans un second travail exclusivement consacré à l'étude des différentes institutions militaires de la Grande-Bretagne, tant dans leurs rapports que dans leurs dissemblances avec celles des autres puissances de l'Europe. Pour le moment, bornons-nous à dire qu'en dehors des dangers extérieurs qui peuvent menacer l'empire anglo-indien sur sa frontière septentrionale, la révolte de 1857, par les modifications profondes qu'elle aura déterminées dans l'esprit des populations et dans l'organisation de l'armée indigène, nécessitera longtemps encore, après son extinction, un développement de puissance militaire dont l'entretien nous semble impossible avec les ressources que le système actuel fournit à la mère patrie. Pendant de longues années, l'armée anglaise, si elle ne tient pas la campagne d'une manière effective (et celle qui se poursuit n'est pas terminée), devra se tenir prête à tout instant à monter à cheval. Pourra-t-elle, sans un recours forcé au système plus ou moins mitigé des appels et de la conscription, remplir une pareille tâche? A tort ou à raison, a-t-on dit, l'Angleterre hésiterait entre la perte de l'Inde et cet expédient, que quelques publicistes, nous ne savons trop pourquoi, qualifient de désespéré. Nous ne préjugerons pas ici de la décision que prendront nos alliés dans une pareille alternative, mais nous leur rappellerons l'opinion exprimée par un homme qui

Digitized by Google

fut à la fois l'un de leurs plus grands politiques et leur plus grand homme de guerre, au sujet de l'infériorité irrémédiable de leur constitution militaire, « tant que l'Angleterre n'aura pas un système de » recrutement qui lui permette de perdre impunément » chaque année, en cas de guerre, et par le seul effet » des privations et des fatigues, la moitié de ses » troupes en campagne (1). »

Cette opinion, exprimée en 1811 par Wellington, si nous en jugeons par le rapport des commissaires sir John M'Neill et le colonel Tulloch, les pertes éprouvées par l'armée britannique en Crimée, l'ont pleinement confirmée; et le genre de guerre qui attend aujourd'hui les Anglais dans l'Inde ne pourra que lui donner une nouvelle consécration. Si leur tâche n'est plus dangereuse, elle n'en est que plus triste, plus ardue et plus fatigante. Ils n'ont plus rien à craindre de l'ennemi sur le champ de bataille; mais dans les opérations diverses, multipliées, où les troupes seront engagées, éparpillées en petites colonnes, dont chacune dépendra de son chef particulier, il y a lieu d'appréhender des pertes qui pourront amener un découragement momentané, surtout si les soins à donner aux soldats, si les mesures hygiéniques à observer, si l'installation des ambulances et l'organisation des divers services de guerre ne

(1) Lettre du 26 janvier 1811, de Wellington au marquis de Wellesley.

Digitized by Google

sont pas dirigés par des ordres aussi intelligents que rigoureux. La sollicitude du commandant en chef prendra sans doute toutes précautions dans ce but; mais, pas plus en France qu'en Angleterre, nous ne sommes les premiers à signaler ce que de récentes expériences n'ont que trop démontré : l'insuffisance et l'imperfection des services administratifs dans l'armée anglaise nécessite de nombreuses réformes, sans lesquelles tout le talent, tous les efforts de ses chefs pourront demeurer stériles.

Depuis bientôt un demi-siècle, la France en Algérie, la Russie dans le Caucase, l'Autriche en Italie, toutes les grandes puissances européennes, en un mot, ont eu leurs écoles pratiques dans lesquelles les habitudes et les traditions anciennes, comme aussi les perfectionnements nouveaux de l'art militaire ont été l'objet d'expériences aussi intelligentes que multipliées. Affranchie des obligations imposées aux États continentaux dont nous venons de parler (1), l'Angleterre, pendant cette même période, n'a eu d'autre occupation que de promener tranquillement, librement sur toutes les mers ses flottes sans rivales. Elle

(1) Nous ne tenons pas compte, et pour cause, des circonstances où l'armée anglaise a été obligée de guerroyer dans l'Inde antérieurement à 1857. Loin de profiter aux progrès militaires, ces campagnes, si glorieux qu'en aient été les résultats, ont contribué à faire adopter aux conquérants de l'Inde les habitudes antiguerrières des populations soumises. Nous n'avons pas besoin de parler du vice énorme qui existe dans l'armée indienne, et dont les campagnes de l'Afghanistan ont démontré jusqu'à l'évidence les graves dangers : l'abus des bagages des officiers et des soldats,

Digitized by Google

a négligé son armée, dont le rôle à l'intérieur a toujours été fort insignifiant, et dont la mission à l'extérieur semblait singulièrement facilitée par le calme de ses colonies et l'apparente tranquillité de l'empire indien. Mais voilà que tout d'un coup cette situation s'est trouvée profondément modifiée : en même temps que le développement de la marine à vapeur venait bouleverser de fond en comble les conditions sur lesquelles a reposé jusqu'ici la sécurité de la Grande-Bretagne, le volcan qui couvait sous le calme factice de l'Inde, faisait éruption; aujourd'hui, au moment où toutes les puissances de premier ordre réduisent leurs forces, et se reposent sur la confiance que leur inspirent les perfectionnements introduits dans leurs constitutions militaires, l'Angleterre, aux prises avec d'immenses difficultés, est forcée d'augmenter son armée au delà de toutes ses prévisions, et se trouve obligée d'entrer à son tour dans la voie où elle s'est laissé distancer par les autres puissances.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, nous nous proposons, dans un second travail (1) dont les maté-

l'immense quantité de non-combattants qui marchent à la suite de l'armée, etc., etc., toutes choses de nature à transformer le moindre échec en désastre, ainsi que cela a eu lieu au Caboul.

(1) *Examen critique des Institutions militaires de la Grande-Bretagne, au double point de vue de leurs rapports avec celles des autres puissances, et des réformes que réclame la situation issue de la révolte indienne.* (Ch. Tanera, libraire-éditeur pour l'art militaire, quai des Augustins, 27, à Paris.)

Digitized by Google

riaux sont déjà réunis, d'étudier en détail la constitution militaire de la Grande-Bretagne, afin d'en déduire les réformes dictées par l'expérience des dernières guerres, et réclamées par la situation actuelle. Nous ne croyons pouvoir mieux faire, en terminant, que de donner ici le canevas de cette seconde Étude qui doit être, en quelque sorte, le corollaire et le complément obligé de la première.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIX ET DERNIER.

SOMMAIRE : *Programme d'un projet d'étude des institutions militaires de la Grande-Bretagne.* — Organisation générale de l'armée anglaise, composition et division. — Recrutement de l'armée anglaise, discussion des systèmes par enrôlement et par appel forcé. — Législation anglaise en matière d'avancement dans l'armée. — Étude et mérite comparatif des différentes armes qui entrent dans la composition de l'armée anglaise.— Organisation des services administratifs dans l'armée britannique. — Réorganisation de la puissance militaire des Anglais dans l'Inde. — Mode de guerre à adopter pour arriver à la pacification de l'Inde.— Analogies entre la guerre d'Afrique et la guerre indienne. — Examen comparatif des armées françaises et anglaises employées en Algérie et dans l'Inde.

I.

Organisation générale de l'armée anglaise. — Division en trois groupes principaux : 1° Armée proprement dite (infanterie et cavalerie); 2° ordonnance (artillerie, génie, matériel; 3° milices. — Autorités pour le commandement et l'administration. — Quartier-général (Horse Guards). — États-majors de commandement. — Intendance de campagne. — Département militaire et colonial. — Administration militaire, commissariat. — Examen critique du fonctionnement de ces différents rouages.

Armée : Infanterie (de ligne, — légère, — tirailleurs); — infanterie de la garde. — Cadres et effectifs. — Cavalerie (légère, de réserve); — cavalerie coloniale; — artillerie : composition du régiment royal d'artillerie et de la

Digitized by Google

brigade à cheval ; — composition des batteries ; — calibres. — Génie : corps des ingénieurs et corps des mineurs et sapeurs.

Effectif général moyen de l'armée anglaise en temps ordinaire. — Est-il suffisant pour les obligations du service? — Sa mission à l'intérieur et à l'extérieur ; — parallèle avec les armées des puissances continentales.

Milices et compagnies de pensionnaires ; — réserve insuffisante, organisation défectueuse. — Établissements d'instruction militaire : Académie de Woolwich ; collége militaire de Sandhurst ; école des ingénieurs à Chatam ; école de l'artillerie, des sapeurs à Woolwich ; école militaire d'Irlande ; école de cavalerie de Maidstone ; école d'état-major. — Examen critique de ces divers établissements, etc., etc.

II.

Recrutement de l'armée anglaise : — Imperfection et insuffisance du système de la Grande-Bretagne ; — ce qu'il faudrait et ce que donne l'enrôlement ; — opinion de Wellington. — Division de l'Angleterre en dix arrondissements pour l'enrôlement (Londres, Woolwich, Liverpool, Bristol, York, Édimbourg, Glasgow, Belfast, Dublin et Cork). — Causes particulières d'insuccès qui viennent s'ajouter à l'imperfection du système. — Chiffre des enrôlements pendant la campagne de Crimée ; — depuis la guerre des Indes. — Résultats de la séparation du Hanovre et de l'émigration irlandaise. — L'Angleterre, en présence des difficultés du présent et de l'avenir, pourra-t-elle continuer à repousser le système des appels et de la conscription ? — Ce qu'est le soldat anglais, — son origine, ses qualités, ses défauts ; — opinion du général Foy ; — opinion de Wellington ; — opinion de M. Guizot sur le système de la conscription. — Comparaison du

Digitized by Google

soldat anglais avec ceux des autres puissances. — Nécessité des châtiments corporels ; — opinion de Wellington. — Expédients auxquels l'Angleterre est obligée de recourir pour activer les enrôlements et compenser leur insuffisance. — Abaissement de la taille, diminution de la durée du service, élévation de la prime ; recours à l'enrôlement des étrangers, — les six légions de la guerre d'Orient. — Dépenses énormes ; — proportion du délit de désertion à différentes époques, — pendant la guerre de Crimée, etc., etc.

III.

Législation de l'armée anglaise en matière d'avancement. — L'officier anglais, — son caractère, ses qualités, ses défauts ; — opinion de Wellington ; — les officiers de l'armée anglaise en Crimée, dans l'Inde, en Angleterre ; — les officiers anglais sont-ils, comme instruction militaire, dans les mêmes conditions que ceux des autres puissances ? — Opinion des Allemands. — Proposition de sir de Lacy Evans. — Opinion de lord Palmerston sur le degré d'instruction nécessaire à l'officier ; — l'honorable ministre semble beaucoup plus au courant de la manière dont on fait naître la guerre que bon appréciateur des conditions indispensables à remplir par ceux qui sont chargés de la faire. — Proportion entre le nombre des soldats et celui des officiers, en Angleterre, en France, en Autriche, en Prusse, en Russie. — Avancement au choix ; — avancement à l'ancienneté ; — avancement par achat ; — vice radical du système anglais en matière d'avancement ; — grades à brevet. — Avantages et inconvénients du système de *purchase*. — Caractère public et privé de l'officier anglais ; le système des Mess ; son adoption dans la garde impériale de France ; — solde des officiers anglais ; — ordres militaires. — Ordonnance royale du 14 octobre réglant la promotion dans les

Digitized by Google

hauts grades de l'armée anglaise ; — sa complication, — sa comparaison avec le règlement analogue de l'armée française ; — âge des généraux anglais (Havelock, Neill, Nicholson, Lloyd, Campbell, etc.). — Inconvénients d'une armée où les officiers subalternes sont en général trop jeunes, et les officiers-généraux trop âgés. — Le général sir William Cotton refuse un commandement au Caboul parce qu'il est trop âgé ; le général Elphinston l'accepte et le compromet pour le même motif ; — le général Lloyd à Dinapour. — Il faut à l'Angleterre des généraux qui aient *déjà* de l'expérience, mais qui aient *encore* des jambes et des bras. — Réformes générales, concentration et centralisation dans les mains du ministre de la guerre, proposition du capitaine Vivian ; — suppression du maître-général de l'ordonnance ; — difficultés du commandement en Angleterre ; — rien n'est terrible comme l'obligation pour un général de régler sa conduite sur les fluctuations de l'opinion publique ; — plaintes de Wellington à ce sujet ; — inconvénients des discussions dans le parlement sur le mérite comparatif des officiers, sur les récompenses qui doivent leur être accordées ou refusées ; — l'opinion publique en Angleterre traite souvent ses généraux à la façon des Carthaginois ; — affaire des généraux Walpole, Windham, etc. ; — enquête de Balaclava ; — latitude trop grande laissée à la presse en Angleterre pour tout ce qui touche aux choses de la guerre ; — opérations manquées par suite de l'indiscrétion des journaux ; — la guerre d'Espagne et le journalisme de Londres. — La presse de Calcutta et les insurgés. — Moyens d'action trop limités accordés aux généraux commandants en chef. — Plaintes de Wellington à ce sujet ; — différence de situation des commandants en chef, français et anglais, pendant la guerre de Crimée.

Digitized by Google

IV.

L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie de l'armée anglaise. — Mérite comparatif de ces différentes armes; — modifications désirables; — régime auquel est soumis le soldat anglais. — Discipline; — camps d'Aldershot, de Shorncliff, de Kildare, de Curregh; — créations qui font défaut; — réorganisation du corps d'ouvriers institué par Wellington dans la péninsule, et licencié en 1823. — Commission pour examiner l'artillerie des puissances étrangères (colonel Wilmot, capitaine Boxer, Anderson, directeur de l'arsenal); — création de corps auxiliaires d'infirmiers, de soldats du train des bagages. — Un mot sur ces corps dans l'armée française; — pénitencier de Chatam, etc., etc.

V.

Organisation du service administratif de l'armée. — Administration proprement dite (solde, habillement, justice militaire, etc.); — commissariat (caisses militaires et de districts, marchés pour fournitures, etc.); — complication et insuffisance des services administratifs dans l'armée anglaise; — comparaison avec le système français. — Campagne de Crimée; — nécessité de perfectionner et de rendre définitives les créations destinées à pourvoir aux besoins de cette dernière guerre; — service des ambulances, ses imperfections; — création du corps de santé (infirmiers); — service des vivres; — service des transports; — le commissariat pendant la guerre de l'Afghanistan, pendant la guerre de Crimée, pendant la guerre actuelle; — casernement et hygiène des troupes; — mortalité dans l'armée anglaise en temps de paix et en temps de guerre; — compa-

Digitized by Google

raison avec la France ; — opinion du général Napier. — Habillement : l'armée anglaise appelée à faire son service sous les latitudes les plus variées, dans les neiges du Canada ou sous le soleil de l'Inde, ne devait pas suivre dans l'habillement de son armée les traditions des puissances continentales ; — observations sur la coiffure et l'équipement. — Opinion du docteur Fergusson ; — armement de la cavalerie. — Projet d'un département particulier pour surveiller tous les contrats de fourniture pour l'armée sous la direction d'un *négociant de confiance* (chambre des lords, 19 mai 1855) ; — projet tendant à donner la surveillance de l'habillement de l'armée à des employés supérieurs à la place d'un comité de généraux : — examen de ces mesures dans l'intérêt de l'armée ; il y a, au contraire, avantage à militariser tous les rouages destinés à assurer la satisfaction de ses besoins. — L'intendance militaire en France, sa supériorité incontestable sur tous les corps administratifs des armées modernes, etc.

VI.

Réorganisation de la puissance militaire dans l'Inde. — Le moment est arrivé d'accomplir toutes les réformes sur lesquelles un gouverneur-général et un conseil suprême auraient été dix ans à délibérer ; — aperçu général des nécessités auxquelles doit satisfaire le nouveau système militaire de l'Inde ; l'armée de l'Inde n'est qu'une immense garnison, la plus gigantesque du monde ; — l'armée indigène telle qu'elle a été organisée jusqu'ici était une mine toujours prête à éclater ; on serait embarrassé, en songeant à ses imperfections, de décider ce qui a pu retarder aussi longtemps l'explosion. — L'Angleterre ne peut se passer d'une armée indigène, mais elle doit en régler l'emploi d'après les principes que la France a adoptés en Algérie ; — prédo-

Digitized by Google

minance nécessaire de l'élément européen, sinon comme chiffre, ce qui serait impossible, du moins comme puissance et force effective par suite d'une meilleure organisation; — chiffre de l'armée européenne; — chiffres des troupes auxiliaires indigènes; — la puissance de l'élément européen dépendra bien moins du nombre que de l'emploi judicieux et de la répartition intelligente; — précautions à prendre; l'emploi exagéré de certaine nationalités de l'Inde (les Sikhs, les Ghoorkhas), au lieu de *supprimer* le danger que crée l'existence d'une force indigène, reviendrait seulement à le *déplacer;* — assiette nouvelle à donner à l'état militaire de l'Inde; — danger que présentent les fortifications et les ressources militaires accumulées dans des places comme Delhi, Lucknow, etc. — A l'exception des stations militaires, des places de dépôts *où les troupes européennes tiendront exclusivement garnison;* où l'artillerie, les arsenaux et magasins seront renfermés; *où, enfin, les troupes indigènes ne seront jamais admises*, toutes les places, citadelles et forteresses dont l'Inde est couverte doivent être démantelées; — appui que l'insurrection a trouvé dans ces positions; — modification à introduire dans l'armée indienne aux divers points de vue envisagés dans le chapitre précédent (habillement, armement, administration, etc.); — emprunts utiles à faire aux armées de l'Algérie et du Caucase; — opinion du général Jacob sur les imperfections du système militaire indien encore en vigueur; — pourquoi la cavalerie irrégulière indigène l'a toujours emporté sur la cavalerie régulière; — création de corps analogues aux chasseurs d'Afrique et aux zouaves dans l'armée européenne de l'Inde, formations semblables à celles des spahis et des tirailleurs algériens dans l'armée indigène; — la portion de la force indigène conservée, devra, à l'exemple de ce qui s'est pratiqué en Afrique, recevoir une organisation, un uniforme, des établissements en rapport avec les mœurs et les habitudes des populations indiennes; — le régime ap-

Digitized by Google

pliqué aux troupes européennes devra être modifié de manière à tenir compte des exigences particulières au climat, au genre de service et de guerre, etc.; — réformes à introduire pour donner aux troupes de l'Inde la mobilité qui leur manque; — abus des bagages; — opinion de Napier sur le bagage strictement nécessaire au véritable officier de guerre dans l'Inde. — Conséquences de l'immense quantité de non-combattants que les armées traînent à leur suite. — Affaire de l'Afghanistan et dernière campagne dans l'Inde centrale; — les colonnes anglaises bien organisées et bien conduites sont aussi mobiles que les troupes des autres nations. — Exemples de marches rapides exécutées par Wellington dans la guerre des Mahrattes et dans la Péninsule; — marche d'Havelock; — soins dont le soldat européen doit être l'objet dans les campagnes d'Asie et d'Afrique; — il est reconnu que dans toutes les guerres, et à toutes les époques, les pertes occasionnées par les maladies l'ont emporté dans une effrayante proportion sur celles causées par le feu; — en Crimée, sur 22,457 hommes perdus par l'armée anglaise, 16,000 ont succombé au choléra ou aux affections résultant du manque de soins et de la mauvaise organisation des ambulances; — savoir conserver ses soldats est aussi nécessaire, dans l'Inde, pour l'officier, que savoir les conduire au feu. — Au nombre des connaissances que comportent les divers systèmes d'instruction militaire adoptés pour les officiers, devrait figurer en première ligne l'hygiène militaire; — attributions du Conseil de santé des armées en France; — ses instructions régimentaires pour l'hygiène spéciale des troupes en Afrique; — pour le choléra, etc.... — Exemple à suivre en Angleterre.

VII.

Modes de guerre à adopter pour arriver à la pacification de l'Inde. — La période des grands combats et des grands

Digitized by Google

corps d'armée est passée ; — le nouveau caractère qu'a pris forcément la lutte est tout à l'avantage des rebelles ; — malgré l'infériorité de la race indienne, elle n'est pas absolument dépourvue d'une sorte de courage ; — les rebelles n'ont trouvé aucun chef éminent jusqu'ici ; prévoir ce qui pourrait arriver s'ils étaient dirigés par un Schamyl radjepoot ou un Abd-el-Kader sikh ; — il suffit d'un homme intelligent et brave pour changer les mœurs militaires d'une nation.

La situation des Anglais dans l'Inde est aujourd'hui celle des Français en Afrique, après la dispersion des troupes régulières de l'émir et la destruction de ses forts ; — cette seconde période de la guerre algérienne a été de beaucoup la plus laborieuse ; les Anglais ont affaire actuellement à un ennemi qui restera insaisissable s'ils ne se décident à imiter leurs alliés dans la manière de le joindre ; — la guerre des Indes est aujourd'hui *dans les jambes ;* le succès dépendra uniquement de l'activité avec laquelle elle sera conduite, et de l'excessive mobilité des troupes qui y seront employées ; — la France et l'Angleterre sont l'une et l'autre assez riches pour se prêter et s'emprunter réciproquement, — l'étude de la guerre algérienne, de l'organisation de l'armée française en Afrique, dans son ensemble, et plus encore dans ses détails, ne saurait être assez conseillée aux officiers anglais ; — les principes de la guerre avec les peuples barbares, asiatiques ou africains, sont les mêmes ; parfaite similitude des théories et des traditions laissées à cet égard par le duc de Wellington et le maréchal Bugeaud ; — procédés pratiques suivis par le général français pour la soumission et la pacification de l'Algérie ; — les plaines du Radjepoutna et le désert du Sind ont avec le Sahara algérien autant de ressemblance qne les cavaliers sikhs et mahrates avec les Arabes ; Holkar disait à Wellington qu'il portait son royaume sur la selle de ses chevaux. Abd-el-Kader, qui a tenu pendant quinze ans

Digitized by Google

l'armée française en échec, n'avait pas d'autre devise ; — les Billis du Candeich, les montagnards des Ghats, des monts Windhyas et de l'Inde septentrionale représentent parfaitement les Kabyles, — principes du maréchal Bugeaud relativement à la disposition et à l'emploi des troupes pour dominer l'insurrection : Renoncer à l'éparpillement en petits détachements et surtout à leur immobilisation dans les petits postes. — En Afrique comme dans l'Inde, les postes permanents, qui ne peuvent être que très faibles en raison de leur multiplicité, n'ont aucune action sur le pays ; — ils n'assurent pas les communications, ils ne gardent réellement qu'un point ; — l'action réelle, la véritable puissance est dans les troupes qui tiennent la campagne ; lesquelles, si elles ne doivent plus aujourd'hui former de gros corps d'armée, ne doivent pas non plus se subdiviser outre mesure, sous peine de perdre leur action dominatrice. — On ne doit conserver que les postes-magasins et de ravitaillement *indispensables* pour assurer la mobilité des colonnes ; ils doivent être matériellement très forts et ne recevoir que de faibles garnisons ; — les blocus de la Résidence, de Lucknow et de Sangor, etc., démontrent qu'avec de l'artillerie, des munitions et des vivres, un poste anglais est imprenable pour les Indiens, comme les postes français en Algérie l'ont été toujours pour les Arabes ; — les garnisons de ces postes ne doivent en aucun cas sortir, ni prétendre, sous peine de désastres, à la domination du pays ; — répartis sur le théâtre et dans la sphère d'action des colonnes agissantes, ces postes doivent uniquement servir à les ravitailler, à recevoir leurs malades, à les fortifier en leur rendant des hommes valides, etc. ; ils doivent encore, en prenant momentanément en garde les convois, bagages et *impedimenta* des colonnes agissantes, faciliter les marches rapides, les surprises tentées par celles-ci. — La rapidité étant la condition essentielle pour le succès dans l'état de dispersion où se trouvent les rebelles

Digitized by Google

dans l'Inde, ce n'est qu'en adoptant leur mobilité qu'on pourra les joindre et les détruire. — L'artillerie, à l'exception de celle la plus légère, doit être renfermée dans les postes conservés, et servir à les armer; elle n'est plus nécessaire et ne peut que retarder la marche des colonnes ; — tous les efforts doivent tendre à la diminution des bagages ; — leur inconvénient en cas de revers comme en cas de succès. — Identité des principes adoptés par le duc de Wellington dans ses campagnes de l'Inde, et par le maréchal Bugeaud en Afrique, pour la composition, la conduite et l'emploi des colonnes volantes. — Dans la guerre de razzia, où la seule préoccupation est d'éviter toute perte de temps dans la poursuite de l'ennemi, il y a avantage à adopter un ordre unique pour la marche, le campement et le combat; — perfection à laquelle on est arrivé en Afrique sous ce rapport. — Observations sur quelques détails particuliers à une guerre contre des Asiatiques ou des Africains.

Devoirs du commandant d'une colonne volante : — Départ; — disposition des troupes et du convoi ; — flanqueurs ; — marches d'été ; — installation au bivouac ; disposition à prendre avant l'installation; effets de campement, marmites, bidons, tentes-abris, en usage dans l'armée d'Afrique ; — manière adoptée pour les transporter ; — comment vit le soldat français en Afrique ; — comment vit l'officier ; — revues de santé quotidiennes ; — modifications dans le service des avant-postes et des reconnaissances; — les Anglais se gardent mal; affaire Windham ; les deux affaires d'Arrah ; — départ du bivouac, réunion, garde et police des bagages pendant la marche ; — marche de razzia, sans sacs pour l'infanterie et avec la cavalerie allégée; — marches de nuit. — Wellington les a fréquemment employées dans l'Inde, exemples. — Attaque de nuit d'un rassemblement ennemi; — tenue du fantassin français en Afrique, son armement, son équipement, ses vivres en expédition;

Digitized by Google

— mêmes détails pour le cavalier; — équipement du cheval, son paquetage, sa charge. — Résultats obtenus au point de vue de la rapidité, par l'ensemble du système adopté dans l'armée d'Afrique : Colonne de Mascara (1843, combat de Malha), soixante lieues ou *cent quarante milles* parcourues en trois jours et quatre nuits; — dans la province d'Alger, des détachements ont parcouru quatre-vingt-dix lieues ou *deux cent dix milles* en dix jours; un détachemeut a parcouru trente-deux lieues, *soixante et quinze milles*, en trente-six heures; — le général Yusuf (le Skinner de l'armée d'Afrique), avec une colonne de 4500 hommes, dont les sacs étaient portés sur des chameaux, a tenu la campagne *neuf mois*, en 1846, sans rentrer dans sa garnison; il a fait avec cette colonne *trois cent trente-deux lieues, sept cent soixante et quinze milles* anglais, dans l'espace de *trente-deux jours.*

Le commandant Ch. Martin.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Un grognement pour le congrès de la paix, ou de la philosophie de la guerre et de la nécessité pour les peuples, en général, et pour la France, en particulier, de conserver leurs armées permanentes. 1849, brochure in-8.

Études sur l'institution des réserves d'élite, et de la nécessité de former une garde impériale. 1854, brochure in-8.

Études militaires sur les campagnes de 1848 et 1849 en Lombardie. 1856, 1 vol. in-8.

État militaire de la Péninsule. Essai sur les modifications à introduire dans le système de la force nationale, en vue du rôle que l'armée espagnole a rempli dans le passé, et de la mission qui lui est dévolue dans l'avenir. 1857, brochure in-8.

Camp de la garde impériale en 1857. Relation des grandes manœuvres commandées par S. M. l'Empereur dans les plaines de Châlons. 1857, brochure in-8, avec carte.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

MAY 22 1925

9May52CF

26Apr52L"

14Mr58BK

REC'D LD

MAR 26 1958

15m-12,'24

Digitized by Google

YC 41097

512789

DS478
M35

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google